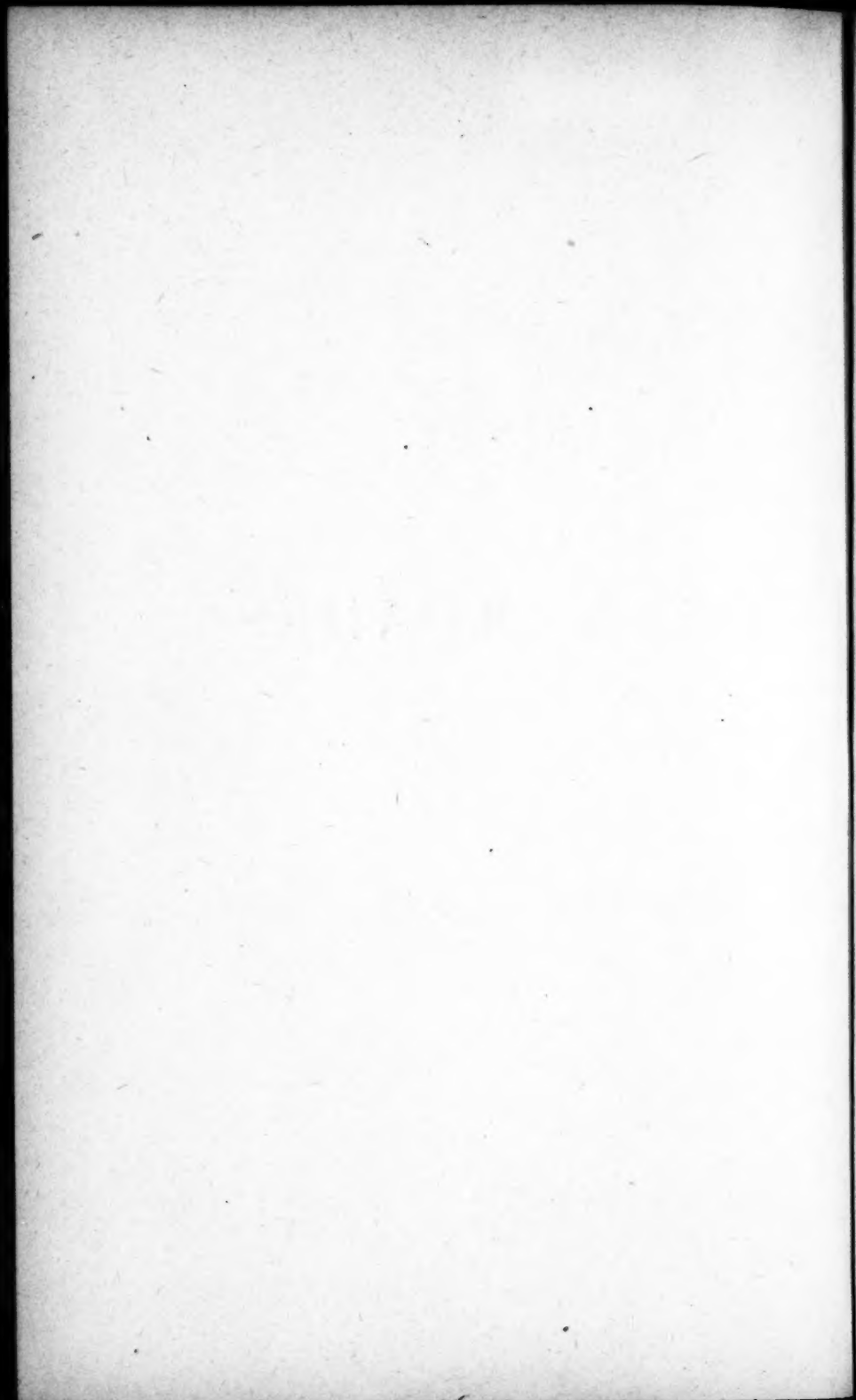


**REVUE**  
**DES**  
**DEUX MONDES**

**XCIX<sup>e</sup> ANNEE. — SEPTIEME PERIODE**

**TOME I. — 1<sup>er</sup> MARS 1929.**

**1**





REVUE

DES

74 19

# DEUX MONDES

---

XCIX<sup>e</sup> ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

---

TOME CINQUANTIÈME

---

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES.

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

—  
1929

054

R3274

1929, v. 2

NOV 11 1929

257006

B.P.

---

# ERROMANGO

---

## DEUXIÈME PARTIE (1)

---

### I

D'Australie à Erromango, Fabre avait emmené avec lui quatre béliers et seize brebis portières appartenant tous à cette variété de moutons de Sologne dont il a déjà été parlé, la seule, à son avis, qui fût susceptible de s'adapter à un climat comme celui des Nouvelles-Hébrides. Les braves bêtes avaient commencé à répondre aux espoirs qu'on fondait sur elles en supportant allègrement trois semaines de dure traversée. Un mois ne s'était pas écoulé depuis son arrivée dans l'île que Fabre pouvait constater la complète justesse de ses prévisions. Les moutons se portaient bien. Les herbages leur étaient favorables. Les fougères, qui croissaient partout en abondance, fournissaient d'excellentes litières. Fabre avait procédé à un rapide inventaire des plantes basses susceptibles d'être coupées et engrangées, afin de servir de fourrage pendant la saison des pluies, qui n'était plus éloignée. Ces pluies, il les attendait avec impatience, car ce serait au moment où elles battraient leur plein que son expérience entrerait dans sa phase décisive. Il avait la persuasion non seulement que ses bêtes ne dépériraient pas, mais encore qu'elles prospéreraient davantage.

Alors, ce serait une victoire de plus à son actif. Et quelle victoire ! L'argent, d'abord : organisation d'un vaste centre de ravitaillement en viandes congelées ou de conserve pour toute la Mélanésie, avec la certitude de réaliser, au début tout au

moins, vu l'absence de concurrence, des bénéfices énormes. Et puis, il y avait la question des résultats scientifiques, à laquelle Fabre était loin de rester insensible. Quelle réputation il allait s'acquérir auprès des Universités, des Instituts ! Il se souvenait de ses maîtres de Melbourne, de la froideur avec laquelle ils avaient accueilli le titre de son mémoire pour la grande médaille d'or. La cachexie aqueuse chez les ovidés ! Une maladie dont aucun éleveur australien n'aurait vraisemblablement jamais à se préoccuper ! Ils ne comprenaient pas... Eh bien ! maintenant il pourrait leur dire : « Voyez, j'ai créé une source de richesses inexploitées. J'ai poussé les méthodes que vous m'avez enseignées jusqu'au point où vous-même cessiez d'avoir foi en elles. » Ainsi, d'avance, le jour dans ses courses à travers la forêt sur laquelle la large pluie chaude commençait à crépiter, la nuit, accoudé à la balustrade de son bungalow, il conjurait le maléfice de l'île par l'évocation ardente de ce que serait son retour.

Ce retour, il y songeait trop pour ne pas se demander sans cesse quand il aurait lieu. Certes, il était libre d'en fixer la date. Cette date, il savait que les dirigeants d'une Société où il était tout-puissant, et qui eussent mieux aimé ne pas le voir partir, l'accepteraient, quelle qu'elle fût. Mais il estimait ne pouvoir revenir que lorsque son œuvre serait devenue inattaquable. A lui donc d'agir vite et bien. Jusqu'à présent, il n'avait pas perdu de temps. Dans la quinzaine qui avait suivi son arrivée, il avait eu la chance de pouvoir faire procéder à l'accouplement. Les brebis portent cinq mois ; la naissance des agneaux devait donc coïncider avec la fin de la saison des pluies, époque excellente pour le succès de l'allaitement. Fabre tenait à être sur place au moment de la venue de la première génération issue des animaux qu'il avait transplantés, et aussi, par acquit de conscience, de la seconde. Un bélier ne peut être utilisé comme un reproducteur avant le quinzième mois. Cela reculait à deux ans le délai avant l'expiration duquel il eût jugé déshonorant de repartir. Au commencement, la perspective d'un tel exil le remplissait d'effroi. Il se disait qu'il n'aurait jamais le courage d'attendre jusque-là. Maintenant, il s'était fait à cette idée. Après tout, son séjour à Erromango n'excéderait pas deux années et demie. Sullivan y était bien resté six ans, et pour quel résultat !...

On juge de l'ardeur avec laquelle Fabre, raisonnant ainsi, s'était mis à la besogne. Deux mois lui avaient suffi pour achever l'installation de son petit troupeau suivant les principes les plus modernes de l'élevage. Les hangars laissés par Sullivan avaient été réparés, transformés en étables saines et claires. D'autres bâtiments avaient été construits. Entre temps, il s'occupait à rédiger une étude importante sur l'île, au point de vue du climat, de la qualité des terrains, de la flore. A son prochain voyage, le *Myosotis* emporterait à Sydney ce mémoire, auquel serait annexé un rapport consignait les résultats déjà obtenus. On verrait là-bas, au siège de la Direction, que Fabre continuait à se montrer digne de la confiance qu'on plaçait en lui. En résumé, maîtrisant à force de volonté les vaines paniques du début, il avait repris possession de lui-même, il s'était jeté avec frénésie dans les bras du plus grand, du seul libérateur qui soit au monde, le travail.

Possession de lui-même? Pas de façon complète, cependant. A bien y regarder, son zèle avait quelque chose d'insolite, en ce sens que, pour la première fois de sa vie, Fabre se sentait gouverné par un mobile qui n'était pas uniquement l'ambition. Il n'osait se l'avouer, mais enfin la principale clef de ce labeur hâtif, trop hâtif même, c'était avant tout son désir de quitter le plus tôt possible Erromango. Rien ne le forcerait à partir avant la date qu'il s'était fixée, sans doute; mais cette date une fois atteinte, rien non plus ne le ferait demeurer au delà.

Il était d'ailleurs dans les meilleures conditions pour obtenir le plein rendement de son effort. Ce n'étaient pas les distractions qui risquaient de le retarder. Son isolement était absolu. Il avait bien reçu, à deux reprises, en trois mois, la visite de MM. Cross et Bliss. Mais la dernière visite remontait à plus d'un mois et demi, et il y avait peu de chance qu'elle fût renouvelée de sitôt. Telle était du moins l'impression de Fabre, soit que l'accueil fait à ces messieurs eût été plus que froid, soit qu'ils se fussent rendu compte qu'on leur avait bien dit la vérité, que la plantation de Pilbarra était définitivement consacrée à l'élevage, et que de ce chef toute crainte de concurrence devait être écartée. « Bon voyage! » avait dit Fabre, quand leur goélette avait pris le large. Voilà une question qui était réglée. Décidément, c'était Sullivan qui avait raison.

Résolu désormais à ne négliger aucun des conseils que lui

avait donné l'ex-gérant, Fabre était parti dans son canot à pétrole. Au début de l'après-midi, il avait atteint Port-Narevin, au fond de la baie Polenia. Afin de présenter ses devoirs au Révérend Gibbson, il était descendu à terre. La mission presbytérienne, entourée d'une douzaine de huttes, est indiquée sur la carte anglaise de l'île par un levé qui date de 1899. Elle est située à cent mètres de la plage, à égale distance du récif Umalap, à gauche, et, à droite, du récif Unale, que la pétrolette eut assez de peine à doubler.

Dès que Fabre eut sauté sur le sable, il se vit entouré d'une nuée d'indigènes cocassement accoutrés de tricots et de gilets de flanelle. Ce respect de la pudeur, mieux que n'importe quel cadastre, indique que l'on vient de pénétrer sur un territoire où fleurit l'une des sectes anglo-saxonnes de la Religion réformée. Les missionnaires catholiques laissent volontiers nus des naturels qu'ils n'ont pas d'ailleurs les moyens de vêtir. Donc Fabre, escorté de catéchumènes en jupons de pilou et maillots rayés, pénétra dans la mission et eut bientôt l'honneur de se trouver devant un vieillard redingoté d'alpaga, et complètement retombé en enfance.

C'était tout ce qu'il restait du puissant Révérend Gibbson, évêque-roi d'Erromango. Après un quart d'heure d'une conversation fort décousue, où il fut beaucoup plus question de lord Salisbury et de M. Gladstone que des maîtres actuels de la politique britannique, le Révérend tint à faire les honneurs de sa demeure. Fabre fut introduit dans la chapelle, où il eut l'avantage d'entendre un chœur de cannibales lui chanter les psaumes 26 et 41 traduits en dialecte canaque. Les voix grêles des sauvages, aiguës encore par la résonnance de la toiture en zinc, composaient un de ces charivaris grâce auxquels on comprend que Josué ait pu réduire Jéricho et Gédéon anéantir les Madianites. Les hommes étaient groupés autour de l'harmonium, tandis que les femmes, guidées par une grande chipie en camisole de percale, tournaient autour de la maison avec d'affreux hurlements; elles symbolisaient les vierges israélites chantant après le passage de la Mer Rouge, sous la conduite de Marie, sœur d'Aaron.

Libre-penseur convaincu, Fabre n'était pas moins péniblement choqué. Il se fût trompé cependant en s'imaginant être le seul à s'émouvoir d'un pareil scandale. Il y avait dix ans que

les fantaisies sacrées du Révérend Gibbson étaient dénoncées, tant à Sydney qu'à Melbourne, par les orateurs les plus éloquents de la secte. Mais les chefs de l'Eglise presbytérienne préféraient temporiser. Ils reculaient devant la déposition brutale d'un homme qui avait été une des lumières de l'apostolat, et qui proclamait qu'il faudrait recourir à la force pour l'arracher à ses chers enfants, ainsi qu'à la terre où le Dieu d'Abraham avait appelé à lui la vénérable Mrs Gibbson. Bref, on s'était résigné à le laisser mourir là. On se bornait seulement à trouver qu'agé de quatre-vingt-six ans, il commençait à abuser un peu de cette tolérance. Ahuri, se frottant les oreilles, Fabre avait regagné sa pétrolette, bien décidé à ne plus remettre jamais les pieds à Port-Narevin. Sur quatre blancs qu'il pouvait rencontrer à Erromango, il y en avait donc trois avec lesquels il aimait mieux n'entretenir aucun rapport. Quant au quatrième... Le quatrième, c'était Jeffries.

Celui-là, Magdalena l'avait qualifié du seul terme qui convint : un ours. Oui, un ours, et pas autre chose. Pourtant, il n'y avait pas que du dépit dans le souvenir que Fabre conservait de sa visite au propriétaire de Longstal. De cette unique entrevue, les moindres détails, les moindres paroles demeuraient gravées dans son esprit. Il est vrai que, des paroles, il n'y en avait pas eu beaucoup d'échangées. On se rappelle le lieu, les circonstances. Quand Jeffries s'était dressé en face de lui, Fabre avait été totalement déconcerté par cette présence à laquelle, cependant, il s'attendait d'un instant à l'autre. Devant le petit homme immobile et muet, il s'était embrouillé dans ses phrases : « Venant de débarquer à Erromango, j'ai cru, j'ai estimé qu'il était de mon devoir... Oui, la nécessité, l'agrément d'être en bons termes avec un voisin dont tout le monde, oui, tout le monde m'a dit... m'a vanté... » Il s'était arrêté, dans la crainte que Jeffries ne lui demandât si c'était à M. Cross et à M. Bliss qu'il faisait allusion. Mais son appréhension était sans objet. Et il eût mieux valu qu'à défaut d'une autre, Jeffries lui posât cette question, plutôt que de demeurer ainsi, impassible, tandis que Fabre continuait à aligner des mots sans suite. De guerre lasse, convaincu de l'inutilité de ses efforts, il s'était tu, se bornant à lancer à son adversaire un regard suppliant. Mais Jeffries continuait lui-même à se taire. Et il semblait à Fabre que ce supplice n'aurait jamais de fin.



Dans son trouble, il n'avait naturellement réussi que fort mal à observer ce redoutable personnage. Impossible de discerner le milieu social auquel il avait pu appartenir. En Australie, en Europe, avec ses guêtres et sa vareuse de coutil, on l'eût pris pour quelque honnête garde-chasse. Le visage paraissait fin, mais les larges bords de feutre empêchaient d'en distinguer la partie supérieure. En outre, il commençait à faire nuit. La silhouette était restée très jeune. Le corps éveillait tout ensemble une idée de fragilité et de force. De sa main gauche, à l'annulaire de laquelle Fabre apercevait le cercle d'une alliance d'or pâli, il avait tiré de sa poche une blague à tabac, et, maintenant, il roulait une cigarette, sa carabine toujours maintenue contre la hanche par le coude droit.

Cette cigarette une fois roulée, sans hâte, Jeffries avait parlé. Sa voix était sèche, sans inflexion d'aucune sorte, avec, par moments, comme une cassure. Chose inouïe, cette cassure semblait l'effet d'une espèce de timidité. Peut-être était-ce simplement l'embarras qu'on éprouve à se servir d'un instrument qui, faute d'usage, a fini par se rouiller.

— On vous a parlé de moi ? On a par conséquent dû vous dire que je n'aimais pas qu'on s'introduisit sur ma plantation. Vous l'a-t-on dit ?

Fabre avait baissé la tête.

— Eh bien ! on ne vous a pas menti.

Un quart de minute s'était écoulé.

— Je crois que nous n'avons plus rien à nous dire, avait ajouté simplement Jeffries.

En même temps, frappant un briquet, il avait allumé sa cigarette. Ce geste avait eu pour conséquence de relever légèrement le canon de la carabine. Fabre avait vu l'âme de l'arme, l'œil noir et rond d'où s'était envolée la balle qui avait tué Jenkins.

L'idée d'un danger a toujours rendu aux braves l'audace qui menaçait de les abandonner. Fabre était brave. En outre, il avait la haine de l'injustice. Celle qui se commettait à son égard eut le don de l'exaspérer.

— Je ne vois pas en quoi j'agis mal en me refusant à croire tous les bruits que les gens colportent, avait-il crié. Je ne prends avis que de moi-même. Je ne mettrai plus les pieds chez vous, c'est entendu. Mais il ne sera pas dit que je n'aurai



pas tout fait pour que les bons procédés soient de mon côté. Je n'ai besoin de personne. Je ne porte préjudice à personne.

Toujours impassible, Jeffries laissait s'écouler ce déluge de paroles. Fabre s'entêtait.

— Je ne porte tort à personne. Je ne suis pas venu pour le coprah, comme il y en a qui continuent à se le figurer. Je suis venu...

— Oui, je sais, avait dit Jeffries, toujours avec le même calme, vous êtes venu pour les moutons.

Cette simple phrase avait suffi à convaincre Fabre de la folie de son insistance. « Peu m'importe, signifiait-elle, pourquoi vous êtes venu. Vous êtes là, cela suffit pour que je vous considère comme mon ennemi. »

Les obliques rayons du soleil couchant marbraient de taches violettes la dalle grise de la tombe. La brise crépusculaire mettait peu à peu en mouvement les grandes palmes assombries. Un instant encore, les deux hommes s'étaient considérés en silence. Puis de la même voix monotone, Jeffries avait répété :

— Je crois que nous n'avons plus rien à nous dire.

Fabre était rentré en suivant la grève, allongeant son chemin, mais évitant ainsi de traverser la forêt. Au bout de deux heures de marche, il avait aperçu les lumières de son bungalow. Suspendus dans les ténèbres, accrochés au flanc des montagnes invisibles, d'autres feux, ceux auxquels il était impossible de penser de sang-froid, s'allumaient là-haut les uns après les autres. Telle était cette inhumaine Erromango : de misérables blancs ne cherchant qu'à s'exterminer, à deux pas de la barbarie la plus monstrueuse. Fabre dina rapidement, s'assit à son bureau, et travailla jusqu'à ce qu'il se sentit assez rompu de fatigue pour avoir le droit de reposer le reste de la nuit sans cauchemars.

Vers la fin de décembre, trois mois, jour pour jour, après son arrivée à Erromango, Fabre eut l'agréable surprise de voir s'ancrer devant la plantation une goélette qui n'était pas celle de MM. Bliss et Cross. Elle appartenait à un colon français d'Épi, une des îles du centre de l'archipel, située à une centaine de milles au nord d'Erromango. M. Vatard, — tel était son nom, — rentrait d'un voyage d'affaires en Nouvelle-Calédonie

Ayant essayé un violent coup de mer entre les îles Loyauté et les Hébrides, il faisait escale un jour afin de permettre à son équipage de se reposer, et pour avoir de l'eau douce et des fruits. Jadis en relation avec Sullivan, il avait choisi tout naturellement la baie de Pilbarra. On pense si Fabre lui fit fête. C'était la première fois, depuis trois mois, qu'il pouvait parler sans contrainte. M. Vatard le complimenta sur la bonne tenue du domaine.

— A présent, mon vieux, ajouta-t-il, avec les moyens dont vous paraissez disposer, permettez-moi de vous dire que vous seriez sans excuse de ne pas réussir. De mon temps, c'était autre chose. J'ai commencé, moi qui vous parle, avec deux Canaques et huit cents francs. Il est vrai que c'était à Épi, qui, tout de même, est une île, comment dirais-je, un peu plus folichonne. Erromango... hum!

S'étant mutuellement mis en confiance, ils avaient parlé à cœur ouvert des gens de l'île, du Révérend Gibbson, de MM. Bliss et Cross, dont la réputation de forbans n'était décidément plus à faire. En ce qui concernait Jeffries, l'opinion du Français était à peu près la même que celle de Sullivan.

— Qu'est-ce que vous voulez? Si son idée est de ne voir personne! C'est tout de même son droit, à cet homme. Je ne peux dire qu'une chose, c'est que j'ai diné une fois avec lui, à bord du *Myosotis*. Eh bien, il a été très aimable. Je n'irai pas jusqu'à dire gai, mais très aimable, enfin, et n'hésitant pas à glisser son mot dans la conversation. Il est vrai qu'alors sa femme vivait. Il paraît que c'est depuis qu'il l'a perdue qu'il est devenu comme le voilà maintenant. Encore une fois, ce ne sont pas nos affaires. Aux îles, chacun pour soi, et Dieu pour tous. Dieu, pas celui de ces damnés presbytériens, pour sûr.

M. Vatard détestait les pasteurs. Ceux-ci persuadaient les Canaques qu'ils iraient en enfer s'ils travaillaient sur les plantations des colons français. Fabre écoutait avec délice les propos de cet homme simple, qui était certainement un brave homme. M. Vatard, au déjeuner qu'on lui fit faire, aux vins et aux alcools qui lui furent servis, put se rendre compte de l'agrément qu'avait procuré sa visite. Aussi Fabre n'eut pas besoin de beaucoup insister pour qu'il promit de s'arrêter à Pilbarra lors de son prochain voyage.

— D'ailleurs, avait dit M. Vatard en terminant, vous aurez d'ici

la une autre occasion au moins de causer avec des amis. Oui, j'ai appris à Nouméa que le *Myosotis* serait cette fois en avance sur son itinéraire ordinaire. Il commencera sa tournée par les îles du Nord et, dans la première quinzaine de janvier, il sera à Erromango. Il mouillera dans la baie Dillon. Vous irez dîner à bord, naturellement. Vous y trouverez toute une cargaison de camarades à moi, des colons d'Épi, de Vaté, de Mallicolo, de joyeux lurons, qui vont passer quelques semaines à Sydney, afin de se retremper un peu, et de faire valser leurs économies. On ne s'embête pas avec eux, vous verrez. Ils vous prouveront qu'aux Hébrides il n'y a pas que des neurasthéniques et des fripouilles. Dommage que je ne puisse être là, moi aussi.

Cette nouvelle avait profondément réjoui Fabre. La pensée d'avoir son courrier plus tôt qu'il ne l'espérait, la perspective d'un déjeuner à bord du *Myosotis* en gaie compagnie l'emplissaient d'une allégresse enfantine. Trois semaines seulement à attendre ! Il allait juste avoir le temps de terminer son mémoire, de mettre la dernière main à son rapport... Ce soir-là, quand il revint de la goélette où il était allé reconduire M. Vatard et boire avec lui le coup de l'étrier, les sombres feux s'allumant sur les hauteurs d'Erromango lui parurent moins sinistres que de coutume.

Par étapes insensibles, depuis plusieurs semaines, les pluies avaient fait leur apparition, différentes, d'abord, de ce que Fabre eût pu imaginer, pas aussi déprimantes, peut-être. Les premières avaient été de brusques orages, qui noyaient soudainement les contours de l'île, les transformaient en un chaos de noires vapeurs. Mais dix minutes ne s'étaient pas écoulées que le divin paysage océanien émergeait comme un arc-en-ciel. La végétation, lavée, reposée, donnait une impression étonnante de fraîcheur et de renouveau. Chaque feuille resplendissait de gouttelettes où scintillaient toutes les pierreries du soleil. Des fleurs que Fabre n'avait encore jamais vues surgissaient, naissaient en quelques heures. Revenant de la chasse, il en trouvait une grande ouverte sur sa route, à un endroit où il était certain qu'il n'y avait rien un moment plus tôt. Leurs couleurs étaient les mêmes que celles des ramiers pourprés, des colombes mauves ou jaunes, des perruches rose pâle qui voletaient autour d'elles pour une exquise et fugitive

comparaison. Assis sur sa véranda, Fabre était comme au centre d'une serre qui eût été en même temps une volière merveilleuse. De plus en plus entreprenants, fleurs et oiseaux resserraient leur cercle autour de lui. D'admirables petits passeraux, dont on eût demandé en vain les noms aux planches colorées de tous les ouvrages d'histoire naturelle, se posaient sur les dossiers des rockings, sur les barreaux de la balustrade, jusque sur le pavillon du gramophone. D'extraordinaires lise-rons argentés pendaient du toit, rampaient sur le sol vert bronze pour s'enlacer aux pilotis du bungalow. Tout était lumière et cris de joie. Et soudain il passait comme une grande ombre. Les oiseaux se taisaient. Les fleurs semblaient se ternir. D'un seul coup, comme un lac dont on fait sauter le barrage, l'énorme pluie se mettait à tomber.

Ayant découragé MM. Bliss et Cross, et, d'autre part, découragé lui-même par Jeffries, Fabre s'était résigné à ne plus sortir de sa plantation. Avec ses deux milles en bordure de mer, et sa profondeur de près du double, elle était heureusement assez vaste pour qu'il y pût chasser et pêcher à sa fantaisie. Il n'était même pas encore parvenu à la parcourir tout entière, au nord, en particulier, dans la portion d'ailleurs assez mal délimitée où la plaine fait place aux premiers contreforts montagneux. Poursuivant un marcassin qu'il avait blessé, Fabre s'était risqué une fois de ce côté. Il avait juré qu'il n'y reviendrait qu'avec un de ses Canaques, car, brusquement, il n'avait plus réussi à s'orienter. Il avait tourné en rond près d'une heure, le cœur battant, car il se savait dans le voisinage immédiat de la ligne de démarcation qu'il est interdit de franchir, au delà de laquelle commence le royaume des traqueurs de gibier humain, les mystérieux allumeurs de ces feux que chaque soir il voyait réapparaître avec la même régularité lugubre. Les *men bush*, les hommes des bois, respectent le contrat. Ils ne descendent jamais à la plage, sauf au cours de certaines nuits sombres, pour puiser l'eau de mer dont ils assaisonnent leurs aliments, et qu'ils remportent dans des tubes de bambou. Mais ils exigent la réciprocque, et, suivant la parole de Sullivan, qu'on n'aille pas les embêter chez eux. Fabre ne pouvait décidément pas se résoudre à suivre un seul des conseils de l'Australien sans en avoir, au préalable, vérifié le bien-fondé. L'idée fixe qui l'avait, au début de son séjour, poussé vers Jeffries, et à

laquelle il semblait avoir renoncé, était remplacée par la fascination de cette zone interdite. Éternelle histoire des maisons de notre enfance, où nous étions libres de vagabonder dans toutes les chambres, hormis une seule, fermée à clef. Nous n'avions de répit qu'après avoir réussi à l'ouvrir.

Gabriel, à qui Fabre s'était ouvert de son projet, avait fait tout ce qu'il avait pu pour l'en détourner. Il connaissait trop bien l'île et ses sombres hôtes. Ce n'est pas pour rien qu'à Erromango chaque nom de pic, de cap, de rivière est le nom d'un colon ou d'un missionnaire massacré. Quant aux Canaques de la plantation, ils avaient tous eu qui un frère, qui un camarade enlevé, puis dévoré, et ils se souciaient fort peu d'aller provoquer les cannibales dans leurs repaires. Fabre s'entêtant, Gabriel fit adopter un compromis. On irait jusqu'au prochain village, qui se trouvait à cinq ou six milles, sur les premières pentes de la montagne. A la suite du meurtre d'un Européen, — il y avait de cela une quinzaine d'années, — une canonnière était venue s'emboîser dans la baie Dillon, et avait débarqué un détachement de matelots français et britanniques. L'expédition punitive, — tel est le terme dont on affuble, aux Nouvelles-Hébrides, ce genre de démonstration, — incendia cinq ou six villages, sans avoir aperçu un seul indigène. Les marins revinrent au bout de quelques heures, ramenant un des leurs qu'une flèche lancée on ne savait d'où avait blessé légèrement, et qui mourut le même soir dans d'abominables souffrances. Le territoire ainsi ravagé n'avait plus jamais été réoccupé. Il formait entre la plage et la montagne une sorte d'enclave neutre, où il était bien rare que, de part et d'autre, on s'aventurât. C'était celui de ces villages qui se trouvait le plus rapproché de Pilbarra que Gabriel avait choisi. Il avait les meilleures raisons de croire qu'une fois-là, la curiosité de son maître serait satisfaite, et qu'il ne chercherait pas à aller plus avant.

Du village lui-même il ne restait rien, si bien qu'ils se tromperent et ne trouvèrent pas tout de suite son emplacement. Il fallait savoir réellement que des cases s'étaient élevées là pour reconnaître leurs traces dans ces amas de terre et de mousses pourries, sous ce fouillis végétal plus dru peut-être en cet endroit qu'ailleurs, comme si le sol avait été rendu plus fécond par la longue accumulation des détritits domestiques.

En revanche, le haut-lieu, ou place des sacrifices, était demeuré à peu près intact. D'instinct, en l'atteignant, Gabriel s'était retourné et avait mis un doigt sur ses lèvres. Il allait devant; Fabre suivait, avec deux domestiques canaques, choisis parmi les plus dévoués. Il leur avait confié des fusils, mais il gardait la conviction qu'à la première alerte ils les jetteraient pour mieux détalier à travers les bois.

Un banian occupait le centre de la place. Avec ses branches contorsionnées, il ressemblait plutôt, dans cette lumière sous-marine, à un madrépore géant qu'à un arbre terrestre. Il supportait, juchée à huit ou dix mètres en l'air, Dieu sait par quelle diabolique gymnastique, une pierre de dimensions formidables, qui était la table des sacrifices. C'était là que la victime humaine était étendue, égorgée, dépecée. C'était de là que l'officiant faisait pleuvoir sur la foule hurlante des fideles les lambeaux sanguinolents de l'affreuse hostie.

Autour du banian étaient rangés les fétiches issus de l'obscène imagination cannibale. Bonshommes grotesques et hideux, hauts de vingt pieds, bariolés de sinistres couleurs plates, ils fixaient Fabre de leurs yeux morts. Ils alternaient avec les tambours de guerre, découpés dans des troncs d'arbres fendus par une étroite raie longitudinale. Fabre s'étant rapproché de l'un d'eux, Gabriel se précipita, dans la crainte que son maître ne pût résister à la tentation de le faire résonner d'un coup de crosse. Fabre le rassura du geste. Il n'avait aucune envie de signaler leur présence au monde d'ennemis invisibles qu'il sentait rôder confusément aux alentours.

L'ombre était si dense que seul le soudain crépitement de la pluie venait les avertir de la disparition momentanée du soleil. La voûte formée par les arbres au-dessus de leur tête était si étanche que, lorsqu'un grain faisait rage, seule, de temps à autre, une large goutte d'eau, filtrant comme de la lézarde d'un plafond, venait s'écraser sur le sol vaseux avec un bruit mou. Rien ne manquait à cette atmosphère de cave, ni les énormes toiles d'araignée, dont on heurtait du front les cordellettes gélatineuses, ni le vol silencieux des chauves-souris, ployant et déployant leurs tristes ailes géométriques. L'horreur poussée à un tel degré comporte toujours une part de fascination. Fabre restait immobile. Ses serviteurs le regardaient d'un œil angoissé, dans l'attente du signal du départ, avec la hantise



de la nuit qui allait bientôt tomber. Fabre songeait précisément à cette nuit qui allait naître, aux feux qui allaient l'étoiler. A être venu jusqu'ici, il comprenait qu'il n'avait en rien réussi à diminuer leur mystère. Un découragement sans nom le prenait. Gabriel et les deux Canaques, sitôt sur le chemin du retour, ne seraient plus que des enfants insouciantes et joyeux. Mais lui, il avait l'impression de regagner un univers semé d'embûches plus redoutables encore.

Le lundi de la seconde semaine de janvier, Fabre était encore couché que Gabriel entrant précipitamment dans sa chambre l'entraîna presque de force sous la véranda; il lui fit signe de prêter l'oreille. Un appel de sirène venait du nord. Le *Myosotis* ! Il était en train de jeter l'ancre dans la baie Dillon, et signalait sa présence aux colons d'Erromango. Les colons ? Il n'y avait que Jeffries et Fabre, et là-bas, de l'autre côté de l'île, le Révérend Gibbson, colonisateur d'âmes. Voilà près de quatre ans que M. Petersen, le propriétaire de la plantation de la baie Dillon, avait été enlevé par les fièvres. Son exploitation étant abandonnée, l'escale en cet endroit ne rimait plus à rien. Mais elle figurait toujours sur les états administratifs, et le *Myosotis* continuait à s'y arrêter. Il continuerait jusqu'à épuisement de son stock d'imprimés. L'administration a ses principes, aussi impérieux aux Hébrides qu'ailleurs.

Le son de la sirène ne parvenait que très affaibli. On ne devait pas l'entendre au delà du cap Pilbarra. Fabre eut la tentation d'envoyer un de ses Canaques avertir Jeffries. Mais il recula devant ce qu'il était difficile de ne pas considérer comme un manque absolu de dignité. En tout cas, il avait beau faire, des détails pareils lui prouvaient bien qu'il n'avait pas fini d'être obsédé par la pensée de son voisin.

Il s'habilla précipitamment et rassembla son courrier. Puis, ayant pris à peine le temps de déjeuner, il descendit à la plage. Gabriel s'y trouvait déjà, en train de s'escrimer contre le moteur de la pétrolette qui ne voulait pas se mettre en marche. Enfin, ils partirent. Bientôt, la silhouette trapue du cargo leur apparut. On l'avait repeint. Fabre eut la sensation de ne s'être encore jamais trouvé devant un paquebot si considérable.

Une double rangée de têtes débordaient du bastingage. Fabre, tandis que son canot accostait, entendait des exclamations, des appels.

- Je vous dis que si.
- Je te dis que non.
- Bien sûr, ce n'est pas Jeffries.
- C'est Fabre.
- Naturellement, c'est lui.
- Bonjour, monsieur Fabre!

D'autant plus surpris qu'il ne reconnaissait point parmi les voix qui lui souhaitaient ainsi la bienvenue celle du capitaine Simler, il gravit rapidement l'échelle du bord. Des mains tendues l'attendaient à la coupée, de larges mains durcies, halées. C'étaient les amis de M. Vatard, et Fabre comprit que l'éloge de l'hospitalité qu'on recevait à Pilbarra n'avait plus à leur être fait.

Ils se présentaient tous à la fois, avec des rires, des claques dans le dos, sur les épaules... — Rouchon, colon à Vaté, — Guibourg, à Épi, — Espérandieu, d'Épi également, le plus vieux camarade de notre ami Vatard, — Bosc, dit *le Révérend*, à cause de ses lunettes, colon à Mallicolo, — Crépin, d'Aoré, — Brunet, de Santo. — Et celui-là, le grand rouge, qui rigole tout le temps, Smith, d'Ambrym, un English, mais un bon type.

— Aôh! compatriote? fit l'Anglais avec un terrible accent, en désignant le pavillon britannique que la brise venait de déployer à l'arrière de l'embarcation de Fabre.

— Quoi? Qu'est-ce qu'il dit? Hein, le drapeau anglais?

Fabre s'épuisait à serrer toutes ces énormes mains tannées.

— Je suis Australien, se hâta-t-il d'expliquer, mais d'origine française.

— Ah! comme cela, ça va. Mais alors, mettez deux drapeaux, tonnerre! Le français devant, l'anglais derrière. Pour l'instant, il ne faut pas que tout ça se passe en conversations. Au bar! Et vite!

Ébloui, Fabre était de plus en plus tenté de se dire que les Hébrides du groupe sud sont des îles bien déshéritées, par rapport à celles du groupe nord, où il avait la révélation d'une véritable vie de société, et combien cordiale! S'il avait pu savoir! Mais ne valait-il pas mieux qu'il fût là où il se



trouvait, dans l'intérêt de son travail et pour la réussite de son expérience?

— Messieurs, implora-t-il en riant, montrant son courrier et se raidissant contre la poussée qui l'entraînait déjà vers le bar, excusez-moi. Une minute, s'il vous plaît, et je suis à vous. J'ai à régler d'abord deux ou trois questions. Aucun de vous ne pourrait-il me dire où est le capitaine Simler?

— Où il est? Dans sa cabine, comme d'habitude. Ah! s'il s'agissait du père Magdalena... Faites vite, et tâchez de le ramener, si vous pouvez. Nous, en attendant, on va s'occuper des liquides.

Simler était effectivement dans sa cabine, en train de cogner du doigt la vitre d'un baromètre anéroïde. Il répondit à peine au salut de Fabre.

Le front soucieux, il continuait à tapoter le baromètre. Fabre fut étonné du changement qui s'était opéré en lui. On eût dit quelqu'un qui n'avait pas dormi depuis plusieurs jours. Sa mise était négligée. Ses tempes, en quatre mois, semblaient avoir beaucoup blanchi.

— Qu'y a-t-il pour votre service? finit-il par demander.

Fabre lui tendit son paquet de lettres, expliquant qu'il désirait qu'elles fussent mises à la poste à Sydney.

— Vous n'avez pas bonne mine, dit Simler, qui n'avait même pas eu l'air d'écouter.

Fabre pâlit. Si un changement s'était opéré en lui depuis son arrivée à Erromango, le capitaine était le seul à pouvoir le constater.

— Vous n'avez guère bonne mine non plus, se borna-t-il à répondre.

Simler haussa les épaules.

— Moi, ce n'est pas la même chose. Comment pourrait-il en être autrement?

— Vous êtes malade?

— Malade! Je n'ai pas besoin d'être malade pour... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Approchez-vous un peu, et regardez.

Il l'avait conduit devant le baromètre.

— Que remarquez-vous?

— Hum! dit Fabre. Il y a évidemment une petite dépression. A présent, je ne suis pas grand clerc.

— Grand clerc! Ce n'est pas la peine d'être grand clerc pour voir qu'il se prépare un cyclone, un joli petit cyclone, fit l'autre avec un rire saccadé.

A ce moment, on frappa.

— Qu'est-ce que c'est? On ne peut plus être tranquille, ici. Entrez.

Quelqu'un apparut dans l'étroit encadrement de la porte : Jeffries!

Fabre sursauta. C'était la seconde fois qu'il le voyait. Il s'expliqua l'absence de MM. Bliss et Cross.

Sur l'invitation de Simler, Jeffries était entré. Il se nomma. Il reconnut Fabre, avec qui il échangea un léger salut.

— Avez-vous des lettres pour moi, capitaine?

Simler lui en remit trois ou quatre, — des enveloppes à en-tête. De la correspondance commerciale, sans doute. Quel autre genre de lettres aurait pu recevoir Jeffries?

— Il y a aussi du courrier pour vous, dit Simler à Fabre, en lui tendant un volumineux paquet. Excusez-moi. J'avais oublié.

Et il se passa la main sur le front, comme pour indiquer l'endroit où se trouvait son excuse.

— Merci, dit Fabre. Je vous laisse.

— Non, non. Restez.

Il insistait, soit qu'il eût réellement à lui parler, soit pour être plus vite débarrassé de Jeffries. Un imperceptible sourire éclaira le visage de ce dernier. Une mince patte d'oie se dessina de chaque côté de son front lisse, bridant les yeux, qui jetèrent un éclat bref.

— Je n'ai que deux mots à vous dire, capitaine. Je vous apporte du coprah. Cent cinquante tonnes, à destination de Sydney. Mes chalands sont là.

— Cent cinquante tonnes de coprah! maugréa Simler. Et moi qui voulais repartir aujourd'hui, à cinq heures.

— Vous le pourrez. J'ai la main-d'œuvre nécessaire.

— Bon. Alors, faites vite.

— Autre chose. Il se peut que j'aie à répondre tout de suite aux lettres que vous venez de me remettre. M'autorisez-vous, dans ce cas, à m'installer au fumoir? Du temps du capitaine Magdalena...

— Je n'ai rien changé, monsieur, aux coutumes instaurées

par mon prédécesseur. Vous pouvez même déjeuner à bord, si le cœur vous en dit.

— C'est déjà fait, merci. Je tiens à surveiller moi-même le chargement de mon coprah.

— Cela ne m'empêchera pas d'aller y jeter moi aussi un coup d'œil, dit Simler, quand la porte se fut refermée. Ils sont tous les mêmes, dans ce maudit pays. Ils vous refilent leur coprah mouillé. Et, un beau jour, en pleine mer, pan, ça y est : un incendie, un joli petit incendie.

Il eut le même rire que tout à l'heure.

— Vous avez à me parler ? demanda Fabre, qui froissait nerveusement son paquet de lettres.

Simler ne répondit pas. Il était revenu au baromètre, et s'était remis à le tapoter.

— Avez-vous un motif particulier d'être inquiet ?

Il regretta aussitôt sa question. Le capitaine s'était retourné. Fabre vit son visage décomposé.

— Un sujet d'être inquiet ? Non, non. Au contraire !

Il ricanait. Il tremblait aussi. Fabre s'en aperçut.

— Vous êtes malade, Simler ?

L'autre secoua la tête.

— Malade ? Il vaudrait mieux que je fusse malade. Mort, même ! Ce qui m'arrive est bien plus terrible. Vous n'avez pas compris ? Regardez-moi donc. Regardez-moi.

— Je ne comprends pas, vraiment. Qu'avez-vous ?

— Ce que j'ai ? dit Simler avec égarement.

— Eh bien ?

— Vous tenez absolument à le savoir ?

— Oui. Dites vite.

Le capitaine haussa les épaules.

— Oh ! alors, c'est simple. Eh bien ! j'ai peur. Pas autre chose. J'ai peur, comprenez-vous ?

C'était la phrase que redoutait Fabre. Il sentit ses jambes fléchir, tandis qu'il contemplait l'homme qui venait d'avoir le courage de faire un tel aveu.

Simler, lui aussi, le regardait fixement.

— Peur ! dit enfin Fabre à voix basse. Comme c'est drôle ! De quoi avez-vous peur ?

Simler eut de nouveau son petit rire.

— On voit bien que vous ne savez pas ce que c'est. Sans

cela, vous ne m'interrogeriez pas ainsi. Avoir peur, c'est ne rien craindre, de façon spéciale, et tout craindre à la fois. De quoi ai-je peur ? De tout. Du baromètre qui baisse, du chargement mal arrimé, qui bascule soudain de bâbord à tribord. J'ai peur du coprah ; peur du récif qui n'est pas marqué sur la carte ; peur de la dynamite qu'on m'oblige à transporter ; peur de mon second qui s'endort à la barre ; peur de moi-même... J'ai peur du brouillard ; peur du mauvais temps ; peur du beau temps. J'ai peur enfin. Vous ne savez pas ce que c'est qu'un bateau, et un bateau comme celui-ci encore !

A travers la mauvaise cloison de la cabine leur parvenaient des éclats de voix, des bruits de verre joyeusement choqués. Simler, en un geste de dément, menaça du poing ces voix.

— Entendez-les, entendez-les ! S'ils savaient ce qui les guette, jamais, jamais ils ne voyageraient... ni eux, ni personne.

Fabre n'écoutait plus. Il semblait poursuivre une idée.

— Vous n'avez pas toujours été ainsi, dit-il. Pourquoi être venu aux Hébrides ?

— Pourquoi ? fit Simler.

Et il secouait avec rage le baromètre.

— Bien sûr, je n'ai pas toujours été ainsi. Quinze ans durant, j'ai fait les voiliers, entre San-Francisco et le Chili, une ligne pas toujours commode, vous savez. J'étais plus jeune. J'aurais craché de dégoût, rien qu'à entendre un marin parler comme je viens de le faire. Pourquoi suis-je venu par ici ? On me disait que je gagnerais plus d'argent. La belle jambe, quand cet argent ne représente plus rien, quand on n'a même plus envie de le dépenser ! Enfin, vous saisissez. Si je vous disais... Mais non, vous ne pouvez pas comprendre. Vous ne pouvez pas savoir ce que c'est.

Fabre lui avait saisi la main.

— Peut-être. Dites toujours. Qu'est-ce que c'est ? Que ressentez-vous ?

Simler roulait des yeux égarés.

— Ce que je ressens ? Oh ! mon Dieu, comme c'est difficile ! Comment vous expliquer ?... La nuit, sans doute, il ne vous est jamais arrivé de vous éveiller en sursaut ? Rien qu'à cause de cela...

— Oui, on ne voudrait jamais plus se rendormir.

— Exactement. Mais il y a autre chose. Tenez, quelquefois, on ne parvient plus à avaler sa salive. Il vous semble...

— Qu'une boule vous obstrue le gosier.

— Oui, une boule pas trop grosse, comme les billes de verre...

— Les billes de bouteilles de limonade.

— Exactement. On fait un effort. Ça y est, c'est passé. Mais il y en a une autre. Et pendant ce temps, les sens sont multipliés. On entend tout...

— Même le tic-tac d'une montre, la montre laissée sur la table de nuit, à l'autre bout de la pièce.

— Et on voit tout. On regarde par terre, et qu'est-ce qu'on aperçoit? Une fourmi, dans une des fentes du plancher...

— Et on n'oublie plus ni la fourmi, ni la fente... Plus jamais.

Il se parlaient, les mains étreintes, les yeux dans les yeux, avec un manège de fous, une espèce d'enthousiasme forcené. Et soudain Simler repoussa violemment Fabre.

— Qu'est-ce que vous venez me raconter là? Comment êtes-vous au courant de ces choses, vous?

— Je sais, dit Fabre, avec un sourire presque extasié.

— Comment savez-vous? Vous êtes bien tranquille, dans votre île. Et dans deux ans, quand vous aurez fini votre temps, quand vous repartirez, il y aura belle lurette que ce vieux cargo sera au fond de l'eau. Ce sera un beau navire battant neuf, qui viendra vous chercher, un navire où vous ne risquerez rien, un navire qui ne sera plus commandé par ce brave capitaine Simler. Alors?

Fabre ne répondit pas tout de suite. Il était en train de regarder quelque chose. Encerclé par le verre bombé du hublot, un coin de l'île apparaissait : un pic noirci, des nuées grisâtres, des cocotiers bleus, une sorte de médaillon, une peinture huileuse et sombre où toute la détresse, toute la morne fantasmagorie d'Erromango se trouvait inscrite, condensée.

— Dans deux ans, murmura-t-il. Oui, dans deux ans, bien sûr.

Et il éclata du même rire que Simler.

La salle à manger du *Myosotis* faisait partie des améliorations qui avaient été apportées au cargo lorsqu'on avait voulu le transformer en navire mixte. Pour un bateau de cette classe,

c'était une salle toute à fait correcte. Aménagée sur le pont, elle avait la forme d'un rectangle terminé à chaque bout par une petite pièce, dont l'une servait d'office, et l'autre de fumoir-bar. Vingt personnes pouvaient y tenir à l'aise, et il arrivait fréquemment que ce chiffre fût doublé, à Port-Vila et au canal du Second par exemple. Ce sont les centres les plus importants des Hébrides. Aussi voyait-on, à chaque escale du *Myosotis*, les pétrolettes surgir aux quatre coins de l'horizon. On venait chercher le courrier, surveiller l'embarquement et le débarquement des marchandises, demander des nouvelles des pays civilisés : Nouméa, Sydney, Brisbane, à ceux qui arrivaient, serrer enfin les mains de ceux qui partaient, soit pour toujours, ce qui assombrissait légèrement la fête, soit pour aller s'offrir un peu de bon temps en Australie, ce qui décuplait l'entrain.

Il était près de quatre heures, et bien que l'on se fût mis à table à onze heures et demie, on n'en était pas encore sorti. Les boys venaient à peine de servir le café. Le nombre des bouteilles alignées par terre, et qu'ils n'avaient pas eu le temps de faire disparaître, indiquait suffisamment que l'affaire avait été chaude.

Comme l'on apportait les liqueurs, Simler se leva, et demanda la permission de se retirer.

— Quelques détails à régler, messieurs. N'oublions pas que nous appareillons dans une heure.

— Foi de gens qui s'y connaissent, capitaine, dit M. Rouchon, qui s'était levé lui aussi, et tendait vers Simler sa tasse de café, comme pour un toast, excellent déjeuner! Nous vous remercions, et nous vous félicitons. Même du temps du capitaine Magdalena, qui pourtant était plus souvent à l'office que dans la chambre des cartes...

— Je transmettrai vos compliments au cuisinier, dit Simler.

Il souriait. Cette énorme gaité ambiante avait réussi à mettre un peu d'animation sur son visage. Quant à Fabre, il était métamorphosé. Le miracle avait commencé au bar, dès la sortie de la chambre du capitaine. D'abord, il s'était surveillé, il avait essayé d'arborer cette espèce de hauteur, qui était chez lui beaucoup plus préméditée que naturelle. Mais bien vite, au milieu de la bonne humeur générale, il avait renoncé à être « Monsieur Fabre, ingénieur agronome de l'Université de Sydney, diplômé de l'Université de Melbourne ». Maintenant,



les autres l'appelaient Fabre tout court, et il ne songeait plus à trouver cela choquant. D'ailleurs, le besoin inné qu'il avait en lui d'être partout, où que ce fut, le premier de la classe, était en train de trouver son compte sur un terrain assez différent, mais plus flatteur peut-être encore que celui des triomphes universitaires. La conversation était devenue naturellement ce qu'elle est à la fin de n'importe quel repas d'hommes. Ces messieurs avaient certains renseignements à obtenir, et Fabre se révélait mieux qualifié que personne pour les leur procurer. Sur huit qu'ils étaient, six d'entre eux allaient à Sydney, selon le mot de Vatard, pour y faire « valser leurs économies ». Ces rudes et naïfs gaillards, dont plusieurs n'avaient pas quitté les îles depuis dix ans, avaient de l'argent en poche, mais visiblement ils ne savaient où s'adresser pour en obtenir la monnaie assez vulgaire à laquelle ils aspiraient. Aussi fallait-il voir avec quelle application ils écoutaient Fabre, tandis que légèrement renversé en arrière, le verre de whisky bien en main, il soulevait pour eux un coin du voile des mirifiques paradis de Sydney. Quant à lui, sa béatitude, en cette minute, était complète. Il se demandait comment il avait pu tout à l'heure avoir des idées noires. Il regardait ces visages tendus vers lui, et il se répétait : « De quoi irais-je me plaindre ? Parmi ces braves gens, dont aucun n'a mal réussi, en est-il un seul avec qui je changerais de destinée ? Non, évidemment. Alors ? »

Est-il nécessaire de rappeler sur quoi Fabre se croyait en droit d'établir son expérience d'homme à bonnes fortunes ? Les trois mois qu'il avait passés à Sydney, à la fin de ses études, étaient restés pour lui une époque mémorable. Un fêtard authentique eût bien ri des minces aventures qui lui étaient alors échues en partage. Mais le recul du temps et son imagination avaient magnifié ces humbles trésors. Ils lui donnaient l'assurance dont il avait besoin. Ils suffisaient à le faire écouter, bouche bée, comme un augure, par cet auditoire ingénu, qui ne l'interrompait que pour manifester son approbation, de la façon la plus flatteuse et aussi la plus bruyante.

— Voilà qui est parlé ! s'écria M. Crépin, un bon colosse roux, qui paraissait être le sentimental de la bande. Si je vous ai bien compris, un homme comme moi, pas de la première jeunesse, mais gai, et ne lésinant pas trop sur la question gros

sous, peut espérer rencontrer là-bas, pendant le temps qu'il compte rester, une petite amie, pour sortir avec lui, aller au cinéma, au restaurant... s'amuser, quoi !

— C'est exactement ce que chacun de vous doit s'appliquer à trouver, dit Fabre avec autorité. A aucun prix, il ne faut recourir aux professionnelles. Ça, c'est à la portée de tout le monde. Le genre dont je vous parle est plus relevé. Naturellement, l'entrée en matière est aussi plus délicate. Mais, encore une fois, pas de sérieuses difficultés. Sydney, comme toutes les grandes villes, est peuplé de jeunes femmes appartenant à la plus honnête bourgeoisie, « fonctionnaires, commerçants aisés », et qui ne savent à quoi employer les journées, tandis que leurs maris sont au travail. Bref, ce n'est pas le gibier qui manque, je vous assure. Une seule recommandation : être discret. Ces femmes, étant donné leur milieu, ne tiennent pas à être compromises. Donc, principe essentiel : ne jamais chercher à percer un incognito, si vous voyez qu'on tient à le conserver.

— C'est bien naturel, dit M. Rouchon.

— Il faudrait être un fameux goujat pour agir autrement, renchérit M. Espérandieu.

— Oui, dit M. Crépin, tout ça est très joli. Mais le commencement ? Quand une canaque me plait, j'arrive vite à le lui faire comprendre. Avec une blanche, heu !...

— On pourrait peut-être mettre une annonce dans le *Sydney Morning Herald*, risqua M. Brunet.

Fabre étendit la main.

— Pour ce genre de chasse, trancha-t-il, il n'y a pas deux méthodes. Vous connaissez tous le hall du *Victoria*, le plus grand hôtel de Sydney ? C'est tout ce qu'il y a de mieux fréquenté et de confortable : divans, rockings, fauteuils de cuir, jardin d'hiver. L'après-midi, de quatre à six, il y a peut-être là deux cents jeunes femmes, toutes plus élégantes, plus fines, plus gracieuses les unes que les autres. Des teints éclatants, des tailles ravissantes, de légers cheveux blonds tout ébouriffés... Enfin, des amours, de véritables amours !

Cette description eut pour effet de déchaîner l'enthousiasme des colons. Ils s'interpellaient, s'appliquaient de grandes claques sur les cuisses. « Ah ! mon gaillard ! — Ah ! vieux farceur ! » M. Rouchon rétablit l'ordre et obtint un vif succès personnel en proposant une tournée en l'honneur de Fabre.



— L'hôtel Victoria, on marque ça sur nos tablettes. Sapristi, hein, vous avez dû y réussir quelques beaux coups de filet, dans ce hall ?

— Pas mal, dit Fabre, que cette atmosphère d'admiration grisait encore plus que le whisky, pas mal. Tenez, je me souviens, un après-midi. Une jeune femme exquise, véritablement exquise. Je l'invite à dîner. On ne s'est plus quitté de trois semaines. Était-elle jolie, la mâtine ! C'est justement avec elle que m'est arrivée l'histoire suivante, qui vous prouvera à quel point il faut être prudent, discret, si l'on ne veut pas leur faire arriver des ennuis, à ces pauvres petites.

— Racontez-nous ça, vite.

— Volontiers. Un matin, elle arrive chez moi. Il y avait quinze jours que nous nous connaissions. Mais je ne savais pas qui elle était, bien entendu, et je me suis toujours gardé de le lui demander. En ce temps-là, j'étais locataire d'une petite villa dans un endroit charmant, au bord de la mer. Entre parenthèses, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de louer une villa, pour la durée de votre séjour à Sydney. C'est moins cher que l'hôtel, et bien plus agréable. J'avais un piano. Elle, la dame en question, adorait la musique. Elle avait une voix admirable. Nous jouions jusqu'à une heure avancée de la nuit, tandis que la lune étincelait sur les eaux de la rade. Tout notre répertoire y passait. Parmi ces romances, il y en avait une vraiment délicieuse, où il est question d'une femme à la fenêtre. Voyons, vous ne connaissez que ça. Ta ta ta ta, ta-ta.

Il battait la mesure avec son verre vide.

— Li toi, donner à boire à li nous, et bien vite ! ordonna M. Guibourg au boy qui se rua vers de nouvelles bouteilles.

— La suite, la suite de l'histoire ! réclamait-on sur l'air desampions.

— Où en étais-je donc ? dit Fabre avec complaisance. Ah ! oui. Eh bien, ce jour-là, elle arrive chez moi de bonne heure, habillée comme pour aller à la campagne. C'était le 23 juin. Bien que ce souvenir remonte à dix ans, je me rappelle la date, parce qu'il y avait juste deux ans que j'avais été reçu ingénieur-agronome de l'Université de Sydney. « C'est aujourd'hui ma fête », me dit-elle en entrant

— Sa fête ? dit M. Bosc. Elle s'appelait Alice, alors.

— Comment savez-vous cela ? dit Fabre qui n'aimait pas qu'on lui coupât ses effets.

— Parce que c'est aussi le nom d'une de mes gamines, et ces dates-là, voyez-vous, les papas sont toujours payés pour les connaître, dit M. Bosc avec un bon rire.

— Oui, enfin, peu importe. D'ailleurs ce détail n'a pas d'importance. « C'est ma fête, dit-elle donc. Vous allez m'emmenner déjeuner aux environs. — A quel endroit ? — Où vous voudrez. Faites-moi la surprise. » Je forme en moi-même le projet de la conduire à Miranda, vous savez, au sud de la baie. Il y avait là une auberge nommée *A la branche de Gui*, où les truites saumonées, entre autres choses, étaient excellentes. Nous prenons une voiture, et fouette cocher. Soudain, je vois de l'inquiétude sur le visage de ma compagne. « Où allons-nous ? — Vous m'avez défendu de vous le dire. — Si, si, il faut, il faut. — A Miranda. Il y a une auberge qui s'appelle *A la branche de Gui*... » Là-dessus, je la vois qui ouvre de grands yeux, joint les mains et part finalement d'une crise de fou rire. Figurez-vous que c'était dans cette localité que demeuraient ses beaux-parents, et qu'elle devait déjeuner ce jour-là avec eux à l'auberge dont il s'agit. Ils l'avaient invitée la veille, toujours à cause de sa fête, et elle avait eu toutes les peines du monde à se décommander. Inutile d'ajouter que notre cocher a été invité immédiatement à tourner bride, et que nous sommes allés déguster les truites ailleurs. Cette anecdote n'a qu'un mérite, c'est encore une fois de vous montrer combien il faut être prudent, si vous voulez mettre en confiance les jeunes femmes de Sydney. Et tenez, un autre jour, écoutez encore ce qui m'est arrivé. Cette fois-là, c'était dans un des plus grands restaurants de la ville...

L'assistance était au comble de la jubilation.

— Sacré Fabre ! s'exclama M. Espérandieu. Vatard avait raison. Dites donc, si votre cave est aussi bien montée en bouteilles que votre mémoire en bonnes histoires...

— Ma cave n'est pas mal montée. Vous verrez ça. Dans quatre mois, il y en a bien parmi vous, messieurs, qui seront sur le *Myosotis*, à son prochain passage à Erromango ?

— Hélas ! fit M. Rouchon en riant, c'est plus que probable. On part pour huit mois, en principe. Mais, au bout de quatre,

il y a de fortes chances pour que la plupart d'entre nous aient claqué tout leur argent.

— Enfin, pour ceux qui sont là, dîner à Pilbarra. C'est promis.

— La prochaine fois, dit M. Bosc, le capitaine vient de me dire qu'il serait obligé de s'arrêter deux jours à Erromango. Donc, voici ce que je propose : le premier soir, dîner à bord, et le lendemain, on sera vos hôtes. C'est promis. Et laissez-nous vous dire que vous êtes un chic type.

— Pensez donc, dit Fabre, tout le plaisir est pour moi. Les distractions que je peux avoir dans mon île, vous savez...

— Oui, oui, fit M. Guibourg. Nous comprenons ce que vous voulez dire. Il est certain qu'avec les cocos que vous avez comme voisins...

M. Guibourg se tut brusquement. M. Rouchon, qui était à son côté, venait de lui pousser le coude.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Chut, il est là !

— Qui ? demanda Fabre, qui avait entendu.

— Jeffries. Il est dans le fumoir, en train d'écrire des lettres.

Il y eut un bref silence.

— On aurait peut-être dû l'inviter à boire un verre, hasarda M. Bosc.

— Merci, dit Fabre à voix presque haute. Pour s'attirer une rebuffade ! Je connais l'oiseau.

En temps ordinaire, le nom seul de Jeffries eût suffi à le bouleverser. Était-il enfin parvenu à rompre le charme ? En fait, il avait beaucoup bu, et il commençait à ne plus savoir très bien ce qu'il disait.

Le capitaine Simler parut sur le seuil de la salle à manger.

— Messieurs, c'est l'heure.

Il n'y eut qu'un cri pour réclamer une dernière tournée. Puis Fabre, en grande pompe, parmi les serremments de mains et les accolades, fut reconduit à la coupée. Il se mit en devoir de descendre l'échelle. Parvenu au milieu, il constata que son pas n'était plus très assuré. Ayant atteint le caillebotis final, il voulut néanmoins adresser un dernier salut aux amis qui, d'en haut, continuaient à faire pleuvoir sur lui leurs acclamations. Il leva la tête... Une clameur retentit.

... La seconde d'après, il se retrouvait assis, sur le bord d'une pétrolette qui n'était pas la sienne. Il ruisselait d'eau. En vérité, il ne s'était pas aperçu de grand chose. Il avait glissé, voilà tout. Au même moment, un poignet de fer l'avait saisi, ne lui laissant que le temps de prendre un bain de siège, tandis qu'une voix qu'il connaissait bien lui murmurait :

— Attention ! Dans ces parages, il y a plus de requins que de truites saumonées.

— Où est ma pétrolette ? fit-il, furieux de devoir, sinon la la vie, du moins quelque gratitude à Jeffries.

Celui-ci, d'un geste, expliqua à Fabre les circonstances de sa mésaventure. Au bas de l'échelle du *Myosotis*, il y avait le canot automobile de Jeffries, en train d'amarrer derrière lui, pour le retour à Longstal, les chalands qui avaient servi au transport du coprah. On eût dit, aux flancs du cargo, un véritable embarras de voitures. Le canot de Fabre était tout à l'autre bout. Pour le rejoindre, il fallait sauter de chaland en chaland.

— Voulez-vous que je vous accompagne ? proposa Jeffries, sans l'ombre d'ironie.

— Ce n'est pas la peine, maugréa Fabre.

Miraculeusement, sans un faux pas, il atteignit sa pétrolette. Là, un autre genre de catastrophe l'attendait. Le moteur était dans un de ses mauvais jours. Malgré les efforts de Gabriel, il se refusait à se mettre en marche.

De la passerelle, Simler assistait à toute cette scène avec impatience, contraint qu'il était d'attendre que chalands et pétrolettes eussent dégagé les abords du cargo pour commencer la manœuvre d'appareillage.

— Prenez-les à la remorque, monsieur Jeffries, c'est votre route, finit-il par crier, lorsqu'il devint avéré que les efforts de Fabre joints à ceux de Gabriel resteraient vains.

Jeffries fit signe qu'il acceptait, et donna un ordre bref. Aussitôt, une amarre fut lancée à Gabriel. Le train de chalands, comme un serpent qui se déroule, s'ébranla. Du pont du cargo, des mouchoirs furent agités, des cris d'adieu poussés, auxquels Fabre, dressé à l'arrière de la pétrolette, répondit avec chaque. tandis que Gabriel, qui n'était pas sans avoir remarqué quelque chose d'inquiétant dans l'allure de son maître, se tenait prêt, à toutes fins utiles, à intervenir.

Bientôt, une pointe rocheuse leur déroba le *Myosotis*. Puis,

un quart d'heure après, à trois reprises, on entendit sa sirène qui prenait congé de la terre. Maintenant, — Fabre compta sur ses doigts, — on ne l'entendrait plus qu'au début de mai, dans quatre mois. Quatre mois déjà qu'il était à Erromango ! On ne pouvait nier le succès avec lequel il s'était fait à sa nouvelle existence. Il n'y avait qu'à comparer ces deux départs du *Myosotis* : le premier, et celui de ce soir...

— Bonne journée ! dit-il en se frottant les mains.

— Ohôô... ! Ohôôô !

C'étaient les Canaques préposés au gouvernail de chaque chaland. Ils se prévenaient au moment des virages : « ohôô ! » Indifférent à tout ce qui n'était pas sa gloire, Fabre, assis, ou plutôt allongé dans son canot, respirait béatement la brise marine. A sa gauche, le paysage défilait, très lentement, car la pétrolette de Jeffries avait fort à faire. C'était une succession de criques sauvages, de mornes déserts, d'îlots de corail, dominés par la masse sombre de la forêt et de la montagne. L'oblique soleil présentait à ses yeux éblouis une nouvelle Erromango, une Erromango noire et carmin.

— On dira ce qu'on voudra, c'est tout de même une belle île, murmura Fabre.

Le jour baissait. De roses qu'ils étaient, le ciel et la mer devinrent très vite d'un blanc verdâtre. Les appels des Canaques : Ohôô, ohôô, à mesure que la lumière déclinait, devenaient plus sonores et plus tristes.

Soudain, comme ils n'étaient plus qu'à deux milles environ de Pilbarra, Gabriel eut une exclamation joyeuse : le moteur se décidait à se remettre en marche.

— Bravo, dit Fabre. Mais ce n'est pas tout ça. Il s'agit d'être poli, et de remercier le papa Jeffries. Laisse aller.

Longeant les chalands, la pétrolette eut bientôt rejoint celle de Jeffries. Un instant, les deux embarcations furent bord à bord.

— J'ai été doublement votre obligé aujourd'hui, monsieur Jeffries. Merci, et à charge de revanche.

— Il n'y a pas de quoi, répondit la voix grave de l'homme de Longstal. Ce que j'ai fait, il est vrai, je ne l'aurais pas fait pour tout le monde. Au revoir !

Il devait y avoir bien longtemps qu'une phrase aussi aimable n'était sortie de la bouche de Jeffries. Fabre en eut comme la triomphante certitude.

— Ah! ah! mon bonhomme, se disait-il, tandis que sa pétrolette, piquant vers la côte, faussait compagnie aux chalands qui disparaissaient dans l'ombre, on met les pouces. Voilà ce que c'est que de lui avoir tenu la dragée haute! Après tout, Sullivan avait raison : du moment qu'on ne va pas l'embêter chez lui, ce n'est pas un plus mauvais type qu'un autre. Décidément, bonne journée. Très bonne journée même.

Ils atterrirent. Du bungalow déjà éclairé descendait jusqu'à la plage un air nasillard. C'était le boy qui trompait l'attente de leur retour avec le gramophone.

— Je lui avais pourtant défendu de le faire marcher la nuit. Il est vrai qu'il ne fait pas tout à fait noir. Les feux des petits camarades de là-haut ne sont pas encore allumés.

Juste à cet instant, comme de coutume, ils surgirent. Mais, ce soir-là, ils n'apparaissaient pas à Fabre plus redoutables que s'ils eussent été les illuminations de quelque folle nuit de carnaval.

## II

FABRE, le lendemain, ne se réveilla qu'assez avant dans la matinée, et de très mauvaise humeur. Il avait en outre un violent mal de tête. Le ciel était noir et bas, avec une infinité de nuées qui rasaient la mer, et voilaient les parties hautes de l'île. Des grains se formaient, fondaient en brusques déluges, cessaient, sans que le soleil profitât des accalmies pour repaître. Vers midi, enfin, il surgit, faisant fondre comme de la neige cet amas de vapeurs plombées. L'instant d'après, les fleurs rutilaient dans la verdure luisante d'eau, les perruches piaillaient, les domestiques canaques chantaient. Fabre, cependant, demeurait sombre. L'infériorité physique qu'il ressentait lui donnait du souci. Non qu'il fût en peine d'en deviner la cause. Les copieuses libations de la veille n'y étaient certainement pas pour rien. Il n'avait jamais su boire. Il n'avait commencé que très tard, entraîné par des camarades, lors des concours de fin d'études. N'y trouvant d'ailleurs d'autre plaisir que la gaité passagère et l'excitation du moment, il en avait conclu qu'il pourrait toujours s'arrêter lorsqu'il le voudrait. Maintenant, il se rendait compte que cette assurance était peut-être exagérée. La pente sur laquelle il s'était engagé, depuis



son arrivée à Erromango, risquait de devenir dangereuse. En quatre mois, ce n'étaient pas les visiteurs qui avaient pu faire à sa cave des brèches bien importantes. Par ailleurs, il avait beau laisser trainer des bouteilles de whisky ou de cognac à demi entamées, jamais le boy ou les Canaques n'y avaient touché. La satisfaction de savoir que son personnel ne le volait pas était donc fâcheusement compensée par l'impossibilité d'invoquer un alibi, quant aux bouteilles vides, dont la pile, sous le hangar voisin, montait avec une régularité continue.

Il se rendit au hangar en question. Là, force lui fut de constater qu'il ne s'était pas exagéré le péril.

— Oh! oh! murmura-t-il, je ne croyais pas qu'il y en eût tant. C'est égal, il s'agirait de prendre certaines mesures.

Regagnant le bungalow, il pénétra dans la salle à manger. Le whisky et les liqueurs occupaient le placard de droite, ainsi que divers flacons de pickles et de sauces anglaises. Il opéra lui-même le recensement. Pickles et sauces allèrent dans un autre placard. Fabre ferma à double tour celui où les alcools demeuraient, enleva la clef, et s'en fut la cacher dans un des tiroirs de son bureau.

Certes, il n'attendait pas de ce geste, dont il refusait de s'avouer l'enfantine hypocrisie, qu'il supprimât sur-le-champ sa migraine. Mais enfin, c'était un début. Il se rassurait; il espérait voir diminuer quelque peu l'inquiétude qui l'obsédait depuis son réveil. Peine perdue! cette inquiétude semblait croître. C'était une espèce de découragement, de fatigue incommensurable, quelque chose d'assez différent de ce qu'il avait éprouvé jusqu'alors. Il était triste, sans savoir pourquoi, et cette tristesse combinée avec l'écœurement dû aux excès de la veille, faisait naître en lui une lassitude, un dégoût de l'effort, qui, chez un homme de sa trempe, constituait à la vérité un indice des plus alarmants.

Il avait envie de pleurer. « C'est la faute de ces imbéciles qui m'ont fait boire », essayait-il de se dire. Mais, en même temps, il comprenait qu'il n'arriverait pas à se donner le change, à rejeter sur d'autres la responsabilité d'un abattement dont la cause réelle était enfouie au tréfonds de lui-même. Cette cause, quelle était-elle? Voilà ce qu'il fallait chercher, et trouver.

Il commença par se faire honte de son injustice à l'égard des colons. A mesure que les fumées de son ivresse se dissi-

paient, ses idées noires se multipliaient. Ce n'étaient pas donc eux qui pouvaient être tenus pour responsables de ces dernières. Qui donc, alors, incriminer? Son entretien avec Simler? En se le remémorant par le détail, il crut tenir l'explication. Évidemment, il n'y avait rien, dans ces confidences terrifiantes, qui fût de nature à reconforter un moral chancelant. Mais quoi! c'était toujours tourner dans le même cercle. Il avait constaté chez le capitaine des symptômes qu'il connaissait bien, qu'il ne pouvait plus désormais mettre à la charge de sa seule imagination, et voilà tout! Cette conversation, si elle lui avait confirmé son état, ne lui avait pas révélé la raison de cet état. Tant qu'il ne l'aurait pas découverte, il n'aurait rien fait. Eh bien! soit! Il la découvrirait.

Dans le désarroi au milieu duquel Fabre se débattait, une seule chose, donc, demeurait intacte. C'était sa foi en son intelligence, sa confiance dans ses facultés d'argumentation. Il s'y cramponnait. L'idée que l'isolement, l'ambiance, le climat, Erromango, enfin, avait pu les affaiblir, les bouleverser, les désaccorder, cette idée ne lui venait même pas à l'esprit. Son orgueil se fût offensé de tout ce qui aurait pu ressembler à une explication pathologique. « Les exceptions de la vie humaine et de la nature...; les temps chauds, humides et brumeux, où le vent du sud (du nord, en l'espèce) amollit et détend les nerfs comme les cordes d'un instrument, où les yeux se remplissent de larmes qui ne viennent pas du cœur; — l'hallucination laissant d'abord place au doute, bientôt convaincue et raisonneuse comme un livre; — l'absurde s'installant dans l'intelligence et la gouvernant avec une épouvantable logique », — autant d'hypothèses qui eussent été de l'hébreu pour Fabre, qu'il avait peu de chances de jamais connaître, étant donné le genre de livres dont il faisait d'ordinaire ses délices, et qu'il eût jugées pour tout dire parfaitement blessantes, si quelqu'un avait eu l'audace de lui soutenir qu'elles étaient susceptibles de s'appliquer à son cas. Au lieu d'être pour lui un motif de tourments, le besoin où il était sans cesse de raisonner, la logique dont il était alors certain de faire preuve, lui paraissaient les meilleures garanties d'équilibre mental. Comme toute, Fabre était persuadé de deux choses : c'est qu'à force d'analyser son mal, il parviendrait à en connaître l'origine; et que, la connaissant, il le vaincrait.



Il entreprit donc de dresser, selon toutes les règles de l'art, un inventaire, aussi méticuleux que possible, des motifs qu'il se croyait d'être soucieux. Or, si décidé qu'il fût à exagérer son pessimisme, de façon à ne rien laisser passer à travers le crible, il était dans l'obligation d'admettre que sa journée à bord du *Myosotis*, loin de contribuer à lui créer des ennuis nouveaux, avait eu plutôt pour effet d'éliminer ou de diminuer ceux qu'il pouvait avoir. A l'actif de cette journée il fallait porter d'abord les lettres reçues d'Australie, une vingtaine au moins, qu'installé à sa place habituelle, sous la véranda, il était en train de relire.

Fabre n'avait plus de parents. Sa famille, c'était son directeur, les membres de son Conseil d'administration. Chacun de ces messieurs, sans en excepter un seul, avait tenu à lui écrire longuement. Tous lui prodiguaient les marques les plus précieuses de leur confiance et de leur gratitude. Sa soif d'éloges, jamais tarie, trouvait son compte à cette lecture. Bien qu'il n'eût qu'un sens assez médiocre de l'ironie, il ne pouvait s'empêcher de se divertir en songeant à toutes les qualités qu'on découvre à quelqu'un, du seul fait qu'il n'est plus là. Il vérifiait à quel point l'absence, l'éloignement servent la carrière d'un homme, à condition bien entendu qu'il ne laisse point s'écouler trop de temps, et qu'il sache être de retour au moment de la moisson. C'est l'éternelle histoire de César partant pour les Gaules. L'exil volontaire de Fabre aux Hébrides n'était pas loin de le faire considérer à Sydney comme une manière de héros. On le félicitait; on le remerciait; on le suppliait d'être ménager de sa peine et de sa santé, de ne point trop tarder à revenir. Il sentait que, s'il le voulait, dans un mois, dans huit jours même, il pourrait, sous un prétexte quelconque, rallier en goélette Nouméa, et y attendre un paquebot à destination de l'Australie. Son retour ne donnerait lieu à aucune critique, ses explications seraient immédiatement entérinées par des gens pour qui tout ce qu'il disait était parole d'Évangile. Cette certitude le rasséréna quelque peu. On s'accommode beaucoup mieux d'une résidence lorsqu'on sait qu'on peut la quitter quand on veut. Le sentiment de sa puissance, la notion du degré auquel il était devenu indispensable à ses associés amenèrent un sourire de vanité sur les lèvres de Fabre. Étant donné le ton déjà dithyrambique de ces lettres,

quelles seraient donc celles qu'on lui écrirait après avoir reçu son rapport !

Il évoquait avec complaisance la lecture dudit rapport en assemblée solennelle. Il entendait les applaudissements dont seraient soulignés les passages où il parlait de ses efforts, des difficultés qu'il avait vaincues. Aucune fausse note ne viendrait troubler l'enthousiasme. Par un sentiment d'orgueilleuse pudeur, il avait voulu en effet que nulle part sa rédaction ne vint trahir certaines angoisses, dont la seule mention dans un document officiel, lui eût paru une inconvenance.

S'il avait lieu d'être satisfait des nouvelles reçues de Sydney, par ailleurs, dans un ordre d'idées différent, il ne pouvait pas non plus être mécontent des relations qu'il venait de nouer sur le *Myosotis*. Le déjeuner de la veille lui avait confirmé l'exactitude des propos tenus à sa table quelques semaines plus tôt par M. Vatar. Celui-ci n'avait rien avancé que de conforme à la vérité en lui disant qu'il ne fallait pas juger toutes les îles d'après Erromango, et qu'il y avait aux Hébrides pas mal de braves garçons, à qui il suffisait, en cas de besoin, de faire signe. Ce qu'il y avait de bizarre, c'est que l'abre, tout en restant persuadé des excellentes dispositions des colons à son égard, nourrissait vis-à-vis d'eux une rancune qu'il ne s'expliquait pas très bien lui-même. C'était, il le savait bien, une injustice et un enfantillage de leur reprocher de l'avoir fait boire outre mesure. On ne l'y avait pas forcé, après tout. Non. Il sentait que le grief qu'il pouvait avoir contre eux était d'un autre ordre. Mais il évitait de s'en expliquer avec lui-même, tout en étant sûr que le moment n'était plus loin où il devrait s'y résoudre.

Enfin, pour achever par le plus important l'énumération des résultats obtenus la veille, cette journée avait vu ses rapports avec Jeffries entrer dans une phase nouvelle, aussi rassurante qu'inopinée. C'était un événement considérable, et Fabre n'arrivait pas à comprendre comment il en retirait si peu de réconfort. Qu'est-ce qui, pourtant, aurait pu lui faire prévoir un dénouement si favorable, un pareil démenti infligé à ses plus tenaces alarmes ? Sans doute, il fallait se garder d'espairs excessifs. Évidemment, si Jeffries l'avait empêché de passer sous la quille du *Myosotis*, et s'il avait pris ensuite sa pétrollette en remorque, il avait eu la main un peu forcée, par

Fabre lui-même d'abord, puis par le capitaine Simler. A ne pas prêter son assistance dans deux cas semblables, il eût risqué de se faire huer par le chœur des colons, et d'être mis de façon définitive, encore qu'il s'en souciât vraisemblablement fort peu, au ban de l'archipel. Aussi était-ce moins à ce double sauvetage qu'il convenait de s'attacher, qu'aux paroles qui s'étaient échangées spontanément par la suite, lorsque, sans témoins cette fois, ils avaient pris congé l'un de l'autre. Aux remerciements de Fabre, qu'avait répondu Jeffries? « Que ce qu'il venait de faire, il ne l'aurait certainement pas fait pour tout le monde. » Ces paroles qui, de la part de tout autre, n'auraient constitué qu'une formule de politesse assez banale, prenaient, du moment qu'il s'agissait d'un homme comme Jeffries, une valeur singulière. Celui-là n'était pas prodigue de ses mots. Il ne les employait qu'à bon escient. Ou Fabre n'était que le dernier des sots, ou ce que Jeffries lui avait dit signifiait : « Malgré la froideur avec laquelle je vous ai accueilli quand vous êtes venu chez moi, vous voyez que je suis tout de même capable de faire la différence entre un gentleman tel que vous et des coquins comme MM. Bliss et Cross. » Et lorsqu'ils s'étaient séparés, la dernière phrase de Jeffries n'avait-elle pas été « Au revoir! », une formule que Fabre se serait fait hacher plutôt que d'employer le premier. C'était Jeffries qui en avait pris l'initiative. Fabre se souvenait de tout cela, et son malaise venait précisément de ne pas se sentir heureux, rassuré, alors que disparaissaient ses sujets d'inquiétude, que s'aplanissaient les obstacles à sa tranquillité qu'il imaginait depuis quatre mois.

Il avait vécu jusqu'à ce jour hanté par la pensée que Jeffries lui était hostile, dans l'attente anxieuse de la façon dont se manifesterait cette hostilité. Ses craintes s'étaient évaporées depuis vingt-quatre heures, et il n'en éprouvait pas plus de soulagement! Il ne comprenait pas. Or, ne pas comprendre était l'une des pires tortures pour un esprit qui avait toujours eu de clarté un besoin ardent et simpliste. Ou plutôt, il comprenait trop bien, et la conclusion à laquelle son raisonnement l'acculait n'était certes pas de nature à lui rendre courage. Cette conclusion, ce raisonnement étaient les suivants : « Les motifs que j'avais d'être soucieux ont disparu. Or, je suis encore plus soucieux. Donc, un nouveau motif a surgi. »

Ce motif, enfin, quel était-il ? Fabre n'ignorait pas la puérité qu'il pouvait y avoir à essayer de se persuader qu'il ne l'avait pas encore découvert. Mais, bien qu'il eût la certitude que c'était *cela*, il cherchait autre chose, moins avec l'espoir de réussir que pour gagner du temps. A la chasse, on voit un chien éventer une piste, s'y lancer, et, quand il est sur le gibier, s'arrêter tout à coup. On dirait qu'il n'ose pas aller plus avant, qu'il a peur à son tour, peur de la pauvre bête qui va jaillir de la mousse bronzée. Ainsi Fabre, en face de l'énigme qu'il était sur le point de débusquer. Ce qui lui faisait paraître ces tranges extravagantes, c'était la disproportion entre l'émoi qu'il ressentait et la cause de cet émoi. Ce qui portait à leur comble ses alarmes, c'était non la gravité, mais la débilité des raisons qu'il venait de leur découvrir. Ah ! maintenant, en tout cas, ses griefs contre les infortunés colons s'éclairaient. Il savait de quoi ils étaient responsables. Il comprenait pourquoi, au lieu de conserver d'eux un bon souvenir, il en voulait tant à M. Guibourg, d'Épi, à M. Crépin, d'Aoré, à tous les autres, et surtout à ce stupide M. Bosc, de Mallicolo.

La nuit était tombée depuis plusieurs heures lorsque Fabre, à bout d'expédients, reconnut qu'il n'avait plus d'autre parti à prendre que d'accepter l'évidence. Après son dîner, qu'il avait dû se faire servir à l'intérieur du bungalow, à cause des perpétuelles averses, il avait trainé son fauteuil en un coin de la véranda à peu près respecté par la pluie. Il n'était guère resté assis. Il avait marché de long en large. Le parquet suspendu criait sous ses pas. Pour que les ténèbres fussent moins écrasantes, il n'avait pas voulu de photophore.

Tout dormait autour de lui. Le grand silence faisait un sort aux moindres bruits. C'étaient les ronflements paisibles de Gabriel, autorisé, par faveur spéciale, et aussi peut-être par mesure de précaution, à coucher dans la chambre de l'Annamite. On n'entendait pas ce dernier. Mais sait-on jamais si un domestique jaune est éveillé ou endormi ? C'était le gloussement d'une poule au fond de la basse-cour, ou venant du hangar réservé aux autres serviteurs, la toux d'un Canaque atteint de la grippe. Tout en haut d'un trou ménagé comme une cheminée à travers les frondaisons invisibles, Fabre apercevait les étoiles. Par moments, elles disparaissaient, et ces brusques éclipses étaient suivies aussitôt du fracas confus de la pluie. De lourdes

gouttes, perçant la voûte sylvestre, venaient s'aplatir avec un tintement métallique sur la toiture de tôle du bungalow. Au loin, dans la nuit d'encre, les feux de la montagne brillaient toujours, quoique d'un éclat affaibli. Avec quelles maudites résines les alimentait-on, pour qu'ils résistassent ainsi aux assauts de tous ces déluges ?

Interrompant soudain ses allées et venues, Fabre quitta la véranda et pénétra dans son cabinet de travail. Il trouva à leur place les allumettes et le photophore préparés par le boy. La lumière naquit graduellement. Les longs tubes bleus des fusils apparurent au râtelier du corridor. La respiration de Gabriel s'entendait plus distinctement. Fabre ferma la porte et s'installa à son bureau.

C'était un solide meuble d'érable verni, avec des tiroirs latéraux, quatre d'un côté, quatre de l'autre. Les papiers de Fabre y étaient classés avec grand soin, dans des chemises en carton de couleurs variées. Il ouvrit le tiroir d'en bas, à gauche, et en retira le contenu, soit une dizaine de dossiers. Ce faisant, ses doigts, raclant le fond du tiroir, rencontrèrent une clef, la clef de l'armoire au whisky. Le matin, quand il l'avait mise là, Fabre avait choisi ce tiroir justement parce qu'il ne contenait que des documents dont il pensait n'avoir pas besoin de sitôt. Le premier résultat de ses raisonnements de la journée était de rendre ce calcul inefficace.

Il posa les dossiers sur le bureau. Chacun d'eux portait l'indication d'une année différente, toutes déjà assez anciennes. Il eut vite celui qu'il cherchait. Il ne renfermait à peu près que des reçus de fournisseurs. Fabre était de ces gens qui prennent soin de conserver leurs quittances. Précaution giseuse, et qui doit finir par se savoir, car c'est précisément à ces gens-là que l'on ne réclame jamais rien.

Lentement, il se mit à feuilleter ces papiers, détachant de temps à autre l'agrafe qui en réunissait plusieurs entre eux, et la rajustant ensuite avec méthode. Il s'arrêta à une facture de huit livres sterling, montant de la location d'un piano, et la mit de côté. Il mit également de côté un reçu de cent livres, qui représentaient le prix du loyer, pour un trimestre, de *For you alone*, une villa située dans le quartier de Rose-Bay, banlieue est de Sydney.

Comme il remettait en place les dossiers qu'il n'avait pas eu

à consulter, Fabre sentit de nouveau la clef de l'armoire. Il parut hésiter, puis il la prit, et la plaça sur son bureau, à côté du bail de la villa de Rose-Bay. Il referma alors définitivement le tiroir. Maintenant, coudes sur la table, front dans les mains, il demeurait immobile. Le reçu du piano, celui de la villa, deux ou trois factures du même genre étaient sous ses yeux. Lisait-il? Rêvait-il? Ses tempes semblaient badigeonnées de sueur. Jamais encore la nuit n'avait été aussi humide, aussi étouffante. Une heure put s'écouler ainsi. Puis Fabre, ayant poussé un léger soupir, se leva et sortit avec le photophore.

Il marchait sur la pointe des pieds, afin d'empêcher le parquet de craquer. Cinq minutes passèrent. De nouveau, la lumière se fit. Fabre reparut. D'une main, il tenait le photophore; de l'autre, un verre et une bouteille d'eau gazeuse. Il avait en outre un flacon de whisky sous le bras.

**I**L est possible de rapporter un événement en n'utilisant que des détails exacts, et néanmoins de ne donner de la réalité que l'image la plus fausse. Tel était le cas de l'histoire racontée par Fabre le jour du déjeuner sur le *Myosotis*, jour où il eût tellement mieux valu qu'il ne sortit pas une minute de son bungalow.

On se rappelle les conditions dans lesquelles, âgé d'environ vingt-quatre ans, et nommé à la direction d'un des grands centres d'élevage de New-South-Wales, il avait décidé de ne rejoindre son poste que trois mois plus tard. Il voulait marquer une halte, prendre un peu de repos, se donner du bon temps. C'était un plan qui ne datait pas de la veille, et dont l'idée lui était venue on va voir dans quelles circonstances. Trois années auparavant, il était en train d'achever à Sydney ses études pour le titre d'ingénieur. Sa mère vivait encore. Un dimanche après-midi, comme elle était de garde à l'hôpital, il accepta pour la première fois de planter là ses cahiers, et de sortir avec un de ses camarades qui était venu le réclamer jusque dans sa chambre. Celui-ci, un nommé Graham, suivait les mêmes cours, mais en amateur. Il était assez joli garçon. Le soin qu'il prenait de sa mise, sa désinvolture semblaient à Fabre une perfection à laquelle il croyait bien ne jamais atteindre. L'ayant convaincu, non sans peine, de l'accompagner,



Graham assista à sa toilette et lui donna quelques conseils. Fabre tendait le cou, tandis que son ami lui refaisait le nœud de sa cravate. « Là! Il ne faut pas trop serrer, quand le tissu n'est pas de très bonne qualité. Où as-tu acheté ça? » Plein de confusion, Fabre avait murmuré un nom de magasin quelconque. « Oh! évidemment! », avait fait Graham, avec une moue. Fabre était au supplice. Quand ils furent dans la rue, quelques mots de Graham lui révélèrent à quel terrible genre d'épreuve il le conduisait. « As-tu un peu d'argent, lui avait-il demandé avant de descendre? — Oui. — Prends tout ce que tu pourras. » Fabre était entré dans la chambre de sa mère. Il savait l'endroit où elle serrait ses économies. Combien de fois ne le lui avait-elle pas montré, lui disant de ne pas se gêner, insistant même. « Je peux fort bien être absente, le jour où tu auras envie d'aller te promener. Et un garçon comme toi ne doit tout de même pas sortir dans Sydney sans un shilling en poche. » Mais il n'avait jamais encore profité de cet encouragement. Ce jour-là, il prit cinq livres. « Est-ce assez? » demanda-t-il, Graham fut surpris. Il ne croyait pas que son ami pût disposer instantanément d'une telle somme. Mais il se garda bien de laisser transparaître son étonnement. « Oui. Enfin, ça peut aller. Si nous savons nous débrouiller, nous avons une bonne journée en perspective. »

Le temps était froid. Ils commencèrent par s'administrer quelques solides grogs dans divers bars de Pitt Street. Sous l'effet de l'alcool, Fabre sentait avec bonheur l'assurance monter en lui. Déjà, il parlait plus haut. Graham, clignant de l'œil, souriait, ne lui ménageant pas ses approbations. Un vent glacial les accueillit dans la rue bordée de grands *buildings* de briques sombres. Ils entrèrent dans un autre bar pour prendre un gin. L'obscurité tombait déjà quand ils ressortirent.

Soudain, Fabre sursauta. Il venait de franchir le tambour vitré d'une immense porte cochère. Maintenant, il n'osait plus avancer. L'imprévu, la splendeur du spectacle qui s'offrait à lui le médusait. Des colonnes de marbre et d'or, des lumières, des tapis, de la musique, une tiédeur de serre, et surtout d'innombrables groupes de jeunes femmes dont les robes, — bleu, mauve, rose, orange, vert pâle, — composaient un étincelant kaléidoscope. Toutes étaient si belles que Fabre se demandait s'il était bien à Sydney, et comment il avait pu faire pour

être resté jusqu'à ce jour sans avoir jamais soupçonné leur existence.

Il se trouvait dans le fameux hall de l'hôtel Victoria.

— Eh bien ! lui souffla Graham, qui venait d'entrer sur ses talons. Ne reste pas là comme un piquet, voyons. Du cran, nom d'un chien. Tu vas finir par nous faire remarquer.

Être remarqués ! Fabre pensait bien qu'en ce qui le concernait, c'était chose accomplie. Il se demandait même comment l'énorme concierge galonné d'or, les laquais chamarrés qui allaient et venaient, rasant le sol obliquement, en une sorte de ballet fantastique, ne s'étaient pas encore rués sur lui, ne l'avaient pas déjà mis à la porte. Il était si ému que, tandis que Graham l'entraînait vers le vestiaire, il sentait ses genoux qui s'accrochaient l'un à l'autre.

— Donne tes affaires ! ordonna Graham.

Il lui prit son chapeau, le contraignit à se dépouiller de son pardessus.

— A présent, suis-moi.

Dans le jardin d'hiver, où il y avait plus de monde encore, et plus de lumières, ils choisirent une petite table, où Graham le laissa seul, après avoir commandé deux whisky. Fabre but le sien sans attendre le retour de son ami, et, à mesure qu'il buvait, il sentait son aplomb de tout à l'heure lui revenir. Dans une glace, entre les branches d'un palmier, il s'aperçut. A cette distance, la médiocrité de ses vêtements s'estompait. Il ne subsistait que la silhouette d'un jeune homme au teint mat, à qui il ne trouva pas trop mauvaise allure. Croisant ses jambes l'une sur l'autre, comme il l'avait vu faire à Graham, il tira de sa poche un petit étui en plaqué, et y prit une cigarette. Puis, arrêtant d'un geste négligent un des serveurs en habit :

— Garçon ! du feu.

Vraiment, il n'était pas trop mécontent de la façon dont il avait lancé ce mot : garçon !

Son audace s'arrêtait là, il est vrai. Jamais encore son regard ne s'était essayé à soutenir celui des jeunes femmes qui jacassaient aux tables environnantes. Il les contemplait de biais. « Qu'elles sont belles, se disait-il, belles et élégantes, plus peut-être que celles du hall ! » Toutes, elles avaient cette pâleur, cette blondeur, cet éclat laiteux, cette mièvrerie de traits qui pour l'Anglais de classe moyenne constituent le nec plus ultra du

charme féminin. Ce fut tout à fait par hasard que ses yeux rencontrèrent ceux d'une de ses voisines. Sans cesser de bavarder, elle lui sourit. Il rougit, baissa la tête. Il lui semblait qu'il aurait voulu passer auprès d'elle tout le reste de sa vie.

Presque instantanément, il l'oublia. Graham revenait, en compagnie de deux jeunes femmes encore plus séduisantes. Tous trois plaisantaient, riaient aux éclats.

Il fit les présentations.

— Mon ami Fabre, ingénieur comme moi de l'Université de Sydney, dit-il, anticipant un peu sur les événements. Que peut-on vous offrir, mesdames?

Elles déclarèrent qu'elles prendraient volontiers une tasse de thé, avec beaucoup de petits gâteaux, et elles demandèrent l'autorisation d'aller les choisir elles-mêmes.

— Mes compliments, dit Fabre, profitant de leur absence. Il y a longtemps que tu les connais?

Graham éclata de rire.

— Moi? Je ne les ai jamais tant vues qu'aujourd'hui.

Cette réponse bouleversa Fabre.

— Mais alors, ce sont des...

— Oh! fit Graham, qui s'amusait follement, ce ne sont certainement point les filles du Lord Gouverneur. Pas non plus ce que tu t'imagines. Non, ce sont de braves enfants qui aiment à se distraire, et qui ne se formalisent pas si de temps à autre quelqu'un de correct les aide à s'offrir la robe que leur mari ne veut pas, ou ne peut pas payer. Tu as pu voir en effet qu'elles ne sont pas mal habillées. Mais ne fais donc pas cette mine! C'est ça, la vie. Voyons, qu'est-ce que j'avais à te dire? Ah! oui.

Il baissa la voix.

— Il doit te rester environ quatre livres. Ça ne fera plus que trois quand le thé sera payé. Dommage!

— Pourquoi? murmura Fabre, haletant. Parle vite.

— Parce que, justement, ce soir elles sont libres. On aurait pu les inviter à dîner avec nous. Tu te rends compte de l'occasion.

— Je peux passer à la maison, dit Fabre avec empressement.

— Excellente idée! Prends cinq autres livres. Six, s'il y a moyen, parce que, alors, on demandera du champagne. Et avec du champagne, ffftt, l'affaire est dans le sac. Chut, les voici qui

reviennent. Quand nous sortirons d'ici, trouve un prétexte pour nous quitter. Nous t'attendrons au restaurant choisi. Je ferai le menu. Tu n'auras à t'occuper de rien. Eh bien ! maintenant, mon vieux, tu connais le système. Ce n'est pas plus malin que cela.

Comme son ami paraissait grand à Fabre ! Ah ! devenir un jour pour d'autres ce que Graham était en cette minute pour lui ! Telle fut la façon dont Fabre fit la connaissance de ce hall de l'hôtel Victoria, qui devait jouer dans sa vie un rôle si considérable, dans sa vie, c'est-à-dire, peut-être, dans sa mort.

Quand, deux ans et demi plus tard, ingénieur pour de bon cette fois, il eut quitté Melbourne et se fut installé à Sydney, en congé de trois mois, il ne fut pas long à franchir la porte du hall du Victoria. Il était encore plus anxieux que le jour où il était venu avec Graham. Mais, pour se donner confiance, il n'avait qu'à songer à la différence d'hier et d'aujourd'hui. Maintenant, il n'avait plus besoin de choisir la glace la plus éloignée pour s'y regarder. Il vint pourtant s'asseoir à la même table. C'étaient les mêmes jeunes femmes qui riaient et prenaient le thé autour de lui, les mêmes, ou si pareilles aux autres ! Et d'ailleurs, pour ce qu'il voulait en faire, quelle importance cela pouvait-il avoir ?

Depuis trois jours qu'il était à Sydney, il n'avait pas perdu son temps, comme bien l'on pense. Le tailleur, le chemisier, le bottier !... Il eût voulu que Graham fût là pour le voir. Il n'aurait pas manqué de féliciter Fabre sur la façon dont il avait profité de ses leçons. Mais non, il valait beaucoup mieux que Graham ne fût pas là.

La veille, pour la durée de son séjour, Fabre avait loué une villa à Rose-Bay, un des plus charmants endroits des environs, dans la partie sud de la baie merveilleuse, entre la ville et les hauteurs qui dominent à l'est le Pacifique. Les toits des cottages brillaient au milieu de la verdure, au bord de la mer. C'était une symphonie de rubis, d'émeraude et de saphir clair. La maison de Fabre était là, dans un radieux paysage d'arbustes et de rochers. Les flots venaient mourir à ses pieds, au fond d'une crique pleine d'ombre, où l'on pouvait se baigner sans crainte des requins. Isolée à souhait des autres villas, elle se cachait dans un épais jardin devant la grille duquel passait la route, semblable à un souple tapis de caoutchouc qui se dérou-

lait jusqu'à Sydney. Quelle joie, quelle fierté avait eues Fabre, lorsque, son bail en poche, — ce même bail sur lequel il était maintenant en train de rêver dans la mortelle nuit d'Erromango, — il s'était fait remettre les clefs par la gardienne ! Elle voulait ouvrir les fenêtres. « Laissez, je ferai cela moi-même », avait-il dit, tant il avait hâte de la voir partir, de rester seul. Gloire de la première maison où l'on a payé de son argent le droit d'être chez soi, de gravir et descendre l'escalier, d'aller et venir comme bon vous semble ! Il avait poussé les volets des portes-fenêtres du balcon. La lumière, la brise marine, le chant des oiseaux, l'odeur des mimosas et des roses, tout était entré à la fois. L'immense rade s'étendait sous ses yeux. En face, il avait les collines de Bradley, du Zoo, de Ramson Park. Deux murmures distincts lui parvenaient à la fois. A gauche, c'était le bourdonnement de l'énorme cité. A droite, derrière les falaises de Port-Jackson, l'Océan.

Pendant près d'une heure, il était resté là à regarder. Des navires passaient : de grands paquebots, en partance pour l'Europe ou l'Amérique, ou des cargos poussifs, semblables à des canards boiteux, qui allaient aux îles. Sur leur passerelle, il distinguait les commandants, les uns d'une correction hautaine, au milieu d'un état-major empressé, — les autres, la casquette en arrière, la vareuse débraillée, plus semblables à des contrôleurs de tramway qu'à de stricts officiers de marine. Il y avait maintenant six mois, du pont du *Myosotis* en route pour les Hébrides. Fabre, après dix ans, avait revu sa villa. Un monde de souvenirs lui était réapparu, l'espace de quelques minutes. Et voici qu'à présent ces souvenirs se formaient de nouveau en cohortes, le pressaient de toutes parts, menaçaient de le submerger.

Fabre se leva, alla jusqu'à la véranda. Il ne pleuvait plus. De rares étoiles étincelaient dans le ciel rougeâtre. Au flanc des montagnes, les foyers cannibales avaient enfin disparu. Il n'en demeurait qu'un, tout vacillant, qui allait s'éteindre. Fabre attendit, pour regagner son bureau, de ne plus le voir. Sa gorge était sèche. Il but un verre de whisky. Aussi bien, il reconnaissait le ridicule de sa précaution du matin. Demain, dès qu'il serait levé, il donnerait à Gabriel l'ordre de mettre dans une vanne d'osier toutes les bouteilles d'alcool, et de se faire aider par un Canaque pour les descendre à la plage. Là,

lui-même, il les fracasserait sur les rochers, toutes, c'était juré, toutes, toutes! Mais, cette nuit, il avait besoin de boire, de boire encore, non pour oublier, mais pour se ressouvenir.

« Il ne peut être question, pour des hommes comme nous, d'avoir recours à des professionnelles », avait-il déclaré l'avant-veille aux colons béats d'admiration. A quoi servirait de rechercher si la plupart des jeunes vivantes qui étrennèrent la villa de Rose-Bay n'appartenaient pas à cette catégorie dont il parlait aujourd'hui de façon si dédaigneuse? *For you alone! Pour vous seule.* Quel beau nom de villa! Fabre ne le fit pas mentir, en ce sens qu'il n'y convoqua jamais en même temps plus d'une de ses éphémères compagnes. Mais ce souci de moralité élémentaire restant sauvegardé, on est dans l'obligation de reconnaître que, pendant les trois mois que Fabre l'eut à bail, *For you alone* fut habitée de façon assez peu bourgeoise. Elle fut rarement plus de deux jours *for you alone*, pour la même personne. Sauf une fois, il est vrai, durant trois longues semaines, presque un mois!

La visiteuse dont il s'agit, Fabre l'avait rencontrée comme les autres, au Victoria. Trois jours consécutifs, il l'avait remarquée, seule à une table. Non qu'elle affectât une attitude particulièrement farouche. Elle semblait au contraire faire son possible pour se conformer aux allures des autres femmes, ce qui est, somme toute, dans quelque milieu que l'on se trouve, la façon la plus spirituelle de ne pas attirer sur soi l'attention. Mais il était aisé de voir qu'elle n'était pas une familière de l'endroit, qu'elle n'y connaissait personne. A plusieurs reprises, son regard avait croisé celui de Fabre. De menus incidents, — un gros monsieur écrasant les pieds de sa cavalière, un trop jeune homme pressé amoureuxment dans un tango contre la poitrine d'une dame trop mûre, — leur avaient fourni l'occasion d'échanger un sourire. « Si nous dansions ensemble, voulait dire ce sourire, nous serions tout de même mieux assortis. » Mais Fabre ignorait encore tout de cet art. Il lui fallut trouver autre chose. Les démarches auxquelles sont astreints les gens qui ne dansent pas, parce qu'elles sortent du formulaire habituel et banal, les engageant immédiatement davantage.

— Que de temps perdu! lui disait-il, plus tard, alors qu'ils sentaient l'un et l'autre approcher l'instant où ils se quitteraient.

Elle avait un sourire de malicieuse mélancolie, qui signi-



fiait : « Évidemment ! Mais je ne pouvais tout de même pas me jeter de but en blanc dans les bras de quelqu'un que je ne connaissais pas. Je trouve déjà que nous sommes allés assez vite en besogne. »

S'il ne put arriver à savoir son nom, ce ne fut pas faute d'avoir essayé. Lorsque, tantôt, il vantait aux colons les avantages de la discrétion, et qu'il citait en exemple sa propre conduite, Fabre préconisait une règle excellente sans doute, mais à laquelle il avait eu, en l'espèce, quelque peine à se conformer. En vérité, il ne suspendit ses tentatives pour percer l'incognito de la visiteuse de Rose-Bay que quand il eut compris que son insistance finirait par le mettre dans le cas de la perdre. Toute la semaine qui suivit son départ, et même beaucoup plus tard, après plusieurs années écoulées, en ces soirs où la solitude nous glace, où le fantôme d'un être nous revient, par tout un mécanisme d'associations d'idées dont nous n'arrivons pas à démonter l'engrenage, s'impose à nous comme un remords, il chercha à savoir, à avoir de ses nouvelles. Il revint dans les endroits où ils étaient allés ensemble, avec l'espoir d'y trouver quelqu'un qui le renseignerait. Ce fut toujours peine inutile. Elle avait réussi à s'en aller en emportant son secret. Elle avait mis une application navrante à brouiller derrière elle les traces de ses pas. Fabre eut tort de croire au caractère exceptionnel d'une telle disparition, d'un semblable effacement dans le brouillard. Il eût dû réfléchir que les rapides et furtives aventures, que les clandestines amours ne sauraient avoir de refuge plus normal que les villes où fument les grands navires dont les constants appareillages dénouent sans cesse des étreintes qui ne se sont nouées qu'à la condition d'être éphémères et anonymes.

Peut-être le moment est-il venu d'esquisser un bref portrait de la jeune femme de Rose-Bay. Fabre, quand il tentait de l'évoquer, se heurtait à un étrange sentiment d'impuissance, qu'une distance de dix années aurait suffi sans doute à expliquer, s'il ne se fût souvenu qu'il avait déjà éprouvé cette difficulté du temps que sa secrète compagne était encore entre ses bras. On eût dit qu'elle avait vécu d'une vie antérieure. Elle semblait la réplique d'une autre femme. L'éclat de ses yeux paraissait le reflet d'autres yeux, qui se seraient éteints. On avait l'impression de ne jamais la voir directement, mais seule-

ment dans l'eau vaporeuse d'un miroir. Elle donnait cette sensation de déjà vu, de déjà rencontré, qui est bien l'une des choses les plus hallucinantes. Les teintes atténuées des étoffes dont elle aimait à se vêtir augmentaient encore cette apparence d'irréalité. Durant les trois semaines qu'elle vécut auprès de lui, il arriva à Fabre de lui parler au passé, de lui adresser inconsciemment les mêmes mots qu'il eût adressés à une morte. Sa voix non plus n'était pas quelque chose de direct. De même que son corps ressemblait à une ombre projetée sur un écran, de même les chansons de la dame de Rose-Bay semblaient ne parvenir à Fabre que par le truchement d'un gramophone, merveilleusement pur, d'ailleurs, et harmonieux. La nuit, lorsque la fenêtre de leur chambre n'était plus ouverte que sur les étoiles, elle chantait. C'étaient des romances assez anciennes, dont la charmante désuétude emplissait Fabre d'une détresse voisine des larmes. Parmi ces romances, il en était une à laquelle elle revenait toujours, et dont on eût juré que l'air et le texte avaient été composés pour elle, sinon par elle. C'était cette chanson que Fabre, depuis trois jours, essayait de se rappeler. Mais il y avait trop longtemps qu'il se l'était murmurée pour la dernière fois. Musique et paroles avaient sombré dans un oubli d'où il y avait peu de vraisemblance qu'elles sortissent maintenant un jour. A la prière de la jeune femme, Fabre avait loué un piano. Quand elle n'avait plus été là, il l'avait fermé, jurant de ne plus le rouvrir. Il avait mieux tenu parole qu'aujourd'hui, pour l'armoire au whisky. Elle partie, lorsque des invitées de rencontre avaient manifesté l'intention de s'en servir, il avait répondu que la clef était égarée... et cela sur un ton si sec que les pauvres filles ne s'étaient plus avisées d'insister.

D'elle, il ignore donc à peu près tout, sauf qu'elle était mariée depuis peu de temps, que ses beaux-parents habitaient Miranda, gros faubourg de la banlieue sud, et qu'elle passait quelques semaines auprès d'eux avant d'aller rejoindre son mari. En revanche, elle sut à peu près tout de lui. Sans doute était-ce parce qu'il pressentait qu'il ne la reverrait plus qu'il se laissait aller à des confidences que son amour-propre lui eût interdites vis-à-vis de n'importe quelle autre femme. Il éprouvait une joie orgueilleuse à lui raconter son existence de travail et d'efforts, à lui dire d'où il avait dû partir pour arriver à sa

situation présente. Elle l'écoutait sans l'interrompre, avec une attention si soutenue qu'il l'avait d'abord crue feinte. Mais quels touchants démentis elle avait tenu à lui donner, exigeant qu'il la conduisit dans tous les lieux des environs qui avaient eu sur sa vie une influence quelconque ! Cette femme était toute douceur et toute délicatesse, et l'on voyait qu'elle n'avait guère eu jusqu'à présent à faire usage de ces trésors. Elle paraissait à Fabre aussi mystérieuse que ces oiseaux qui s'abattent parfois en pleine mer sur le pont des navires, et qui semblent ne se laisser caresser que par lassitude, et que parce qu'ils savent qu'ils vont bientôt reprendre leur vol. S'il risquait un reproche sur sa réserve, elle ne répondait qu'en saisissant le front de Fabre entre ses mains, et en l'embrassant avec une frénésie qui le troublait encore davantage, car il y sentait l'ardeur qui nous pousse vers les choses que nous allons perdre. Ils passaient toutes leurs journées ensemble. Ils se quittaient vers minuit... Il la raccompagnait à la station de voitures la plus proche, et s'en allait rapidement, s'enfuyait presque, tandis qu'elle murmurait au cocher son adresse, cette adresse qu'il s'était tacitement engagé à ne plus chercher à connaître. Un jour il osa lui dire la peine qu'il avait de ne l'avoir jamais gardée près de lui une nuit tout entière. Elle sourit faiblement, arguant de son désir de ne point inquiéter sa belle famille. Le soir où elle lui annonça qu'elle s'était arrangée pour ne le quitter que le lendemain matin, il eut l'intuition nette que c'était la dernière fois qu'il la voyait.

Il pleuvait de nouveau. L'humidité avait déposé sa buée sur le globe du photophore. Fabre l'essuya. Ses doigts froissaient pensivement la quittance de la villa, celle du piano. Quelqu'un qui aurait pu, en cet instant, et au cours des journées qui suivirent, lire dans son âme, se serait trouvé en présence de trois épreuves, pour ainsi dire, du portrait de la jeune femme de Rose-Bay. Il y avait d'abord la véritable, celle dont on vient de tenter l'esquisse. Il y avait ensuite l'image fantaisiste et basement gaudriolesque que Fabre avait fabriquée pour se valoir les applaudissements des colons. Et puis, il y avait déjà l'autre, celle qui allait naître progressivement de sa démence, devenir quelque chose de surnaturel, d'idéal. Pour le moment, Fabre songeait, — et avec quel affreux remords ! — au contraste

entre les deux premières. Là était le secret du trouble qui l'obsédait depuis le départ du *Myosotis*. Avoir ainsi volontairement sali, — pour rien, pour le déshonorant plaisir de paraître un homme à bonnes fortunes, — un des souvenirs qui eût dû lui être le plus sacré, le seul, peut-être!... Il n'avait pas eu honte de l'étaler, d'en faire parade devant ses grossiers commensaux. A présent, les représailles allaient commencer. Fabre assistait à une étrange résurrection. C'était comme si des fleurs, crues depuis longtemps mortes, se fussent remises soudain à vivre, à exhaler de nouveau leur pâle et dolent parfum. Ce parfum montait vers Fabre avec une insistance plaintive, dont la douceur même était plus terrible qu'un reproche!...

Mon Dieu! lui qui n'avait encore jamais parlé à personne de la dame de Rose-Bay, quelle aberration l'avait poussé l'autre jour à grimer de la sorte son cher fantôme! Il en avait fait un pantin, dont il s'était exercé à tirer les ficelles, pour l'amusement d'une bande de rustauds en goguette. Il avait livré à leur concupiscence ce corps pantelant. Il s'était laissé bêtement arracher le secret de son prénom. S'il avait su son nom, il l'aurait prostitué de même. Oh! qui dira jamais l'ignominie de l'impureté masculine! Eh bien! maintenant, il allait avoir à payer, et il devinait que cette facture serait sans merci. Toutes ces transes inexpliquées, toutes les angoisses auxquelles, depuis quatre mois, il donnait un nom qui changeait sans cesse, — la solitude, la pluie, la fièvre, le whisky, Jeffries, Erromango, — lequel de ces noirs chevaliers allait se lever pour venger la pauvre mémoire? Ah! non, certes, — Fabre en était sûr, il aurait pu le jurer, — cette frasque-là ne lui porterait pas bonheur.

A mesure que les heures, puis les jours, passaient, les souvenirs revenaient en foule dans l'âme de Fabre, et ces souvenirs multipliaient les craintes incompréhensibles qu'il s'efforçait encore d'affubler du nom de remords. La jeune femme de Rose-Bay revivait en lui d'une vie chaque fois plus intense. Elle avait été le plus bel amour de sa vie, à parler franc, le seul. Certes, il avait éprouvé du chagrin, quand elle s'en était allée, mais pas autant qu'il eût dû. Alors, il ne savait pas. A présent, il savait. Il connaissait le prix de la perte qu'il avait faite. Et qu'on ne vint pas lui dire que c'étaient Erromango et ses sor-

tilèges qui, depuis une semaine, affolaient son imagination, étaient en train de la faire basculer dans l'absurde. Non, c'étaient des faits exacts, précis, qui obsédaient Fabre. Il n'avait que l'embarras du choix. Chacun des détails des trop courtes journées qu'il avait vécues auprès de la dame de Rose-Bay méritait d'être ressuscité, sauvé de l'oubli. Une fois, par exemple, — et ils ne se connaissaient que depuis bien peu de temps, — elle avait tenu à voir la petite ville des Montagnes Bleues où il avait été en pension. Dans le train, ils riaient comme des enfants à l'idée qu'ils venaient d'avoir : dès leur arrivée, ils se rendraient au collège, et là, ayant demandé le directeur, ils lui exposeraient qu'ils étaient un jeune ménage de Sydney, et qu'ils désiraient lui confier leur petit garçon. Lui, après treize ans, ne craignait pas d'être reconnu. Ce qui fut dit fut fait. Le directeur était toujours le même. Ils visitèrent avec lui l'établissement. Fabre revit l'étude, le réfectoire, le dortoir, le salon d'attente où sa mère lui avait fait revêtir ses habits de deuil.

— Ma femme serait également désireuse de voir l'infirmerie : notre garçonnet est assez délicat.

Et le vieux brave homme qui lui avait jadis tiré plus d'une fois les oreilles, ouvrait sans plus se faire prier une nouvelle porte. Quand ils se retrouvèrent tous deux seuls sur la petite place, ils se mirent à rire d'une plaisanterie si bien réussie. Et soudain, ils sentirent combien ce rire sonnait faux. A la dérobée, Fabre regardait un anneau d'or à la main gauche de sa compagne, l'alliance de celle qu'il venait d'appeler sa femme. Elle surprit ce coup d'œil et y répondit par un sourire désolé. Ce soir-là, la dame de Rose-Bay prétexta une migraine et rentra chez ses beaux-parents, sans passer par *For you alone*. Le lendemain, quand ils se retrouvèrent, sa tristesse n'avait pas complètement disparu. Ils allèrent selon leur habitude se promener. Vers le soir, elle se plaignit d'avoir froid, et comme Fabre lui proposait de prendre un punch :

— Oui, dit-elle, mais pas au Victoria!

Elle voulait elle-même choisir l'endroit... Il la laissa faire.

— Où allons-nous? disait-il, tandis qu'ils descendaient George Street, dans la direction du port.

Bientôt, il comprit. Ils se trouvaient devant le bar tenu autrefois par ses parents. Pour l'y avoir ainsi conduit tout droit,

sans une hésitation, elle avait déjà dû venir seule jusque là, profitant des indications qu'il lui avait données, alors qu'il se figurait, à cause de ses yeux vagues, qu'elle l'écoutait à peine. Comme il l'aima en cet instant! « Nous n'allons pas entrer... » murmura-t-il. Mais elle avait poussé la porte. Ici non plus, rien n'avait changé. Dans un coin, il y avait toujours la fontaine de cuivre où, quand Fabre revenait de l'école, sa mère lui lavait les mains, pour faire disparaître les taches d'encre. Une grosse femme servait du gin à des dockers taciturnes, accoudés au bar. Personne ne fit attention à eux. Ils burent leur punch sans un mot, et partirent. La nuit venait. Les commères prenaient le frais sur les portes. Les hirondelles, dans le ciel orangé, se poursuivaient avec des cris plaintifs. Telle était la nature des souvenirs laissés à Fabre par la dame de Rose-Bay. Mais il s'était bien gardé de les présenter sous ce jour au déjeuner du *Myosotis*, car MM. Crépin, Guibourg, Bosc et consorts n'auraient pas manqué de trouver que leur professeur avait une drôle de façon de comprendre l'art de faire la noce.

Une autre fois, — et Fabre aujourd'hui revoyait ce jour comme s'il y était, et Dieu sait pourtant qu'il eût mieux valu, à bien des égards, qu'il ne se le rappelât jamais, — ils avaient passé leur après-midi au Jardin botanique. C'était un samedi, jour où les parcs australiens voient s'abattre parmi leurs bosquets une nuée de prédicants noirs, adventistes, presbytériens, mormons, baptistes : ils vantent la Rédemption, la cuisine aux herbes et les eaux minérales aux nurses roses et aux bébés joufflus qui s'arrêtent, pour les entendre, de courir après leurs cerceaux. Fabre et la jeune femme s'étaient réfugiés à l'extrémité nord du jardin. C'était là, paraît-il, un siècle plus tôt, quand la baie de Sydney avait encore des beautés de forêt vierge, que la femme de lord Macquarie, un des premiers gouverneurs de l'État de New-South-Wales, s'en venait, dans ses atours à la Romney, rêver à son Angleterre natale. A cause d'elle, cet endroit porte le nom de « Chaise de lady Macquarie ». C'est une sorte de promontoire de granit, ombragé d'arbres dont les branches retombent jusque dans la mer. Comme il y avait quelques instants que sa compagne n'avait parlé, Fabre lui demanda à quoi elle songeait. « Que c'est dans un lieu comme celui-ci que je voudrais être enterrée », lui avait-elle



répondit. Il n'avait guère prêté attention à des paroles que tout homme a entendues ne serait-ce qu'une fois au cours de son existence. Brusquement, ces jours-ci, elles lui étaient revenues en mémoire. Il est nécessaire de préciser dans quelles circonstances. C'était quatre ou cinq jours après le passage du *Myosotis*; désireux de se soustraire à ses idées noires, Fabre était allé avec Gabriel à l'affût des canards sauvages, à un mille du bungalow. Ils guettaient, dissimulés derrière une touffe de palétuviers. A leurs pieds, le cristal vert de la mer était d'une telle transparence qu'on apercevait les poissons d'or et de pourpre qui s'y poursuivaient parmi les coraux aussi nettement que s'ils eussent été des colibris au-dessus d'un parterre de fleurs. Gabriel entendit soudain un soupir léger. C'était son maître qui avait laissé glisser son fusil sur le sol, et qui, le buste rejeté en arrière, portait la main à son cœur...

En même temps que le vœu de sa fugitive amie, un autre souvenir venait de faire sa réapparition dans la mémoire de Fabre, un souvenir beaucoup moins ancien, puisqu'il ne remontait qu'à quatre mois à peine, celui de sa première, de sa seule visite à Longstal. Là aussi, il y avait un promontoire ombragé d'arbres. Sous ces arbres, une tombe. La tombe de M<sup>me</sup> Jeffries? Oui, sans doute. Mais alors, M<sup>me</sup> Jeffries... Était-il possible? Mon Dieu, mon Dieu, se peut-il que, toute notre vie, nous soyons poursuivis par nos actes passés, par cette meute de loups qui ne perdent jamais notre trace! C'était à ce moment-là que Gabriel avait regardé son maître, et son épouvante n'était qu'un faible reflet de celle qui se lisait dans les yeux de Fabre.

Ah! maintenant, l'amant de la dame de Rose-Bay avait le droit d'être satisfait. Il savait enfin pourquoi il avait peur.

PIERRE BENOIT.

(La troisième partie au prochain numéro.)

---

## QUELQUES MAÎTRES DU DESTIN<sup>(1)</sup>

---

# MONSIEUR SEIPEL

Le 21 juillet 1928, Vienne semblait avoir cessé de s'appartenir. Envahie par 150 000 Allemands, qui en faisaient retentir tous les échos des accents de la *Wacht am Rhein*, elle était la proie de ses hôtes. Le centenaire de Schubert avait servi de prétexte à cette invasion, qui fournissait elle-même l'occasion de bruyantes manifestations en faveur du rattachement de l'Autriche à l'Allemagne. Avec les chœurs alternaient les discours et à la rescousse de la musique était appelée l'éloquence. M. Loebe, président du Reichstag de Berlin et l'un des plus actifs propagandistes de l'*Anschluss*, donnait le la aux orateurs. Le *Ring* était parcouru par l'interminable défilé des chanteurs politiques du Reich. Oriflammes, pancartes aux inscriptions variées se succédaient, portées au-dessus du cortège. Les V Viennois, au moins ceux des quartiers du centre, le regardaient se dérouler en spectateurs sympathiques, mais un peu surpris de ses proportions; ils n'aiment pas beaucoup à être dérangés dans leurs habitudes et, en outre, ils n'ont pas qu'en musique le sens de la mesure, dont manquait par trop cette colossale procession. Ceux des Autrichiens qui accueillaient leurs visiteurs au nom du gouvernement donnaient l'impression d'être un peu débordés, d'avoir peut-être préféré moins d'affluence et des allures moins compromettantes, mais s'acquittaient en somme

(1) Voyez la *Revue*, 1<sup>er</sup> mars 1928 — 1<sup>er</sup> février 1929.

de leur rôle d'amphitryon avec cordialité et bonne grâce. Quant aux étrangers qui contemplaient ces scènes, une même question leur venait à l'esprit : l'Autriche ne s'était-elle relevée depuis cinq ans que pour que l'Allemagne en profitât ? Mgr Seipel ne l'avait-il donc remise sur pieds que pour en gratifier le Reich ?

Mgr Seipel a tant contribué à sauver l'Autriche d'une ruine matérielle et morale, qu'il a d'abord paru appelé par le destin même à la guider dans les voies de l'existence indépendante qui est et doit rester la sienne. A ce que telle fût sa mission, sembla ensuite s'opposer sa propre conception de l'avenir de sa patrie, quand il laissa entendre qu'il le voyait dans la fusion avec l'Allemagne. Heureusement son inclination, ni même celle des Autrichiens qui la partagent, ne suffit-elle pas pour que s'opère cette fusion, par laquelle serait menacée la paix de l'Europe. Mais l'attitude que Mgr Seipel a prise, la tendance à laquelle on l'a vu céder ne donnent que plus d'utilité à l'étude de sa carrière, de son œuvre et de sa physionomie. Sa carrière est originale. Son œuvre intérieure mérite l'éloge ; sa politique extérieure appelle d'expresses réserves. Sa physionomie est austère, mais non rébarbative.

L'Autriche ne s'est confiée à Mgr Seipel que quatre ans après la défaite et la désagrégation de l'ancien empire. Il l'a trouvée dans une situation lamentable, quand le gouvernement lui en a été remis. De cette situation il l'a tirée, avec l'aide de la Société des nations : c'est un fait. Aussi apparaît-il aujourd'hui comme l'homme d'État qui a prouvé que l'Autriche peut vivre indépendante et qui, néanmoins, semble souhaiter qu'elle cesse de l'être, ou s'associer au vœu de ceux qui le souhaitent, ce qui revient au même.

Lorsqu'il devint pour la première fois chancelier fédéral, c'est au chevet de l'État qu'il parut appelé, plutôt qu'à sa tête, et l'on put même se demander si ce n'était pas au chevet d'un mourant, plutôt qu'à celui d'un malade. Le spectacle que l'Autriche offrait au printemps de 1922 était en effet pitoyable. Tout, chez elle, s'en allait à la dérive. De dépréciation en dépréciation, la couronne autrichienne en était arrivée à cette période de chute verticale, par quoi les monnaies se précipitent vers le zéro. Elle en approchait à vue d'œil ; chaque jour, chaque séance de Bourse diminuait la distance, d'ores et déjà

infinitésimale, qui la séparait du néant. Sa course à l'abîme et celle, simultanée, du mark allemand obligeaient les économistes à enrichir le vocabulaire financier de termes nouveaux, pour caractériser les progrès vertigineux d'un phénomène, dont l'intensité et la cadence étaient sans précédent.

Quiconque changeait à Vienne un billet de vingt francs, une livre sterling ou un dollar, s'emplissait les poches d'une masse de papier-monnaie, dont la valeur d'avant-guerre eût représenté une fortune. La planche à assignats fonctionnait à tout rompre. La circulation fiduciaire atteignait un chiffre astronomique. L'inflation s'acharnait à remplir un tonneau des Danaïdes, que vidait au fur et à mesure la dévalorisation de la devise. L'incessante multiplication de billets, de jour en jour plus avilis, attestait la fuite éperdue de la confiance, l'effondrement du crédit de l'État. Des avances consenties par les gouvernements anglais, français, italien et tchéco-slovaque affectaient, quoique généreuses, le caractère de ces « secours immédiats », que les bureaux de bienfaisance accordent d'urgence aux indigents, et allaient se perdre comme des gouttes d'eau dans l'immensité de l'océan budgétaire. Les finances publiques, aux prises avec un déficit gigantesque, posaient un problème que d'aucuns comparaient à la quadrature du cercle : car entre le déficit croissant et l'effort fiscal, impuissant à le combler, s'était engagée une sorte de course au clocher.

Le prix de la vie augmentait sans arrêt, et les progrès de la misère suivaient ceux de la vie chère. Vivres, combustible, objets de première nécessité se faisaient rares et devenaient hors de prix. Le pays, qui ne produisait pas, dans ses nouvelles frontières, de quoi suffire à la consommation de ses six millions d'habitants, n'avait plus assez d'argent pour acheter au dehors ce qui lui manquait. Dans beaucoup de classes de la population, le manque de ressources, la pénurie et la cherté des approvisionnements imposaient des privations cuisantes. Le dénuement était particulièrement douloureux dans la classe moyenne, parmi des rentiers, des retraités de l'armée ou de l'administration, des fonctionnaires en activité, de petits bourgeois, dont les familles avaient jadis connu l'aisance. Parmi les ouvriers sévissait le fléau du chômage. Le nombre des chômeurs était évalué à une centaine de mille, en majorité à Vienne. L'industrie, surabondante et

trop puissamment outillée pour les débouchés qui lui restaient, obstruée dans son fonctionnement par l'instabilité des cours du change, traversait une crise aiguë. A la Bourse faisait rage la spéculation sur toutes les monnaies avariées ou susceptibles de l'être, et l'agiotage apparaissait comme une manière tout à fait normale de gagner de l'argent, voire comme la seule. La démoralisation, sous toutes ses formes, gagnait des gens qui voyaient les conditions de leur existence bouleversées de fond en comble et qui n'étaient plus assurés de pouvoir se procurer le lendemain de quoi manger et se chauffer.

La situation sociale était tendue et la paix publique précaire. A la fin de 1921, l'émeute avait grondé dans Vienne et une populace turbulente s'était ruée vers les quartiers du centre, pillant des magasins et envahissant les grands hôtels du *Ring*. La confiance dans l'avenir du pays, profondément atteinte chez la plupart, avait totalement disparu de l'esprit d'un grand nombre. La conviction que l'État nouveau n'était pas viable, politiquement ni économiquement, allait se généralisant. Les imaginations se donnaient carrière, quant à la manière de mettre fin à son existence. Les uns prônaient son rattachement à l'Allemagne, façon comme une autre de le faire disparaître, en l'englobant tout entier dans l'unité d'un État voisin. D'autres, estimant que des oppositions extérieures rendraient cette solution impossible, paraissaient se résigner à un partage, à un morcellement. Des tendances séparatistes se faisaient sentir dans les provinces dont auraient pu s'accommoder les pays limitrophes.

Les anciens ennemis, tout en ne conservant aucun sentiment d'inimitié envers l'Autriche, n'appliquaient aux maux dont elle souffrait que des remèdes inopérants. Ils s'occupaient bien d'elle dans leurs conseils suprêmes, dans des conférences générales, dans des conférences spéciales aux affaires autrichiennes, dans les sessions de la Société des nations. Ils lui dépêchaient des missions d'experts, qui se livraient à des enquêtes consciencieuses et élaboraient de judicieux plans d'assainissement. Mais ils ne la libéraient pas d'entraves et d'hypothèques, dont la levée était nécessaire à l'exécution du programme même de leurs experts. Le gouvernement autrichien manquait d'autorité, au dedans comme au dehors. Les deux principaux partis politiques, socialistes d'une part, chré-

tiens-sociaux de l'autre, avaient tour à tour détenu le pouvoir sans réussir, nous ne disons pas à améliorer la situation, mais même à empêcher qu'elle ne s'aggravât rapidement. Au chancelier Renner et au chancelier Mayr avait succédé, comme chef du gouvernement, le préfet de police Schober, à la tête d'un cabinet de fonctionnaires. Renouvelée des traditions de l'ancienne politique autrichienne, cette ressource d'une administration sans tonalité politique s'était, à son tour, avérée inefficace.

Monétaire, financière, économique, morale, sociale, nationale, politique, la crise que subissait l'Autriche affectait à la fois toutes les formes que peut revêtir une crise, quand elle est généralisée. Elle paralysait un pays encore plein de vitalité, plongeait dans le désarroi une des plus belles cités du monde, désolait enfin une population laborieuse et aimable, industrielle et gaie, volontiers insouciant, très peu portée par tempérament à broyer du noir.

Les choses en étaient à ce point quand, le 31 mai 1922, accéda au pouvoir le premier cabinet présidé par Mgr Seipel. Devant des gradins et des tribunes comblés, les membres du nouveau gouvernement élu, une heure auparavant, par le Conseil national, — car la constitution autrichienne confère à cette Chambre la prérogative d'élire les ministres et leur président, — font à la file indienne leur entrée dans la salle des séances, conduits par le chancelier fédéral, après avoir été recevoir en corps, au *Ballplatz*, l'investiture du chef de l'État. Un profond silence a succédé au bruit des sonnettes qui, à la fin de l'interruption de séance, ont rappelé les députés à leurs sièges et les spectateurs à leurs banquettes. Tous les regards sont fixés sur le groupe des élus qui viennent prendre place au banc du gouvernement. A leur tête s'avance un homme de moyenne stature, ni gras ni maigre, entre deux âges, visage rasé, crâne entièrement dénudé des tempes à la nuque, figure aux contours nets, d'où pointe en avant un nez saillant et busqué, sourcils à peine marqués, yeux brillants d'intelligence derrière les verres des lunettes d'or, lèvres minces, les coins de la bouche abaissés, le menton rond un peu empâté. Il porte un vêtement sévère et passablement disgracieux, tenue de ville des prêtres catholiques en Europe centrale, qui réservent la soutane à l'exercice du saint ministère et aux occasions où ils veulent marquer leur caractère sacré : pantalon noir, redingote



noire boutonnée, gilet noir très montant qui adhère à un court plastron triangulaire de satin, noir pour les simples prêtres, violet pour les prélats, faux-col fermé par devant. Compromis entre le vêtement court et le vêtement long, entre l'habit ecclésiastique et l'habit laïc, cette ingrate tenue rappelle à la fois celle des *clergymen* anglais et l'ancienne *stamboulina* des fonctionnaires ottomans de jadis. Mgr Seipel n'est ici, au Parlement, que le docteur Seipel : l'usage est en effet, dans toute l'Europe centrale, d'accoler couramment aux noms propres ce titre universitaire, d'ailleurs si répandu qu'un nombre infini de personnes instruites y ont droit.

Mais sous les traits du docteur Seipel apparaît tout de même Mgr Seipel, et pas seulement au plastron de soie violette, qui jette l'unique note de couleur dans son costume sombre, discrètement révélateur de son état : car c'est l'état ecclésiastique qui, avant tout autre, est le sien. Instinctivement, notre imagination de Français le revêt de la soutane que nous sommes habitués à voir à ses semblables en France, et, ce faisant, elle ne se trompe pas plus que lorsqu'elle met la tunique ou le dolman au dos de tel général « en pékin ». Vingt-trois ans de vie religieuse ont imprimé leur marque sur sa personnalité morale et, par elle, sur sa personne physique. Sans pontifier le moins du monde, il en impose naturellement par un air de dignité exempt de hauteur, de gravité qui n'exclut pas la bonhomie, ni même un humour de bon ton et tout viennois, de calme extérieur, enfin de retenue dans le maintien, qui se manifeste, lorsqu'il a commencé de parler, par la sobriété des gestes et la simplicité de la diction. Rien en lui du curé politicien. Tout autres sont ses manières; tout autre, son action oratoire. Point de familiarité ni de rondeur dans les façons; pas de vulgarité, d'emphase ni de truculence dans le discours. Prêtre il était avant de venir à la vie publique; prêtre il y demeure. Pourtant il y paraît à son aise, presque dans son élément, pas dépaycé : son auditoire n'est pas nouveau pour lui. Il ne prêche pas : il ne transporte pas à la tribune le ton de la chaire. Son éloquence est celle qui convient à des matières aussi profanes que la politique, les finances, l'économie nationale. Elle sait, à l'occasion, être élevée et docte. Mgr Seipel est un homme de savoir étendu, d'étude, qui compte plus d'années encore de labeur intellectuel que de vie religieuse.

## LE VIENNOIS

A l'éminente, mais redoutable position qui venait de lui échoir à quarante-six ans, par quel chemin Mgr Seipel était-il parvenu? Par un chemin qui, de longtemps, sembla ne pas devoir ni même pouvoir l'y conduire et que, pourtant, il a parcouru relativement vite, puisqu'il en a atteint le terme à un âge qui, en France, serait considéré comme prime jeunesse. Né à Vienne, le 19 juillet 1876, de parents viennois dont les parents et grands-parents l'étaient aussi, Mgr Seipel est « un Viennois de Vienne », ce qui, sans être aussi rare qu'un « Parisien de Paris », n'est cependant pas absolument commun et l'était moins encore, quand la capitale de l'Autriche était celle d'un vaste et disparate empire. Précisément parce que l'empire austro-hongrois était alors un microcosme, et que la capitale en était plus cosmopolite encore qu'aujourd'hui, l'administration, le monde politique et le gouvernement en avaient, bien qu'à un moindre degré, le même caractère. Les purs Autrichiens rencontraient, pour se hausser au premier plan des fonctions publiques, la concurrence de serviteurs que la monarchie avait recrutés dans d'autres parties de ses États, et qu'elle élevait parfois jusqu'au sommet de la hiérarchie, jusqu'au pouvoir.

Le cachet d'origine est fortement marqué dans la nature de Mgr Seipel. S'il est vrai qu'il corrige par le sérieux ce que le caractère autrichien, viennois spécialement, a de frivole et de léger, il n'en est pas moins essentiellement de son pays par un certain tour d'esprit optimiste, humoristique et ironique. Le jour même où son gouvernement se présente pour la première fois au Conseil national, il décoche une flèche, spirituelle sans méchanceté, à ses adversaires socialistes, qui, depuis des mois, le pressaient de prendre le pouvoir, avec l'espoir qu'il y échouât. « A force, dit-il, de dessiner le diable sur le mur, finalement il est venu, si toutefois une comparaison avec le diable peut convenir à ma personne. » Il place ce *Wienerwitz* atténué au début d'une déclaration ministérielle, tout autre que plaisante dans le reste de ses développements. Le même jour, dans un autre passage de la même déclaration, il se qualifie lui-même : « Un qui n'a jamais été pessimiste. » Cela, alors que

ses circonstances du moment auraient pu justifier tous les pessimismes. Un peu plus tard, il raille doucement ses contradicteurs, qui lui reprochent le contrôle de la Société des nations sur les finances de l'Autriche : « Sans le chancelier autrichien, personne aurait-il jamais songé à un contrôle, ni même su ce que c'était, ni seulement pensé que cela pût exister ? Il n'y avait que Seipel pour avoir l'idée d'instituer aujourd'hui, où que ce fût, un contrôle financier ! » Une autre fois, il s'égayait un instant et amuse ses auditeurs, aux dépens de l'émotion que ses ennemis politiques manifestent de ses voyages à l'étranger : « N'est-ce pas en effet terrible ? Surtout la visite à Budapest n'est-elle pas propre à faire trembler ? Là Seipel vient à rencontrer Horty ! Qu'on se souvienne de Mussolini !... Messieurs, ce qui me rassure, c'est que ces terreurs ne sont pas le fait de la classe ouvrière, mais de la classe des meneurs. » A ces instants de détente, qui ne sont toutefois qu'une exception dans la manière habituellement grave de Mgr Seipel, se révèle l'enfant de Vienne.

Cet enfant de Vienne est un enfant du peuple. Il est « sans naissance », comme on disait encore dans les cercles aristocratiques de sa ville natale, au temps du régime sous lequel il a vécu les quarante-deux premières années de son existence et auquel il a été très fidèlement attaché. Sans fortune, sa famille, tombée à des emplois subalternes, était installée dans le faubourg de Rudolfsheim. C'est là qu'il a vu le jour. Recueilli par sa grand mère après la mort de sa mère, son père s'étant remarié, il la suit dans un autre faubourg, celui de Fünfhaus. La première école qu'il fréquente est une école communale. Son enfance s'écoule dans des quartiers d'habitations ouvrières, près des usines et des ateliers. Sa condition sociale, — soit dit incidemment, — l'humilité de son extraction n'eussent pas non plus servi sa carrière politique sous l'empire, tel que la constitution s'en maintint jusqu'à la fin. Elles ont certainement influé sur ses opinions politiques, sur le cours de ses idées et l'orientation des études auxquelles il a, ultérieurement, consacré ses loisirs. Il est un chrétien-social. Son goût l'a porté vers les problèmes économiques et sociaux, que lui ont fait comprendre des aptitudes probablement dues à la connaissance directe du peuple d'où il sort. Il sait parler au peuple, de la ville comme de la campagne, et il lui parle assez souvent, dans

les réunions d'associations catholiques, ouvrières ou paysannes. Ses discours, dans ces cas-là, montrent que l'art de se mettre à la portée d'un auditoire populaire ne lui a pas été refusé, ni celui d'élever à sa propre portée les gens simples à qui il s'adresse.

#### L'HOMME D'ÉGLISE

Sa portée n'est pas commune. Il a, dès l'adolescence, fait de fortes études, qu'il a continuées, variées et élargies pendant toute sa vie, plus ou moins. Son examen de maturité (espèce de baccalauréat), subi avec succès au collège secondaire de Meidling, lui ouvre les portes de la Faculté de théologie, à l'Université de Vienne. Quand il devient étudiant, en 1895, sa vocation pour le clergé s'est déjà affirmée et, dans le clergé, le choix de sa carrière est déjà fait : ce sera le professorat catholique.

L'Autriche de ce temps, comme d'ailleurs celle d'aujourd'hui, est fortement imprégnée de catholicisme dans toutes les classes de la société, au point que la population doit au caractère catholique de sa civilisation quelque chose de son propre naturel. La direction donnée à son existence par l'étudiant en théologie et séminariste Seipel, l'associe donc à la principale des forces morales qui ont, de tout temps, mû et comme pétri ses compatriotes. En juillet 1899, il est ordonné prêtre, dans la cathédrale de Saint-Étienne à Vienne. Ce jour-là, infiniment plus que celui où il est devenu docteur, ou professeur, ou ministre, ou député, ou chancelier fédéral, a marqué une définitive empreinte sur toute la vie et toute la personne du jeune abbé qui devait devenir Mgr Seipel. Il « est d'église ».

Tout naturellement, on dit de lui : « c'est un prêtre-homme d'État, c'est un prélat-diplomate », parce qu'effectivement le prêtre, le prélat, doublent en lui tout ce qu'il est successivement devenu. On le définit ainsi parce que cela est nécessaire à sa définition, qui serait incomplète si on la limitait à ce qu'il est dans la politique, dans « le siècle ». D'église, il n'est pas seulement par l'extérieur, l'allure et ce que le maintien peut révéler de l'être intime. Il l'est surtout par la simplicité exemplaire de la vie et par la fidélité à un ministère spirituel, que l'autre, le temporel, ne lui a jamais fait désertier.

Chancelier, il continue d'habiter dans le couvent de bonnes sœurs dont il est resté aumônier. Lorsqu'il quitte les pompeuses salles où furent installés les services de la Chancellerie fédérale, les solennels appartements historiques du *Ballplatz*, encore étincelants du faste des princes de Kaunitz et de Metternich, c'est pour regagner un étroit et modeste logis de deux petites pièces, mises à sa disposition sous leur toit par les religieuses du Sacré-Cœur de Jésus, dont il est le directeur spirituel : une chambre à coucher quasi monastique et un cabinet de travail peu spacieux, que suffisent presque à remplir le bureau, les deux corps d'une bibliothèque d'angle et le confortable fauteuil d'un homme qui ne réclame guère ses aises que pour lire. A Vienne, jamais on ne le voit à une réception mondaine ; jamais il n'accepte dîner ni soirée dans une légation étrangère. Il n'assiste qu'aux solennités officielles dont il ne peut absolument pas se dispenser et qui, dans l'actuelle Autriche, sont d'ailleurs très rares. A l'étranger seulement, quand il y voyage, il prend part aux réceptions données en son honneur. En revanche, les plus hautes et plus absorbantes fonctions publiques, la plus active participation aux débats parlementaires, à l'administration de l'État, à la vie internationale, à la politique de son parti, ne l'ont jamais fait renoncer à exercer le ministère ecclésiastique et à célébrer les cérémonies du culte. Les seules invitations qui trouvent grâce à ses yeux sont celles qui l'appellent à un service divin, à chanter une grand-messe pour quelque fête religieuse, à prononcer un sermon, à baptiser une cloche ou un fanion, à consacrer une église, à bénir un mariage ou à réciter un office funèbre. Chef du gouvernement, on l'a vu au pied des autels, la chape ou la chasuble aux épaules ; on l'a vu dans la chaire, en surplis ; on l'a vu, parmi des congressistes catholiques, drapé dans le manteau de moire violette des prélats romains. Ses devoirs de charité sont aussi de ceux qu'il ne sacrifie à aucune autre obligation. Après comme avant son avènement au pouvoir, il demeure conseiller spirituel d'une confrérie charitable, dénommée *caritas socialis*.

La langue allemande a, pour désigner l'ecclésiastique, un mot tout à fait différent du nôtre : *ein Geistlicher*, ce dont la traduction littéraire donnerait « un spirituel ». C'est exactement cela qu'est Mgr Seipel. Le spiritualisme de sa pensée est

aussi une des caractéristiques par quoi il reste de son état. Le voici, par exemple, qui fait sa première déclaration ministérielle au Conseil national et qui explique qu'il n'ait pas hésité à assumer l'écrasante responsabilité de gouverner l'Autriche, dans les conditions où il la trouve. « Dieu même, dit-il, m'a conduit à la place où je suis. » Cela est dit sans arrogance, ni prétention à je ne sais quel droit divin de commander à ses compatriotes, mais exprime la soumission à ce qu'il croit un décret de la Providence. Un de ses discours, inaugurant un cycle de conférences sociales dans une association catholique, a pour thème et pour titre : « les grandes lignes de l'évolution spirituelle de notre temps ». Un autre, prononcé dans une réunion de chrétiens-sociaux, s'intitule : « l'assainissement des âmes ». « Je ne m'enorgueillis pas, dit-il, de passer pour l'homme d'État qui a aidé à assainir seulement les finances, mais je considère au contraire que nous devons aussi assainir les âmes... Nous avons aussi à établir dans les âmes un équilibre stable. » Et sentant tout le premier que ce genre de préoccupations n'est pas précisément habituel à un président du Conseil, il va au-devant de l'objection en déclarant : « On a remarqué que, depuis les élections, je parlais plus souvent sur des sujets de morale et d'ordre social que de pure politique. J'avoue que ce n'est pas tout à fait dans les attributions d'un chancelier fédéral. Portez cela au compte du professeur de théologie morale et de sciences sociales, et aussi beaucoup de l'ecclésiastique. Car je n'ai pas cessé de l'être, en même temps qu'homme politique. » Dans ces mots, Mgr Seipel s'est défini lui-même.

Combien d'occasions dans sa vie publique, de discours dans son œuvre, pourrait-on citer qui justifient cette définition ! Un jour, il parle sur « le rôle du travail spirituel, du travail intellectuel dans la tâche de reconstruction et d'assainissement » ; un autre jour, sur « le catholicisme et le temps présent » ; un autre, sur « l'Église universelle et la paix du monde » ; un autre, sur « la charité chrétienne et la paix des peuples » ; un autre, sur « la mission civilisatrice de l'Église ». Une fois, le 12 novembre 1925, il prononce en chaire un sermon, à l'occasion de la fête nationale autrichienne, et le consacre à la nécessité de la religion dans une nation. Alternant avec des discours sur de tout autres sujets, — politiques, économiques, financiers, diplo-



matiques, — les harangues de Mgr Seipel sur des thèmes moraux ou spirituels tiennent une large place dans son œuvre oratoire. Il arrive, rarement mais parfois, qu'en lui le moraliste prenne pour point de départ de son développement une observation qui n'a rien de grave. « J'ai récemment, raconte-t-il une fois, assisté sur invitation de M. le président de la République à une soirée de ce qu'on appelle le *Théâtre paré* à l'Opéra. La salle était pleine de personnes très élégamment, sinon très chaudement habillées, ce qui constituait certainement un beau spectacle et nous reportait à des temps, économiquement au moins, meilleurs. » Ainsi débute le discours sur l'assainissement des âmes : par l'évocation d'une redoute ! Et voilà reparaître, même sous le prêtre, le Viennois.

On voit ce qu'avec les années, le sacerdoce a fait de l'esprit de Mgr Seipel. Les fins les plus positives, les plus concrètes qu'il poursuit, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, par le jeu essentiellement réaliste qu'est la politique, se décorent tout naturellement de la spiritualité un peu abstraite dans laquelle il baigne. C'est un homme très averti, de sens pratique fort aiguë, dans la gestion des affaires publiques comme dans celle des intérêts de parti, servi par une dialectique rarement à court de ressources, doué de décision, d'autorité et d'énergie, instruit à vouloir avec constance, mais avec patience quand il en faut, habile à ne se découvrir que peu à peu et dans la mesure où quelque circonstance le lui fait juger utile, formé par le gouvernement des consciences, des jeunes intelligences et des caractères juvéniles à l'art de gouverner les hommes, fourni par la vie spirituelle de tout ce qui peut le mieux orner les buts d'un pouvoir temporel. Il excelle à transporter les questions politiques sur un plan idéal, où n'apparaît pas d'abord la solution qu'il entrevoit pour elles.

Notons en passant que, sous le règne du dévot empereur-roi François-Joseph, ou sous celui de n'importe lequel de ses successeurs qui n'eût pas été au bord de l'abîme, le seul fait d'appartenir au clergé eût, à peu près sûrement, fermé à Mgr Seipel l'accès du pouvoir. Car, dans les États du souverain qu'on appelait Sa Majesté apostolique, le chef du gouvernement ne fut jamais choisi dans les rangs du clergé, au moins depuis extrêmement longtemps. On dirait réellement que la chute d'un régime monarchique, auquel il

était dévoué, et la dissolution d'un empire séculaire, dont il souhaitait la conservation, eussent été des conditions nécessaires, pour que Mgr Seipel devint premier ministre d'Autriche. C'est pourquoi jusqu'à ces catastrophes, qui le consternèrent, il ne put même pas prévoir qu'il eût chance de le devenir.

Après son ordination, il est quelque temps vicaire, puis curé en Basse-Autriche. C'est là qu'il apprend à connaître la population des villages. Aujourd'hui, lorsqu'il se rend au milieu des paysans, parmi lesquels sa politique trouve appui et son parti compte un assez grand nombre d'adhérents, il tire profit de ce qu'il les a connus de près. Une paroisse de Vienne est son étape suivante. Mais vers la fin de 1902 il est nommé professeur de religion dans un pensionnat laïque de jeunes filles. Comme, depuis son entrée dans les ordres, il n'a jamais interrompu ses études, il est, en 1903, reçu docteur en théologie de l'Université de Vienne. L'enseignement de la théologie devient, à partir de ce moment, sa spécialité et le principal objet de son activité.

En 1907, il est chargé de cours, pour la théologie morale, à l'Université de Vienne; en 1909, professeur titulaire de la même science à l'Université de Salzbourg; en 1917, il est transféré dans la même qualité à l'Université de sa ville natale, Vienne, où il succède à son propre maître, Schiedler. C'est dans ces dix années-là, de 1907 à 1917, qu'il passe de l'obscurité à la notoriété, au moins auprès d'un public cultivé et sérieux, et les moyens par lesquels il s'en est fait connaître sont l'enseignement, des publications, sa participation au mouvement chrétien social. Pendant cette phase de son existence, l'ensemble de son activité, même celle qui l'associe à son parti politique, s'harmonise avec son enseignement théologique, qui lui-même se rattache à son sacerdoce. En somme, à la question que nous avons posée, par quel chemin Mgr Seipel est-il parvenu au pouvoir, on doit répondre : par le chemin des professeurs, qui, de nos jours, en Europe centrale, a été le chemin des écoliers pour beaucoup de ministres, de présidents du Conseil, voire de chefs d'État. C'est, croyons-nous, Talleyrand qui a dit que l'étude de la théologie était une utile préparation à la politique. La carrière de Mgr Seipel a vérifié cette observation d'un théologien qui tourna autrement que lui et fut, comme prêtre, moins recommandable.

## SON DÉVOUEMENT A L'ANCIENNE AUTRICHE

Mais la théologie n'a pas été la seule étude de Mgr Seipel, pendant sa période de formation intellectuelle et morale. Il étudie alors, simultanément, une quantité de matières, tenant à la sociologie, à l'économie politique et à la politique. Bien que sévère pour lui-même, pour ce qu'il écrit, il commence de bonne heure à publier et, si ses premiers ouvrages traitent encore de théologie ou de pédagogie, relativement tôt il s'essaye à des sujets concernant le présent ou même l'avenir de son pays. Pendant les huit années de son séjour à Salzbourg, de 1909 à 1917, il collabore à des journaux catholiques. De ce temps aussi datent un écrit de lui, *Pensées sur la réforme constitutionnelle de l'Autriche*, — et un livre important, intitulé *Nation et État*.

Ce livre-là, qui est de 1916, est capital pour l'intelligence de sa pensée politique, et symptomatique des préoccupations qui l'assaillent à ce moment. Le problème qui y est traité, à l'extrême déclin du règne du vieil empereur François-Joseph, à l'heure où le destin ne réserve plus à l'Empire austro-hongrois que deux années d'existence, c'est le problème central de la question d'Autriche, telle qu'elle se pose alors. Les notions d'État et de nation étant distinctes, un État se confond-il forcément avec une nationalité? Ne peut-il nécessairement servir de cadre qu'à une seule? Ne peut-il au contraire en réunir plusieurs? Bien entendu, c'est par la négative que Mgr Seipel répond aux deux premières de ces questions, par l'affirmative à la troisième, et cela au moyen d'une argumentation serrée, sous l'aspect théorique de laquelle on sent à tout instant percer la hantise d'un cas d'espèce, celui de l'Autriche-Hongrie, même quand les nombreux exemples, invoqués au cours d'une discussion historique et philosophique, sont empruntés à d'autres pays. L'anxieux, obsédant souci du sort de l'État austro-hongrois domine ces pages et forme le lien des études détachées, plutôt que des chapitres, dont le volume est composé. Un vœu fervent, sinon une conviction bien assurée de n'être pas démenti par l'événement, s'exprime dans des lignes comme celles-ci : « Vraiment, il faut, si l'humaine civilisation ne doit pas rétrograder,

qu'il existe aussi des États qui constituent un pont entre une nation et d'autres, qui rassemblent dans leur sein beaucoup de nations, afin que celles-ci, apprenant à se comprendre et à s'aimer les unes les autres, s'élèvent côte à côte vers des idéals plus hauts que le simple idéal national ! Et c'est un tel État qu'est l'Autriche. Sur la reconnaissance de ce fait repose avant tout notre particulier patriotisme autrichien. Chaque État a, dans le plan établi par Dieu pour le monde, sa propre mission.. Le devoir, la mission de l'Autriche semblent être de sauvegarder, parmi les autres États, la plus ancienne et la plus haute idée d'État qu'aient incarnée l'Empire chrétien du moyen âge et avant lui l'Empire romain. » Nous ne croyons pas qu'on ait jamais poussé un appel plus pathétique au salut de l'Autriche de jadis, un appel où vibrent sous les mots de plus poignants accents de prière.

Disons-nous qu'en lisant certains chapitres de ce livre de Mgr Seipel, nous avons souvent pensé à une conférence sur l'idée de patrie, prononcée, au lendemain de la guerre de 1870, par un éminent Français, comme Talleyrand ex-théologien et moins encore que lui en odeur de sainteté dans le clergé catholique, dont il s'est séparé ? Cherchant les fondements de « l'idée de patrie », Ernest Renan, dans cette conférence, en découvrait la base principale dans le consentement universel de ceux qui composent une même patrie. Sans se réfuter exactement l'une l'autre, conférence et livre s'opposent pourtant sur bien des points et, si l'on voulait chercher les faiblesses de la thèse de Mgr Seipel, ce serait évidemment à la lumière de celle de Renan qu'on pourrait les trouver.

Le livre de Mgr Seipel, *Nation et État*, l'a classé comme un ingénieux théoricien des sciences politiques, un des plus adroits champions de l'Autriche de ce temps-là. Au terme du règne de François-Joseph, si engourdi par l'âge qu'on doutait même qu'il fût au courant de ce qui se passait dans ses États, si en dehors du monde des vivants qu'on avait pu faire à propos de lui cette plaisanterie : « il est mort, mais on le lui cache » ; à l'aurore du règne éphémère de l'infortuné empereur Charles, Mgr Seipel est déjà connu comme un de ceux qui, désirant que l'État austro-hongrois subsiste et croyant qu'il le peut, lui cherchent une nouvelle formule. Retenons son ardent plaidoyer pour la préservation de la

monarchie danubienne par une refonte constitutionnelle : l'homme qui l'a écrit n'a pu éprouver qu'un amer regret de voir se dissocier cette monarchie séculaire et n'a pas dû se résigner sans peine à la déchéance politique que Vienne a subie, en cessant d'être la métropole de quarante millions de sujets bigarrés pour devenir la capitale d'un pays homogène de six millions d'habitants. De là chez lui la nostalgie de ces temps irrévocablement révolus, de ce passé de grande puissance, et l'illusion d'en ressaisir quelque chose, d'en retrouver l'équivalent dans la réunion à l'Allemagne. Retenons sa profession de foi de patriotisme autrichien : car elle s'applique à une patrie dont l'actuelle n'est plus qu'une fraction, et le sentiment qu'elle exprime peut n'avoir pas survécu intact à la disparition de l'Empire. Retenons ses idées sur l'État, la nation, le nationalisme, la mission des États, le lien créé par un sort commun entre des nationalités diverses, mais régies par un même État : il n'en est pas qui soit indifférente, pour comprendre l'orientation actuelle de son esprit.

En 1917, ces idées font de lui un novateur, un réformateur, qui voudrait que l'Autriche se renouvelât et se réformât. Déjà aussi, il s'est mêlé à la vie politique par sa participation à l'activité du parti chrétien social. Antérieurement encore, dès son séjour à Salzbourg, il a noué des relations avec le professeur Lammasch, avec qui il s'est trouvé, sur les questions de politique intérieure et constitutionnelle, en communion de tendances et d'opinion. Par Lammasch, il est mis en rapports avec l'empereur Charles. En 1918, il est chargé de négociations officieuses de paix en Suisse : car il comprend alors que les Empires centraux ont perdu la guerre et qu'une des conditions essentielles de ce salut de l'Autriche, auquel il s'évertue, c'est la paix. Aussi, quand l'Empereur se décide, trop tard, à une suprême et vaine tentative de salut par la formation d'un cabinet sous la présidence du professeur Lammasch, Mgr Seipel est-il appelé à en faire partie comme ministre de la prévoyance sociale. C'est le 27 octobre 1918. Le cabinet Lammasch, le dernier de la monarchie, ne reste au pouvoir que quinze jours, juste le temps d'assister impuissant à la désagrégation de l'Empire, à l'éparpillement de toutes les pièces de la mosaïque habsbourgeoise.

Mgr Seipel tient à honneur d'avoir prêté son concours,

à cette tentative d'impossible sauvetage. Loin de renier sa participation au ministère Lammasch, ni son dévouement à l'ancienne Autriche, il s'en fait gloire aux yeux des citoyens de l'Autriche nouvelle. Chancelier de la République, il a déclaré au Parlement républicain, en se présentant devant lui, qu'il n'avait à rougir, ni d'avoir accepté un portefeuille des mains défaillantes du dernier empereur, ni de s'être efforcé de faire durer, sous une forme modifiée, le vieil Empire. « J'aurais, dit-il, beaucoup donné pour voir la vieille, grande, multiple Autriche sortir vivante de la guerre générale, rajeunie par une constitution démocratique et fédérative... Au lieu de cela, il ne nous resta qu'à combattre le douloureux combat où succomba la monarchie. Quant à moi, je le dis ouvertement : j'ai combattu pour qu'elle survécût, chaque jour, à chaque heure et, quand notre Cabinet se retira, non parce qu'il avait été renversé, mais parce que l'État qu'il devait gouverner avait cessé d'exister, c'est comme un vaincu que je quittai mon poste. » Cette évocation d'un effort voué d'avance à l'échec et immédiatement avorté, Mgr Seipel l'a faite à la veille d'entreprendre un effort presque aussi désespéré : et à cette circonstance elle dut une certaine grandeur.

#### L'ARRIVÉE AU POUVOIR

L'*Umsturz*, cette poussée des peuples qui, secouant le joug autrichien, faussent compagnie à l'Autriche et la laissent seule, donne l'essor à la carrière politique de Mgr Seipel. Car c'est un fait, et qui n'est illogique, paradoxal qu'en apparence : le facteur déterminant de son destin politique, c'est la catastrophe qui lui a fait quitter, « en vaincu », son poste de ministre impérial et royal. Son passage de quinze jours au pouvoir, sous Lammasch, n'a été, dans sa carrière politique, qu'un prologue, un lever de rideau. La véritable action, celle qui le conduit au premier plan, sur le devant de la scène, ne commence qu'à la chute de l'État séculaire dont la disparition l'a désolé. Aux élections de février 1919, il est élu par la première circonscription de Vienne député à l'Assemblée nationale constituante. Très rapidement, il s'y taille un rôle, s'y fait une place de choix. De mars 1917 à octobre 1919, il est vice-président de la commission de législation sociale. Bientôt appelé au Conseil



directeur du parti chrétien-social, il en est, en 1921, nommé président. En trois ans, son influence est devenue considérable, dans le Parlement et dans le pays. Même au dehors, sa réputation commence à pénétrer. Dans l'Église, sa situation a grandi. En décembre 1921, le Vatican l'a nommé protonotaire apostolique. En présence d'une situation intérieure qui va s'aggravant sur un rythme accéléré, il apparaît désormais comme une des ressources dont l'essai n'ait pas encore été fait. Lui-même le sent : le 24 mai 1922, il présente au Conseil national un programme de reconstruction financière. « Qu'on le charge donc d'appliquer son programme », clament aussitôt ses adversaires socialistes, qui croient en cela lui jouer un bon tour. L'événement exauce leur vœu. Charitable, Mgr Seipel s'emploie du reste à leur procurer la satisfaction de le voir au gouvernement. Fort habile manœuvrier en politique intérieure, car il excelle dans le maniement des individus et des groupes, il réussit à coaliser ses chrétiens-sociaux avec les pangermanistes ou *Grossdeutsche* et à former ainsi une majorité conservatrice.

Les *Grossdeutsche* sont, eux, des partisans déclarés du rattachement à l'Allemagne. Or ils sont un élément essentiel de la coalition ministérielle constituée par Mgr Seipel, la première fois qu'il accède au pouvoir, et ils le redeviendront, la seconde fois qu'il le prendra. C'est une circonstance à ne pas laisser passer inaperçue. Résulte-t-elle d'un choix délibéré, spontané, d'une préférence de sa part ? Est-elle au contraire le fait d'une nécessité de politique intérieure, une majorité de défense sociale ne pouvant être formée autrement ? C'est très probablement la seconde hypothèse qui est conforme à la réalité. Mais la cause ne change rien à l'effet. Au surplus, rien n'indique que la collaboration avec les *Grossdeutsche* ait répugné à Mgr Seipel, ni qu'elle lui ait ensuite pesé. Le 31 mai 1922, il constitue son Cabinet, que cette majorité élit. Il y a alors environ six cents ans qu'aucun prêtre n'a été chancelier d'Autriche : le dernier a été le cardinal Klesel, sous l'empereur Mathias.

Voici donc Mgr Seipel, ancien ministre de la monarchie, à la tête du gouvernement de la République ; prêtre, dignitaire de l'Église, conservateur au moins par rapport à ceux qui ont voté contre lui, le voici chancelier fédéral d'un État démocratique, où s'agit un fort parti socialiste et dont la capitale, admi-

nistrée par une municipalité socialiste, est actuellement un des principaux fiefs socialistes d'Europe. Avant la guerre avait cours, dans l'ancienne et souvent déconcertante Autriche, un dicton qui disait « l'Autriche est le pays des possibilités illimitées. » A cet égard, la nouvelle Autriche ne reste pas en arrière de l'ancienne. La contradiction que présente l'administration de la capitale avec le gouvernement de l'État complique d'une difficulté de plus la tâche qui attend Mgr Seipel.

#### UNE FORME SPÉCIALE DU PATRIOTISME

La situation est alors, en mai 1922, tellement grave, qu'elle rend fort ingrate et fort risquée la tâche de gouverner et que l'acte de s'en charger suppose de l'audace et du patriotisme.

Nous venons de prononcer là un mot, patriotisme, qui, dans la plupart des cas, se passe de définition. Il en a toujours eu besoin en Autriche, jadis comme aujourd'hui. Pour ce qui est d'autrefois, n'en cherchons pas la preuve plus loin que dans les écrits mêmes de Mgr Seipel. C'est de lui qu'est cette expression que nous avons citée : « Notre particulier patriotisme autrichien ». Du temps de l'ancienne Autriche, ce « particulier patriotisme autrichien », c'était pour lui le dévouement à la monarchie, l'attachement à l'idée d'État que représentait le groupement des peuples réunis sous le sceptre des Habsbourg. Aujourd'hui que la monarchie danubienne n'existe plus, que Hongrie, Galicie, Trentin, Istrie, Croatie, Dalmatie, Bosnie, Bukovine, Bohême, Moravie, Slovaquie, Transylvanie, Banat, s'en sont allées, qui d'un côté, qui de l'autre, et que le mot *Autriche* ne s'entend plus que du pays dont c'était le nom générique, il semble que la patrie doive, pour un Autrichien, consister dans l'Autriche et le patriotisme dans un sentiment circonscrit aux limites de l'Autriche. Mais ce serait trop simple, s'il en était ainsi, et trop simple aussi, s'il en était tout à fait autrement. N'allons pas, cette fois encore, chercher ailleurs que dans les écrits de Mgr Seipel l'explication de ce qu'il en est.

Mgr Seipel se sent encore une patrie, bien que les événements l'aient réduite aux proportions de l'Autriche proprement dite. « Les chefs de l'opposition m'ont, dit-il, reproché

d'avoir quelquefois, dans mes discours, employé le mot patrie... J'aime le mot patrie, d'abord parce que c'est un mot allemand, et non étranger, ensuite parce qu'il est compris de ceux qui aiment leur pays, qui font partie de son peuple et qui, dans leur amour pour lui, sont prêts à lui faire des sacrifices. » Mgr Seipel fait donc profession de patriotisme. Mais son patriotisme n'est pas exclusivement autrichien, car il se double d'un sentiment national allemand.

Mgr Seipel se sent Autrichien. Il discerne tout ce qui, dans l'ordre moral, intellectuel, historique, artistique, a fait de l'Autriche une entité distincte des régions qui l'entourent, à travers les vicissitudes d'une longue histoire, au cours de laquelle son axe s'est souvent déplacé. Mais il se sent aussi Allemand de race et, comme tel, en affinité avec les Allemands du Reich, principalement avec ceux de l'Allemagne du sud et catholique. Cette affinité est chez lui assez forte pour qu'il l'assimile à l'identité de « nationalité ». Longtemps toutefois, jusqu'à ces derniers mois, il s'était défendu de penser que cette identité de nationalité dût nécessairement entraîner l'union politique : à écarter cette conséquence lui a servi, tant qu'il s'en est soucié, la distinction que lui-même avait établie entre les notions l'État et de nation. On a pu à Paris, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, l'entendre s'expliquer sur ce sujet délicat, dans une conférence tenue sous la présidence de M. Painlevé. Il a convenu que ses compatriotes n'avaient, comme on le leur reproche souvent, « pas de sentiment national propre » et se « reconnaissaient Allemands ». Mais il a ajouté : « Dans notre langue, ni le mot *peuple*, ni le mot d'origine latine *nation* n'ont rien de commun avec le fait d'être citoyens d'un État, avec l'allégeance envers un État. » Et c'est ensuite qu'il a lui-même énuméré quelques-unes des traditions qui, à travers les âges, ont donné à l'Autriche la personnalité particulière qui la distingue et la lui fait aimer.

À Vienne aussi, il s'est expliqué sur ce point essentiel, et avec plus de précision qu'à Paris. « On ne nous comprend pas, a-t-il dit, quand on prend le mot *nation*, employé par nous, dans la même acception que celle où l'emploient les peuples occidentaux. On ne nous comprend pas, lorsqu'on croit que nous avons de l'État la même conception que les autres. Et c'est précisément pour nous, Autrichiens, de haute importance.

Pour nous, la nation est, indépendamment de l'appartenance à un État, la grande communauté « culturelle » ; elle nous place, nous Allemands, au-dessus de l'État. » Mgr Seipel considère donc Allemands et Autrichiens comme membres d'une même collectivité allemande, qui est celle à laquelle il applique les mots de « nation » et de « peuple », et comme ressortissants de deux États distincts, qui peuvent le rester, mais auxquels se superposent cette même nation, ce peuple unique. Il ne distingue pas entre Allemands et Autrichiens du point de vue national, mais seulement du point de vue politique, en tant qu'État et nation ne se confondent pas nécessairement. De l'État autrichien et de la nation allemande, auquel des deux s'adresse le patriotisme ? Auquel des deux s'applique l'idée de patrie ? Chacun en emporte sa part. Somme toute, si l'on se posait la question, le patriotisme de Mgr Seipel est-il autrichien ou allemand, nous croyons qu'on devrait répondre qu'il est les deux. Ne pas compter avec cette dualité serait s'exposer soi-même à des mécomptes, qui ne seraient pas les premiers.

Sa conception de la patrie exclut, cela va de soi, le nationalisme. Si nationalisme il y avait, étant donné sa conception de la nationalité, ce serait un nationalisme allemand. Mais le nationalisme quel qu'il soit ne semble pas lui agréer ; à maint de ses discours et de ses écrits, on s'aperçoit qu'il n'en fait pas grand cas. Sa dévotion à la terre natale est profonde et son amour pour le peuple de son pays a quelque chose de pastoral. « Je te salue, jeunesse du Burgenland et de Basse-Autriche, dit-il à des gars de la campagne, car je porte dans mon cœur un si grand souci de l'avenir de notre peuple, dont j'ai pris la responsabilité en des temps troublés ! » Et il les exhorte à remplir leurs devoirs « envers le peuple et la patrie », à « servir Dieu et le cher pays natal », en se gardant de l'égoïsme et s'entraidant les uns les autres. En vérité, la source de telles effusions, le mobile de tels élans, paraissent encore devoir être cherchés dans le sentiment religieux de Mgr Seipel.

Ses dispositions envers la République, envers le régime républicain, procèdent de son dévouement à la chose publique. Lui-même a déclaré : « Mon adhésion à la République a le sens d'une adhésion au travail pour le peuple dans la République. »

Il a fait remarquer que les citoyens les plus utiles à la République étaient, non pas ceux qui criaient le plus fort « Vive la République », mais ceux qui, sous la loi républicaine, travaillaient le plus à la faire vivre. Il a fait sienne cette parole d'un de ses collaborateurs : qu'il y avait deux espèces de citoyens, ceux qui parlaient tout le temps de la République et ne faisaient rien pour elle, et ceux qui en parlaient peu et faisaient quelque chose dans son intérêt. Incontestablement, son œuvre l'a classé en tête des seconds. Cet ancien monarchiste a plus fait, pour consolider la République en Autriche, que les plus fougueux républicains. Il a d'ailleurs répudié le retour au régime monarchique, comme moyen de sauver le pays. Ce faisant, il n'a du reste pas fait un sacrifice qui lui ait coûté beaucoup : car l'étiquette du régime n'a qu'une importance secondaire à ses yeux.

Un des principes qu'il avait apportés au gouvernement, c'est la foi en la viabilité de l'Autriche, telle que l'ont faite les traités. « Pour pouvoir bien travailler dans l'intérêt d'un État, il faut, dit-il, croire qu'il est viable. » Mgr Seipel l'a cru et ne peut pas avoir cessé de le croire, puisqu'il l'a prouvé. A le prouver, en remettant le pays sur pieds, il a eu certes de la peine; mais il n'en a eu autant que parce qu'il l'a trouvé aux trois quarts perdu. Nous le verrons à l'œuvre; mais auparavant montrons-le dans son cadre, à ses occupations.

#### L'HOMME D'ÉTAT DANS SON CADRE

Quiconque passe devant le palais de noble ordonnance qu'est le *Ballplatz*, ne peut pas ne pas avoir la mémoire hantée des souvenirs du congrès de Vienne et ne pas évoquer les ombres illustres de ceux qui y ont siégé. Au seuil d'un vaste fronton, vous êtes reçu par un suisse souriant, de grande allure, qui vous indique le large escalier de droite. Vous montez au premier étage, vous pénétrez dans des salles blanches, de décor Empire, et vous êtes dans les pièces où le sort de l'Europe s'est décidé en 1815. Vous voyez le salon historique, aux cinq portes, par où ont passé les ambassadeurs des cinq grandes puissances d'alors. La tradition, et je crois même l'histoire, assure que la cinquième porte dut y être percée pour qu'aucun ambassadeur n'eût à céder le pas à un de ses collègues, en le

laissant passer devant lui. Dans ce palais siège aujourd'hui Mgr Seipel. Aux murs de son cabinet, les effigies de ses prédécesseurs, cravatés de la Toison d'or, chamarrés de grands cordons. Le maître de céans, dans la tenue sous laquelle on s'est généralement représenté un vicaire anglican, fait avec eux un parfait contraste. Quel dommage, se dit-on à part soi, que, dans un pareil cadre, avec un titre encore aussi prestigieux que celui de chancelier d'Autriche, il ne fasse pas pâlir l'éclat de tant de portraits par celui d'un manteau de moire violette ! Mais les premières paroles échangées, après un accueil gracieux, vous ont bientôt distrait de ce regret saugrenu, pour vous amener à l'objet de votre visite. D'une voix douce, mais bien timbrée, en martelant quelque peu ses mots, Mgr Seipel s'exprime avec précision et argumente en dialecticien à qui il n'est pas facile d'en remontrer. Très maître de sa langue, il ne dit que ce qu'il veut. Il a de la finesse et de l'esprit. Son sourire, quand il veut sourire, ne manque pas de malice. Parlant peu le français, mais le comprenant parfaitement, il préfère s'adresser en allemand à qui lui parle en français.

Le travail diplomatique et la direction du ministère des Affaires étrangères, ne sont qu'une partie de ses occupations. Une autre partie de celles-ci a pour cadre le palais du Conseil national, ce bâtiment de style dorique, aux allures de temple grec, qui s'aligne non loin de l'Hôtel de ville, où le socialisme s'est acclimaté dans le faux gothique, sous un beffroi pseudo-médiéval. Au Conseil national, Mgr Seipel est le berger attentif d'un troupeau parlementaire, qui groupe, en face du loup social-démocrate, tout ce qui est plus ou moins conservateur : chrétiens-sociaux, pangermanistes, agrariens. Faible, mais à peu près assurée, la majorité de quelques voix sur laquelle il peut compter le dispense d'affronter souvent, en séance publique, des débats dont l'issue soit incertaine, comme c'est le cas dans la Chambre française. Les circonstances l'autorisent à s'en tenir de temps à autre à de larges exposés de sa politique, auxquels les sociaux-démocrates opposent la leur. Sans doute, a-t-il en outre à s'expliquer devant le club de son parti et devant les commissions parlementaires : mais cela aussi peut aller sans grandes joutes oratoires. De là vient que le Chancelier réserve généralement son éloquence, qui est persuasive, pour des réunions publiques à Vienne et en province



et pour les assemblées d'associations industrielles ou corporatives. Il s'y produit et s'y fait entendre fréquemment. Enfin il ne se dérobe pas non plus aux conférences à huis-clos avec les chefs des partis politiques que réunit sa majorité ministérielle. Il se dépense donc beaucoup, sur des terrains très différents, soumettant son esprit et même son corps à un surmenage auquel on est surpris qu'il résiste, sa santé n'étant pas des meilleures. Malgré un emploi du temps excessivement chargé, il n'a généralement pas l'air affairé.

La seule diversion à son labeur d'homme d'État, Mgr Seipel la trouve dans la vie intérieure, qui est pour lui la vie religieuse. Mondain, il ne l'est pas devenu par l'ascension de sa fortune politique. Il ne se passe de distraction dite mondaine, qu'autant qu'elle appartient encore aux devoirs de sa charge. Ainsi, la politique venant au secours de l'art, peut-on par exception le voir, de loin en loin, dans une loge à l'Opéra. Il y a assisté notamment à une représentation de *Manon* par des artistes français : et il n'a évidemment pas fallu moins que la musique de Massenet pour lui faire applaudir le livret inspiré du roman de l'abbé Prévost et les écarts de conduite de l'abbé des Grieux. Quand la politique et la musique s'associent, elles font de ces prodiges ! Mais venons aux choses sérieuses.

#### LA CRISE AUTRICHIENNE

Pendant les trois premiers mois du ministère de Mgr Seipel la situation intérieure a encore empiré, au point que, le 15 août 1922, la crise autrichienne a atteint le maximum de son intensité. La conférence interalliée de Londres, qui s'est saisie du problème financier, n'a pas pu le résoudre : elle a renvoyé à la Société des nations l'Autriche et sa demande de crédits. Cet ajournement décide Mgr Seipel à poser devant l'étranger, dans toute son ampleur et son acuité d'alors, la grave question d'Autriche, qui pose à son tour l'entière question de l'Europe centrale. Faute de l'assistance qu'il sollicite, sous forme de crédits extérieurs, le gouvernement autrichien, ayant épuisé tous les moyens en son pouvoir pour sauver la situation, « aurait, dit-il, à réunir le Parlement en séance extraordinaire et à déclarer, d'accord avec lui, que ni le présent gouvernement, ni aucun autre, n'est en mesure de continuer

à administrer l'État ». Il met, en même temps, les puissances de l'Entente en présence de la responsabilité qu'elles encourent par « l'écroulement de l'un des plus anciens centres de civilisation au cœur de l'Europe », et les menace presque de « remettre entre leurs mains les destinées futures de l'Autriche ». Le 20 août, il part pour Berlin, Prague et Vérone, où il va conférer avec les ministres des Affaires étrangères d'Allemagne, de Tchécoslovaquie et d'Italie, MM. Wirth, Bénès et Schanzer. Les gouvernements des trois pays le plus intéressés au sort du sien sont par lui mis au courant des extrémités auxquelles l'Autriche en est réduite. D'avance il savait d'ailleurs qu'individuellement, isolément, aucun de ces trois États ne pourrait rien d'efficace pour elle, sinon peut-être à des conditions dont le reste de l'Europe ne se fût pas accommodé. Aussi le 6 septembre est-il à Genève. Dans une séance historique, il fait au Conseil de la Société des nations un tableau sobre, mais franc, des souffrances qu'endure la population autrichienne et des causes qui les engendrent ; il montre à quel malheur pour l'Europe et la civilisation peut aboutir cette situation, indique les services qu'il réclame de la Ligue, va au-devant des conditions qu'elle peut lui poser, déclare enfin que les Autrichiens, avant de se résigner à périr, tenteront évidemment tous les moyens d'échapper à leur perte, dussent la tranquillité de leurs voisins et la paix même de l'Europe en pâtir. Sa cause est gagnée. Pendant les trois semaines suivantes, Mgr Seipel se met d'accord avec la Société des nations sur le montant, les garanties, l'émission des emprunts internationaux qui permettront de substituer une nouvelle et saine monnaie à la couronne avilie et de restaurer les finances autrichiennes, ainsi que sur les modalités du contrôle financier que la Ligue exercera en Autriche. Le 6 octobre sont signés à Genève les protocoles concernant ces opérations. En retour, Mgr Seipel en signe un, — que l'Allemagne voudrait faire oublier, — par lequel il s'engage, au nom de l'Autriche, à ne pas poursuivre par des voies détournées le rattachement de son pays à l'Allemagne et notamment à ne pas conclure d'union douanière avec elle. Avant de partir, il peut, dans une nouvelle séance du Conseil, le remercier et le féliciter de son intervention dans les affaires d'Autriche, marquer l'importance du progrès qu'elle fait accomplir à l'idée internationale, l'honneur qu'elle fait à la Ligue, et se

porter garant de l'exactitude avec laquelle son pays s'acquittera des engagements souscrits par lui.

Ces séances ont laissé un profond souvenir dans la mémoire de ceux qui y ont pris part. Ce chef de gouvernement, ce prêtre, comparaissant à la barre du plus illustre forum international qui soit au monde, pour y plaider la cause de son peuple sans le sou et affamé, pour y implorer, sans que sa détresse lui fit rien perdre de sa dignité, l'assistance et le secours des nations, c'était là un spectacle saisissant et d'autant plus pathétique, que Mgr Seipel ne demandait pas à des effets oratoires l'impression qu'il produisait.

Non moins profond devrait être le souvenir de l'accueil fait à sa requête par la Société des nations, ainsi que par les États qui ont participé aux emprunts et les ont garantis. Mais l'oubli, au moins en Autriche, paraît l'avoir enseveli.

Ce service est le plus grand que Mgr Seipel ait rendu à son pays : d'abord, parce que l'intervention de la Société des nations et les crédits qu'elle rendit possibles étaient des conditions indispensables du salut matériel de l'Autriche; ensuite, parce que ces mesures furent le principe d'une œuvre d'assainissement financier qui s'étendit sur toute la durée du premier Cabinet Seipel et sur celle du suivant, présidé par M. Ramek. Cette œuvre, consistant principalement en réformes qui avaient pour but des économies, a nécessité, de la part de ceux qui l'ont menée à bien, une louable énergie. La récompense en a été le succès, la stabilisation de la monnaie, le rétablissement de l'équilibre budgétaire, la restauration des finances publiques, le retour de la confiance, la levée, dans un délai relativement court, du contrôle financier de la Société des nations. Par la part qu'il prit à ces résultats, Mgr Seipel s'est acquis de nouveaux titres à la gratitude de ses compatriotes. En 1923, le corps électoral la lui témoigne en lui envoyant, à la suite d'élections législatives, une majorité parlementaire qui lui permet de se maintenir au pouvoir.

#### APRÈS L'ATTENTAT

Mais les services à l'État et moins encore les réformes ne procurent pas uniquement la popularité. Les adversaires politiques de Mgr Seipel mènent alors contre lui une si violente

campagne que certains de leurs adeptes en sont fanatisés. Le 1<sup>er</sup> juin 1924, il a parlé le matin, à Vienne, du haut des marches de la nouvelle *Hofburg*, pour le 73<sup>e</sup> anniversaire de la création de la gendarmerie autrichienne. Dans l'après-midi, il s'est rendu à Neudorf, dans le Burgenland, pour remettre un drapeau à une association de jeunes gens. A son retour à Vienne, à la gare du Sud, un ouvrier tisserand tire sur lui plusieurs coups de revolver et le blesse grièvement. Ses premiers mots, après cet attentat, en voyant la foule se précipiter sur le meurtrier, sont pour demander qu'on ne lui fasse pas de mal : « Ne frappez pas ».

Blessé, en danger de mort, convalescent au bout d'un mois seulement, hors d'état de reprendre son activité politique avant quatre mois en tout, le chancelier fédéral se retrouve prêtre, et c'est dans un milieu religieux que s'écoule le temps de sa réclusion forcée. A la clinique, il est soigné par les sœurs du Sacré-Cœur de Jésus, dont il est aumônier. Dès qu'il peut sortir, c'est pour s'installer dans leur maison de convalescence, à Hütteldorf. Le 6 août, il se rend pour une cure de repos au cloître des Cisterciens à Mettrerau, près Bregenz, dans le Vorarlberg. Dans l'intervalle, il a célébré, le 23 juillet 1924, son jubilé sacerdotal à l'église du Cœur de Jésus. Au début de septembre, il rentre d'abord à la maison de convalescence des sœurs, puis dans leur couvent de Vienne, où il a son appartement.

Son premier acte, après avoir repris l'exercice de ses fonctions, est d'aller à Genève, le 29 septembre 1924, pour le conseil et l'assemblée de la Société des nations. Le fonctionnement du contrôle financier nécessite un contact étroit entre lui et la Ligue, à laquelle il a en outre recours pour remédier à la crise économique qui a suivi en Autriche la revalorisation de la devise. A cette crise, qui suffirait à le préoccuper, s'ajoute depuis 1923 un accès de spéculation effrénée, qui secoue tout le marché de Vienne et y provoque des désastres. Mgr Seipel a vu juste quand, dès le début de son œuvre d'assainissement financier, il a prôné la nécessité d'assainir aussi les âmes ; il aurait même pu ajouter : les esprits.

Des querelles intérieures, envenimées pendant la période d'inactivité à laquelle l'a contraint sa blessure, l'obligent à se retirer du pouvoir le 17 novembre 1924. A l'écart du gouvernement, il partage son temps entre le service de sa religion et

celui de sa politique. Le second l'amène à tenir de nombreuses conférences dans des pays où il a été invité à venir prendre la parole. C'est de cette époque que datent les premières effusions publiques, entre Allemands du Reich et lui, d'une ferveur « rattachiste » qui fit dresser l'oreille dans les capitales où le rattachement austro-allemand suscite de légitimes inquiétudes. Successivement l'entendent parler des questions politiques, économiques, sociales, auxquelles l'Autriche est intéressée, des auditoires allemands, italiens, français, suisses, tchécoslovaques, danois, hollandais, suédois, polonais, américains. Un congrès eucharistique l'attire aux États-Unis. Mgr Seipel n'est pas casanier et ne recule pas devant les déplacements. Dans l'intervalle de ces voyages, qui sont d'étude et de propagande plutôt que d'agrément, il exerce à Vienne son mandat de député et la présidence du parti chrétien-social.

A la chute du cabinet Ramek, Mgr Seipel, rappelé au pouvoir, forme, le 19 octobre 1926, un nouveau ministère. Le service que l'histoire portera à son actif, pendant son second passage au gouvernement, consiste à avoir préservé l'Autriche, ou au moins la capitale de l'Autriche, de la révolution et de l'anarchie. Le souvenir des sanglantes émeutes dont Vienne a été le théâtre les 15 et 16 juillet 1927 est encore présent à toutes les mémoires. Dans l'état de tension créé par l'âpreté des luttes politiques et par la prolongation de la crise économique, un incident fortuit, un jugement malencontreux, met le feu aux poudres. Les forces de la social-démocratie quittent usines et ateliers et déferlent vers le centre de la ville pour ce que leurs chefs prétendent n'être qu'une manifestation. Mais à elles se sont mêlés des éléments communistes et des apaches. La manifestation dégénère en scènes de pillage, d'incendie, d'agression et d'insurrection. Le Palais de justice est incendié, des postes de police sont attaqués et enlevés d'assaut, des rédactions de journaux conservateurs saccagées, des agents de police assommés, des barricades élevées. Cela se passe dans une capitale où de récentes élections municipales viennent de confirmer au socialisme sa majorité et la possession de la municipalité.

Le premier mérite de Mgr Seipel, en l'espèce, est de n'avoir pas laissé l'émeute déborder le gouvernement, d'avoir eu le courage de tenir tête aux excès des incendiaires, des pillardset

des meurtriers, d'avoir pris sans hésitation la responsabilité de la résistance armée, au prix de laquelle était le rétablissement de l'ordre et de la loi. Son second mérite consiste à n'avoir pas cédé aux injonctions des chefs de la social-démocratie, qui, sous prétexte d'aider à la pacification, le sommèrent de leur céder la place. Quand M. Otto Bauer et le bourgmestre Seitz viennent lui enjoindre de donner sa démission et de laisser ainsi le champ libre à leur impatience de s'emparer du pouvoir, Mgr Seipel les éconduit fermement et doucement, en leur rappelant que, d'après la constitution de la République, il n'est responsable que devant le Parlement, à qui seul appartient le droit de le désavouer ou d'approuver sa conduite, de le maintenir au gouvernement ou de le renverser. La tentative de *bluff* des chefs sociaux-démocrates échoue de la sorte devant le sang-froid et la perspicacité de Mgr Seipel, comme la tentative de « chambardement », à laquelle se sont livrées leurs troupes égarées, a échoué devant sa décision et sa vigueur.

Au début de ce soudain soulèvement populaire, il était hors de Vienne, ayant été prendre quelques jours de repos. A la nouvelle des premiers incidents, il rejoint précipitamment la capitale, en automobile. Sa voiture ayant dû stopper quelque part, un individu se précipite vers lui, le couteau à la main. Très calme, Mgr Seipel l'engage à ne pas se blesser avec sa propre arme. On voit par cet exemple que le sang-froid, assaisonné d'esprit, ne lui fait pas défaut, même dans des circonstances plus directement menaçantes pour lui qu'une entrevue avec les *leaders* de l'opposition.

Le Parlement approuve la conduite du chancelier fédéral. Cette approbation, et celle qui vient à Mgr Seipel des provinces, où la population se prépare à mater la révolution en cas de besoin, l'aident à venir promptement à bout des suites qui toujours prolongent quelque temps les effets d'une explosion de pareille violence. La guerre civile est évitée. Les périls qui commençaient à menacer la sécurité extérieure de l'Etat autrichien sont écartés. Pour la seconde fois Mgr Seipel a, selon une image dont lui-même s'était servi aux sombres heures de 1922, jeté sur l'abîme le pont, la passerelle, sur laquelle son pays a franchi la crevasse.

Moins d'un an après, en septembre 1928, une alerte fait



craindre de nouveaux troubles en Autriche. Deux partis, l'un conservateur, l'autre socialiste, tous deux disposant de forces importantes et d'armes nombreuses, se défient pendant des semaines et convoquent pour le même jour, le 7 octobre, au même endroit, Wiener Neustadt, leurs troupes à une démonstration en masse, qui risquerait de dégénérer en choc et en pugilat. Habilement, en négociant avec les deux partis, combinant l'autorité avec la prudence, prenant toutes les mesures pour prévenir le contact des forces rivales, Mgr Seipel parvient encore à dissiper le danger.

## LA QUESTION DE L'ANSCHLUSS

Tout service rendu à l'Autriche indépendante est un service rendu à l'Europe. Par le seul fait qu'il a, avec l'aide de la Société des nations, conjuré la ruine de l'Autriche, puis démontré qu'elle pouvait vivre indépendante et réprimé ou déjoué des tentatives de bouleversement intérieur, Mgr Seipel a servi l'intérêt commun de l'Europe. Que ne l'a-t-il servi de même par son attitude dans la question du rattachement de l'Autriche à l'Allemagne? Cette question a tant d'importance pour l'avenir de l'Europe centrale et pour la tranquillité de l'Europe entière, que c'est nécessairement en fonction d'elle qu'est observée et jugée, dans les nombreux pays qui seraient affectés par l'*Anschluss* austro-allemand, la politique extérieure de Mgr Seipel.

Chaque fois que Mgr Seipel a été en quête du concours de l'Europe, matériel ou moral, il a excellé à dégager l'aspect européen de la question autrichienne et une de ses forces, dans les affaires internationales, consista précisément à mettre cet aspect en pleine lumière. C'est de lui que sont, pour caractériser les conséquences qu'aurait eues l'effondrement de la nouvelle Autriche, ces images frappantes : « Creuser un trou au beau milieu de la carte de l'Europe ; faire en plein centre de l'Europe un vide qui exercerait sur les voisins un irrésistible effet d'aspiration. » Il n'a jamais manqué non plus d'insister sur la valeur qu'avait, pour la collectivité européenne, le centre de civilisation que sont l'Autriche et Vienne. Mgr Seipel fait procéder de là la notion des devoirs de l'Europe envers la nouvelle Autriche. Il lui est arrivé de déclarer à la Société des

nations : « Votre haute institution est placée par la question autrichienne en présence d'un très grand devoir. »

Mais Mgr Seipel fait-il procéder du même principe la notion des devoirs de l'Autriche envers l'Europe? On voudrait pouvoir répondre affirmativement. Lui qui a si éloquemment plaidé le droit de l'Autriche à l'attention de l'Europe, que n'a-t-il signalé aux Autrichiens le droit de l'Europe à l'attention de l'Autriche? On est quelque peu embarrassé de trouver dans son œuvre une harangue sur ce thème. Lui qui trouvait encore, en 1916, de nombreuses raisons pour faire durer, moyennant retouche, l'association, avec les Autrichiens et les Hongrois, de Polonais, de Roumains, de Serbes, de Croates, de Slovènes, d'Italiens, de Tchèques et de Slovaques, — à l'encontre des aspirations de la plupart d'entre eux, — que n'a-t-il signalé à ses compatriotes que des raisons incomparablement plus fortes militaient en faveur du maintien de leur indépendance et qu'un sacrifice infiniment moindre leur avait été demandé, en les conviant à être leurs propres maîtres? Jamais il n'a tenu ce langage. Lui qui sait ce qu'il en a coûté à l'ancienne Autriche d'avoir encouru des responsabilités et d'en avoir dédaigné les périls, que n'a-t-il mis la nouvelle Autriche en garde contre la responsabilité des conséquences de l'*Anschluss* et contre les périls qui pourraient s'ensuivre pour elle-même? C'est encore là un sujet qu'aucun de ses discours n'a traité.

Dans sa déclaration ministérielle d'octobre 1926, Mgr Seipel a dit : « Personne peut-être, dans ces dernières années, n'a pris plus de peine que moi à exposer tout ce qui nous lie à nos frères allemands du Reich. Je ne me lasserai pas, comme chancelier fédéral, de poursuivre ce travail d'explication. » Il ne s'en est pas lassé en effet et il a ainsi contribué pour sa part à faire peser de plus en plus lourdement sur la paix de l'Europe la menace que constitue pour elle l'éventualité de l'*Anschluss* austro-allemand. Il n'a pas donné à ce « travail d'explication » la contre-partie d'un travail symétrique, destiné à faire comprendre en Autriche ce qui s'oppose au rattachement et ce qui doit en détourner.

La série des allusions plus ou moins précises de Mgr Seipel à l'union avec l'Allemagne est longue et n'est pas absolument homogène. Un homme d'État étranger l'a, un jour, appréciée de la manière suivante : « Elle comporte invariablement un

dosage de pour et de contre, d'encouragement et de freinage; mais la proportion du dosage varie. » Lorsqu'on examine la série depuis le commencement, on constate que la proportion de « pour » a été augmentant dans le dosage. Ainsi, au début de son gouvernement, Mgr Seipel admettait-il que la nouvelle Autriche fût viable, d'où résulte que l'aliénation de son indépendance n'est pas nécessaire. Lui-même établissait le lien entre ces deux idées : « De la question : si notre État est viable, dépend la mesure dans laquelle on appuie sur la nécessité de son rattachement à l'Allemagne. » La distinction fondamentale qu'il avait faite entre les notions d'État et de nation, quand il s'était agi de plaider pour la prolongation de l'ancien Empire, il ne contestait pas qu'elle se tournât contre la thèse des partisans de l'*Anschluss*. Lui-même y montrait un argument en faveur du *statu quo* : « Précisément cette différence entre nation et État... nous donne la possibilité de trouver notre voie, dans la question si discutée de l'*Anschluss* de l'Autriche à l'Allemagne. Si nous ne voyons pas la vie de notre nation s'épanouir dans la création de l'État unifié, du moins pouvons-nous toujours nous accommoder de vivre dans un État allemand, qui n'appartient pas au Reich allemand. » Et ce jour-là Mgr Seipel faisait observer à ses auditeurs autrichiens que leur sort leur accordait « la liberté de la vie nationale ». Mais ces déclarations ne sont pas d'hier et datent déjà de quelques années. Depuis sont venues s'y joindre d'autres, qui ont fait trop de place à la sympathie envers les propagandistes de l'*Anschluss*.

Cette évolution, si évolution il y a eu, ou cette révélation graduelle de la pensée, dans le cas contraire, ont déconcerté bien des admirateurs sincères de Mgr Seipel. Elles ont aussi fait apparaître dans sa personnalité quelques contradictions. Ainsi a-t-il proclamé son horreur de la guerre : « Nous n'arriverons jamais à la paix, a-t-il dit devant un auditoire allemand, si nous ne pensons pas chaque jour au mal que la guerre a fait. » Mais n'est-ce pas faire courir un risque à la paix, que de prêter les mains à un mouvement dont le but, s'il pouvait être atteint, rendrait inévitables de nouveaux conflits armés, à tout le moins entre pays de l'Europe centrale, pour commencer? Ainsi encore exprime-t-il sa répugnance pour « le dangereux combat en faveur de la révision ou de l'exécution des traités » ; mais

n'est-ce pas le ranimer, que d'être indulgent à la campagne pour le rattachement austro-allemand ? Il se déclare opposé aux polémiques internationales qui entretiennent une sorte d'état de guerre morale : mais n'est-ce pas en alimenter une des plus vives, que de faire entrevoir à l'Europe une hypothèse alarmante pour elle ? Il se dit « un homme qui croit à la force des puissances morales » ; mais n'est-ce pas aussi une force morale que l'aspiration de plusieurs pays européens, grands et petits, à la sécurité, à la tranquillité et à la stabilité ? Il énonce la plus haute et plus large conception du droit international : « Nous devons en appeler de l'exagération du concept de souveraineté. Seulement lorsque les États abandonnent assez de leur souveraineté pour qu'il y ait place au-dessus d'eux pour une plus haute collectivité, seulement alors sont possibles un vrai droit international et une vraie communauté des peuples. » Mais le juriste qui conçoit un droit international si étendu qu'il en est presque idéal, peut-il s'indigner qu'on réclame de ses compatriotes le léger sacrifice de sauvegarder leur indépendance ? Il souhaite l'avènement dans le monde « d'une autorité morale, qui ne soit pas d'essence nationale » ; mais la première décision d'une telle autorité morale ne serait-elle pas vraisemblablement pour prescrire à l'Autriche de rester ce qu'elle est, c'est-à-dire elle-même, aucune hésitation n'étant possible entre l'intérêt de l'Europe et celui du pangermanisme ? Il se proclame partisan, apôtre, précurseur même de la Société des nations ; mais ne serait-ce pas l'exposer à voler en éclats que de la soumettre à l'explosif de l'*Anschluss*, quand chacun sait que l'unanimité requise ne s'y réaliserait pas et que se diviser à cet égard pourrait lui être fatal ? L'adhésion de Mgr Seipel au vœu des pangermanistes ferait donc surgir beaucoup de contradictions entre son attitude sur ce point et ses principes, ses idées, ses vues sur tout le reste. Toute sa politique extérieure en serait déviée vers des fins opposées aux hautes inspirations dont elle-même se réclame. Une partie de leur valeur pratique serait enlevée aux maximes sous lesquelles elle s'abrite, dès l'instant que, dans une grande question d'intérêt européen, elle perdrait de vue l'importance des obstacles dressés sur un chemin aventureux et méconnaîtrait la gravité des conséquences générales que ne pourrait manquer d'avoir le succès sans lendemain d'une revendication excessive.

L'orientation que l'on a redouté de voir prendre à la politique extérieure de Mgr Seipel prouverait que le sentiment allemand, joint à des considérations de politique intérieure dont le poids ne doit pas être sous-estimé, peut prévaloir chez lui sur cet esprit de solidarité européenne, qu'il a si judicieusement prôné.

Tels sont l'homme, sa carrière, son œuvre intérieure, sa politique étrangère. L'homme a cinquante-deux ans. Normalement, ses services devraient rester encore assez longtemps à la disposition de son pays, où il a toutefois d'acharnés adversaires et, dans le camp de ses partisans, quelques envieux. Sa carrière échappe à la banalité; elle est déjà bien remplie et n'est sans doute pas finie. Son œuvre intérieure n'est ni achevée, ni indestructible. Ce qu'il a fait et bien fait peut être détruit d'un instant à l'autre. Mais il a obtenu des résultats capitaux et évité d'irréparables malheurs. Sa politique extérieure a d'abord été ce qu'il fallait qu'elle fût pour que l'Autriche obtint de l'étranger les concours matériels nécessaires à la sauver. A cette époque, l'Allemagne ne faisait pas partie de la Société des nations et l'ancien mark touchait le fond de sa chute. Pour remplir les conditions du relèvement de l'Autriche, rien n'était à attendre que des Alliés. Ce relèvement opéré, la politique extérieure de Mgr Seipel s'est infléchie vers l'Allemagne, également relevée dans l'intervalle. Il est à souhaiter qu'elle résiste au faux attrait de cette solution de paresse, qu'est le don d'un pays au voisin.

VERAX.

---

## POUR LE CINQUIÈME CENTENAIRE

---

II (1)

# LA MISSION DE JEANNE D'ARC

---

**E**N 1910, quatre ans avant la grande guerre, je terminais mon livre sur Jeanne d'Arc par ces mots : « Nous ne sommes qu'à l'aube des jours qui verront s'accomplir, indéfiniment, sa mission. »

Depuis lors, les événements se sont développés selon ce pressentiment. Le pape Benoît XV, en proclamant, sous les voûtes de Saint-Pierre de Rome, la sainteté de Jeanne d'Arc a fait de sa cause une cause catholique, c'est-à-dire universelle. La guerre a remué, au fond de l'âme française, les sentiments sublimes qui avaient inspiré l'héroïne. Et voici que, cinq cents ans écoulés, l'anniversaire de l'apparition de la Pucelle va être célébré à Orléans, dans une cérémonie qui réunira toute la France unie. Dans le cortège, qui se perpétue fidèlement depuis la délivrance, figureront les représentants des nations étrangères et, au premier rang, assure-t-on, ceux de l'Angleterre. Car il appartient aux peuples de haute conscience morale de donner l'exemple des grandes justices et des grandes réparations.

Ainsi l'histoire va sans cesse en se reconstruisant, l'humanité tendant à s'élever au-dessus d'elle-même et de ses passions d'un jour. Après cinq cents ans, les sentiments et les témoignages au sujet du caractère divin de la mission, sont toujours les mêmes. Ces affirmations qui s'accumulent et se perpétuent,

(1) Voyez la *Revue* du 15 février.



cette adhésion qui se propage jusqu'aux extrémités de la terre, ces bannières, ces fêtes, ces prières qui, au jour anniversaire, vont s'élever si haut qu'elles toucheront le Ciel, tout cela fait bloc et preuve, tout cela déclare la conviction, devenue inébranlable, de l'Univers entier.

Faut-il, donc, en présence d'un tel concert, revenir sur le mystère, répéter ce qui a été dit cent fois, chercher de nouveau à percer l'énigme? Effort superflu... Cependant, le sujet est si riche, si fécond, si abondant en dons imprévus, qu'on gagne à ne pas s'en éloigner. Approchons-nous donc, et essayons de méditer, une fois encore, sur le problème de la mission de Jeanne d'Arc.

Le caractère particulier de ce fait d'une historicité incontestable se précise ainsi qu'il suit en ses points principaux :

1° La jeunesse de cette enfant, arrivant, inconnue, de sa marche de Lorraine, s'introduisant sur la plus haute scène du monde et y occupant, d'emblée, une situation de chef longtemps avant que lui soit venu l'âge de l'action et de l'autorité.

2° La grandeur des événements où son action se produit et l'importance des solutions qui lui appartiennent en propre et qui retentissent sur l'histoire de son temps et des siècles à l'infini.

3° La spontanéité tout individuelle de son intervention, sans qu'aucune influence humaine, ni sociale, ni politique, ni corporative ait suscité ou assuré son succès.

4° La rapidité de l'accomplissement et l'ampleur des réalisations telles qu'elle les avait annoncées et pour quoi elle était venue.

5° Enfin, la consommation par le martyre et le sacrifice, l'ouvrier étant rappelé dès que l'œuvre est faite.

Ces traits extraordinaires causent le mystère que l'apparition de Jeanne d'Arc impose à l'esprit humain.

Pour Jeanne elle-même, pour les témoins de sa vie, pour les croyants, l'explication du mystère tient en deux mots : c'est de Dieu que Jeanne d'Arc a reçu sa mission : « Je suis envoyée de Dieu ! » C'est Dieu qui accomplit, par elle, le redressement nécessaire. Une telle déclaration acceptée écarte toute discussion.

Bien ! Mais pour ceux qui ne sont pas éclairés par la foi, pour ceux qui doutent, qui hésitent avant de se prononcer, ne

peut-on pas s'arrêter un instant, considérer le problème par son côté humain et accéder ainsi, de degrés en degrés, en une approximation de certitude jusqu'à une contemplation supérieure? N'est-il pas permis à l'homme de bonne foi de pousser son enquête jusqu'au point où il peut entrevoir, de lui-même, quelque lueur, fût-elle confuse, du dessein providentiel?

**I**L semble qu'il se dégage déjà, comme une première clarté du contraste entre le peu qu'est l'enfant et la grandeur des circonstances où elle paraît. La fillette qui, dès l'âge de douze ans, a senti naître en elle l'inspiration, est toute proche de sa naissance, fraîche et simple, comme la fleur qui s'ouvre! Elle ne sait rien, « ni A, ni B »; sa mère seule lui a appris le *Pater*, l'*Ave Maria* et le *Credo*. Nul souffle extérieur ne l'a touchée. Elle se réclamera, toute sa vie, avec une insistance remarquable, de sa virginité : « Je suis pure! Je suis pure! Je suis pure! » Tout révèle une direction intime antérieure à la naissance, une prédestination essentielle : on ne peut rien dire de plus. Mais cette élection n'est pourtant pas plus difficile à admettre que le mystère même de la naissance et de la génération. Déposer dans un corps la vie, c'est aussi extraordinaire que de déposer dans une âme le sentiment, la vocation. Tout cela dépend du même ressort créateur; dans cet ordre d'idées, la méditation et l'acceptation vont ensemble très loin.

Et voici que s'opposent à cette touchante simplicité et fraîcheur initiale, la grandeur et la complexité des choses qui vont s'accomplir. Quoi, cette enfant ignorante, qui part de son village et vient frapper à la porte du roi, à Chinon, sait la crise européenne, la guerre, le fort et le faible des deux partis! Elle sait le péril couru par la France, l'immense pitié qui est au royaume; elle sait (comment le sait-elle?) que les Anglais, débarqués de leur île, occupent la plus grande partie du territoire : elle sait la Loire, Tours, Orléans, Paris, Reims. Elle sait la route, elle connaît les voies et moyens, la conduite des hommes, le maniement du cheval, le service de l'artillerie; elle sait la rivalité des féodaux, des princes d'apanages, choisit entre eux à ses justes préférences, Armagnac contre Bourgogne; elle connaît le Roi, la Cour, elle a la science de la politique, des intrigues et de leurs dessous, ne s'y trompant pas une seule fois en sa lumineuse carrière et discernant toujours

le droit chemin. Elle invoque, comme un docteur, les vraies règles de la religion au moment où tout le monde en discute et où les plus savants s'y perdent; elle use d'un langage canonique irréprochable, choisit « le pape qui est à Rome » quand deux ou trois papes se disputent le trône pontifical; elle signale l'avancée formidable des Turcs qui touchent à l'Adriatique et menacent la civilisation chrétienne; elle sonne le ralliement pour que l'humanité soit sauvée! Qui donc lui a appris tout cela et mille autres choses indispensables pour la conduite et pour le succès? Qui?

Sur plusieurs points, le mystère de sa connaissance des choses est tel que personne n'a pu apporter à ce sujet d'explication formelle. J'en dirai deux seulement :

*Le secret du Roi.* — Quel est ce secret qui détermine Charles VII à se confier en elle? S'agit-il de sa naissance en tant que dauphin, de sa propre hérédité royale? S'agit-il d'un signe symbolique, d'un ange, visible à elle seule et au Roi, au milieu de la foule des courtisans, et portant une couronne? Le Roi savait; lui seul savait; il attendait cette révélation nécessaire pour qu'il se convainquit de sa mission. Or elle sait, elle aussi; seule elle sait. A peine se sont-ils vus que le secret noue entre eux deux un lien. Ils s'entendent, et c'est le Roi qui prend l'ordre, obéit. La Pucelle dit à Charles VII: « Donnez-moi votre Royaume »; et il le lui donne pour qu'elle le remette au Christ. Depuis, rien n'a transpiré. Le Roi ni elle n'ont dévoilé le secret commun; elle est morte sans ouvrir la bouche; Charles VII, le Victorieux, en est resté l'unique gardien, et il n'a rien dit. Quelle est donc cette confiance si lourde que ces deux âmes ont portée et dont dépendait le sort de la France? Nul éclaircissement. Elle savait. Comment savait-elle?

*L'épée de Fierbois.* — Une lueur bien inattendue vient de percer sur un autre point mystérieux de la vie de l'héroïne, resté dans l'ombre jusqu'ici; il s'agit de l'épée de Sainte-Catherine de Fierbois. Jeanne d'Arc, se rendant à Chinon, prend son itinéraire par Sainte-Catherine de Fierbois où elle fait ses dévotions devant l'autel. Mais elle dit à ses compagnons que, sous l'autel, ils trouveront, parmi de vieilles armes, une épée; et c'est cette épée qu'elle réclame, qui sera la sienne, son arme de commandement et qui conduira les soldats de France à la victoire. Pourquoi cette singulière exigence? Comment, dit le

de sa Lorraine, a-t-elle connu l'existence de cette épée? Pourquoi cette épée parmi tant d'autres?... Or, maintenant, nous savons, ou, du moins, nous entr'apercevons quelque chose; et c'est une des plus belles et des plus hautes rencontres de l'histoire. De savants érudits locaux viennent d'établir que, dans la chapelle de Sainte-Catherine de Fierbois (la sainte Catherine des apparitions), se trouvaient, conservées sous l'autel, les armes ramassées sur le champ de bataille où Charles Martel avait vaincu les Sarrasins. Cette épée était donc une des armes de la délivrance, l'épée de la première victoire française sauvant la civilisation européenne, peut-être l'épée du grand Charles, marteau des ennemis de Dieu. Et c'est pourquoi notre Jeanne, avertie, — par qui? — va la chercher et la saisit, à son tour, pour en faire l'instrument de l'autre délivrance. Comment a-t-elle su ce qui s'était passé aux siècles écoulés sur les limites du diocèse de saint Martin? Cette divination est-elle naturelle? S'agit-il d'une mission supérieure où tout l'ordre de l'histoire de France se trouverait, pour ainsi dire, englobé?

**C**EPENDANT, l'enfant paraît, l'enfant-chef, à cheval, l'épée à la main : dans quelles circonstances? Il y en eut rarement de plus considérables pour l'avenir de l'humanité. Cent ans de guerres ont ravagé l'Europe occidentale, la seule partie de l'univers qui ait gardé le legs de la civilisation. Le moyen âge est à son déclin; il agonise dans la scholastique et l'anarchie, sans qu'on puisse même dire comment il finira. L'étrange humanité qu'il a produite a, elle-même, un sentiment si profond de sa disparition prochaine que la seule image qu'elle se fasse désormais de la vie, c'est la « danse de la mort ». Un pessimisme atroce ravage les foules que les contagions déciment et que la peste attend. Retournons par la pensée vers ces temps affreux : les humains, pareils à des bêtes, cherchent le refuge des forêts, des déserts et des souterrains; ils ont repris l'habitude des cavernes; les peuples se nourrissent de l'écorce des arbres; les routiers, après les soldats, tombent sur tout ce qui n'est pas château-fort ou ville ceinturée de murailles. Le cri universel est : « Où fuir? », et une seule réponse : « Dans la mort ». Des signes ont paru dans le ciel, un bruit d'armes a été entendu du côté de l'Occident; une comète flambe dans les nuits sans étoiles. Les foules se précipitent et s'écrasent à la porte des

sanctuaires, implorant la miséricorde divine. Le grand schisme a déchiré la robe sans couture. Rome n'est plus dans Rome. Les grandes hérésies s'annoncent. Wiclef et Jean Huss sont déjà morts, leurs disciples leur survivent. Les Turcs ont mis le siège devant Constantinople et pénètrent jusqu'en Hongrie. L'Europe est sans défense. Les royaumes de l'Occident s'entre-détruisent. Les docteurs ont vu, soudain, parmi eux, un adolescent parlant toutes les langues et ayant un petit diable noir dans la bouche. C'est l'antéchrist. Le monde n'est qu'une immense nef de fous : quelque chose va se passer...

Et voici, en effet, qu'un monde nouveau surgit : des navigateurs ont vu, au lieu où l'Océan penche, des îles dont les cailloux sont d'or et d'argent ; on parle d'une invention diabolique qui multipliera les images par art mécanique et qui répandra l'erreur ; du fond de l'antiquité sortent ces doctrines d'enfer qui abolissent la foi en Dieu et le règne de Notre Seigneur Jésus-Christ ; on rapporte d'outre-monts des sortilèges et des intersignes. Tout est branle et mutation de fortune. Dieu a-t-il abandonné les siens ?

Et c'est dans ces temps affreux que l'enfant venue des marches de Lorraine grandit, et se nomme : « fille Dieu ». Dieu l'envoie pour secourir l'humanité, pour l'arrêter dans sa chute, pour l'aider à s'arracher au borbier où ses crimes et son impiété l'ont précipitée.

Est-il donc déraisonnable de penser que le Créateur ne se désintéresse pas du sort de la création et que le fauteur de l'ordre se manifeste quand le désordre est arrivé à son comble ? C'est là tout le problème.

Les contemporains de Jeanne n'élevaient, à ce sujet, aucun doute. Si le monde roule à l'abîme, Dieu qui veille toujours sur lui ne l'abandonne pas. Le plan providentiel ne peut être absurde ; il ne peut tendre à ce que la création n'ait été conçue que pour la destruction, ni que le mal l'emporte sur le bien. La mort ne criera pas : « Voilà ma victoire ! » L'humanité, la chrétienté ne sont pas condamnées d'un verdict implacable. Dieu a envoyé, jadis, son fils pour le rachat ; preuve qu'il ne veut pas que la race des hommes, laissée à elle-même, périsse dans la violence et le péché. Les disputes se résoudront dans la paix. Les sages, à commencer par les sages de l'antiquité, n'ont élevé à ce sujet aucun doute. Les plus vieilles

traditions leur ont appris les modalités ordinaires de l'intervention divine : quand les choses sont au pire, Dieu détache, de la troupe céleste, un messager, un *missus* qui, sous la forme humaine, vient remettre en règle ce qui est déréglé, en ordre ce qui est désordonné.

L'« émanation divine » que la scholastique, répétant la leçon d'Aristote, appelle l'« intellect actif », c'est la pensée suprême confiée à un être exceptionnel qui apparaît pour un temps donné et pour une tâche déterminée; c'est du *missus* qu'il est écrit : « Un homme isolé se présentera hardiment avec son bâton devant un grand Roi pour délivrer une nation de l'esclavage. » Il s'agit ici de Moïse. Mais le fait s'est renouvelé à chaque tournant décisif de l'histoire. Les foules malades ne se guérissent que par l'universel guérisseur. Quand il s'agit de sauver le monde, la Providence va droit au but; elle agit par les voies les plus simples. Même, il est arrivé, une fois, que, jugeant les choses au plus mal, Dieu, pour le remède des âmes, a envoyé son propre Fils; le *missus* fut le *Messie*. Émanation divine, Logos, Face de Dieu, tel est le secours envoyé, selon les cas, à l'humanité pour la tirer de sa misère avérée. Et ainsi la faute d'Adam a été rachetée, ainsi l'erreur millénaire a été redressée.

Aux temps de Tibère-César, cette sagesse antique, tant vantée et vers laquelle les hommes de la Renaissance, tout fiers de leur nouvelle science, tournaient les yeux, en était à la faillite. La philosophie des Socrate et des Platon était tombée à la plate sophistique des Alexandrins, l'art de Phidias s'acheminait vers le byzantinisme, la gloire d'Alexandre et le triomphe de Rome glissaient vers le règne de Caligula, en attendant celui d'Héliogabale. Nul doute! L'antiquité avait fait fausse route; elle nourrissait, dans son sein, une plaie mortelle, l'esclavage, et ne s'en doutait même pas; elle méprisait le travail, laissait pourrir les pauvres et les lépreux sans nulle idée de charité; l'idéal des foules était *panem et circenses*; elles ignoraient que la loi morale dépend de Dieu, créateur de l'ordre; l'humanité avait sali la notion même du divin, et s'était précipitée dans le dévergondage des religions helléniques, égyptiennes, asiatiques, qu'elle dégoûtaient d'elle-même et de ce qu'elle appelait une « sentine de dieux ».

La décadence romaine, se prêtant d'avance et spontanément



à l'invasion des Barbares, était encore une apparence, si on la compare au désordre de l'Asie, et à la queue infecte des Ptolémaïdes, des Séleucides, des Arsacides et des Hérodes, promenant à travers le proche Orient la guerre, le massacre, le pillage, le stupre domestique et public. Tout ce qui avait forme de société humaine était entré en déliquescence et promis à une prochaine pourriture.

C'est alors que la grande mission s'était accomplie et que la parole nouvelle était tombée du haut de la Croix. L'humanité sans mérites recut le salut de la main divine opérant elle-même et la relevant dans un mouvement d'inexprimable charité.

Et depuis, au cours des siècles, est-ce que cette pitié secourable ne s'était pas manifestée avec une persévérance plus énergique que la persévérance de l'erreur ou du malheur? Saint Loup et sainte Geneviève sauvant Troyes et Paris des fureurs d'Attila, saint Rémy convertissant Clovis, saint Louis, modèle de toutes les vertus sur le trône de France, ce sont là d'illustres exemples. Et pour chacune de ces « missions », l'homme de Dieu n'agit que par sa présence, sa survenue individuelle. Il se présente un bâton à la main, il arrache l'humanité à l'esclavage. Dans les temps du grand schisme et de la secousse universelle qui ébranle l'unité européenne, les mêmes apparitions n'ont pas manqué. Jamais la Providence de Dieu ne s'est manifestée par une pareille prodigalité de sauveurs : saint François d'Assise bafoue la richesse mondaine et se fait un manteau d'honneur de la pauvreté; sainte Catherine de Sienne panse les plaies du Christ et son commandement ramène, de gré ou de force, la papauté à Rome; du fond de la Suède, sainte Brigitte rétablit l'unité catholique et le Nord rachète, d'avance, son futur abandon.

Et maintenant, c'est Jeanne d'Arc! A celle-ci, une autre tâche est réservée; il lui appartient de sauver la France. Le salut de la France décidera, non seulement du sort d'un peuple, mais du sort de la paix.

CAR, telle est la face nouvelle du problème, et que les événements qui ont frappé si cruellement notre âge nous ont révélée. Il est de volonté divine que les nations, une fois formées, se perpétuent; il est de volonté divine que celles qui ont été abolies par les maléfices de la politique, renaissent; il est de

volonté divine que la guerre aboutisse à la paix; car le permanent domine l'accident, la justice domine l'injustice; telle est la loi de la survie de l'humanité. Pas de corps sans les membres, pas d'équilibre sans proportions, pas de société sans liberté. Quand les passions humaines se sont laissé emporter à un excès d'erreur, la loi violée se venge par des maux indicibles; mais elle les guérit elle-même par son autre face, la charité; de l'impuissance et du remords vient le redressement.

Il était de dessein providentiel que la France fût sauvée, non seulement parce que la France est une des étoiles de la constellation qui éclaire le monde, mais parce que, dans le trouble de l'esprit et le trouble du cœur qui accablaient l'Europe, la clarté française était indispensable pour débrouiller, la force française indispensable pour libérer. Sauf du royaume de France, le salut ne pouvait venir de nulle part. L'Allemagne était divisée, l'Italie était défaite, l'Espagne n'était pas faite, tout l'Orient chavirait; quelques héros luttèrent sur les boulevards de la chrétienté; et c'est à cette heure désespérée que les deux royaumes d'Occident, les royaumes des croisades, se tenaient à la gorge. De toute évidence, il fallait que l'Europe se refit en grande hâte; et elle ne pouvait se refaire qu'autour du noyau France.

Et il y avait une nécessité plus haute encore, c'est que la paix régnât. Or, la paix ne pouvait être obtenue que par la justice, par la sagesse mutuelle des deux peuples qui se battaient depuis cent ans pour des prétentions familiales et pour la folie des princes dont les peuples pâtissaient. L'Angleterre avait reçu dans son île, depuis que Guillaume le Conquérant lui avait apporté l'ordre normand, les germes du grand empire qui devait un jour être le semeur de la civilisation dans l'Univers. Que faisait l'Angleterre en France? Que s'attardait-elle à des conquêtes injustes et de réalisation impossible? Et voilà, précisément, ce que Jeanne venait lui déclarer de par Dieu et c'est ce qu'elle disait lumineusement dans la fameuse lettre au Roi des Anglais, *lettre qui est toute la mission*: « Rendés à la Pucelle, cy envoyée de par Dieu le Roy du Ciel, les clefs de toutes les bonnes villes que vous avez prises et violées en France. Elle est cy venue de par Dieu le Roy du Ciel, pour réclamer le sang royal; elle est toute preste de faire paix, si vous lui vollés faire rayson, par ainssi que la France vous mettés jus et paiés

de ce que vous l'avez tenu, ... Et n'aiés point en vostre opinion que vous ne tenrés mie le royaulme de France de Dieu le Roy du Ciel, fils de Sainte Marie, ains le tendra le roy Charles, vray héritier : quar Dieu le Roy du Ciel le vieult ainssi et luy est révélé par la Pucelle... »

Est-ce clair ? La mission est-elle assez nettement définie par celle qui l'a reçue ? Et comment le règne de Dieu, c'est-à-dire la paix, s'établirait-il si l'œuvre de justice n'était consommée, y fallût-il la force ? Comment, entre les deux ennemis héréditaires, la conciliation se ferait-elle si, après cette tentative de cent ans, il n'était pas avéré, par un arbitrage supérieur, que l'ahan des armes n'y peut suffire et qu'il y faut la reconnaissance du droit ?

Puisque, après tant de reprises sans succès, la violence des passions n'aboutit pas, qu'elle égare les peuples et les princes, la volonté suprême intervient par son émissaire, et fait connaître sa décision. La décision de Dieu, transmise par Jeanne, est telle : vous évacuerez, bon gré, mal gré, le royaume de France et la paix s'ensuivra pour que l'unité soit refaite et l'ordre rétabli. Comme l'intuition créatrice de l'enfant héroïque nous emporte haut et loin ! Elle désenlace, de ses doigts de femme, deux pays dans leur étreinte mortelle pour qu'ils s'en aillent, chacun à sa tâche... Les docteurs de Sorbonne, que voulez-vous qu'ils comprissent à tout cela, avec leur suffisance pédantesque ? Ils ne pouvaient apporter à la mission qu'une confirmation, le martyre.

Jeanne d'Arc n'est pas une fille de guerre, c'est une fille de paix ; elle porte dans ses mains la couronne, mais aussi la branche d'olivier. C'est la première chose qu'elle dit au roi d'Angleterre. Et, en des termes plus pressants encore, c'est ce qu'elle dit au duc de Bourgogne, qui a renié le sang de France en sa fourbe ambitieuse : elle le conjure, dans sa lettre du 17 juillet : « que le Roi de France et vous faisiez longue paix qui dure longuement ; pardonnez l'un à l'autre de bon cœur entièrement, ainsy que doivent faire loyaux chrétiens ; et s'il vous plaist à guerroyer, si allez sur les Sarrasins ». Et elle le supplie « à mains jointes » d'entendre sa requête et son conseil. Plus tard, cette héroïne, cette guerrière, puisqu'on lui a refusé la paix, cette victorieuse dit encore, avec toute vérité, au procès : « Je n'ai jamais versé le sang. »

Ce qu'elle veut donc, c'est la paix, ce à quoi elle travaille par ordre supérieur, c'est à la paix, et, puisqu'ainsi plaît à la volonté divine, ce qu'elle obtiendra, c'est la paix. Les Anglais devront quitter la terre de France : au moment même où Jeanne périt sur le bûcher, la politique des trêves, prélude de la paix définitive, l'emporte et, si les conseillers de Henri font la faute de ne pas y adhérer, c'est pour que la lutte reprise les bote hors par force, et qu'il ne leur reste plus que Calais, — c'est-à-dire rien.

Ainsi, l'esprit de paix, l'esprit d'union aura réglé, même par les conseils et par les armes, ce dissentiment mortel entre les deux grands acteurs du drame européen ; et un jour viendra où une union plus complète et les œuvres communes supérieures leur deviendront possibles par une union plus étroite encore. Il est bon qu'ils aient mesuré leurs armes pour qu'ils apprennent, l'un et l'autre, l'inutilité de leurs discordes, et l'impuissance de la puissance ; un jour viendra où la justice immanente pénétrera les esprits de sa lumière et où les ennemis héréditaires s'apercevront qu'ils sont frères ; car des retentissements imprévus sont la suite, à l'infini, des grandes décisions de l'histoire : chacun des deux grands peuples s'en étant allé à sa besogne propre de par le monde, le dessein providentiel se sera accompli.

Il y a quatorze ans, au Chemin des Dames, chemin qui vient de Corbeny, je pus dire au premier jeune officier anglais que j'y rencontraï : « Voilà cinq cents ans que je vous attendais » ! Quatre ans après, j'ai vu l'armée anglaise délivrer Beaurevoir, ce Beaurevoir où Jeanne, après la capture de Compiègne, avait été enfermée. Demain, ce Calais qu'une fausse politique prétendait garder comme un lieu de débarquement, deviendra la tête de ligne de la voie souterraine qui fera, de la France et de l'Angleterre, une seule et même presque île européenne, protectrice de la paix du monde.

Tout cela, c'est, dans une courte journée de cinq siècles, l'œuvre sublime de Jeanne d'Arc. Le mandat héroïque, s'accomplissant indéfiniment, la montre ordonnatrice et pacificatrice. Aux cœurs sincères de sentir le caractère divin de sa « mission » !

GABRIEL HANOTAUX.

---

## LETTRES INÉDITES

DE

### DIDEROT A SOPHIE VOLLAND

---

#### ON POSSÈDE ENFIN LES MANUSCRITS DE DIDEROT

L'établissement du texte des œuvres de Diderot, au double point de vue de l'authenticité de ces œuvres elles-mêmes, et de la chronologie des copies manuscrites, pose un problème des plus complexes. Il n'est peut-être pas d'écrivain au monde qui, à cet égard, impose une plus lourde tâche. Lui-même a négligé de mettre au jour une grande partie de son œuvre. Depuis sa mort, elle a été le plus souvent publiée d'une façon inexacte, incomplète ou même furtive.

Le principal coupable est sans doute Diderot lui-même. Son indéniable insouciance à l'égard de ses écrits tenait en quelque sorte à la nature de son génie. Le protéisme de son esprit devait apparaître dans son œuvre. « Quand je me rappelle le souvenir de Diderot, écrit Meister, l'immense variété de ses idées, l'étonnante multiplicité de ses connaissances, l'élan rapide, la chaleur, le tumulte impétueux de son imagination, tout le charme et tout le désordre de ses entretiens, j'ose comparer son âme à la nature, telle qu'il la voyait lui-même, riche, fertile, abondante en germes de toute espèce, douce et sauvage, simple et majestueuse, mais sans aucun principe dominant, sans maître et sans Dieu. » Diderot appartient à la lignée des écrivains qui parlent sans cesse leur pensée, et qui redoutent les « formes » devant lesquelles « la vie disparaît ». De là sa

prédilection pour l'esquisse et le peu d'importance qu'il attache à la destinée de ses œuvres.

C'est ainsi qu'il n'eut aucune part aux trois éditions qui parurent de son vivant (1). Il ne se donna même pas la peine de protester contre l'hétérogénéité de ces éditions qui contenaient des écrits très médiocres d'auteurs autres que lui. Quelques années après leur publication, à l'un de ses amis qui l'en avertissait, il répondit par un « grand éclat de rire » (2).

Ses œuvres les plus caractéristiques, les plus achevées, n'ont pas été publiées de son vivant. *La Religieuse*, *Jacques le Fataliste*, *le Rêve de d'Alembert*, *le Paradoxe sur le Comédien*, le *Supplément au voyage de Bougainville*, les *Salons*, et même son chef-d'œuvre *le Neveu de Rameau*, ne parurent que longtemps après sa mort. Elles subirent des sorts divers.

On sait qu'en 1785, M<sup>me</sup> de Vandeul, fille de Diderot, envoya à Catherine II, avec la bibliothèque de son père, une copie de ses œuvres. Mais elle conserva par devers elle les manuscrits originaux qu'elle possédait, et des copies très nombreuses. Or c'est à Saint-Petersbourg qu'à plusieurs reprises vinrent puiser les chercheurs d'« inédits » de Diderot. La première édition du *Neveu de Rameau* n'eut pas d'autre source. C'est en effet l'ami de jeunesse de Goethe, Maximilien Klinger, qui, grâce à la haute situation qu'il occupait dans l'enseignement public en Russie, put, vers 1798, se procurer une copie du *Neveu de Rameau*, qui parut pour la première fois en Allemagne dans une traduction de Goethe, et dont l'éditeur eut soin de cacher l'origine.

Une vingtaine d'années plus tard, un Français établi en Russie, A. Jeudy-Dugour (3), procéda de même. Nous savons, en effet (4), que ce dernier en 1829 vendit des

(1) *Œuvres philosophiques* en 6 tomes, Amsterdam, 1772, *Collection complète des œuvres philosophiques, littéraires et dramatiques*, en 3 tomes, Londres, 1773. La 3<sup>e</sup> édition, publiée à Amsterdam, est de 1773.

(2) Barbier, cité dans l'édition Brière.

(3) Arrivé comme émigrant, il devint professeur et bibliothécaire à Charkov, se fit naturaliser, changea son nom contre celui de Gourouff, et fut enfin nommé professeur et recteur de l'Université à Saint-Petersbourg.

(4) Cf. Fragment d'une lettre publiée par Tournoux, Diderot, *Œuvres* (éd. Assézat), XVIII, p. 354.



manuscrits de Diderot à l'éditeur Paulin qui les utilisa pour son édition en quatre volumes (1) : *Mémoires, correspondance et ouvrages inédits de Diderot, publiés d'après les manuscrits confiés en mourant par l'auteur à Grimm*. Ce titre sensationnel, — puisque l'on croyait à juste raison dispersés ou même perdus les papiers de Grimm (2), — n'avait d'autre but que de dissimuler de nouveau la provenance des manuscrits. L'édition contenait le *Paradoxe sur le Comédien*, les *Lettres à Sophie Volland*, une partie des *Lettres à Falconet*, les *Voyages*, la *Promenade du Sceptique*, le *Rêve de d'Alembert*. Or, sauf pour la *Promenade du Sceptique* où l'éditeur nous le donne lui-même qu'il reproduit le texte d'une copie possédée antérieurement par Naigeon, toutes ces œuvres sont transcrites d'après les copies de Saint-Petersbourg.

Un nouvel emprunt à cette collection fut fait vingt ans plus tard par un jeune journaliste français, Léon Godard, qui put y puiser presque tout ce qui n'avait point encore été publié. Ces copies servirent à compléter l'édition Garnier.

Pour la partie des œuvres de Diderot qui nous occupe aujourd'hui, les *Lettres à Sophie Volland*, il importe de rappeler que cette édition ne fit que reproduire celle de Paulin. Cette dernière n'avait point été établie d'après les manuscrits originaux, mais d'après la copie de Saint-Petersbourg. Maurice Tourneux, qui s'était rendu en Russie, a pu revoir cette copie, et conclut ainsi : « J'ai collationné attentivement ce texte d'après celui que j'avais donné en 1876 d'après l'édition Taschereau (3), et j'ai relevé un certain nombre de corrections de détail ; j'y ai noté quelques mots en marge ou en interlignes de la main de M<sup>me</sup> de Vandeul, mais j'ai pu me confirmer aussi dans cette supposition qu'il y avait diverses interpolations ou erreurs de dates. Ces imperfections ne disparaîtront que le jour où les originaux, s'ils existent encore, échapperont aux mains insoucieuses ou jalouses qui les détiennent (4). »

(1) 1830-34.

(2) Et parmi ceux-ci le legs que Diderot lui avait fait de la minute de certaines de ses œuvres. Ajoutons ici que Grimm avait certainement eu sous les yeux une copie des *Lettres à Sophie Volland* ; il en donna trois passages dans sa *Correspondance*.

(3) C'est Taschereau qui avait été chargé de surveiller l'impression des *Lettres à Sophie Volland* pour l'édition des *Mémoires*.

(4) *Archives des Missions scientifiques*, 3<sup>e</sup> série, t. XII, 1885.



Or, aujourd'hui, les archives du château d'Orquevaux, livrent, grâce à l'autorisation qui nous a été aimablement accordée par leur possesseur, M. le baron Le Vavas seur, descendant de Diderot, le « petit trésor » (1) rassemblé par M<sup>me</sup> de Vandeu l. Il se révèle plus riche que la collection russe. Outre de nombreux manuscrits originaux, dont plusieurs inédits, le fonds dont nous commençons la publication renferme cinquante volumes in-4<sup>e</sup> de copies de l'époque. Ces copies sont de mains différentes; certaines ont été corrigées par Diderot lui-même, certaines sont de la main de M<sup>me</sup> de Vandeu l ou de son mari. Enfin ces archives nous donnent les manuscrits originaux si longtemps attendus des *Lettres de Diderot à Sophie Volland*.

Malheureusement celles-ci ont subi une mutilation irréparable. M<sup>me</sup> de Vandeu l prit soin de les numérot er, et l'avant-dernière porte le numéro 552 (2). Or, il n'en subsiste que 187. Ce nombre est déjà bien supérieur à celui des lettres déjà publiées, qui n'était que de 137 (3). Plus du quart de la correspondance qui existe encore est inédit et le texte des lettres pourra être publié pour la première fois d'une façon intégrale et d'après les manuscrits originaux, précisé (4) et complété en de nombreux passages. L'établissement du texte des *Lettres à Sophie Volland* sera sans doute acquise de façon à peu près définitive. Il semble certain en effet que ce qui manque ne sera malheureusement pas retrouvé.

La collection des copies comprend trois volumes consacrés aux *Lettres à Sophie Volland*. Cette copie, qui constitue un très curieux document (5), contient l'*Avertissement* suivant (6) :

*Cette correspondance est incomplète, parce que Diderot a*

(1) C'est ainsi que M<sup>me</sup> de Vandeu l appelait la collection des manuscrits de son père conservée par elle.

(2) Quelques-unes, la dernière en particulier, n'ont point de numéro. Sur la copie dont nous parlons plus loin, elle porte le numéro 553.

(3) Les éditions antérieures portent en réalité 139 lettres, mais à deux reprises il y a eu dichotomie d'une lettre unique.

(4) Notamment pour les noms propres, en général omis ou changés intentionnellement.

(5) Il existe en outre des extraits non datés de lettres détruites.

(6) Cet *Avertissement* en plusieurs endroits comporte quelques corrections de la main du mari de M<sup>me</sup> de Vandeu l, qui a modifié divers passages des trois volumes.

rendu à M<sup>lle</sup> Voland (sic) les lettres qu'il en avait reçues et que M<sup>lle</sup> Voland a brûlé une partie de celles de M. Diderot. Comme l'on avait eu l'attention de numéroter toutes les lettres dans l'ordre de leur réception, il est aisé de connaître le nombre de celles qui manquent, et le temps à peu près où elles ont été écrites. La copie qu'on va lire ne renferme que les lettres et fragments laissés par M<sup>lle</sup> Voland à une de ses amies qui en a fait le sacrifice à la fille de M. Diderot.

La numérotation des manuscrits et celle de la copie coïncident, sauf exception. Les cinquante lettres inédites du manuscrit se retrouvent dans la copie. En note de la première lettre, qui accidentellement n'est pas numérotée sur le manuscrit, et qui porte ici le numéro 133, nous lisons : « les cent trente-quatre premières lettres sont perdues ». Les autres pertes sont également à peu près toutes indiquées. C'est donc au xviii<sup>e</sup> siècle que fut brûlée la plus grande partie de ces lettres, et, si l'on en croit l'*Avertissement*, il faut accuser M<sup>lle</sup> Volland de cette destruction. Mais il a existé encore d'autres mutilations. Nous supposons provisoirement qu'elles sont dues à M<sup>me</sup> de Vandeuil ou à son mari.

D'après les Lettres, nous calculons que Diderot avait quarante-deux ans lorsqu'il fit la connaissance de Sophie Volland qui devait avoir alors trente-trois ans. Leurs relations commencèrent vers 1753 ou 1756. La correspondance que nous possédons ne s'étend que de 1759 à 1774, année où Diderot revient de Russie. La première lettre étant datée du 40 mai 1759, au moins trois années de correspondance sont perdues.

Les cent trente-quatre premières lettres qui nous font défaut étaient sans doute pleines des premiers élans de la passion. Quant aux passages élagués dans les éditions publiées jusqu'à ce jour, nous sommes maintenant à même de les rétablir d'après les manuscrits. Ils avaient été omis ou modifiés pour des raisons de convenance ou par le pieux désir qu'avait M<sup>me</sup> de Vandeuil de jeter un voile sur les querelles de son père avec sa mère, et sur les accents passionnés à l'adresse de Sophie Volland.

Nous donnons ici quelques-unes des plus intéressantes parmi les lettres inédites que nous avons la bonne fortune de verser à ce long roman d'amour.

ANDRÉ BABELON.

LETTRES A M<sup>lle</sup> VOLLAND

(1759-1766)

Diderot fut à maintes reprises l'hôte du baron d'Holbach, le « maître d'hôtel de la philosophie », entouré, soit à Paris rue Royale Saint-Roch, soit dans son château de Grandval, d'une sympathie enthousiaste et sincère. D'Holbach avait épousé en 1756 sa belle-sœur Charlotte-Suzanne. C'était surtout M<sup>me</sup> d'Aine, belle-mère du baron, femme d'un maître des requêtes, qui donnait le ton dans ce milieu, par ses impertinences, ses saillies les plus osées, sa tenue même.

On verra par cette lettre et par les suivantes, en quels termes Diderot s'exprimait sur l'amphitryon et son entourage. M<sup>me</sup> de Vandeuil, qui longtemps après la mort de son père, resta liée avec la famille d'Holbach, ne s'était pas souciée de livrer à la publicité le portrait, peu flatteur qui y est tracé du baron allemand.

Au Grandval (1), le 1<sup>er</sup> novembre 1759.

Concevez-vous, mon amie, comment celui qui a le cœur excellent, l'esprit bon, à qui on ne peut sans injustice refuser aucune des qualités essentielles, et dont on remarque la bienfaisance et la générosité dans toutes les grandes occasions, se détermine de but en blanc à rendre la vie fâcheuse à sa belle-mère, à sa femme, à ses amis, à ses domestiques, à tout ce qui l'environne? Comment se fait-il qu'on ait alternativement le procédé délicat et grossier? Qu'on déteste l'homme et qu'on éprouve du plaisir à soulager sa misère? Qu'on paraisse n'avoir dans la tête aucun principe arrêté, et qu'on montre quelquefois le discernement le plus fin et le plus sûr dans les choses de goût, et le tact le plus exquis dans celles de sentiment? Qu'un propos dur et révoltant soit immédiatement précédé ou suivi d'un discours honnête et doux? Qu'on fasse dans un moment le charme de la société par de la gaieté et de l'originalité, et que dans un autre on en soit le fléau par une humeur insup-

*Copyright by André Babelon, 1929.*

(1) Le Grandval, château situé sur la commune de Sussy (arrondissement de Boissy-Saint-Léger), propriété du baron d'Holbach, plus exactement de sa belle-mère M<sup>me</sup> d'Aine.

portable ? Tel est notre pauvre baron (1). Je le crois perdu sans ressource. Ses mauvais moments étaient à peu près compensés par les bons ; mais les premiers commencent à l'emporter de beaucoup. Je crains qu'incessamment tout le monde ne s'éloigne de lui et qu'il ne reste seul ; avec moi, s'entend. J'y ai pensé et mon parti est pris. J'aimerais mieux souffrir que de m'exposer au soupçon d'ingratitude. Les ruptures font toujours un mauvais effet dans le monde ; et puis l'inconvénient des services acceptés, c'est qu'avec une âme bien née, on ne sait jamais quand on est quitte à quitte.

Que faire de cet homme-là ? Il y a huit jours qu'il n'est plus malade et qu'il s'amuse à en exercer les privilèges, c'est-à-dire qu'il se plaint sans avoir de mal, qu'il brusque, qu'il boude, qu'il veut et ne veut pas manger, être et n'être pas seul, qu'il rebute si on le prévient, et qu'il gronde si on ne le prévient pas. Le père Hoop (2), qui est le meilleur homme du monde, en est excédé. Nous attendons tous les deux la fin de notre esclavage. D'une ou d'autre façon, il finira pour moi le lendemain des fêtes. L'Écossais en aura, lui, pour jusqu'après la Saint-Martin. Si j'avais pu honnêtement me séparer de M<sup>me</sup> d'Aine, j'aurais été faire la Toussaint à Paris. Damilaville (3) m'y appelait. Mais M<sup>me</sup> d'Aine n'est pas une femme qu'on plante là comme on veut. On lui doit trop. J'aurais pu me faire écrire de Paris ou par les libraires ou par le chevalier de Jaucourt (4) ; on n'aurait point eu à se plaindre de moi ; mais suffit-il de contenter les autres en les trompant ?

Je vous défie d'imaginer une maîtresse de maison qui exige moins de ses hôtes que M<sup>me</sup> d'Aine et qui s'occupe davantage de leur bien-être et de leur amusement. Toute la journée se passe en attentions. Avez-vous montré de l'appétit pour un mets ? Le lendemain vous l'avez, et ainsi du reste. Elle

(1) Le baron d'Holbach.

(2) Chirurgien écossais.

(3) Damilaville (Etienne-Noël), directeur du XX<sup>e</sup> à Paris, collaborateur à l'*Encyclopédie*. Il se servait du cachet du contrôleur général pour faire parvenir en franchise les lettres de ses amis. Afin d'éviter les orages domestiques Diderot se faisait adresser à son bureau, quai des Miramiones, les lettres de Sophie.

(4) Chevalier de Jaucourt (1704-1779), collaborateur à l'*Encyclopédie*, qui, après la retraite de d'Alembert, redoubla d'activité pour la rédaction des dix derniers volumes.

joue sans aimer le jeu ; elle se promène sans aimer la promenade ; elle aime à jaser et elle se tait quand nous lisons. Et puis elle a je ne sais quelle force de gaieté baroque et franche qui nous défraie depuis le matin jusqu'au soir. Soit qu'elle dise de son confesseur, d'elle-même, de son fils, de ses femmes, de ses voisines, de ses chats, de ses chiens, elle est excellente. Elle jette toujours à travers notre philosophie quelques mots saugrenus qui l'égaient. Malgré l'humeur du baron et la vapeur noire qui s'échappe de lui et qui nous enveloppe, il y a des moments où nous éclatons à être entendus des jardins et où nous allons jusqu'aux larmes. On voit que l'homme maudit en rit dans son fauteuil malgré lui.

Madame d'Holbach est déjà très bien, mais de jour en jour elle est mieux. Si elle continue à ajouter quelques qualités acquises à ses qualités naturelles, comme elle en a le projet, elle ne sera plus une femme ordinaire. Elle parle peu, mais bien. Elle a le discernement des caractères à un haut point. Les ridicules les plus petits ne lui échappent point. Elle ferait à son mari une bien mauvaise compagnie de ses mauvaises qualités, et cela sans se compromettre, mais elle n'a garde. Elle a son échelle d'estime et je suis sûr que chacun y est à son vrai point. Elle lit. Elle fait de la musique. Personne n'est plus sensible qu'elle à l'harmonie. Tranquille, elle est d'une figure agréable ; écoutant de la bonne musique, c'est la physionomie la plus intéressante. L'âme la plus belle et la plus douce a passé sur son visage. Le soir nous perdons notre temps au jeu ; elle emploie le sien à s'instruire. La broderie, et les béguins et les autres petits chiffons d'enfants, remplissent la journée. La fureur du travail ne lui permet pas un moment d'oisiveté. Ce mari qui lui a déjà fait passer tant de fâcheuses journées, ne l'a pas encore surprise sans douceur et sans indulgence. Elle a, avec sa sœur que nous regretterons longtemps, une qualité commune, c'est de couvrir de sa robe tous les domestiques et de leur épargner à eux, autant qu'il est en elle, du chagrin, à son mari de la colère et de l'humeur.

Si je ne me tenais à deux mains, je lui dirais : « Comment, mordieu, vous êtes fâché de perdre au jeu, et vous oubliez que le sort vous a envoyé deux fois de suite la vraie compagne de la vie qu'il vous fallait. Vous êtes riche, vous avez de vrais amis ; vous êtes considéré ; vous avez de la santé ; vos enfants



se tournent à bien, et que diable vous faut-il donc ? » Je ne vous parle point du père Hoop, vous le connaissez. Non, chère sœur, je vous réponds de celui-là. Il vous trouvera très aimable, parce qu'on vous trouve telle en proportion du discernement qu'on a ; mais il ne vous aimera pas. Il est si vieux, si vieux, si las de vivre ! Malgré les mauvais temps, nous sommes sortis tous les jours ; le froid, le vent et la pluie nous étaient moins insupportables qu'un foyer maussade.

Le petit bonhomme de la baronne nous est venu voir. Il a l'air doux et fin. Je crains qu'il ne boite un peu. La baronne est bien la meilleure petite mère du monde. Notre gros baron, lui, ne sent rien pour les enfants. Il en est ennuyé avant qu'ils soient venus et après. N'a-t-il pas pris en grippe ma pauvre mademoiselle Anselme, qui est si innocente et si jolie ? (1) Sans les bontés de sa maîtresse, elle serait malheureuse comme les pierres ; et cela pourquoi ? Pour avoir rebuté la tendresse d'un vieux valet de chambre tout pelé et tout rabougri, et désaccordé le clavecin. Il a encore cela de bon, notre baron, c'est qu'après des six à sept ans de service, ses domestiques sont des gueux à rouer.

J'ai été relancé ici par le marquis de Chimène (2) qui a perdu sa mère et qui s'est retiré à Fontenay-sous-Bois. J'ai eu toutes les peines du monde à me dépêtrer de ses invitations aussi opiniâtres qu'honnêtes. Il y a vingt jours que je n'ai entendu parler de M<sup>me</sup> Diderot ni elle de moi. Je me doute pourtant qu'il m'est survenu des affaires, qu'on m'a fait des visites, qu'elle a reçu des papiers et qu'il y a à présent sur ma table une vingtaine de lettres ; mais cela la touche peu apparemment, et je ne lui en sais pas trop mauvais gré. Je me suis un peu catéchisé sur son compte ; encore une promenade avec moi et je réponds que, quoi qu'elle fasse et dise, elle ne m'arrachera pas un mot d'impatience.

Je soupire un peu après l'ami Grimm. C'est celui-là qui a su se conduire avec le baron ! On aurait bien voulu l'entamer ; mais il n'a pas permis au despotisme de le toucher du bout du doigt. Il faut espérer que la Saint-Martin nous ramènera tous à Paris ; sans vous en excepter au moins. Mais est-ce que M. de Fourmont n'a pas encore renvoyé son avis sur le mémoire en

(1) Femme de chambre de M<sup>me</sup> d'Aine.

(2) Ximènes (marquis de), auteur d'une tragédie intitulée *Don Carlos* (1726-1817).

question ? Est-ce que vous n'auriez pas pu lui souffler la nécessité de votre retour, et lui la souffler à votre mère ?

Adieu, ma tendre amie. J'ai bien des souhaits; celui de vous revoir est le premier; à côté, celui de revoir Grimm avant lequel j'aurais mis celui de revoir votre sœur, mais vous m'avez prévenu qu'il n'y fallait pas penser; celui de revenir à mes occupations et de les finir; celui de consommer le marché de ma bibliothèque entamé par M. de Chimène avec M. de Fargès (1); pour tout cela, il faudrait être à Paris, et nous y serons mardi prochain, s'il plaît à Dieu.

Le baron se tue de lire l'histoire qui ne sert qu'à lui gâter l'esprit et à lui aigrir le cœur. Il n'en retient que les atrocités de l'homme et de la nature. Il y apprend à mépriser et à haïr de plus en plus ses semblables. Y rencontre-t-il quelques pages noires à faire trembler ? il a une joie secrète de m'en régaler. Il est sûr que si tout ressemblait à ce qu'il m'en montre, on n'y tiendrait pas. Je ne suis pas violent, eh bien ! je me suis surpris, en parcourant certains règnes, le cœur gonflé de fureur, et jouant du poignard à ravir. Le despotisme, mon amie, est la plus terrible des séductions, on n'y résiste pas. Celui qui peut tout faire impunément, fait beaucoup de mal. Combien je connais d'hommes qui ne s'en doutent guère, mais qui ont une telle violence de caractère, des quarts d'heure d'humeur si injustes, qui souffrent si impatiemment qu'on leur réponde ou qu'on leur résiste, qui traitent leurs subalternes avec tant de hauteur, de dureté et de mépris, qui exercent une si cruelle tyrannie sur tout ce qui leur appartient, que j'ose assurer qu'il ne leur manque qu'un grand théâtre avec le titre et la puissance de schah ou de sultan pour couper des pieds et des mains, faire sauter des têtes, arracher des yeux, et remplir d'actions horribles sous les noms français de tels et tels, les mêmes pages qui les ont faits frémir d'horreur sous les noms asiatiques de Soleyman et de Séfi. Que nous nous connaissons peu, et que la nature qui nous a confinés dans les rangs inférieurs nous a bien servis ! Si Caligula n'eût été que le fils d'un cordonnier de Rome, il n'eût jamais tué que des mouches. Tel eût été Néron, qui s'est dit cent fois : « moi, j'aurais été Trajan ! »

(1) Le Fargès de Polizy. On sait que Diderot, avant de recevoir la proposition que lui fit Catherine II, chercha en vain à vendre sa bibliothèque afin de pouvoir constituer une dot à sa fille.

Nous attendons compagnie. Cela fera peut-être diversion.  
 Bonjour, mon amie. Je vous aime de toute mon âme, et je  
 vous embrasse de tout mon cœur.

DIDEROT.

Tous les souvenirs qui nous ont été conservés sur M<sup>me</sup> d'Holbach, seconde femme du baron, sont unanimes à vanter son charme, sa grâce bienveillante pour les amis de son mari, ses sentiments d'épouse fidèle, et même, — contraste avec sa mère et toute cette société, l'instinctive pudeur qui lui faisait baisser les yeux ou feindre de ne pas entendre aux moments où la conversation devenait trop libre. Mais dans un tel milieu et dans cette atmosphère de commérages, pouvait-elle échapper aux intrigues ? On se servait d'elle pour embrouiller les aventures ou les masquer.

Grimm venait d'écrire dans sa *Correspondance* (15 juin 1762) un article sur l'*Émile*, qui avait déchainé contre Rousseau calvinistes et catholiques. L'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, avait publié contre lui un mandement. L'affaire en était là, mais n'était pas près de se terminer.

Paris, le 18 juillet 1762.

Vous aurez vraisemblablement quelque curiosité de savoir la suite de la désagréable tracasserie qu'on a faite à M<sup>me</sup> d'Épinay auprès du baron et de la baronne. Nous avions espéré qu'en parlant à la femme pour qui le mari n'a point de secret, tout s'éclaircirait. Nous nous sommes trompés. Nous en sommes réduits à des conjectures où nous nous perdons. Il faut que vous sachiez que l'ami Suard (1), tout en badinant autour de la baronne, avait pris un goût très vif pour elle. La baronne s'en est amusée dans les commencements ; mais lorsqu'elle a vu que l'on en était venu à la mélancolie, aux soupirs, aux larmes, elle a cru devoir prendre son sérieux. Il y a même un mot d'elle d'une naïveté, je ne saurais vous dire plaisante ou cruelle. « Si cela continue, disait-elle, comme je n'aime pas voir pleurer, il faudra que je le prie de tourner la tête de l'autre côté. »

Quoique la baronne n'ait certainement fait confidence à personne de la passion de l'ami Suard, il faut bien que quel-

(1) Suard (J.-B. Antoine), littérateur (1732-1817).

qu'un s'en soit aperçu, car il y a une quinzaine de jours qu'il a reçu une lettre anonyme dans laquelle on lui représentait combien il était ridicule à lui d'avoir pris du goût pour une honnête femme attachée à ses devoirs et à son époux, et combien sa conduite était voisine de la trahison, cette femme étant celle d'un homme qui l'avait reçu chez lui, qui l'avait comblé de caresses et d'amitié et qui avait en lui la plus grande confiance. Suard n'eut pas plutôt reçu cette lettre qu'il l'apporta à M<sup>me</sup> d'Holbach. Le dessus était d'une main, et le dedans paraissait être d'une autre. Notez au demeurant que ce Suard est amoureux à lier d'un autre côté, et que de ce côté-là, on paraît avoir la tête tournée de lui. Il est vrai qu'on est en province pour quelque temps; et qu'en amour les absents ont assez coutume d'avoir tort. Et puis voilà de nos gens de bien.

Autre découverte. C'est que le docteur Gatti (1) ayant ordonné à la baronne le lait et le cheval, elle choisit Le Roi (2) pour son écuyer. Voilà donc l'ami Le Roi à ses ordres tous les matins, donnant la main à notre amazone, lui tenant l'étrier et la conduisant tête à tête sur le boulevard, au bois de Boulogne, au Cours, dans les champs, au fond des forêts; lui parlant, la regardant, et l'enivrant d'amour, que c'était une bénédiction. L'amour dans l'ami Le Roi n'est ni timide ni muet. C'est précisément dans la même huitaine que la lettre anonyme fut envoyée à Suard, que M. Le Roi fit sa déclaration en forme à la baronne. Une déclaration mal répondue entraîne nécessairement de la tristesse feinte ou réelle, du dépit, de la colère, des plaintes, des absences, des retours, des reproches, des bouderies, des mots tantôt doux, tantôt aigres, en un mot une infinité d'autres choses qui marquent une passion forte et que l'ami Le Roi connaît à merveille et qu'il fit ou de bonne ou de mauvaise foi, mais avec le plus de vérité qu'il faut, car c'est un homme décent. Notez qu'il attribuait surtout les dédains dont on l'accablait à des rivaux favorisés et que ces rivaux favorisés ne pouvaient être que Grimm ou Suard.

C'est encore dans le même temps que le baron se trouve instruit par un homme qu'il ne nomme point, que M<sup>me</sup> d'Épinay est malheureuse par l'attachement de Grimm pour M<sup>me</sup> d'Hol-

(1) Dr Gatti (Angély), professeur de médecine à Pise.

(2) Le Roy (Ch. Georges), lieutenant des chasses royales, collaborateur à l'*Encyclopédie* (1723-1789).

bach, lui, Grimm, malheureux par la jalousie de M<sup>me</sup> d'Épinay, et qu'on lui met dans la tête que sa réputation et celle de sa femme est compromise.

Suite de tout ceci, c'est que la baronne a cassé son écuyer aux gages; c'est que le baron ne veut plus entendre parler de M<sup>me</sup> d'Épinay; c'est que Grimm s'intrigue ou fait semblant de s'intriguer pour raccommo<sup>der</sup> les choses; c'est qu'il perd les yeux ou du moins qu'il s'en plaint et que le docteur Gatti lui conseille l'exercice et le cheval; c'est que M<sup>me</sup> d'Holbach doit savoir adroitement de son mari qui est celui qui lui a brouillé la cervelle; c'est que l'ami Le Roi reste en attendant chargé du soupçon d'avoir cherché à arrêter la poursuite d'un de ses rivaux, et à éloigner l'autre de la maison; c'est que Grimm en est furieux; c'est qu'il n'y a pas un grain de vérité dans toutes ces âmes-là; qu'il pouvait bien se faire que Le Roi jouât le passionné; que la dame d'Épinay fût lasse de son amoureux et que trompée et craignant qu'il ne devint en effet aveugle, elle cherchât à s'en défaire avant que d'être obligée par décence de le garder; que Grimm n'eût point de mal aux yeux, mais qu'il eût imaginé cette indisposition pour se faire conseiller le cheval, et se promener le soir et le matin avec la baronne. Et qui sait le rôle ténébreux que nos deux Italiens ont joué là dedans? car il est certain que le Gatti aime la baronne à la folie et que le petit abbé (1) lui dit trop souvent qu'il n'en ferme pas l'œil, pour ne pas y penser quelquefois le matin, heure où l'on entre en malice tout naturellement.

Il serait bien important d'avoir cette lettre anonyme; on dit que le style en est de femme; et ces deux écritures différentes rappellent, malgré qu'on en ait, que M<sup>me</sup> de Maux (2) et M<sup>me</sup> d'Épinay ont passé tête à tête deux mois entiers à la campagne. L'une n'aura rien celé à l'autre; elles ont toutes deux la tête tournée à la tracasserie; y a-t-il une extravagance, si extravagante qu'elle soit, qui ne leur soit venue?

Une circonstance qu'il ne faut pas omettre, c'est que la dame d'Épinay joue l'intrépidité, au milieu de ce tumulte, et montre la plus parfaite indifférence sur les sentiments de la

(1) L'abbé Galiani.

(2) Mère de M<sup>me</sup> de Prunevaux. Le conte *les Deux amis de Bourbonne*, passa pour être de cette dernière. La liaison de Diderot avec M<sup>me</sup> de Maux ne commença qu'en 1768.

baronne et l'indignation du mari; c'est qu'après m'avoir juré qu'elle n'avait confié à qui que ce fût sous le ciel les chagrins qu'elle donne à Grimm et qu'il lui rend bien, il ne lui est pas venu dans la tête que je fusse le méchant ou l'indiscret par qui l'éveil a été donné au baron; c'est que Grimm me cache qu'il a l'âme en peine; c'est qu'il a défendu à son amie sous peine d'abandon subit de laisser entrevoir à qui que ce soit ses soupçons et ses jalousies; c'est qu'il me nie à moi et formellement que jamais il y ait eu rien de pareil dans la tête de M<sup>me</sup> d'Épinay. C'est une complication de vérités et de faussetés à laquelle je me perds. Je voudrais bien que vous me fissiez sur cette aventure et sur ses suites vos pronostics. Ceci est vrai gibier de femme. Mais vous n'êtes guère femme.

Au milieu de ces troubles, je suis le seul innocent et le seul en paix. Ah! qu'il est difficile de manquer à la bonne foi sans nuire à son bonheur! Que croyez-vous que ce Suard se dise au fond de son cœur, lorsqu'il pense à l'injure qu'il fait à un ami dont il cherche à séduire la femme, et à une femme charmante qu'il trompe; et qu'il abuse? Est-il possible que les parjures soient heureux? Et ce Le Roi! il n'y a que l'habitude de l'intrigue, de la fausseté, du mensonge, qui puisse le tranquilliser: mais son amour-propre souffre du moins. Je ne vous dis rien de l'état de Grimm, sinon que je le crois incapable de la moindre fausseté; s'il y a dans ce qui précède quelque chose qui ressemble au vice, je le rétracte. Je n'ai pas plus ni moins de confiance dans sa probité que dans la mienne. Dans quel étonnement je tomberais, quel cri je pousserais s'il se trouvait que cet homme, mon idole, etc!... Mais non, on ne trouvera rien de cela...

Je ne vous dis pas un mot de ma santé, parce qu'elle est bonne; et la vôtre? En conscience devriez-vous m'écrire quatre lignes sans m'en parler? Et ce sein, vous laisse-t-il en repos? Et ces chaleurs qui nous accablent, comment les supportez-vous? Un mot sur tout cela, s'il vous plait. J'ai vu ce matin un de vos amis. Je lui ai donné à déjeuner, et il a bu à votre santé. Devinez qui ce peut être.

A propos de la petite querelle littéraire que j'avais eue avec le baron sur Rousseau, Grimm s'est avisé d'examiner son ouvrage de plus près (1), et il m'a dit que j'avais complète-

(1) Il s'agit sans doute de l'*Emile*.



ment raison et qu'il l'avait trouvé bon, partout où il était réellement beau.

Non, mon amie, l'affaire de Rousseau ne se suivra pas. Il a pour lui les dévots. Il doit l'intérêt qu'ils prennent à lui au mal qu'il a dit des philosophes. Comme ils nous haïssent mille fois plus qu'ils n'aiment leur Dieu, peu leur importe qu'il ait traîné le Christ dans la boue, pourvu qu'il ne soit pas des nôtres. Ils espèrent toujours qu'il se convertira; ils ne doutent point qu'un transfuge de notre camp ne doive tôt ou tard passer dans le leur; ou c'est du moins le prétexte dont ils s'enveloppent, pour le protéger sans rougir.

J'en appelle du premier jugement que vous portez de *Paméla* (1), à une seconde lecture. En attendant, je vous préviens que les reproches que vous lui faites, sont précisément ceux que lui ont fait la tourbe des gens de petit goût. Prenez garde qu'il ne s'agit pas de faire une *Paméla* parfaite, mais une *Paméla* vraie; prenez garde que la rusticité de milord ne soit un caractère national; prenez garde... mais il est inutile de multiplier ces prenez garde. Il n'en faut qu'un pour vous mettre sur la voie. Il faut être à Londres, quand on lit cet ouvrage, et n'en pas sortir; comme il faut être à deux mille ans d'ici et sous les murs de Troie, quand on lit Homère; et surtout oublier la formule ridicule ou le petit moule dans lequel on situe tous les romans d'aujourd'hui. Encore un mot auquel je vous demande de rêver en vous promenant, c'est que presque toujours ce qui nuit à la beauté morale, redouble la beauté poétique. On ne fait guère que des tableaux tranquilles et froids avec la vertu; c'est la passion et le vice qui animent les compositions du peintre, du poète et du musicien.

Autre querelle avec Suard et M<sup>me</sup> d'Houdetot sur une estampe de Van Dyck qui représente Bélisaire aveugle, assis contre un arbre, au bord d'un grand chemin, son casque à ses pieds. On voit, d'un côté, quelques femmes charitables qui jettent un liard dans ce casque, et debout devant Bélisaire, de l'autre côté, un grand soldat appuyé sur son épée et qui le regarde; on voit que ce soldat a servi sous lui, et qu'il dit: « Eh bien, le voilà donc cet homme qui nous commandait! O sort! O mortels! etc... » Il est certain que c'est la figure de ce soldat qui

(1) Roman de Richardson paru en 1740.

attache et qu'elle semble faire oublier toutes les autres. Suard et la comtesse disaient que c'était un défaut; moi je prétendais que c'était là précisément ce qui rendait la peinture morale, et que ce soldat faisait mon rôle. Van Dyck a rendu la chose même, et on lui en fait un reproche. Il y a eu bien des choses délicates et subtiles dites pour et contre. Si quand on fait un tableau, on suppose des spectateurs, tout est perdu. Le peintre sort de sa toile, comme l'acteur qui parle au parterre sort de la scène. En supposant qu'il n'y a personne au monde que les personnages du tableau, celui de Van Dyck est sublime; or c'est une supposition qu'il faut toujours faire. Si l'on était à côté du soldat, on aurait sa physionomie, et on ne la remarquerait pas en lui. Le Bélisaire ne fait-il pas l'effet qu'il doit faire? Qu'importe qu'on le perde de vue!

Eh bien, mon amie, qu'en dites-vous? Ai-je assez bavardé? Je vous embrasse de toute mon âme. Et non, non, ne me croyez pas tranquille. Je serai triste jusqu'au moment où vous me parlerez de retour, et que mon cœur frémissa du plaisir prochain de vous revoir.

---

Nous n'avons que des indications très incomplètes et très vagues sur le caractère de Sophie Volland. Grimm, dans une épître, qu'il lui adresse (*Correspondance*, 15 août 1763), s'étonne de sa « passion pour la philosophie ». On verra, dans la lettre que voici, le plaisir qu'avait Diderot à s'entretenir avec elle de questions abstraites et à lui donner de véritables leçons d'esthétique.

A propos de l'affaire Calas, dont il y est question, et pour laquelle parmi tant d'autres Diderot se passionna, on sait l'estime qu'il porta à Voltaire pour son mémoire en faveur de la réhabilitation de Jean Calas. « Je connais cette action que je voudrais avoir faite pour tout ce que je possède; c'est un sublime ouvrage que *Mahomet*: j'aimerais mieux avoir réhabilité la mémoire de Calas », dit-il dans *le Neveu de Rameau*. Le dernier paragraphe explique pourquoi M<sup>me</sup> de Vandeuil a tenu à ne point livrer cette lettre. Elle avait pour sa mère une grande estime: « grondeuse », mais « belle comme un ange, elle en avait la sagesse », dit-elle dans une lettre inédite à Meister.

Judi, Paris, le 16 septembre 1762.

Nous avons arrangé un petit mémoire sur la note que vous m'avez envoyée. Une honnête femme de nos amies l'a transcrit

et il est à présent entre les mains du directeur de la province d'où il passera successivement entre les mains de Gaudet, Damilaville et de Courteille. Vous n'aurez rien à solliciter auprès de l'intendant.

Ce n'est point que je sois un bon avocat, c'est qu'au fond la cause de cette fille est excellente. Ce que vous me dites sur la légitimité des enfants est misérable, et n'est point du tout selon le tour de votre esprit. C'est relativement à la société le plus petit inconvénient de n'avoir pas de parents ; c'est même quelquefois un avantage ; j'aimerais mieux n'avoir point de nom du tout, que de n'être qu'un petit homme et porter un grand nom. Qui est-ce qui s'avise de demander si d'Alembert a un père ou n'en a point ? Si l'on sait par hasard qu'il n'en a point, qui est-ce qui l'en estime moins ? Qui est-ce qui aurait jamais su qu'il était fils de M<sup>me</sup> de Tencin, s'il ne l'avait pas dit lui-même ?

Richardson a fait d'abord *Paméla*. C'est son premier ouvrage. *Clarisse* est le second, et *Grandison* le troisième (1).

Lorsque la traduction de *Paméla* parut, ce drame partagea tous les esprits. D'un côté étaient les hommes les plus éclairés, les plus instruits, du goût le plus sûr et le plus exquis ; de l'autre le peuple des lecteurs. Cela est triste pour vous. J'en suis encore fâché pour vous.

Combien petitement vous voyez le sujet de *Paméla* ! Cela fait pitié. Non, mademoiselle, non ; ce n'est pas l'histoire d'une femme de chambre tracassée par un jeune libertin. C'est le combat de la vertu, de la religion, de l'honnêteté, de la vérité, de la bonté, sans force, sans appui, avilie, s'il est possible qu'elle le soit, dans toutes les circonstances imaginables, par la dépendance, l'abjection, la pauvreté, contre la grandeur, l'opulence, le vice et toutes ses puissances infernales.

Le discours de *Paméla* n'est jamais bas. Celui de son amant l'est à tout moment. Ah ! si l'histoire de cette petite fille, peinte d'après le roman par quelque homme ami de la nature et de la vérité, formait une longue galerie de tableaux, vous n'en sortiriez jamais !

Michel-Ange était dessinateur, peintre, architecte et statuaire. Correct, mais sec dans son dessin ; vigoureux mais sans magie dans sa peinture ; statuaire sublime, architecte de la

(1) Ces deux autres romans de Richardson parurent l'un en 1749, l'autre en 1752.

première classe, du reste homme dur, méchant et jaloux. On l'accuse d'avoir mis en pièces tous les grands morceaux de l'antiquité qui lui sont tombés sous les mains. Il était transporté de fureur contre ceux qui préféraient les anciens aux modernes. Un jour, il exposa en public une statue de Bacchus à laquelle il manquait un bras, comme un monument qu'on venait de tirer de la terre. Les curieux accourent, ils s'exaltaient. Ils s'écrient : « Oh ! que cela est beau ! Quel est celui d'entre nous qui en ferait autant ? Qui est-ce qui restituera à cette figure le bras qui lui manque ? C'est bien dommage qu'il soit perdu. Il faudrait fouiller encore dans l'endroit où le reste a été trouvé ? » Michel Ange qui était présent leur dit : « Non, messieurs, ce n'est pas la peine, le voilà. » Et en effet, il le tenait caché sous son manteau. Il prétendait prouver aux admirateurs de l'antiquité combien leur prévention était ridicule, et il ne réussit qu'à perdre le mérite d'avoir fait son ouvrage ; si tant est qu'il fût le sien, car on lui soutint que ni le Bacchus qu'il montrait, ni le bras n'étaient de lui.

Il méprisait Raphaël, il disait : « Oui, cet homme sait peindre, mais c'est tout ce qu'il sait. » Raphaël répondit à ce mépris par une statue qu'il fit, la seule qu'il ait faite et qui est de toute beauté.

Élie de Beaumont, avocat au Parlement, vient de faire un mémoire pour la famille des Calas (1). Il est imprimé. Je l'ai lu. Incessamment vous en jugerez. Un autre avocat appelé Mariette (2) a fait pour les mêmes, une requête en cassation au Conseil.

Les deux avocats ont travaillé gratuitement ; l'imprimeur imprime gratuitement, et le colporteur vendra gratuitement. Ce qui reviendra de la vente de ces ouvrages, les frais prélevés, sera pour la pauvre veuve.

Notre amie, M<sup>me</sup> Le Breton (3), s'est conduite bien indécement, bien basement, dans cette affaire-là. Elle a couru chez les avocats pour obtenir les mémoires. Elle a fait deux indignités à la fois, l'une de les enlever à un colporteur à qui ils

(1) *Mémoire à consulter et consultation pour la dame Anne-Rose Cabibel veuve Calas et ses enfants*. Paris, 23 août 1762. De l'impr. Le Breton. Signé : Élie de Beaumont (et 15 autres avocats). Cf. Coquerel, *Juan Calas et sa famille*, 1858.

(2) Avocat aux Conseils.

(3) Femme de Le Breton, l'imprimeur de l'*Encyclopédie*.

allaient de droit ; l'autre d'en avoir voulu faire son profit ; ce qui serait arrivé, si je n'avais pas eu le courage de lui dire à table, à sa table, que de priver la veuve Calas de ce petit secours, c'était prendre la coupe des juges qui l'avaient condamnée et dépouillée, et boire avec eux le sang de l'innocent répandu sous une roue. Cette image la fit frissonner. Elle rougit d'être au-dessous d'un colporteur, et se détermina à ne pas faire une infamie. Cependant cette femme-là même est bienfaisante ; elle répand les secours à pleines mains ; elle soutient toute sa famille pauvre ; elle donne du pain à des malheureux qui en manquent et qui sont autour d'elle. Arrangez-moi cela avec ce que je viens de vous dire qu'une tête bien faite est une chose rare ; conservez bien celle que vous avez reçue, mes amies.

Me voilà libre pour une quinzaine. Le baron est allé à Vorrey voir Helvétius (1), à ce qu'il dit ; mais c'est lire son ouvrage au seul homme de sa connaissance à qui il lui restait de le lire. M<sup>me</sup> d'Holbach est au Grandval chez sa belle-mère.

On est toujours malade ici (2). S'il y avait dans un hôpital deux malades comme celle-là, et qu'on les voulût garder, il en faudrait chasser tous les autres. Dans sa mauvaise humeur, elle dit à son enfant (3) des choses, cela ne se peut répéter et cela me tue. En vérité, si cette enfant était enlevée par quelque maladie violente, je ne sais si je la regretterais. Il vaudrait mieux qu'elle fût morte, que d'être abandonnée à la merci de cette mère-là.

---

La journée de Diderot ! Harcelé par toutes les tâches, pris entre les exigences de Grimm pour sa *Correspondance*, celles de Le Breton pour l'*Encyclopédie*, et l'éducation de sa fille, qu'il tient à ne point négliger, on devine quelle activité il devait déployer. Voici, racontée par lui-même, cette journée si terrible.

Ici, une fâcheuse affaire. M. de Salignac, beau-frère de Sophie Volland, receveur des finances, venait de faire une banqueroute frauduleuse à la suite de laquelle il disparut, mais où il manqua entraîner plusieurs de ses amis et la famille Volland. Diderot s'employa de tout son zèle à réparer les désastres de l'affaire, et aida le

(1) Voré, résidence d'Helvétius, surtout après son mariage.

(2) Il s'agit de M<sup>me</sup> Diderot.

(3) Sa fille Angélique, plus tard M<sup>me</sup> de Vandoul.

fils de M<sup>me</sup> de Salignac, Vallet de Fayolle, dont il est question plus loin, à partir pour Cayenne afin d'y chercher fortune.

Une excursion à Maisons-Laffite nous vaut la description du célèbre château construit au xvi<sup>e</sup> siècle par Mansard pour René de Longueil, surintendant des finances, et qui, depuis 1731, à la mort du dernier marquis de Maisons, était passé à la marquise de Belleforière, puis à son petit-fils le marquis de Soyecourt dont nous parle la lettre suivante :

Le jeudi, Paris, 15 octobre 1762.

Voici comment ma journée se passe, et vous allez voir qu'elle n'est guère moins pénible que la vôtre. Ma tête s'est échauffée sur une question importante qui me tyrannise. Elle me suit dans les rues. Elle me rend distrait en société. Elle m'interrompt dans mes occupations les plus essentielles. Elle m'ôte le sommeil pendant la nuit. Vous souvenez-vous de la farce de Pathelin ? Je ressemble trait pour trait à M. Guillaume qui brouille sans cesse dans son plaidoyer son drap et ses moutons. Ma question c'est mon drap. Le reste est moutons pour moi. Quand on me parle de moutons, j'en parle aussi ; mais je n'en saurais parler un peu de temps que mon drap ne vienne se fourrer à travers. La matinée, je suis donc à mon drap ; je garde la maison ; j'élève l'enfant ; je soigne la mère, quand le domestique est absent ; au milieu de cela, s'ébauche une feuille pour Grimm.

J'en ai fait deux charmantes, l'une sur la peinture, l'autre sur la religion. La première est partie, ainsi vous ne la verrez pas. Je vous enverrai la seconde. J'oubliais de vous dire que cette maudite question me donne des *souleurs* continuelles ; il me semble toujours que je me suis trompé en quelque endroit. J'ai des doutes sur les propositions les plus claires ; d'un instant à l'autre tout me semble détruit, ou refait, et me voilà revenu de mes moutons à mon drap. Mais ce terme *souleurs* qui signifie dans notre patois langrois ce serrement d'âme qu'on éprouve subitement par quelque terreur panique, est-il ou n'est-il pas français ? Français ou non, peu m'importe, il dit bien ce que je veux dire.

Je dîne chez moi entre une heure et deux. A trois heures, je suis chez Le Breton. J'y travaille jusqu'à sept, sept et demie. Mon ouvrage fait ou non, je me hâte de déloger. Je ne veux



pas que ces gens-là m'invitent à souper, parce que j'ai juré que je n'y mangerais plus, pour une raison que je vous dirai mais qui ne vaut pas la peine d'être écrite. Elle revient à ce qu'ils sont avares, et qu'ils mettent trop d'importance à un méchant repas pour qu'on puisse l'accepter à ce prix. Entre huit et neuf, je vais sur le quai des Miramiones (1) chercher une lettre que je n'y trouve point. Je fais un tour au coin de la rue de la Femme-sans-tête. Il est à peu près dix heures, quand je rentre chez moi.

L'affaire de M. de Salignac est abominable. On fait monter ses dettes à dix-huit cent mille francs. Le détail est accompagné de circonstances qui assassinent sa femme vingt fois par jour.

Ce fut mardi au soir que je vis Madame votre mère, sur un second billet qu'elle envoya chez Le Breton. Elle m'attendait le soir. Elle était bien sûre que je ne lui manquerais pas, parce qu'il s'agissait de la servir. Ce sont les termes de sa lettre et le propos qu'elle me tint, lorsque je la vis. Elle me parut un peu changée. J'arrivai à six heures. On alluma du feu dans son poêle. Nous y causâmes une heure et demie, assez bien, de ses affaires, des miennes, de votre santé, de ses malheurs, du temps qu'elle avait encore à passer ici, enfin du petit service que j'avais à lui rendre. M. de Salignac tient quelque chose de M. le duc d'Orléans. M. Duval a fait un placet à présenter au prince pour Fayolle; et je me suis chargé de le remettre soit à l'abbé Omelanne, soit au Montamy (2). C'est bien dommage que Grimm soit absent. Il est ami de Fontaine qui peut tout et qui aurait fait cette affaire pour lui, à moins que le conseil du prince n'eût fait les objections que vous prévoyez assez sans que je vous les dise. La circonstance et le nom ne sont pas favorables. Je retourne chez elle ce matin. Nous ferons de notre mieux. M<sup>me</sup> de Salignac connaît son mari. Croiriez-vous bien que ce vieux et vilain fou-là avait eu la Deschamps (3)? Vous ne perdrez rien de vos trente mille francs. Madame votre mère vous aurait déjà détaillé tout ce qui s'est passé depuis qu'elle

(1) Bureau de Damilaville.

(2) Montamy (Didier-François d'Arclais de), savant français, auteur d'un traité de la peinture sur émail, que Diderot édita et dont il fut lui-même en partie l'auteur. Cf. *Œuvres*, XIII, 48-69.

(3) Actrice à l'Opéra-Comique, puis à la Comédie-Française.

est ici, si elle avait cru pouvoir le faire en sûreté. Je ne vis point M<sup>me</sup> de Salignac. Les scellés avaient été levés et toute sa maison était pleine de gens de justice. J'espère et je crains de la voir ce matin. Dans le courant de la conversation, Madame votre mère me dit deux choses. L'une qu'assurément elle n'abandonnerait pas sa fille à sa peine et à ses embarras. L'autre que la fin de cette affaire-ci ne se verrait pas avant quatre mois. Que concluez-vous de là? Vous laissera-t-elle seule à Isle (1) pendant tout ce temps? Vous rappellera-t-elle à Paris? Voyez.

Oh! que pardonnez-moi! J'ai des bouquets. J'en ai eu un d'Angélique (2) avec un beau compliment bien *fanfroté*; j'en ai eu un de M<sup>me</sup> Diderot présenté et reçu fort gracieusement. J'en ai eu de plusieurs amis. On m'a fleuri sur le quai des Miramiones et sur le quai de Bourbon. La matinée fut assez belle. Nous primes un carrosse de remise et nous allâmes à Maisons, voir un édifice bâti par le président de même nom et par le célèbre Mansard à qui l'on avait dit : voilà de l'espace, voilà de l'argent, faites tout ce qu'il vous plaira. Je savais cette anecdote avant que de partir et j'imaginai que l'architecte aurait fait un palais immense. Il avait fait bien mieux, et ce que je vis m'humilia et me donna la plus haute idée de l'artiste. Il avait fait un édifice convenable. Ce château de Maisons est exactement la maison, non d'un roi, non d'un prince, non d'un financier, non d'un riche particulier, mais d'un Premier Président; c'est une architecture toute simple. Il est impossible de voir des portes et des croisées de meilleur goût. Point de colonnes: excepté du côté du jardin, où il y en a quelques-unes à la façade des deux pavillons des angles. Avec la simplicité, partout on touche de l'élégance, de la noblesse et de la légèreté. Même caractère dans les jardins. Le château est placé au centre de quatre grandes allées qui s'étendent à plus d'une lieue chacune; au-dessous des jardins, il est environné de la Seine qui est là vraiment majestueuse. Peu ou point d'arbres taillés; peu ou point de boulingrins; des choses naturelles et agrestes. On voit la rivière d'un côté, de l'autre la vue se porte sur des montagnes. Une sensation que je n'ai éprouvée que là,

(1) Château d'Isle, près de Vitry-le-François, propriété de M<sup>me</sup> Volland, qui y retenait Sophie six mois tous les ans.

(2) La fille de Diderot était alors âgée de neuf ans.

c'est que plus j'y demeurais, plus je m'y plaisais; plus je regardais, plus j'admirais, parce que je retrouvais jusques dans les plus petites choses, jusques dans les grilles, cette convenance de la demeure avec le rang et le caractère de l'homme.

Je n'y ai vu qu'une statue, médiocre pour l'exécution, belle pour l'idée; c'est une Cléopâtre qui semble braver la fortune: elle est nue, elle est belle, si on peut l'être avec un regard féroce; le serpent fait plusieurs convolutions autour de ses bras, et autour de sa tête à laquelle il sert pour ainsi dire de coiffure; les grands effets naissent partout des idées voluptueuses entrelacées avec les idées terribles; par exemple de belles femmes à demi nues qui nous présentent un breuvage délicieux dans les crânes sanglants de nos ennemis. Voilà le modèle de toutes les choses sublimes. C'est alors que l'âme s'ouvre au plaisir et frissonne d'horreur. Ces sensations mêlées là tiennent dans une situation tout à fait étrange; c'est le propre du sublime de nous pénétrer d'une manière tout à fait extraordinaire.

Mais, dites-moi, qu'est-ce qui peut établir entre un amas de pierre et le caractère d'un homme, quelque rapport, quelque convenance? Quel est le principe de cette liaison? Il faut, je crois, remonter jusqu'à la demeure du Souverain. C'est son palais qui donne la loi. Donnez à Versailles la simplicité du palais de Maisons; et le palais de Maisons sera trop fastueux pour la demeure d'un Premier Président. Voilà pour l'ensemble, et même pour certains détails. Mais il y en a d'autres qui sont du local et qui rapprochent l'homme de nous, qui nous le rappellent. Un endroit sauvage, un endroit obscur, un endroit peuplé, ne conviennent pas également au même personnage. J'ai dit que si les principes de la morale étaient une fois bien posés, il sortirait de ce tronc une infinité de petites branches qui y ramèneraient et y attacheraient les vertus les plus minutieuses. Elles seraient comme les feuilles de l'arbre qui peuvent s'en séparer par centaines, sans le gâter sensiblement, mais qui dans le vrai le gâtent un peu. Si les principes du goût étaient posés, ils embrasseraient tout jusqu'au liseré qui borde l'ajustement d'une petite maîtresse. Le monde a bien des années encore à durer avant que ces deux ouvrages ne soient faits. Il n'y en a pourtant pas de plus importants. Ils comprendraient le code de la bonté et de la beauté dans tous ses détails.

Adieu, mes bonnes et tendres amies, que j'aime d'autant plus que je fais pour vous deux ce que les dévots font pour Dieu : tout pour se rendre agréables à lui. Vous êtes le terme de mes pensées et de mes actions. S'il se présente quelque chose de bien à faire, je le fais et je dis : elles le sauront et elles m'en estimeront davantage. Il faut finir, parce qu'il faut s'habiller et courir rue des Vieux Augustins (1), pour ce placet. J'en augure mal, mais n'importe. Si la lenteur de cette affaire allait vous ramener ici ! Mais il ne faut pas se prêter à cette pensée. Il serait trop dur d'être trompé. Mille baisers à toutes les deux (2). Je ne serai jamais à mon aise avec Morphyse (3), ni elle avec moi. Je ne sais à quoi cela tient. Ne m'oubliez pas.

Dimanche, Paris, le 18 octobre 1762.

Dans le petit récit que je vous ai fait de notre voyage à Maisons, j'ai oublié de vous dire que n'ayant trouvé dans le village aucun gîte passable, nous nous adressâmes à un des fermiers du seigneur. Cet homme a cinquante ans, sa femme quarante-deux. Ils ont eu douze enfants, et ils espèrent en avoir encore. Nous fûmes très bien recus. Nous eûmes chair et poisson. Nous fîmes mettre à table l'hôte et l'hôtesse ; et ces deux convives nous donnèrent une gaieté franche, rustique et d'une autre couleur que celle que nous aurions eue entre nous. Nous avions apporté six bouteilles de vin, parmi lesquelles deux de champagne. Ils y en ajoutèrent deux du leur. Sur la fin du repas, nous étions tous assez chauds...

Le seigneur de Maisons, celui qui habite cette belle demeure que je vous ai décrite est un M. de Soyecourt, homme déshonoré, qui s'est caché là et qui y sèche de honte et d'ennui. Son fermier est plus heureux sous le chaume que monseigneur sous ses lambris dorés. C'est que le fermier est bien et que monseigneur est mal avec lui-même. La douceur qui est au fond de l'âme de Jean Jacques Nicolas Bled, se répand sur tout ce qui l'environne ; le poison qui est au fond de l'âme de César Alexandre Victor de Soyecourt se répand sur tout ce qui l'ap-

(1) Chez M<sup>me</sup> Volland.

(2) Sophie Volland et sa sœur M<sup>me</sup> Legendre.

(3) Nom que Diderot donnait à M<sup>me</sup> Volland.

proche, et vive Jean Jacques Nicolas Bled, et fi de Césaire Alexandre Victor de Soyecourt ! Bled est vraiment le nom de notre fermier.

Ce fut cette partie qui avait été projetée et que je ne pouvais guère déranger qui m'empêcha de voir M<sup>me</sup> votre mère sur son premier billet. Elle me disait dans le second qu'elle m'attendait pour la servir, et qu'elle ne doutait point que je n'accourusse. Elle avait raison. J'accourus en effet. Il s'agissait de présenter un placet à M. le duc d'Orléans pour obtenir à Fayolle je ne sais quelle recette sur les sels de marine que le grand père avait eue et que le père avait. Mais avec la réputation que laisse celui-ci, quelle apparence de succès ? J'y ferai de mon mieux. Le Montamy est le premier des inutiles ; Grimm est au loin ; je ne connais pas Fontaine, et l'abbé Omelanne qui me reste est à Saint-Cloud. J'allai prendre jeudi matin le placet. Votre mère était renfermée sous sa clef. Je passai chez M<sup>me</sup> de Salignac (1) que je redoutais de voir. Elle était à côté de son feu, seule. Je ne lui dis rien, ni elle à moi. Elle se met à pleurer à chaudes larmes et moi aussi. Quand cette première secousse fut un peu apaisée, je ne sais ce que je lui balbutiai, ni ce qu'elle me répondit. Elle me parla ensuite des crève-cœurs qu'elle essayait depuis le matin jusqu'au soir. Mais ce qui me pénétra, ce fut de l'entendre s'écrier : « Je n'ai plus ni feu ni lieu ; je n'ai pas de chemises ; si je veux avoir un lit pour ma fille et pour moi, il faudra que je l'achète. » Cette idée de n'avoir plus de chez soi, me frappe comme elle, et puis nous voilà à nous affliger de plus belle. Là-dessus M<sup>me</sup> votre mère vint, avec M<sup>lle</sup> Boileau (2). Je trouvai votre mère très vieillée, et la mine un peu grise à M<sup>lle</sup> Boileau. Cela se passa. Nous causâmes encore un peu. L'heure du baron approchait. Je pris le placet. Je m'en allai. M<sup>me</sup> votre mère me demanda quelques livres d'amusement que je lui envoyai hier. J'y retournerai ce soir sur les cinq à six heures.

Ma malade est hors de danger ; mais ses forces lentes à revenir, l'oisiveté et le lit auxquels elle est condamnée, la sévérité de la diète à observer, la paresse qu'il faut garder, l'ouvrage qu'elle voit à faire autour d'elle, le surcroît de dépenses qui dure trop

(1) A partir de la banqueroute de son mari, M<sup>me</sup> de Salignac s'appellera M<sup>me</sup> de Blacy.

(2) Amie de Sophie Volland.

longtemps à son gré, toutes ces sottises la chagrinent et la font pleurer comme un enfant.

Je suis bien aise que vous soyez contente de ma lettre. Mais Madame votre mère est une étrange femme. Imaginez qu'en feuilletant ses papiers, elle a reconnu qu'elle devait une année du vingtième. Je suis revenu à Damilaville pour voir s'il n'y aurait pas moyen de réparer ce qu'il y a de mal fait. Il a eu un moment d'humeur, et puis il a écrit à tout hasard.

Je vous ai parlé dans ma dernière d'une vérité après laquelle je m'étais mis à courir. Eh bien, je crois qu'à la fin je la tiens. Mais il faut aller doucement, toutes les fois qu'il s'agit de se couvrir de ridicule ou de gloire. Je serai bien sûr de mon fait, quand j'en dirai le premier mot. C'est une chose à laisser mûrir. Il y a tout à gagner à prendre ce parti. On est comme un certain de Livoncourt, dont je crois vous avoir parlé, qui n'avait dans son gousset qu'un méchant morceau de verre coloré, mais qui, pendant deux à trois mois qu'il mit à venir du Caire à Paris, était convaincu qu'il possédait la fameuse opale de la reine d'Alexandrie. Voilà une de ces erreurs qu'on peut laisser durer sans conséquence. En effet, qu'importe pour l'homme et pour ses semblables qu'il ait un diamant ou un petit caillou dans un écrin ?

Adieu, mes amies, portez-vous bien. N'estimez ni trop ni trop peu la richesse ; et vous, Uranie, belle, aimable, et jeune, que vous êtes, soyez sûre qu'elle et moi nous avons un avantage inestimable sur vous, c'est qu'il y a cent à parier contre un que vous nous survivrez. Nous vous conserverons toujours, et c'est vous qui nous perdrez. Adieu, encore une fois. Je ne sais plus quel mot doux vous dire, ni quelle caresse vous offrir.

---

Grimm est pour Diderot « l'ami de son âme ». Il est souvent question, dans les *Lettres à Sophie*, de cette très profonde amitié. Nous saisissons ici les deux amis en tête-à-tête. — Quant à M<sup>lle</sup> de Lespinasse, l'amie de d'Alembert, que nous rencontrons dans cette lettre, elle n'avait point encore ouvert son salon aux philosophes, et il ne faut pas s'étonner si Diderot semble connaître à peine celle qui sera un des interlocuteurs du *Rêve de d'Alembert*.



Dimanche Me voilà de nouveau. 28 juillet 1765.

Il était neuf heures du soir passées. Je causais avec lui (1) tête à tête ; ce qui ne nous était pas arrivé depuis longtemps, quoique nous ayons toujours trouvé l'un et l'autre, à nous retirer de la foule et à fermer la porte sur nous, une douceur infinie... Voilà *une douceur infinie* qu'il fallait placer plutôt, mais je ne saurais me résoudre à récrire deux lignes pour une négligence de style... Nous examinons la conduite des hommes et la nôtre. Nous les excusons ; nous sommes moins indulgents pour nous. S'il y a quelque chose de nouveau en littérature, nous en disons un mot, sévère ordinairement ; quoiqu'une belle ligne nous fasse plus de plaisir que nous ne sommes blessés de cent défauts. La belle ligne est la seule chose qui nous reste ; le reste est oublié. Nous ne nous séparons jamais sans avoir trouvé les heures bien courtes. Il y en avait trois au moins que nous étions ensemble sans nous en être aperçus, lorsqu'il se lève, appelle son laquais et change d'habit...

— Et où allez-vous donc avec cet habit de couleur de muraille ?

— Souper chez la baronne, et de là à la campagne.

— A quelle heure prétendez-vous arriver ?

— L'heure n'y fait rien ; et vous, que devez-vous ?

— Je vais causer rue des Vieux-Augustins, achever la d'oublier la maussaderie de la vie, et me réconcilier avec les hommes.

— Avec une jolie femme, c'est aussi ma recette... et qu'est-ce qu'on dit là, seuls, sur un même sofa, à une heure qui n'est pas celle des importuns ?

— Ma foi, on dit des choses de toutes couleurs.

— Je les aimerais mieux d'une seule. Je serais peut-être moins varié que vous.

— C'est de la gaieté, c'est du sérieux ; c'est de la sagesse ; c'est quelquefois un peu de folie.

— Cela me ferait désirer d'être en tiers ; ne serait-ce que pour étouffer mes feuilles qui sont si minces, si minces.

— Cela dépend de vous. Laissez là votre baronne et votre campagne, et je vous emmène

(1) Il s'agit de Grimm.

— Cela me paraît leste, et je craindrais d'être mal accueilli.

— Cela est impossible d'après tous les mensonges que j'ai dits de vous.

— Monstre !

— Et pourquoi donc ? J'ai suppléé à toutes les qualités qui vous manquent, par celles que je vous souhaite et qui pouvaient vous faire désirer.

— Monstre affreux !

— Et quel inconvénient y a-t-il à cela, pourvu qu'on ne vous voie jamais ?

Voilà ce qu'on appelle renvoyer son homme à la campagne, fort lestement... Quoi que ce soit qu'on propose aux hommes, il est honnête de leur en montrer les inconvénients et les avantages. Il n'est pas nécessaire de vous dire le lieu de la scène.

J'ai passé avec la chère sœur plusieurs soirées tout à fait agréables. Nous avons souvent parlé de vous, mais vous n'y étiez pas. Elle prétend toujours que si je n'y prends garde, j'éveillerai dans le cœur de votre petite nièce des sentiments qui nuiront à son bonheur. Je la laisse dire et je vis.

Voici une autre aventure qui n'est pas plaisante. Nous avons tâché M<sup>me</sup> Diderot et moi à témoigner à d'Alembert tout l'intérêt que nous prenons à sa situation. Depuis que nous l'avons su malade, régulièrement tous les jours, Madame y a été le matin, et moi l'après-midi. On le dit hors de danger ; j'en accepte l'augure comme de l'événement qui me surprendra le plus et qui me sera le plus agréable. C'est une indigestion dont il a laissé trainer les suites pendant deux ou trois jours et qui a dégénéré en une inflammation de bas ventre, pour laquelle il a fallu saigner et resaigner, malgré la contre-indication de l'indigestion.

Le jour que je le vis, il m'effraya. Il avait le visage bouffi, les yeux hagards, les lèvres brûlées, et le teint d'un noir livide et plombé ; cependant il avait conservé son ton plaisant. Je lui dis de Damilaville qu'il était pourtant résolu à faire le voyage de Genève, et il me répondit qu'il croyait aller voir Esculape, mais que le voyage était pour Apollon (1). Mais venons à mon aventure : à la première visite que M<sup>me</sup> Diderot lui rendit, elle y

(1) Esculape et Apollon, sans doute le docteur Tronchin et Voltaire.

trouva Bourgelat, Watelet, un abbé Bosc, Morellet, et une M<sup>lle</sup> d'Espinass qui s'y établit le matin à huit heures et qui n'en sort qu'à minuit. D'Alembert lui (1) demanda des nouvelles de ma santé qui n'était guères meilleure alors que la sienne. La bonne dame (2) qui aime à bavarder, n'en perdit pas l'occasion, et l'abbé Morellet qui aime à plaisanter, le lendemain chez le baron, se mit à me dire sa conversation d'une manière assez ridicule et qui commençait à intéresser les auditeurs, lorsque je l'arrêtai tout court, en lui représentant d'un ton très sérieux et très ferme qu'il parlait de ma femme et qu'il me ferait plaisir de s'en taire, ou de prendre un ton que je pusse supporter. Puis tirant un fauteuil en face du sien, je m'assis, et lui dis :

— Monsieur l'abbé, voudriez-vous me faire la grâce de m'écouter deux minutes, mais sans m'interrompre ? En revanche je m'engage de vous donner tout le temps qu'il vous plaira pour me répondre.

Il y consentit et je continuai :

— L'abbé, vous êtes plaisant de votre métier, mais il y a quelques règles qu'un plaisant doit savoir, que vous savez peut-être, mais que vous oubliez toujours. La première, c'est qu'à moins que d'avoir à faire au plus méprisable des hommes, on ne doit jamais s'attendre qu'il souffrira patiemment qu'on avilisse en sa présence, son père, sa mère, sa femme, son fils, sa fille et ses amis. La seconde, c'est que la plaisanterie a sa mesure, au delà de laquelle le plaisant n'est plus un homme d'esprit, mais un impertinent. La troisième, qui demande la plus grande sagacité, c'est de connaître la situation de celui à qui l'on adresse la plaisanterie ; quand un homme est gai, se porte bien, est dans un état de prospérité, il est tout à fait disposé à la recevoir ; en toute autre circonstance, lorsque sa santé est mauvaise, son âme embarrassée de chagrin, la plaisanterie est tout à fait déplacée ; et pour vous faire sentir combien cette règle est indispensable et difficile à suivre, croyez-vous que lorsque nous regrettions tous le Montamy, le plus ancien ami du baron, ce fut une plaisanterie bien placée de votre part que de lui dire que son ami qu'il venait de perdre était allé lui assurer une place dans l'autre vie ? Une quatrième règle, c'est que quand on oublie les trois précédentes,

(1) A M<sup>me</sup> Diderot.

(2) Toujours M<sup>me</sup> Diderot.

le plaisant s'exposait à faire sauter l'homme par la fenêtre.

L'abbé, sans me répondre que par l'excuse la plus modeste et la plus vraie, me tendit une main d'amitié que je pris et il n'en fut plus question. Si Suard avait été là, je n'aurais jamais pu me tenir que d'ajouter : voilà quatre règles qu'un plaisant doit avoir toujours présentes, et dont M. Suard pourrait aussi faire son profit. M<sup>me</sup> d'Holbach, qui n'aime pas l'abbé, m'accabla d'attentions pendant tout le diner...

Après diner, je causai beaucoup avec elle. Nous parlâmes de la foule de ses adorateurs. Je ne pus lui taire que les sentiments qu'ils avaient pour elle n'accroissaient point du tout mon estime pour eux, qu'ils savaient tous écrire de belles sentences bien morales, bien honnêtes, mais qu'ils se dispensaient de s'y conformer... « Est-ce que cela dépend d'eux ? Je n'en sais rien, mais je sais qu'il n'y en [a] aucun qui vous connaisse autant et qui vous trouve aussi aimable que vous me le paraissez cependant. — C'est que vous ne m'avez jamais vue le matin. Venez me voir le matin... » D'Alainville ajouta : « Elle mettra en jeu pour vous tous ses artifices. — Je m'en garderais bien, lui répondit-elle. Il est trop fin, il me devinerait, et je manquerais mon coup. Je laisserai la chose se faire d'elle-même... » Cette femme ne sait pas combien je suis gardé. Elle est sans doute pleine d'esprit ; le serpent n'est pas plus adroit et plus insinuant qu'elle. Elle a de la gaieté, de la légèreté, de la douceur, des yeux, du teint, de la fraîcheur, de la jeunesse... Mais j'aime, mais j'aime une femme unique et charmante. Mais je m'estime infiniment de l'attachement que j'ai pour elle. Mais je suis homme de bien, et il y a près de cinquante ans. Mais la femme et la fille de mon ami ont été de tous temps des objets saints pour moi ; mais je crains le remords plus que la perte de la vie...

Chère amie, tu ne saurais deviner combien je me prise d'avoir su rendre justice à toutes tes qualités ; combien je me tiens heureux de t'avoir rencontrée ; combien tu m'étais chère la première fois que je te le dis ; combien tu me l'es devenue davantage depuis ce temps-là. C'est que ce n'est point une illusion. Le temps dissipe toutes les illusions, et toutes les passions finissent. Plus je t'ai vue et plus je t'ai aimée. Le temps n'a fait qu'accroître ma tendresse ; c'est qu'elle était fondée sur des qualités dont j'ai senti la réalité et la valeur, de jour

en jour. Ton amant n'a fait que suivre l'exemple de tes amis. Ils ont plus d'amitié et moi plus d'amour pour toi que jamais. Ta mère, tes sœurs, tes nièces, toutes tes connaissances, sentent leur attachement se fortifier par l'habitude de te posséder; et moi, je ne reste pas en arrière au milieu d'eux.

---

M<sup>me</sup> Legendre, sœur de Sophie, qui joue un si grand rôle dans leurs relations, était la femme d'un inspecteur des ponts et chaussées, bourru et jaloux, qui mourut en 1770. C'était cependant un amateur distingué d'éditions rares et de tableaux, comme en témoigne une notice imprimée de ses collections. — Les querelles contre Rousseau battaient leur plein. Voltaire venait de publier un libelle anonyme intitulé *le Sermon des citoyens*, qui dévoilait les tares de Jean-Jacques. De là sans doute la colère de Rousseau, qui passa à Paris en décembre 1765 pour aller se réfugier en Angleterre.

Paris, ce 27 janvier 1766.

Si M<sup>lle</sup> Volland voulait être vraie, elle m'avouerait que c'est à la chère sœur (1) que je dois les trois ou quatre lignes de reproches qu'elle me fait sur mon silence. Mais voici ce qui est arrivé; c'est que ne parlant point d'après son cœur, elle a passé la mesure, je ne l'exposerai pas davantage à sortir de son caractère, car je serai si discret avec la chère sœur que mon amie ne sera plus dans le cas de me gronder sur ses avis. Au reste, cette chère sœur est dans un état pitoyable. C'est du rhume, de la fièvre, une courbature qui lui brise tous les membres. C'est un enfant qui la tient en l'air toutes les nuits. C'est un mari plein d'humeur qui lui rend de petits soins avec toute la mauvaise grâce possible.

Hier, ce mari obstiné à nous faire compagnie nous ennuya tant qu'il voulut. Je tâchai de l'entamer sur son métier. Je lui parlai architecture. Je lui demandai ce qu'il pensait de la raison que j'avais donnée du bon effet des figures humaines qu'on voyait quelquefois au haut des palais des rois et autres grands édifices, où je croyais, par la proportion qu'elles gardaient avec les étages de ces édifices, qu'elles en représentaient les véritables hôtes. Il m'écouta et ne répondit rien. Aujourd'hui

(1) M<sup>me</sup> Legendre.

nous nous sommes gripés assez vivement, sur une question de peinture. Je prétendais qu'il ne se passait rien au théâtre qui fût assez vrai pour servir de modèle à aucun autre art d'imitation; il n'était point de cet avis. Il pense, lui, que Pigalle et Falconnet n'ont rien de mieux à faire que d'aller au théâtre étudier la Clairon, la Dumesnil, la petite Arnould (1). Je pense, moi, que ce sont des copies souvent gauches, toujours froides et maniérées de la nature. Là-dessus, je lui demande quel rapport il y a entre Aménaiide, dans *Tancrède*, et une femme qu'on conduirait vraiment au supplice : entre la douleur qu'on sent et la douleur qu'on simule ; la joie qu'on éprouve et la joie qu'on s'efforce de montrer sans l'éprouver ; la passion qu'on a et la passion qu'on joue ; ce qu'il y a de commun entre une mère dont on vient de tuer l'enfant dans la rue, et une mère qui vient de perdre le sien dans la coulisse. Il m'objecte Boucher qui va chercher là ses grâces ; je lui réplique qu'il n'y paraît que trop ; nous prenons tous les deux de l'humeur ; il se tait, et moi, lui montrant sa femme qui souffre, je lui dis : « Tenez, monsieur, regardez bien ce visage et toute cette action-là. Voilà ce qu'il faut que l'artiste imite et ce que vous n'avez jamais vu, ni ne verrez jamais sur la scène, tout cela. »

Nous parlâmes ensuite de Pigalle qui est sur le point d'obtenir une gratification de soixante mille livres, de la ville de Reims (2). Je dis nettement que je passais ce sentiment d'intérêt à un homme qui avoit femme et enfants, mais qu'en Pigalle, il dégradait à mes yeux, même le talent ; que je voulais qu'un artiste fût plus occupé de l'honneur que de l'honoraire. Ce propos me conduisit à la critique du monument que je fis d'une façon sanglante. Je dis que son citoyen, tout beau qu'il était, n'avait pourtant l'air que d'un portefaix ; qu'on n'entendait rien ni à cette femme, ni à ce lion qu'elle menait par la crinière ; que tout cela n'était qu'un amas d'idées incohérentes et disparates ; et que tout homme qui avait un peu de goût et

(1) Clairon (Claire-Joséphine Leyris de La Tude, connue sous le nom de M<sup>lle</sup>), Dumesnil (M<sup>lle</sup>), Arnould (Sophie), actrices célèbres.

(2) Il s'agit du monument en bronze de Louis XV, qui fut inauguré avec éclat le 26 août 1765. Le Roi, debout, avait à ses côtés deux figures symboliques représentant la douceur du Gouvernement et la sûreté du Commerce : la Femme et le Citoyen. Ce monument fut détruit par la foule le 15 août 1792.



un peu de sens et qui regardait ce monarque qui tenait sa main étendue sur cette femme, cette bête, et cet homme nu, ne voyait là-dedans que du galimatias, qu'il n'y avait rien de beau, sans l'analogie et l'unité; qu'il n'y avait là ni analogie ni unité, et qu'un monument eût-il cent figures, il était vicieux, si toutes ces figures et tous leurs accessoires n'étaient pas liés par une seule et même idée. J'ajoutai que de tous les artistes, il n'y en avait point qui sentissent mieux la vérité de ces principes que les architectes, qu'ils en étaient rigoureux observateurs, jusque dans les plus petites choses, et qu'ils ne plaçaient pas une guirlande, sans savoir s'il fallait une guirlande, comment il la fallait, et de quelle feuille il la fallait. Là-dessus Dom Diego ajouta qu'on avait mal fait de séparer l'Académie d'architecture de celle de peinture et de sculpture. et j'avouai qu'il avait raison. Il me demanda ce que Pigalle avait à faire de mieux que ce qu'il avait fait. Je lui répondis : garder son citoyen portefaix, placer à côté un laboureur appuyé entre les cornes d'un taureau, et mettre entre deux une belle paysanne à grands traits et grandes mamelles, allaitant un petit enfant, et son monument eût été beau, noble, un, simple et grand; on y aurait vu le monarque protecteur, non dans des conditions hautes qui se protègent assez d'elles-mêmes, mais des conditions basses qui forment le peuple et qu'on écrase, quoiqu'elles fassent la force d'un État, le commerce, l'agriculture et la population. Monument à refaire, continuai-je, et qui n'a pour lui que l'imposant de la masse et l'habileté du ciseau.

Nous passâmes de là au caractère bizarre des artistes. On en cita différents traits, parmi lesquels celui-ci, que je me rappelai, vous amusera. Un peintre était sur le point de mourir, il avait été administré, il expirait; quelqu'un lui présentait un crucifix à baiser; l'artiste moribond ouvre les yeux et dit : « Fi, ôtez-moi cette vilaine chose-là ! il n'est pas ensemble. » Mais à propos des bizarreries d'artistes, en voici une qui peint toute la vie de Voltaire et qui lui fait un honneur infini dans mon esprit. On lui fait lire une page effroyable que Rousseau, le citoyen de Genève, venait d'écrire contre lui; il entre en fureur, il se déchaîne; il l'appelle infâme; il écume de rage; il veut faire assommer ce malheureux-là. « Cependant, lui dit un homme de la compagnie, je sais de bonne part qu'il doit venir vous demander un

asile, et cela aujourd'hui, demain, après demain peut-être; que lui ferez-vous? — Ce que je lui ferai, dit Voltaire, en grinçant les dents? Ce que je lui ferai! Je le prendrai par la main, je le mènerai dans ma chambre, et je lui dirai : tiens, voilà mon lit, c'est le meilleur de la maison, couche-toi là, couches-y pour le reste de ta vie, et sois heureux. » Les poètes, les artistes, toute cette famille-là est si bizarre, si singulière, si ennemie de toute lisière que le maître de la maison devrait les y laisser faire, courir, se heurter, se casser le nez, se relever, rire, crier, pleurer, sans s'en apercevoir. Ce sont comme des arbres qu'on trouve sur son chemin; on se blesse le pied contre une racine qui sort de terre; mais il n'y a qu'à frotter le bout de son pied, lever la main et cueillir quelques-uns des fruits délicieux qui pendent à l'arbre et qui sont offerts à tous.

Adieu, mon amie... mademoiselle, je voulais dire. Porte-toi bien. Conserve-moi ta santé. Sois sûre que je te verrai. Notre ouvrage paraît en Angleterre, en Allemagne, en Portugal, en Espagne, dans toutes les provinces de France, excepté à Paris où il n'aura pas plus tôt fait sa sensation que je serai libre et que je t'apparaîtrai. Combien je t'aimerai! et vous donc, vous ne m'aimerez pas? Bonsoir, ingrate, voilà deux heures du matin qui sonnent. Bonsoir.

DIDEROT.

---

# FEMMES D'AUJOURD'HUI

---

## IV <sup>(1)</sup>

### LA PHARMACIENNE

---

**J**E sais à Paris, enclos de hauts murs et d'arbres frais, un jardin charmant taillé en parterres paisibles comme un jardin de monastère et qui produit les essences les plus diverses, les fleurs les plus hétéroclites, l'ensemble le moins uniforme.

Ne cherchez pas ici les tapis floraux de Lenôtre où les espèces ne figurent qu'en masse et à l'état de longues trainées de couleurs, la foule rouge des géraniums, la foule bleue des hépatiques, la foule tango des soucis; non plus ces imbrications des bégonias dans les violettes et des violettes dans les giroflées roses qui font des jardins anglais des broderies orientales; encore moins ces grandes pièces de soies monochromes que la Hollande étend sur ses polders, chair, écarlates, safran, mauves, et un métrage à vêtir toutes les Hollandaises! Non; d'ici l'on a banni la collectivité. Chaque plante est un échantillon. Chaque fleur s'ouvre dans le superbe égoïsme de représenter une espèce.

Mille allées divisent les rectangles encore recoupés de diverticules. Des jeunes gens et des jeunes filles y cheminent, vêtus de blanc, qui ne sont ni moines ni nonnettes, mais des élèves en pharmacie. Et nous sommes dans le jardin botanique de l'École.

On est d'abord frappé du grand nombre des femmes. L'École

(1) Voyez la *Revue* des 1<sup>er</sup> et 15 janvier, 15 février.

de pharmacie est en effet le centre où se sont engouffrées dans la plus grande proportion, depuis quelques années, les jeunes filles en quête d'une carrière libérale. Environ 40 pour 100 des garçons aux dernières rentrées. Et ici, comme partout où une singularité, une faute d'habitude, s'attachent à la présence des filles parmi les garçons, l'œil les distingue avant tous leurs camarades : la blouse plus ronde, le cou plus tendre, un pli aux cheveux.

Elles ne détonnent pas dans ce jardin savant, herboristerie verte et vivante où leurs doigts écartèlent des pétales, consultent une feuille, déterminent une labiée, caractérisent une ombellifère. Nos aïeules elles-mêmes eussent trouvé cela très féminin. Il y a d'ailleurs dans la pharmacie quelque chose de sédentaire, de moyen, de manuel et de sage qui attire à la jeune pharmacienne l'indulgence des gens de tradition et trouve grâce devant l'opinion. A entendre depuis vingt ans les dits du monde et l'attribution que l'on fait si généralement aux femmes de ce métier, il semble qu'il ne devrait plus y avoir aujourd'hui un seul pharmacien en veston et faux-col derrière son comptoir.

On doit en tout cas à ces propos sympathiques et à ce sensationnel éloge de la pharmacienne, le grand nombre des vocations qui peuplent de jeunes filles les écoles de pharmacie à Paris et en province.

Nous allons les y suivre et voir ce qu'elles deviennent.

DANS une atmosphère bleue d'âcres gaz, la salle s'enfonce comme la cuisine d'une hôtellerie gigantesque, mais dont les blancs marmitons seraient rangés devant leurs fourneaux individuels le long des murs.

Ici, rien des joyeuses chansons de la friture, rien de l'oignon excité qui revient dans le beurre, du lapin demandant à être sauté, des transports d'un pot-au-feu débordant, des pétarades d'une côtelette enragée de se dorer sur le gril. Mais de silencieuses distillations, des ébullitions régentées et tranquilles, des ballons et de longs pipeaux de verre où la vapeur molle et lasse ne siffle pas. Des combustions lentes, des réactions muettes, des cristallisations imperceptibles.

C'est, au hasard, l'un des huit laboratoires de travaux pratiques à l'École de pharmacie.

Pour cent garçons, de trente à quarante femmes, selon que

nous sommes dans les premières années ou dans les dernières, les récentes promotions ayant augmenté sensiblement la proportion du contingent féminin.

Il y a plus de cuisiniers que de fourneaux, plus d'élèves que d'expériences en train. Alors s'improvisent des espèces de mariages scientifiques, un jeune homme, une jeune fille, deux jeunes gens, une jeune fille qui s'accordent fugitivement pour une analyse, une distillation et, leur livre à la main, confectionnent en commun leur popote barbare. Parfois il faut toute une journée de surveillance avant que le précipité blanc, corps dissocié, arraché au bonheur de son calme mélange, ne tombe au fond du ballon après les lentes convulsions de l'analyse : trois jours pour recueillir par distillation vingt-cinq centigrammes d'un liquide incolore dans une éprouvette. Alors, sans nulle gravité, les ménages devisent. Ce sont des rires, puis des chansons, puis des cris : la rumeur d'une foule en délire. Cependant que les transformations de la matière s'opèrent silencieusement et que les vapeurs sulfureuses s'épaississent dans le long laboratoire assombri.

Paraît une jeune femme que sa blouse blanche ne distingue pas des autres, marquée cependant de ce subtil rayon de paix dans le regard que donne aux femmes une plus longue pratique de la science. Elle va de groupe en groupe, arrête une réaction ou la renforce en acide, tempère une ébullition, explique une formule à l'un de nos ménages, empêtré.

C'est une monitrice.

A elle de surveiller le laboratoire, de guider les débutants dans leurs expériences, de leur dévoiler le mystère souvent obscur des formules, de relever les erreurs dans une réaction, les imprudences dans les manipulations. Il y a encore des moniteurs à l'École de pharmacie, mais il y a surtout des monitrices.

La monitrice est une jeune fille entrée naguère à l'École avec l'idée bien arrêtée d'accomplir sa carrière dans la pharmacie. Elle a vu l'officine, les sphères vertes et rouges, astres brillants des sous-préfectures les soirs d'hiver, ces grands bocaliers de faïence ancienne où l'on peut lire le mot *Diascordium* en caractères chancelants ; elle a vu le comptoir, les balances de précision, le moule à cachets, les poudres, la caisse avec la machine à calculer. Elle s'est crue destinée à la délicatesse des

petits paquets, à plisser artistement le papier rouge translucide autour des bouchons de sirops ou de collutoires, dans une atmosphère de phénol, de julep et d'écorce d'orange. Elle s'est réveillée elle-même, souriante et digne, attirant à sa boutique une clientèle encline aux épanchements, pendant que la machine à calculer de la caisse édifiait, à force de déclics, une rapide fortune.

Charmée d'un tel espoir, elle a fait sa première année d'études, puis la seconde. A la troisième, ayant monté de laboratoire en laboratoire, un démon secret, ce génie fulgurant, invisible au vulgaire, mais que connaissent bien tous ceux qui se sont plongés dans cette vie créatrice de la chimie où l'on est comme des dieux, l'a saisie. Ce jeu de la réussite, cette domination sur la matière, cette obéissance constante des corps au bon plaisir humain à quoi la femme semble plus sensible, comme si la chimie, exacte et concrète, était le féminin de la physique, ont relégué au loin, comme vulgaire et indigne, l'officine sans poésie. Sa quatrième année terminée et son diplôme de 1<sup>re</sup> classe obtenu, elle a fait fi du parchemin : des liens trop puissants l'attachaient au laboratoire. Elle y est demeurée.

CETTE petite histoire n'indique pas un état d'esprit exceptionnel, mais une sorte de loi bien connue à l'École de pharmacie, qui en 1928, sur 1294 élèves, comptait 334 femmes, et qui, à cette date, n'avait fourni à Paris et au département de la Seine que 51 pharmaciennes établies.

Même cette réserve faite que le grand afflux de jeunes filles à l'École ne date que des dernières années, la différence du chiffre entre élèves pharmaciens et pharmaciennes établies, suppose un déchet considérable. Que deviennent les autres, celles qui n'ont pas, comme beaucoup, abandonné leur art pour se marier ?

C'est ici qu'on est obligé de reconnaître le grand charme que cette chimie, principale matière du programme des études à l'École, exerce sur les femmes. Celles qui l'ont goûté s'attachent difficilement vers le commerce, premier but de leurs efforts. Il opère dès la seconde, dès la troisième année. Les plus raisonnables vont jusqu'à leurs « derniers définitifs ». Beaucoup, en cours d'études, abandonnent l'École de pharmacie pour l'Ins-



titul de chimie. Le plus grand nombre va peupler les usines de teinturerie, de parfumerie, de soie artificielle en qualité d'ingénieurs. 30 pour 100 poursuivent leurs études jusqu'à la thèse de doctorat en pharmacie. Enfin les plus passionnées de science se dirigent vers les laboratoires officiels.

Au ministère de l'Agriculture, par exemple, le laboratoire national du contrôle des matières alimentaires et des médicaments, est dirigé par une ancienne pharmacienne. C'est à une autre que sont confiées les destinées du laboratoire du département de Seine-et-Oise.

On a dit que les femmes manquaient de l'esprit de synthèse; elles doivent à tout le moins posséder passablement celui d'analyse...

C'est sur le compte de la patience féminine qu'on met généralement ce penchant qu'elles montrent pour les manipulations de la chimie. Elles seraient expertes à débrouiller les éléments comme les fils emmêlés d'un écheveau de soie. C'est bientôt dit. Il faut y chercher des raisons psychologiques plus subtiles, et tout ce qu'une femme est capable d'incorporer de rêve à la science.

Un des laboratoires de quatrième année. Le grand brouhaha de plus de cent jeunes bavards pérorant en blouse blanche autour des fourneaux. Des prélèvements de vin rouge suspect bouillonnent dans des ballons de verre, soumis à l'épreuve du feu, réduits aux derniers aveux, à la vérité suprême, par l'analyse. A côté, de jaunes liqueurs justiciables du seul pharmacien, sont interrogées dans leur éprouvette par les yeux experts d'une fraîche jeune fille, des yeux de chimiste auxquels on ne peut rien cacher.

Voici que devant les lenteurs d'une réaction sur les benzoates se sont groupées cinq à six élèves pharmaciennes en proie à la critique, à l'ironie discrète, à l'interrogatoire, au procès, au jugement d'autant de jeunes hommes. On a pu travailler quatre années durant sous une blouse identique, décomposant les mêmes éléments, prenant les mêmes notes de cours, accomplissant les mêmes gestes sans différence, nouant des camaraderies solides, cultivant, — qu'on soit homme ou femme, — des rivalités ou des sympathies homogènes : on n'a pu annuler la réaction divine des regards qui s'affrontent entre jeunes gens

et jeunes filles. L'œil masculin, à la minute où a cessé la manipulation commune au cours de laquelle s'emmêlent sans mystère ni émoi les doigts fuselés de la fille, les doigts spatulés du garçon, revoit immédiatement dans sa camarade la proie féminine, la proie plus faible, la proie incompréhensible, fuyante, déraisonnable, illogique, sans sagesse. Qu'une dizaine de garçons se réunissent dans une discussion commune avec des femmes, c'est pour leur donner tort.

Aujourd'hui les jeunes femmes présentes, dont deux ont déjà épousé — pour de bon — des camarades, sont attaquées sur la déviation de leur carrière. C'est qu'en effet, l'une d'elles travaille en vue du doctorat. L'autre aspire à demeurer dans l'École comme monitrice. Une troisième, qui va obtenir cette année son diplôme de pharmacienne de 1<sup>re</sup> classe, avoue qu'elle ne se soucie nullement de s'établir. Celle-ci veut faire du laboratoire à l'Institut Pasteur. Celles-là vont se spécialiser dans des usines.

— Vous êtes folles, disent les garçons. Alors qu'une officine habilement tenue peut vous rendre riche en quelques années, que la nouvelle loi sur les spécialités qui autorise à en majorer le prix pour en tirer un bénéfice, simplifie et rend en même temps plus lucrative la pharmacie, qu'à vos débuts même et dès les premiers mois vous y pouvez gagner beaucoup d'argent, vous allez vous contenter de douze à quinze billets de cent francs par mois qu'une usine va vous marchander pour moisir dans ses laboratoires d'études ? Et tant de travail, l'effort de vos plus belles années, auront abouti à une vie de privations, où acheter une robe deviendra pour vous un problème, où vous hésiterez même devant une paire de bas de soie !

Et c'est ici que je fis de la psychologie des femmes une expérience saisissante, car, à cette accusation de folie, elles souriaient tranquillement, sachant bien qu'elles possédaient leur sagesse à elle, n'ayant rien à voir avec les ambitions des hommes.

— Mais puisque nous aurons de quoi vivre, disaient-elles en lissant de la main ce revers de leur blouse blanche qui s'échancrait sur une toilette déjà assez piquante dans sa simplicité, qu'avons-nous besoin de plus ?

Une telle phrase excitait les garçons en les démontant.

Leurs regards s'allumaient comme si ces compagnes de leurs études, ayant perdu la tête, laissaient choir à leurs pieds des trésors durement gagnés, les négligeaient, en faisaient fi.

— Vous ne savez donc pas ce que c'est de devenir riches?

— Si... mais tous les risques d'un commerce?

— C'est justement là l'intérêt du jeu et ce qui rend la partie attrayante.

— Mais tout le tracas qu'il y a d'acquérir un fonds?

— Est-ce que cela compte en regard de la fortune qui vous attend?

— Cela compte si bien que nous préférons entrer sans nul souci dans les places qu'on nous offre.

— Vous y travaillerez dix fois plus, sans profit.

— Oui, mais à un travail qui nous agréé.

— Le travail n'est pas un but, mais un moyen!

— Savoir!... répondait la féminine Sapience avec des yeux tout apaisés et déjà tout béats devant la vision des cornues, des alambics qui ne feraient jamais défaut à leur rêve d'alchimistes.

**I**l ne faudrait cependant pas conclure ici qu'aucune pharmacienne diplômée ne va jusqu'à l'exercice de sa profession.

Paris, à lui seul, compte 36 officines exploitées par des femmes, et la banlieue possède 15 pharmaciennes établies. De ci, de là, en province, on signale comme une nouveauté telle pharmacie tenue par M<sup>me</sup> ou M<sup>lle</sup> Une Telle.

Mais il semble qu'une condition soit nécessaire pour qu'une jeune fille qui sort de l'École à vingt-cinq ans prenne la décision de s'établir : c'est que le fonds de pharmacie, local, matériel et bail, lui soit présenté sur un plateau par une main tutélaire.

Vous les avez vues, il y a un instant, se désister l'une après l'autre, se buter, pour le plus grand nombre, à la difficulté d'« entreprendre » qui paraît toujours formidable à la femme française. C'est que, dans notre pays, les femmes pratiques et ordonnées, — et n'est-ce pas chez elles qu'apparaissent en clair les dons et les manques d'une race? — redoutent l'aléa et reculent devant l'aventure. « Et, si je ne réussissais pas?... Et les échéances de fin de mois?... Et s'il se trouvait que j'eusse été trompée sur le chiffre d'affaires?... Et si je ne parvenais pas à rembourser ma commandite? »

En vérité, rares en France sont les jeunes filles, — pour aujourd'hui, à tout le moins, — qui aient le front de passer outre à de telles objections. Vous les voyez, sans craindre l'effort, s'embarquer dans des carrières où elles n'engagent que leur énergie : le barreau, la médecine, l'art dentaire, la chimie, etc.; se précipiter vers les sillons tout tracés des emplois administratifs. Mais chez un peuple qui ne fait des affaires que par effort rationnel (non par instinct) et qui passe à l'étranger pour intellectuel, artiste, littéraire, on ne demande pas que les femmes se portent spontanément vers l'entreprise.

Et voilà pourquoi les pharmaciennes que nous voyons établies sont celles qui, fréquemment, succéderont à leur père. Ou bien encore celles qui tiennent à leur propre nom une officine en attendant que leur jeune mari, un ancien camarade retardé dans ses études par le service militaire, passe ses examens définitifs et obtienne son diplôme. Ou enfin celles qui reçurent en héritage une pharmacie pour s'être fait apprécier du titulaire lors d'un stage prolongé, mais elles n'ont pas, d'ordinaire, créé, à proprement parler, une maison de commerce.

COMME à toute règle, des exceptions.

Il y a vingt ans, alors qu'une pharmacienne passait encore pour un phénomène, M<sup>lle</sup> X... s'installe dans une ville importante de la grande banlieue parisienne. Elle est, à ses confrères déterminées d'aujourd'hui, un charmant précédent. Fine, enfantine, brune figurine; un Saxe derrière le comptoir. Ses longs cils noirs tempèrent de douceur tout ce qui s'annonce d'énergie pour indurer les prunelles de cette fille mineure écrasée de responsabilités médicales, toute seule au fond de sa boutique contre un public adverse dont la protège une porte au timbre strident.

Stupeur de la clientèle qui de jour en jour prend contact avec la jeune titulaire. Pour se vanter ensuite d'avoir vu la pharmacienne, on va lui acheter un bâton de réglisse, un paquet de tilleul et il n'est bruit que d'elle dans le quartier. Mais lui confier une ordonnance, à Dieu ne plaise! Quelle sécurité peut inspirer une péronnelle audacieuse qui se mêle de succéder au vieux pharmacien à barbe blanche?

Quand la Française se met à risquer tout, elle a de merveil-

leuses réserves d'endurance et de ténacité pour user l'obstacle. M<sup>lle</sup> X... ne se rebuta pas. Elle se contenta de demeurer dans sa boutique, amène et souriant à tous ceux qui entraient. Tant de charme, de sérieux, d'application, vainquirent une ville. On ne résista pas longtemps. La volte-face se produisit d'un seul coup. Le bruit courut que les ordonnances étaient exécutées par la jeune fille avec des produits de premier choix. A partir de cet instant, sa réputation d'une conscience plus scrupuleuse, d'une attention plus soutenue, d'une ponctualité plus loyale fut établie. Et soudain, M<sup>lle</sup> X... fit sa fortune.

Aujourd'hui, mariée à un confrère qui possède sa pharmacie propre, mère de famille modèle, cette ancienne, toute jeune encore, possédant l'une des officines les plus achalandées de la ville de V..., est vraiment le type et l'exemple de la pharmacienne moderne.

M<sup>me</sup> Y... me dit : « On ne lutte pas seulement contre la clientèle, il y a les commis auxquels il faut tenir tête. »

L'élève a, sur la jeune pharmacienne, sa supériorité d'homme, d'ainé, d'expert dans le métier. Ses doigts ont pesé toutes les poudres possibles, filtré toutes les décoctions. Il se vante de ne pas ignorer une formule du Codex. Il se croit certes plus pharmacien que la pharmacienne. Dépit. Aigreur. Laisser-aller. Au premier reproche de la jeune femme, il prend la porte.

M<sup>me</sup> Y... a remplacé l'élève amer par un commis jovial. Or, voici que l'aspirine, la quinine, les pilules d'or, les spécialités coûteuses fondent dans l'armoire vitrée comme sous le coup d'une vente frénétique. La jeune pharmacienne sans défense se voit donc en face d'un grand diable de bandit qui la dépouille chaque jour. Les femmes d'aujourd'hui, contrairement à celles de la Bible, quand elles veulent vaincre un homme ne commencent point par l'endormir. M<sup>me</sup> Y... affronta celui-là tout éveillé et lui dit son fait. Cris, protestations, menaces. Elle se contenta de secouer la blouse de l'infidèle commis; de menus paquets tombèrent. Elle le mit dehors sans qu'il eût envie de regimber.

D'autres fois elle est en proie à un étourdi qui interchange les étiquettes sur les fioles d'une ordonnance, baptise interne l'usage externe, fait ingurgiter le gargarisme au patient, le gargarise d'un purgatif.

— Croyez-moi, me dit M<sup>me</sup> Y..., la grande difficulté pour nous autres pharmaciennes, ce n'est pas le public, c'est le personnel masculin.

— Que n'employez-vous des femmes, alors, madame?

— Les femmes? reprend-elle avec vivacité, j'en ai essayé; mais c'est mille fois pire!

**J**E dirai encore l'histoire de M<sup>me</sup> P... élève de cette École de pharmacie de Marseille qui compte aujourd'hui près de 250 femmes.

Fille d'un médecin, M<sup>me</sup> P... entendait bien ne pas suivre l'exemple de ses compagnes qui, une fois leurs études finies, avaient presque toutes abdiqué la pharmacie. Son diplôme en mains, elle prend la gérance d'une pharmacie dans un département voisin des Bouches-du-Rhône, et enferme là, comme un chasseur en embuscade, guette son gibier : dans l'espèce, une jolie officine à vendre quelque part. Mais, ou ces fonds de pharmacie coûtent des prix fous, ou ils sont sis dans des pays impossibles.

Un jour de vacances qu'elle se promenait dans la banlieue d'une grande ville du midi, M<sup>me</sup> P... y remarqua l'absence de pharmacie. L'idée lui vint d'attacher ici sa fortune. Et voici où cette fière jeune fille se révèle toute différente de celles que j'ai dépeintes jusqu'ici, hésitantes, craignant le risque, impuissantes à mettre debout une entreprise. Elle déniché à un beau carrefour un immeuble en construction, loue sur-le-champ la boutique future, puis retourne à sa gérance lointaine, d'où elle dessine elle-même pour l'architecte les plans et l'agencement d'une pharmacie extra-moderne. A distance encore, — remarquez le tour de force, — elle l'assortit des mille et un médicaments, bases, poisons, poudres, essences, liqueurs, spécialités qui doivent se multiplier à l'infini chez nos apothicaires du vingtième siècle. Mais avec cette prévoyance économique des esprits féminins bien organisés, elle a soin, prudemment, de n'en commander que des doses minimales, pour le hasardeux commerce où elle s'engage. Puis, sa gérance terminée, la voici faisant irruption dans le pays, revêtant sa blouse blanche, s'attaquant aux caisses et bourriches des droguistes en gros, rangeant ses fioles, remplissant l'armoire aux poisons, aménageant le laboratoire, y dressant ses balances de précision, le



moule à cachets, par cette précaution bien judicieuse de mettre les manipulations à l'abri du public, de ses bavardages, de ses distractions.

Quatre ou cinq jours plus tard, voilà la boutique fraîche, parée, meublée de ses flacons, avec le pèse-bébé symbolique, colonne de l'officine d'une pharmacienne. Le rideau de fer se lève sur ce décor. A la curiosité des habitants apparaît, au fond du théâtre nouveau, cette fille encore toute jeune, mince, la taille longue et flexible, douce et parlant peu, qui inspire confiance.

Depuis lors, la pharmacie ne se vide pas.

Joie des habitants de n'avoir plus, pour une ordonnance, un calmant, un cachet ou une blessure, à courir jusqu'à la ville lointaine. Joie de trouver toujours, comme une madone bien patiente, cette blanche jeune fille qui les attend dans son décor riant. Pour les hommes, elle est comme une infirmière sacrée; ils sont devant elle déferents et polis, amollissant leur voix pour l'interroger sur le meilleur savon à barbe. Il n'est purgatif qui ne se fasse poétique en passant par ces longues mains fines; il n'est cautère qui ne devienne bénin.

Ici, les femmes s'épanchent. Ce pèse-bébé est le premier cran d'un engrenage où, une fois mis deux sous, on est happé corps et âme, y compris l'enfant pour des confidences interminables. M<sup>me</sup> P... acquiert ainsi dans cette campagne une influence, une action irrésistible. Hygiène, puériculture, bon sens, éducation, cette ancienne interne des hôpitaux de Marseille suggère tout.

Elle réussit pécuniairement au delà de tout espoir. Sa sagesse, sa prudence, sa mesure ont été le Lloyd qui assura son audace. Son fret aventureux était là sous l'égide d'un fameux consortium de vertus. Peut-être faut-il voir en elle le précurseur d'une nouvelle génération de Françaises qui nous réservent encore des surprises, non plus, cette fois, par leurs possibilités intellectuelles, mais par leur esprit d'initiative.

Qui dira la mission d'une pharmacienne dans de petits chefs-lieux de canton arriérés, dépourvus parfois de médecins, où, le cas échéant, la seule vitesse de l'auto permet à celui du village voisin d'arriver à temps, avec la boîte de médicaments, les calmants, les sangsues?...

Sa boutique serait vite achalandée. Nous qui, d'un coup de téléphone, pouvons tenir sur l'heure l'analgésiant, le coupe-fièvre ou le révulsif désiré, nous n'imaginons pas une disette de remèdes. Tant de pauvres campagnards en meurent, cependant ! Les jeunes filles qui auraient assez de détermination pour affronter la vie au village, l'aléa commercial, les préjugés paysans, seraient sûrement récompensées.

On les voit fort bien tenir derrière leur comptoir ce rôle d'arbitre, d'augure, apprenant aux jeunes mères l'hygiène, la propreté, l'alimentation de l'enfance, combattant les erreurs, l'ignorance, l'imprudence, l'alcoolisme. Et elles feraient cela gentiment, sans lunettes, sans esprit de suffragisme, sans ligues, sans méthodisme, en bavardant avec les papas, en devisant intimes et discrètes avec les mamans, en petites Françaises.

Et puis, qui les empêcherait d'épouser un jour le notaire ou le jeune docteur de l'endroit ?

**N'**AI-JE pas tracé jusqu'ici des tableaux trop idylliques de la pharmacienne en fonctions ?

En voici un qui fera le revers de la médaille.

Je connais une jeune pharmacienne établie à la campagne où elle habite, avec une amie, une jolie maison en bordure de telle route départementale, lit habituel d'un flot d'automobiles.

C'est la nuit. La pharmacienne dort dans sa chambre depuis plusieurs heures peut-être : paix, ténèbres muettes. Soudain, le silence est brisé violemment par l'éclatement de la sonnette de nuit. Premier coup pour rien : la jeune fille sait faire la part des mauvais plaisants. Deuxième avertissement plus pressant : elle bondit hors du lit, enfille une blouse. La voici, la porte ouverte, devant trois hommes dont deux portent le troisième, blessé, couvert de sang. Ils l'ont trouvé, disent-ils, barrant la route, victime d'automobilistes inhumains. Un fauteuil dans l'officine. Le blessé en état de choc y est étalé, les bras pendants ; la pharmacienne s'empare d'eau distillée, de tampons d'ouate, d'éther : léger remue-ménage d'armoires ouvertes, de fioles entre-choquées. Elle revient au patient. Stupeur ! les deux hommes ont disparu. Elle a beau les appeler : un ronflement d'auto lui répond, décroissant comme le bourdonnement d'un moustique.

Elle se voit donc seule avec ce chemineau privé de sens. État grave sans doute. Les plaies sont dénudées : apparaissent des coupures de l'oreille, de la joue, de la tempe, tout ce qui peut advenir du profil d'un homme étendu à terre quand le frôle à grande vitesse l'aile noire d'une auto.

Ma jeune pharmacienne, son blessé propre et net maintenant, ne peut relever sur tout le corps la sensibilité d'aucune contusion. Alors, avec de l'éther elle le réveille, il ouvre des yeux abrutis ; à voir cette jeune fille attentive aux signes de sa vie revenue, il sent un bien-être sous les bandelettes du pansement.

— Ma casquette ?... demande-t-il.

Avec des gestes hébétés, il y introduit sa tête garnie de gazes blanches, avale avidement le cordial que lui offre son infirmière. Celle-ci, découvrant enfin son état d'ébriété, veut le conduire doucement vers la porte.

— Vous voilà sauvé, maintenant : il faut vous en aller.

— Ah ! pour ça, non ! déclare-t-il, béat, et entêté dans sa béatitude.

M<sup>lle</sup> X mesure de l'œil les forces de cet homme de peine, aux épaules puissantes. Pour la première fois peut-être, elle sait ce qu'est la peur qui décoordonne l'harmonie intérieure, fait sentir à une femme très équilibrée qu'elle a des nerfs capables d'être fous. Elle se cite à elle-même diverses éventualités troublantes. Enfin, à son appel, son amie survient, la trouve blême devant un blessé ivre qui maintient drôlement sa ferme détermination de ne pas quitter la place.

Alors une lutte discrète s'engage entre les deux jeunes filles et le robuste chemineau, heureusement privé par l'ivresse du contrôle de ses muscles. Avec des mots sévères, elles le sidèrent, l'hypnotisent. Elles ne sont que deux, et bien fragiles, mais il y a une autorité dans leur parole de femmes en place, nanties d'une fonction officielle dans la cité. Le vagabond, humble au fond, se met debout. Une pression légère sur le bras, et on le dirige ainsi jusqu'au seuil.

— Je vous assure, me disait M<sup>lle</sup> X, que le tour de clef fut vite donné derrière lui !

Il y a deux générations, ce fait divers bien caractéristique de la vie d'une pharmacienne au village ou à la ville, aurait glacé d'effroi nos grand mères, et, je crois, surtout nos grands pères. Une société où la femme, par sa fonction, aurait couru des

dangers, n'était pas, à leurs yeux, une société raffinée. Sept siècles de mœurs françaises fondées sur la chevalerie interdisaient aux hommes, au nom de l'honneur, de laisser la faiblesse féminine risquer, par état social, un péril.

Notre époque voit le contraire. L'homme n'a pas changé pourtant. Mais c'est la femme elle-même qui semble revendiquer ce péril dont nos pères la protégeaient autrefois.

Elle le revendique... ou plutôt l'intrépidité fait partie d'un ensemble d'énergies diverses, pièce élémentaire d'une cuirasse dont elle s'est revêtue. Notre société ne vit plus sous le régime de la femme faible. Reporter de guerre, voyageuse de commerce, receveuse des Postes dans la brousse, doctoresse appelée en pleine nuit vers l'inconnu ou bien ouvrière dans une usine d'explosifs, comme la jeune pharmacienne isolée dans le village, elles sont toutes les amazones de la société, servant au péril des éléments ou des malfaiteurs.

Puisse l'esprit de chevalerie nous demeurer, quoique périmé, sous la forme de gestes rituels, inutiles mais élégants !

COLETTE YVER.

(A suivre.)

---

# MÉMOIRES

---

## III <sup>(1)</sup>

### AMBASSADE A LONDRES

(1871 — 1872)

---

Je mis vingt-quatre heures à arriver à Londres, traversant un pays complètement dévasté, des rivières sans pont, et des chemins à tout moment interrompus. Deux heures après mon arrivée, j'étais chez le ministre des Affaires étrangères, lord Granville, et dans une très longue conversation dont on trouvera le récit dans mes dépêches, j'eus le bonheur de le déterminer à envoyer le jour même, à son agent à Versailles, l'ordre d'insister auprès de M. de Bismarck pour la réduction de l'indemnité qui nous était demandée. Quel fut l'effet de cette intervention tardive ? Est-elle pour quelque chose dans la diminution d'un milliard que M. Thiers obtint le même jour ? Ne fit-elle, au contraire, qu'irriter et agacer M. de Bismarck, comme lord Granville le croyait, non sans quelque apparence de raison ? Je l'ignore, et comme M. Thiers ne m'en a jamais ni parlé ni remercié, je ne le saurai probablement jamais.

J'aimais encore mieux ce silence que les compliments emphatiques dont me comblait M. Jules Favre, en les accompagnant des propositions les plus insensées dont jamais ministre ait entretenu un ambassadeur.

On sait que la prétendue négociation de Versailles ne dura que deux jours, et que le troisième, les préliminaires de paix

(1) Voyez la *Revue* des 15 janvier et 1<sup>er</sup> février.

étaient signés, avec le chiffre de cinq milliards pour l'indemnité, la perte d'une partie de la Lorraine et de l'Alsace entière, sauf la citadelle de Belfort. Ces horribles conditions furent apprises du Gouvernement anglais avant l'Ambassade, et ce fut lord Granville qui me les fit connaître. Je compris tout de suite l'impression de douleur que j'avais vue sur le visage de M. Thiers, mais je compris aussi qu'il avait cru devoir céder et renoncer à la vague idée d'en appeler à l'indignation de l'Europe, qui avait un instant traversé son esprit. Ce qu'on n'avait pas fait *avant*, il était manifestement impossible de le faire *après*.

— Voilà un déplorable traité, dis-je sans sourciller à lord Granville, mais ce n'est pas nous qui le rompons : nous n'avons, nous, qu'à l'exécuter ; ce sera vous, ce sera l'Europe qui ne pourra longtemps supporter le maître qu'elle s'est donné.

Mais M. Jules Favre ne l'entendait pas de la sorte. Tout en signant à Versailles, il avait sérieusement la pensée de protester à Londres, et par trois fois, il me donna l'ordre exprès d'entrer à la Conférence en réclamant en faveur du principe de la souveraineté nationale, violée par l'oppression que subissaient nos provinces conquises. Je n'invente rien, et lui-même fait confidence au public dans les récits qu'il a publiés, de cette pensée qui eût pu devenir tragique si j'y eusse donné suite, mais qui, après coup et à la lecture, n'est que comique. Quel fruit attendait-il de cette démarche tardive ? Pensait-il sérieusement que ceux qui nous avaient laissé abattre pendant que nous étions en armes allaient entrer dans l'arène pour nous porter secours quand nous y gisions étendus et terrassés ? Je ne sais : je serais plutôt porté à croire qu'avec ses habitudes de palais il considérait Versailles comme un tribunal de première instance dont Londres était la cour d'appel, ou bien qu'en sa qualité d'avocat de la France, il voulait faire en faveur de sa cliente des réserves pour l'avenir, à valoir ce que de raison, dussent-elles n'avoir aucun effet immédiat. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que M. de Bismarck n'eût point admis ces puérités juridiques, et personne ne peut douter que, dès qu'il eût appris qu'on le bravait si sottement, il eût déchiré les préliminaires de paix à peine signés, et fût entré de vive force dans Paris désarmé, qu'il eût peut-être livré aux flammes.

Je résistai donc, comme on le pense bien ; M. Jules Favre insista, et pendant que le débat durait, et que le ministre m'en-



voyait par chiffre et par télégraphe, à l'appui de son absurde instruction, toute une rhétorique pâteuse et verbeuse que mes pauvres attachés suaient sang et eau à mettre au clair, on attendait à Londres avec impatience le jour que je fixerais moi-même pour la réouverture de la Conférence. Mes collègues, ayant égard à ma situation, avaient eu le bon goût de s'en remettre à moi et de me laisser le temps que je croirais convenable pour me mettre au courant de leurs délibérations précédentes.

Entre temps, M. Jules Favre faisait, comme il disait, sonder le terrain à Vienne, à Madrid, à Saint-Petersbourg, à Constantinople même, pour savoir si on serait d'humeur à appuyer mes lamentables remontrances.

On lui répondait partout avec une bienveillance un peu narquoise, que j'étais à Londres, que lord Granville présidait la Conférence, et que toute démarche qui serait approuvée par l'Angleterre, on s'y associerait volontiers. Pour quiconque savait, et personne ne l'ignorait en Europe, que de toutes les puissances, la moins disposée à nous venir en aide, avait été l'Angleterre, jamais ironie ne fut plus sanglante. Mais M. Jules Favre la prenait pour argent comptant, et m'envoyait cette bonne nouvelle avec triomphe. Ce qu'il y avait de pis, c'est que, grâce à cette communication si prudemment faite aux Cabinets européens, tous leurs agents à Londres étaient prévenus de nos intentions, et qu'ils venaient tous successivement dans mon cabinet me regarder dans le blanc des yeux, pour voir si j'allais m'en ouvrir avec eux, et comment je m'y prendrais pour entrer en matière.

Je m'impatentai, et craignant d'être mis au pied du mur, je finis par fixer au 13 mars la date de la réouverture de la Conférence. Et en même temps, j'avertis mon ministre que je ne voulais rien prendre sous ma responsabilité; pas davantage me contenter de la sienne et que je n'exécuterais ses ordres que si M. Thiers, qui était retenu à Bordeaux, me les confirmait expressément. Le 13, n'ayant reçu aucune communication nouvelle, je fis mon entrée à la Conférence avec un petit discours qui ne contenait (cela va sans dire) aucune protestation contre les préliminaires de Versailles, presque aucune allusion aux événements du jour. J'insérai seulement quelques mots sur l'utilité du Congrès et des Conférences pour régler de concert

entre les grandes puissances toutes les modifications que pouvait subir l'état politique de l'Europe, et le regret qu'on eût trop souvent dérogé à cette règle dans ces dernières années. Encore cette modeste réserve fut-elle très mal prise par l'ambassadeur d'Allemagne qui le lendemain ne voulait plus signer le protocole. Mais comme les autres plénipotentiaires savaient parfaitement de quel scandale ils avaient été menacés, et se doutaient que c'était à moi qu'ils devaient d'avoir échappé à une scène qui les aurait jetés dans un grand trouble, ils insistèrent pour que mes paroles fussent prises en bonne part, et tout finit paisiblement. Mais je frémis encore quand je pense de quels malheurs j'aurais pu être, sinon la cause, au moins l'instrument, si j'avais pris au pied de la lettre le devoir hiérarchique d'un subordonné. Un simple chargé d'affaires, ou même un ambassadeur moins sûr de sa situation en France, ou moins prêt à en faire le sacrifice, n'y aurait pas manqué, et qu'en serait-il résulté?

La Conférence fut terminée le lendemain du jour où j'y étais entré, car on n'attendait plus que l'adhésion de la France aux concessions que l'Angleterre avait faites à la Russie. Je la donnai suivant mes instructions, mais en me servant de cette expression un peu railleuse, qui fit sourire les connaisseurs, que je ne voyais pas d'objection aux conventions nouvelles, du moment qu'*agréables* à la Russie, elles étaient *agréées* par le gouvernement anglais. Le surlendemain, 15 mars, je reçus enfin la réponse de M. Thiers qui me donnait pleinement raison dans mon démêlé avec mon ministre : « Notre excellent Jules Favre, me disait-il, dans cette lettre, n'a pas assez d'habitude et trop de souffrances dans l'âme pour bien juger ce qu'il fallait faire. Il eût été absurde de tenter quoi que ce soit en ce moment. Les neutres, grands et petits, ne voulant ou ne pouvant rien faire de sérieux, on aurait ressemblé à des enfants pleurards, criant quand il faut leur arracher une dent. Il y aurait pis encore. Nous aurions donné des doutes sur l'exécution du traité, et les Prussiens auraient au moins ralenti l'évacuation. »

C'était exactement ce que j'avais dit. Mais n'y a-t-il pas lieu d'être un peu surpris que M. Thiers ait voulu garder plus de six mois encore un ministre des Affaires étrangères qui avait si peu l'habitude du métier, qu'il risquait de tout perdre dès qu'il

était seul? qu'il ait envoyé un tel homme, le jugeant si bien, comme négociateur à Francfort, et ne l'ait révoqué six mois après que malgré lui? Il pensait sans doute qu'il suffisait à tout, et que ceux qui le servaient mal avaient au moins le grand mérite de ne pas le gêner. Mais alors l'universalité d'esprit n'était pas assez : il fallait encore demander à Dieu l'ubiquité matérielle.

Malgré cette courte alerte, le séjour de Londres m'était devenu, je l'avoue, assez agréable. Je sentais que ma présence rendait quelque service. La société anglaise, émue de compassion pour nos malheurs, et un peu honteuse d'avoir laissé consommer un tel désastre, me comblait de politesses qui étaient l'expression d'une sympathie véritable. Je voyais bien que rien n'était à faire à Bordeaux, pendant ces premières heures d'incertitude, et je n'étais pas insensible au plaisir de retrouver un peu de vie sociale après les terribles jours de solitude et d'angoisse que nous avions traversés. Je respirais quand éclata comme un coup de foudre l'insurrection de Paris du 18 mars.

J'aurais dû m'y attendre, car, en réalité, l'insurrection avait commencé le jour où la Garde nationale de Belleville s'était emparée des batteries de canon qu'elle disait lui appartenir et avait refusé de les rendre. Mais je recevais des nouvelles si rassurantes sur les dispositions de ces rebelles, de ceux de mes amis surtout qui approchaient du gouvernement, — en particulier de M. Calmon, sous-secrétaire d'État de l'Intérieur, — nous avions vécu depuis six mois dans des conditions tellement extraordinaires, et traversé tant de crises où nous aurions dû périr, qu'avec une insensibilité que j'ai peine à comprendre aujourd'hui, j'attendais la fin de ce démêlé comme d'une rixe de cabaret à laquelle la gendarmerie allait mettre ordre!

Je fus donc consterné, quand une dépêche télégraphique m'apprit, le 18 mars, à quatre heures de l'après-midi, que les troupes chargées de reprendre les batteries de canon avaient échoué dans leur entreprise et fraternisé avec le peuple.

Je dinai, ce jour-là même, chez lady Waldegrave, femme du ministre du Commerce, M. Chichester Fortescue (depuis lord Carlingford). Cette dame était l'héritière du château de Strawberry Hill, autrefois la demeure d'Horace Walpole, et le voisinage très proche de cette terre et de celle de Twickenham, où

demeurait le Duc d'Aumale, l'avait mise dans l'intimité de la maison d'Orléans. Je devais rencontrer chez elle le Comte de Paris, et c'était la première fois depuis 1848 que l'ambassadeur de France paraissait dans la société anglaise en compagnie d'un prince de la maison de Bourbon. Il était impossible de manquer à ce rendez-vous attendu avec curiosité. Je m'habillai donc pour dîner, comme si de rien n'était; mais, en m'asseyant à table auprès du prince, au lieu des félicitations que je m'étais proposé de lui adresser sur notre rencontre, je lui fis part à voix basse de la triste nouvelle. Sauf le maître de la maison, qui en avait connaissance par l'ambassadeur d'Angleterre à Paris, personne ne la savait, et nous dûmes faire bonne mine toute la soirée avec la mort dans l'âme.

Le lendemain se passa dans de terribles angoisses, et enfin vers le soir, lord Granville me fit savoir la retraite du gouvernement à Versailles où l'Assemblée était convoquée déjà depuis plusieurs jours pour le 20 mars. Mon trouble fut extrême. Que devais-je faire? Mon poste n'était-il pas à l'Assemblée qui allait avoir à défendre l'existence et l'honneur des débris de la France? N'était-ce pas là, et en prévision de ces événements terribles, que les électeurs avaient entendu envoyer les représentants de leur choix? D'ailleurs, l'idée de mettre ma tête et ma personne à l'abri pendant que mes collègues seraient exposés peut-être aux derniers outrages, m'était odieuse. D'autre part, si je demandais un congé, M. Thiers me l'accorderait-il? Trouverait-il bon que l'ambassade fût évacuée en même temps que Paris et dans la même déroute? Une circonstance frivole en apparence détermina ma résolution. Le surlendemain, devait avoir lieu à Windsor le mariage de la princesse Louise avec le fils du duc d'Argyll, le marquis de Lorne. Nous étions tous invités à la cérémonie et aux fêtes qui devaient la suivre. Il me parut également impossible et de figurer dans une fête à l'heure même où Paris pouvait être au pillage, et d'amener moi-même le pavillon du gouvernement légal de la France en restant enfermé à Londres pendant que les représentants des autres puissances suivraient la Cour. Je trouvai que ma qualité de député servait à point à tirer d'embarras et moi-même et mon gouvernement. Je feignis de croire que M. Thiers, ayant besoin de tout le monde à Versailles, m'y rappelait. Ce fut la raison que je donnai à lord Granville pour motiver mon départ précé-

pité et m'excuser de ne pas me rendre à l'invitation de la Reine. Quant à M. Thiers lui-même, je me fis fort de lui faire apprécier mes motifs, et je partis le 20 au soir, sans demander une permission qui m'eût peut-être été refusée.

## A VERSAILLES PENDANT LA COMMUNE

Je passai le détroit par une nuit d'un calme admirable, mais dans un épais brouillard. Sur le même paquebot se trouvait M. le Duc de Chartres, qui avait quitté peu de temps auparavant le régiment où il avait servi incognito, et gagné tous ses grades sous le nom de Robert le Fort, et qui, pensant qu'il pouvait avoir de nouveau occasion de tirer l'épée, se hâtait de rejoindre son corps. Il m'avait fait prévenir de son départ le matin; mais, comme il ne pouvait convenir ni à lui ni à moi que nous eussions l'air d'avoir ensemble partie liée pour notre retour, je l'avais prévenu que j'aurais soin de ne pas le reconnaître. Et de fait, il me fallut à moi-même, tout averti que j'étais, quelque peine pour retrouver les traits de ce jeune et charmant prince sous la figure de ce passager un peu épais, vêtu d'une grossière peau de bique, qui fumait son cigare à l'avant du paquebot, et qui me laissa passer deux ou trois fois devant lui sans donner le plus léger signe d'intérêt. J'ai rarement vu acteur de profession plus habile à changer son expression, et plus maître de sa physionomie.

Arrivé à Calais, je ne débarquai pas sans quelque émotion. Qu'allais-je trouver en France et dans le port même où je prenais terre ? Dans toutes les commotions politiques, amenant un changement de gouvernement, qui avaient eu lieu depuis 1789, — 10 août, 18 fructidor, 18 brumaire, juillet 1830, 24 février 1848, enfin 4 septembre 1870, — l'exemple donné d'abord à Paris avait été docilement suivi par toute la France. Un avis télégraphique des Tuileries ou de l'Hôtel de ville conquis, avait suffi pour que tous les départements obéissent, et que les drapeaux et les fonctionnaires du nouveau gouvernement fussent admis sans difficultés à remplacer ceux de l'ancien. En était-il de même cette fois, et était-ce la Commune qui allait m'accueillir pour me mettre la main au collet ? A ma grande, mais agréable surprise, je trouvai le même commissaire de police qui m'avait escorté un mois

avant, et je fus salué comme l'ambassadeur d'un gouvernement régulier. D'où venait cette différence ? Je voudrais croire que c'était l'horreur inspirée par l'affreux événement du 18 mars qui faisait reculer tous les agents. Mais je me donnai une explication plus simple. Pendant les longs mois du siège, toutes communications entre la province et Paris avaient été interrompues, on avait pris l'habitude de regarder ailleurs, à Tours, à Bordeaux, pour obéir. L'habitude restait, et c'était sur Versailles maintenant que les serviteurs de la force et de la fortune jetaient les yeux. C'est le cas de répéter ce que dit Tacite après la mort de Néron : *Vulgatum arcanum imperii, posse imperatorem alibi quam Romæ fieri.*

Je pris, sans arrêter, le chemin de fer du Nord que je suivis jusqu'à Creil où j'avais l'intention de le quitter pour me diriger sur Pontoise, et de là à Saint-Germain et à Versailles, en faisant le circuit autour de Paris. Il fallait attendre à Creil le départ d'un train pour Pontoise, et à Pontoise même faire préparer une voiture. Les employés du chemin de fer auxquels je m'adressai, afin d'organiser par voie télégraphique ce mode de transport un peu compliqué, manifestèrent la plus mauvaise volonté. Je n'oublierai jamais la physionomie de l'un d'entre eux qui épuisait toute son éloquence à me persuader que Paris était parfaitement tranquille et qu'il n'y avait aucun danger à traverser la ville. Quand on songe qu'à ce même moment le général Chanzy, arrêté au sortir d'un train, était mis au cachot et disputait sa tête aux insurgés, on juge si le conseil était sage. Je voudrais croire au moins qu'il était sincère et naïf.

Je n'eus garde de le suivre, et pendant que je disputais pour être obéi, je vis arriver dans la gare, sous une bonne escorte d'officiers prussiens, un monsieur pâle et la mine assez chétive, qui paraissait fort mal à l'aise. C'était le nouveau préfet de l'Oise, nommé par M. Thiers, et qui, pour sa bienvenue, était tombé en désaccord avec l'autorité allemande, et était conduit à Compiègne pour s'expliquer avec elle. Il tremblait de froid, et n'avait pas mangé depuis le matin. Je me mis en quatre pour lui faire trouver un peu de nourriture, et nous échangeâmes quelques propos sur les événements. Les désastres de Paris l'occupaient beaucoup moins que la question de savoir quel sort le général prussien allait lui réserver, et sur quel



oreiller il dormirait la nuit suivante. Pourtant il me fit sur l'insurrection du 18 mars cette réflexion profonde : « C'est bien malheureux, mais il faut convenir que l'Assemblée de Bordeaux est animée d'un esprit bien réactionnaire. » Je ne pus m'empêcher de sourire. L'esprit réactionnaire de l'Assemblée ne me semblait pas précisément le péril le plus à craindre, pour le préfet d'un gouvernement fugitif devant l'insurrection, et lui-même gardé à vue par des Prussiens. J'ai oublié le nom de ce libéral prévoyant.

En attendant le départ du train, je me promenais aux environs de la gare, interrogeant tous ceux que je rencontrais sur les nouvelles de Paris. Deux choses me frappèrent dans l'état d'esprit des passants que j'abordais : d'abord leur indifférence à peu près complète au sujet de l'insurrection qui triomphait dans la capitale. A peine la connaissaient-ils, et ils n'avaient pas l'air de s'en inquiéter. Évidemment, Paris, séparé du reste de la France pendant les longs mois du siège, avait perdu son action directe sur les populations des départements. Cette communication électrique qui d'ordinaire faisait prendre feu d'un bout de la France à l'autre pour la moindre étincelle qui partait de Paris avait cessé d'exister. Un gouvernement banni de Paris était encore, aux yeux de la France, un gouvernement régulier et en exercice. C'était la première fois depuis 1789 que pareille chose arrivait.

Mais cette heureuse nouveauté avait une conséquence moins avantageuse. Personne ne s'émouvant outre mesure de l'événement, personne non plus ne paraissait très pressé de réagir contre un danger dont la gravité n'était pas sentie. Je cherchais en vain quelque trace de cet élan généreux et indigné qui avait porté, au mois de juin 1848, les gardes nationales de province à la défense de la capitale. A la vérité, le pauvre pays avait trop souffert et était trop las pour ressentir encore de telles émotions. Le joug de fer que l'invasion faisait peser sur sa tête semblait amortir en lui toute sensibilité.

Je repris ma route, et de Pontoise à Versailles, je traversai un pays parfaitement calme : pas un rassemblement dans les villages. A Saint-Germain seulement, je trouvai dans un journal les premières proclamations de la Commune. J'étais très curieux de voir de quels noms elles étaient signées, ne pouvant m'imaginer, parmi les républicains même et les révolution-

naires de ma connaissance, quels étaient ceux que le vertige avait poussés à un tel excès. A ma grande surprise, ces signatures ne m'apprirent rien du tout. Pas un nom connu, pas un visage qu'on eût rencontré nulle part. Le moins ignoré était celui d'un certain Assi, contremaître à l'usine du Creusot, qui avait figuré dans un procès de société secrète. La capitale de la civilisation était aux mains de barbares anonymes. Rome tombée au pouvoir d'Alaric n'avait pas connu ce degré d'humiliation.

J'arrivai à Versailles à la nuit tombante. N'ayant aucun logement retenu, je me rendis droit à l'hôtel des Réservoirs, où je pensais trouver à diner avec quelques personnes de ma connaissance. Mais je n'avais aucune idée du spectacle qui m'y attendait. La grande salle de l'hôtel était illuminée comme pour une fête, et remplie de tables serrées les unes contre les autres, de manière qu'on ne pouvait se mouvoir entre elles. Autour de ces tables était assis, ayant à peine la place de se retourner, tout ce que Paris renfermait de notabilités de tous les genres, membres du gouvernement, directeurs et employés de ministères, femmes de la société et du grand monde, journalistes, etc. Toute cette émigration était accourue à Versailles, à la suite de M. Thiers, et chacun y cherchait sa vie comme il pouvait. On se heurtait, on se coudoyait, on se disputait une assiette, une aile de poulet, une tasse de potage. C'était une confusion inexprimable, au travers de laquelle se faisaient jour, souvent par de bruyants éclats de rire, ces éclairs de gaieté française, qu'aucun malheur ne peut tout à fait supprimer. Je demeurai sur le seuil, parfaitement ébloui. Ma présence inattendue fut saluée par des exclamations qui achevèrent de m'étourdir.

Je me remis cependant après quelques secondes, me fis faire une place à côté de quelques amis que je reconnus, et avant la fin du diner (si ce nom peut convenir au repas improvisé et peu substantiel que je parvins à me procurer), j'avais pris langue, et m'étais mis un peu au courant de la situation. Je sus d'abord que personne n'avait compté sur mon retour, pas même dans ma famille, à ce point que ma tante, M<sup>me</sup> de Staël, qui était à Paris avec le dernier de mes fils, malade, avait pris, le jour de l'insurrection, la résolution subite de l'emmener en Angleterre trouver un refuge à l'ambassade. Elle avait pris le

paquebot à Dieppe pour Brighton, tandis que je le prenais à Douvres pour Calais, et nous avions fait route, sans le savoir, en sens opposé dans le brouillard.

Mon arrivée à Calais, annoncée par le télégraphe, avait surpris et un peu troublé mon chef, M. Jules Favre. Connaissant mal mes relations avec M. Thiers, et s'exagérant beaucoup leur intimité, il avait craint un instant que ce retour ne fût concerté avec le chef du pouvoir exécutif, et ne menaçât son portefeuille. Il avait fait part de ses soupçons à M. Thiers lui-même, qui était à cent lieues d'une intention pareille, et lui offrit de m'arrêter au passage par une autre dépêche m'enjoignant de retourner à mon poste. On m'attendait donc avec une légère nuance d'humeur que je lus sur les visages lorsque j'entrai dans la soirée à l'hôtel de la Présidence. Je donnai tout de suite l'explication naturelle qui, trouvée bonne ou mauvaise, fut admise sans réflexion. On avait trop besoin de tout le monde pour se fâcher avec personne.

La situation de M. Thiers, je ne fus pas longtemps à le reconnaître, était en effet des plus critiques. Aux terribles difficultés que lui causait l'insurrection, maîtresse de la capitale pendant que l'invasion s'étendait sur la moitié du pays, se joignaient toutes celles qui naissent de divisions déjà visibles dans le sein de l'Assemblée, divisions qu'il ne mettait aucune habileté à prévenir, je devrais plutôt dire qu'il mettait toute son habileté à fomenter. La majorité de l'Assemblée, comme je m'en étais aperçu à Bordeaux, était décidément monarchique, et les royalistes ardents et pressés y dominaient par le nombre, autant que par l'éclat de leur zèle. Il ne leur avait pas fallu longtemps pour s'apercevoir que M. Thiers, dans un intérêt personnel très visible, s'éloignait chaque jour de l'idée d'une restauration, pour se rapprocher de la République.

Dans un discours fameux prononcé à Bordeaux, il avait proposé et fait accepter de tous les partis une trêve patriotique, qui devait durer jusqu'à la conclusion de la paix et la réorganisation administrative du pays. C'était le langage du bon sens même, et ce fut l'origine de cet état provisoire qu'on a appelé si longtemps « le pacte de Bordeaux ». Mais il ne fallait pas être bien perspicace pour voir que lui-même n'observait cette trêve qu'en apparence, et préparait sous main, avec tous les moyens que nous avions mis à sa disposition, l'issue républicaine qu'il

préférerait. De là une irritation très vive dans les rangs légitimistes, des accusations de perfidie et de mensonge qui étaient répétées tout haut dans les couloirs. Les royalistes moins absolus, partisans et amis de la maison d'Orléans, avaient contre M. Thiers un autre grief. Ils ne lui pardonnaient pas de s'être opposé à l'entrée des princes élus députés dans l'Assemblée, où ils auraient été reçus avec acclamation. Ils lui reprochaient d'abuser des scrupules exagérés de patriotisme qui empêchaient les princes de lui désobéir, pour les tenir à l'écart dans une situation à la fois pénible et ridicule, encore sous le coup de la loi d'exil, et n'osant se montrer nulle part, bien que chacun sût où ils étaient.

Enfin, un reproche très général portait sur l'insistance que M. Thiers avait mise à Bordeaux pour décider l'Assemblée à rentrer à Paris : insistance qui, si elle eût triomphé, aurait exposé la seule représentation régulière du pouvoir légal à sombrer dès le premier jour devant l'insurrection.

A ces causes, plus ou moins bien fondées, mais toutes très naturelles, de l'animadversion déjà visible de la majorité contre M. Thiers, se joignaient les récriminations ordinaires de toute armée en déroute contre son chef. Il n'y avait sorte de reproches qu'on ne fit à sa manière de conduire la retraite et de préparer la future campagne. M. Thiers avait engagé trop tôt ou trop tard la bataille contre les faubourgs : en se retirant, il avait négligé de faire enclouer les canons de l'artillerie qu'il abandonnait : il avait évacué tel fort qu'il aurait pu conserver : il pouvait rester en communication avec Paris, en garder une des entrées, envoyer quelques renforts aux gardes nationales animées de sentiments d'ordre qui se défendaient encore, etc., etc. C'était en un mot un concert un peu confus d'accusations, où les voix n'étaient pas toujours d'accord avec elles-mêmes. Ainsi les mêmes personnes qui reprochaient à M. Thiers d'avoir rapproché l'Assemblée de Paris, auraient volontiers, dans un moment d'enthousiasme, voté que l'Assemblée elle-même se transporterait, sinon tout entière, au moins par députation, dans les rangs de la garde nationale conservatrice réunie pour l'attendre à la gare Saint-Lazare. Je fus obligé, — ce fut mon premier acte parlementaire, — le lendemain même de mon arrivée, de combattre dans mon bureau cette proposition aussi généreuse qu'insensée.

Tous ces dits et contredits se répétaient dans les galeries du Palais où affluaient à toute heure des allants et venants de Paris, les portes de la ville étant en ce moment encore ouvertes. On les répétait dans la grande rue des Réservoirs, où, grâce à une température exceptionnelle pour le mois de mars, toute la société fugitive tenait une sorte de salon, à peu près comme aux Champs-Élysées par un soir d'été. On ne se fait pas une juste idée du mélange de légèreté et de courage qui est le fond du caractère français quand on n'a pas vu les petits groupes élégants, composés de jolies dames, de beaux officiers d'état-major et de jeunes députés, qui faisaient de la tactique, de la politique et des commérages de société tour à tour, pendant que les sons graves du canon du Mont Valérien se mêlaient à cet agréable *parlage*. On faisait en commun des parties de campagne pour aller voir, la lunette à la main, du sommet des hauteurs qui dominent Paris, les escarmouches engagées entre la troupe et l'insurrection. Puis, on rentrait dîner ensemble à des tables réservées, où le repas se faisait à frais communs.

Ma nièce, M<sup>me</sup> d'Haussonville, avec la jeune marquise de Castellane, tenait une de ces tables où venaient MM. de Mun, d'Abzac, d'Harcourt, officiers de l'état-major du maréchal de Mac Mahon et du général Ladmirault. L'esprit monarchique y régnait. Mais à Saint-Germain, autour de la maréchale Canrobert, se réunissait une autre espèce de femmes du monde et de militaires qui avait été aussi fort à la mode en son temps, bien que d'une élégance moins distinguée. Ceux-là correspondaient avec l'Impératrice à Chislehurst, et exprimaient ouvertement leur foi et leurs regrets bonapartistes. Ni dans l'une ni dans l'autre de ces réunions, M. Thiers ne passait bien son temps.

Je restai quelques jours un peu assourdi de ces rumeurs confuses, qui faisaient une fâcheuse diversion aux terribles nouvelles de la capitale. La part de vrai et de faux, de justice et de passion, qui y était mêlée, était très difficile à discerner. Je finis par prendre résolument mon parti de boucher mes oreilles et de ne tenir aucun compte de ce que j'entendais par la raison très simple que je vais dire. Je remarquai que, tout en attaquant M. Thiers avec une extrême vivacité, ses adversaires ne concluaient jamais à la proposition de le remplacer.

L'idée si juste que, dans des circonstances analogues, le président Lincoln exprimait sous cette forme vive : « Il ne faut

pas changer de chevaux au milieu de la rivière », s'imposait d'autorité à tout le monde. On sentait qu'il serait insensé de changer le chef du pouvoir exécutif, au moment où l'on était serré entre les Prussiens et la Commune, et où le moindre mouvement pouvait tout perdre. Dès lors, à quoi bon crier ? C'était se diminuer soi-même en diminuant l'autorité de celui qui nous dirigeait. Mieux valait ajourner tous les griefs, et attendre que l'ennemi fût à terre. Il serait temps alors de demander au délégué de l'Assemblée, qui ne relevait que d'elle, et qui était toujours à la discrétion d'un vote, ses explications et ses comptes.

J'ajoute que persuadé, comme je l'étais et le suis encore, qu'affranchir la France du joug de la capitale, est le seul moyen de prévenir sa ruine, je savais, un gré particulier à M. Thiers d'avoir pris son parti de sortir de Paris, et de ne pas se presser d'y rentrer avant qu'il fût sûr de le faire en force et certain du succès. Le mérite était assez grand, car la situation de ce gouvernement, mis à la porte de chez lui, était singulièrement fausse, et causait un malaise général ; chaque matin on lui apportait un conseil pour en sortir au plus tôt. M. Thiers avait le mérite de n'en écouter aucun ; il prenait le temps nécessaire pour rassembler des soldats et pour les armer. Il attendait le retour des armées captives d'Allemagne, négociait très péniblement avec M. de Bismarck les conditions de cette libération, obtenait de lui à grand peine la permission de réunir quatre-vingt mille hommes autour de Paris au lieu de quarante que le traité préliminaire de Versailles avait fixé ; et, en attendant, ne laissait engager que des escarmouches pour aguerrir les hommes et leur rendre confiance. J'admirais fort ce sang-froid véritablement digne d'un homme d'État. Encore aujourd'hui, je demeure convaincu que M. Thiers rendit par cette procrastination, renouvelée de Fabius Cunctator, un service plus éminent que beaucoup de ceux dont on lui fait honneur.

Le moindre échec pouvait tout perdre, et nous livrer soit à l'horreur de voir Versailles envahi après Paris, soit à la douleur peut-être plus grande encore d'être arrachés à l'insurrection triomphante par le secours des armes prussiennes. M. de Bismarck offrait à toute heure son odieux concours. Sauver la France après l'avoir conquise eût été pour lui le comble de la gloire, comme pour nous le dernier degré de la honte. Je saurai toujours gré à M. Thiers de nous l'avoir épargné.



Le parti que je pris, et qui fut bientôt connu, de ne m'associer à aucune opposition contre M. Thiers, me distinguait de mes meilleurs amis, les ducs Decazes et Pasquier, M. de Lasleyrie, etc., dont l'irritation était très vive. Il m'en sut gré, et me témoigna, pendant cette courte période toute la confiance que sa nature comporte, et que rendait possible le peu de sympathie qu'il avait pour la mienne. Je lus plus clairement au fond de son âme, et je ne puis dire que cette étude me rassurât pour l'avenir. A côté des défauts que je lui connaissais de tout temps, le goût de l'intrigue, la préférence donnée aux petits moyens sur les grands, la recherche des sociétés douteuses et des moyens équivoques, je découvris pour la première fois chez lui une timidité en face des passions révolutionnaires, une crainte de les rencontrer et de les combattre en face, un désir de s'accommoder avec elles moyennant certains ménagements, bien différents de l'audace généreuse qui avait caractérisé en 1830, et après 1848, sa résistance aux efforts de la démagogie. Il lui échappait dans l'intimité des mots comme ceux-ci : « Il est des circonstances où il faut céder et se conduire comme Louis XI à Péronne. »

Une autre fois, il me disait tout bas d'une voix émue : « Vous ne connaissez pas ces gens-là : ils sont très méchants, ils ont renversé tous les gouvernements, et ils ont trois cent mille fusils. » Je me rappelai alors ce qu'il m'avait dit sous l'Empire : « J'ai repêché une fois la France noyée dans une révolution : je ne suis plus assez jeune pour le refaire une seconde fois. » La révolution était arrivée, submergeant encore une fois la société dans ses grandes eaux : le moment venu de jeter le filet pour la repêcher, il ne se sentait plus la main assez vigoureuse.

Je sais bien que, pour ces ménagements, il alléguait alors la nécessité de ne pas désespérer les républicains au point de les jeter dans les bras de la Commune. De même que plus tard, pour expliquer son attachement obstiné à la république, il a allégué les engagements qu'il avait dû prendre à cette époque critique, afin de ne pas grossir le nombre de ses ennemis. Ces raisons m'ont toujours paru mauvaises. Les républicains tant soit peu décents, même les plus avancés, étaient aussi effrayés que nous de la Commune, et n'avaient nulle envie de se jeter dans ses bras. Le sort du général Clément Thomas,

un républicain irréprochable et de naissance, et celui qui fut réservé plus tard au rédacteur du *Siècle*, M. Chaudey, leur apprenaient suffisamment comment ils auraient été reçus. Quand ils menaçaient M. Thiers de se séparer de lui, s'il ne les rassurait pas sur le sort de leur chère république, ils cherchaient tout simplement, par un jeu qui n'avait rien de patriotique, à exploiter ses embarras, et rien n'eût été si aisé à M. Thiers que de leur rendre la pareille, quand il lui arrivait des députations de Lyon ou de Bordeaux pour lui demander de garantir que la République serait maintenue ; s'il les avait priés de le laisser tranquille, les grands citoyens qui prenaient si bien leur temps, n'auraient pas été se joindre aux insurgés ; ils seraient rentrés chez eux en ayant soin de se bien cacher, et voilà tout.

Toujours résolu de ne pas me séparer de M. Thiers, et constatant chaque jour le désaccord profond qui existait entre nos sentiments, je pris le parti de quitter Versailles, et de retourner à mon poste, dès que la première bataille sérieuse (qui eut lieu au pont de Neuilly dans les premiers jours d'avril) ayant constaté la fidélité des troupes, l'Assemblée n'eut plus rien à craindre pour sa sécurité. M. Thiers le désirait d'ailleurs, la France n'ayant pas trop de ses représentants les plus convenables pour faire encore un peu figure à l'étranger. Les malins qui cherchaient à m'agrir, faisaient remarquer que ce désir était devenu plus vif et plus apparent chez M. Thiers, depuis que j'avais obtenu, dans plusieurs occasions, quelques succès à la tribune. Je n'en crois rien. M. Thiers était trop occupé de lui-même pour regarder ce qui ne le touchait pas directement, et trop dédaigneux pour être jaloux.

#### RETOUR A LONDRES

De retour à Londres, j'y trouvai la situation très changée à notre désavantage. Les horreurs de la Commune avaient fait oublier les excès des armées prussiennes. La sympathie que nous inspirions, et qui n'était qu'assez superficielle, s'était refroidie. On n'était pas loin de penser que, loin d'avoir eu tort de nous abandonner, on avait rendu service au monde civilisé en laissant écraser une nation qui donnait de pareils spectacles. D'ailleurs, comment reprocher aux Prussiens d'avoir bombardé Paris, quand nous étions réduits à y envoyer des bombes nous-

mêmes? Je fis tête à cette malveillance de mon mieux, faisant semblant de ne pas m'en apercevoir, allant dans le monde où l'on me demandait assez malicieusement des nouvelles du siège de Paris, et répondant à cette ironie déguisée avec une causticité un peu altière qui m'a été reprochée. J'étais décidé cependant à souffrir jusqu'au bout cette pénible situation, et à ne retourner à Versailles que quand, M. Thiers étant complètement maître de l'insurrection, on pourrait discuter avec lui sur les conditions de son gouvernement.

Un accident douloureux me força pourtant de devancer ce moment de quelques heures. Mon troisième fils, qui servait comme sous-lieutenant dans l'armée de Paris, fut grièvement blessé le 8 mai devant le fort d'Issy. Les premières nouvelles que je reçus ne furent pas très alarmantes, et j'étais si peu pressé de revenir que je me prêtai à l'illusion qu'on voulait me faire. Mais, au bout d'une semaine, l'état du jeune malade devint si grave qu'il fallut bien que ceux qui le soignaient se décidassent à me rappeler. J'accourus en toute hâte, et j'arrivai à l'heure même où les premiers détachements de troupes, introduits par surprise, entraient dans Paris. La nouvelle n'était pas encore connue à Versailles. Je l'appris en passant dans l'avenue de Paris devant la Présidence où je me rendis dès que j'eus embrassé mon pauvre enfant, et que je me fus assuré que son état, bien que toujours très menaçant, n'offrait pas, pour cette journée du moins, de danger imminent. J'allai dîner à la table de ma nièce, où je trouvai les jeunes officiers qui en faisaient partie endossant leurs uniformes pour aller rejoindre leur quartier. Dans la pensée du général en chef, l'assaut ne devait être livré que le surlendemain, et ces jeunes braves, prévenus trop tard du dénouement inattendu, avaient beaucoup d'humeur que la fête se fût passée sans eux. Quarante-huit heures après, si la représentation eût été donnée dans les règles, ils auraient trouvé Paris entier livré aux flammes.

On sait, en effet, combien notre joie fut courte et mêlée. Dès le lendemain, nous apprenons la résistance opposée par les insurgés dans les rues de Paris, et dans la nuit du surlendemain, la vue du ciel embrasé, des jets de flamme et des torrents de fumée qui s'échappaient des édifices publics nous révélèrent l'effroyable résolution à laquelle le désespoir les avait réduits.

## DANS PARIS EN FLAMMES

Quand on sut que les Tuileries, l'Hôtel de ville, et tant d'autres monuments étaient en feu, la consternation fut générale. Pour moi, j'éprouvai en même temps le désir bien naturel de savoir ce que devenait ma pauvre demeure de la rue de Solferino, si voisine de l'incendie, et je sollicitai de M. Barthélemy Saint-Hilaire, secrétaire de M. Thiers, un sauf-conduit pour entrer dans la ville. Je m'y rendis avec mon frère l'abbé de Broglie, qui y avait déjà pénétré, le jour de l'entrée des troupes, à la suite du corps d'armée dont il était l'aumônier, et mon fils aîné. Je fus, je crois, le premier des vainqueurs de Versailles qui me risquai, sans armes, dans le repaire des bêtes féroces.

Les trains de chemin de fer étant interrompus, j'avais dû me contenter d'un assez méchant cabriolet qui suivait lentement la route de Sèvres. De poste en poste, nous rencontrions des convois de prisonniers amenés tout sanglants et tout poudreux par des détachements de troupes. Leurs figures hébétées, leurs mains et leurs lèvres noircies de poudre, leurs habits déchirés, formaient un affreux ensemble. Les femmes, qui étaient en grand nombre, avaient une apparence d'exaltation et de férocité qui contrastait avec l'aspect stupide de leurs compagnons. L'horreur et le dégoût de ce tableau étaient accrus par l'attitude grossièrement injurieuse de la foule qui les accueillait dans chaque village par des railleries et des clameurs. Comme il était parfaitement connu que ces populations suburbaines avaient partagé jusqu'à la dernière heure, sans oser s'y livrer, les passions de la grande cité, comme il était certain que, si les choses eussent été renversées, et que ce fût l'Assemblée prisonnière qui eût traversé les mêmes villages, elle y aurait reçu un accueil plus mauvais encore, la bassesse de la nature humaine apparaissait là sous un jour particulièrement odieux.

A la porte de Sèvres, j'aperçus, se faisant jour péniblement à travers ces tristes convois, un petit coupé assez élégant, attelé de deux chevaux. Deux personnes y étaient assises qui me saluèrent en passant. C'était M. Thiers lui-même, accompagné de M. Jules Simon. Ils avaient poussé une reconnaissance jusqu'aux portes de la ville. Un souvenir poignant me revint en mémoire et me serra le cœur. Je me rappelai que, dans les derniers temps de l'Empire, j'étais allé plus d'une fois entendre

M. Jules Simon dans des conférences populaires que le gouvernement d'alors laissait tenir, pour faire preuve de sa force et montrer qu'il ne craignait pas de donner libre cours aux sentiments du peuple. J'avais remarqué avec quel art consommé et perfide cet habile orateur avait su flatter les mauvaises passions de la foule, tout en gardant dans l'exposé de ses doctrines économiques et philosophiques, une réserve, des tempéraments inaperçus de son auditoire, mais qui lui permettaient de retourner déceimment siéger le lendemain à l'Académie des sciences morales et politiques. Combien de ces pauvres dupes qui l'applaudissaient alors avec entrainement, figuraient peut-être parmi les prisonniers qu'il allait lui-même livrer à la justice, et quelle révolte intérieure ne devait pas exciter chez eux le sort, si différent du leur, du séducteur qui les avait trompés!

En approchant de Paris, nous distinguâmes clairement une colonne de fumée qui s'élevait des bâtiments qui bordent la Seine à la hauteur du pont de Solférino. Impossible de savoir si la rue de Solférino elle-même était livrée aux flammes, et comme on ne rencontrait absolument sur les quais déserts que quelques patrouilles au galop, on ne pouvait demander de renseignements à personne. Je restai dans cette incertitude jusqu'à ce que nous eussions atteint le tournant de la rue de Lille.

J'aperçus alors le palais de la Légion d'honneur et les archives de la Cour des comptes encore en feu, mais ma propre maison parfaitement intacte et éclairée d'un joli rayon de soleil qui lui donnait l'air de sourire à l'arrivée de son maître. Il n'y avait pourtant pas lieu de rire. Une grande barricade était encore dressée devant la porte cochère et fermait le passage de la rue. Des deux côtés gisaient des cadavres.

C'était là que s'était livrée la dernière bataille du faubourg Saint-Germain. L'infanterie de marine avait enlevé la barricade avec une telle promptitude que les insurgés n'avaient pas eu le temps de se reconnaître. Le temps leur avait manqué, dans leur déroute pour achever de mettre le feu à tous les bâtiments de la rue; c'est ce qui avait préservé ma maison et deux ou trois voisins, dont la conservation au milieu des débris fumants qui les entouraient semblait tenir du miracle. Je frappai à la porte que le concierge, après quelque hésitation, m'ouvrit en tremblant. Il avait reçu, dans les derniers jours, plusieurs visites domiciliaires. On lui avait demandé des armes,

des matelas et autres matériaux pour la barricade. Sa tête était perdue de terreur. A peine s'il put me reconnaître.

En entrant, je trouvai la cour pleine de monceaux de papiers brûlés. C'était les dossiers consumés de la Cour des comptes qui chassés en l'air étaient venus retomber là. Si le vent eût soufflé plus fort, les flammèches seraient arrivées encore ardentes et auraient étendu l'incendie à tout le quartier.

Au milieu de tant d'horreurs, j'éprouvai un moment de plaisir, en parcourant ma demeure et en saluant chaque objet que je retrouvais intact, comme un vieil ami que j'avais cru perdu. Puis nous parcourûmes rapidement le quartier et les environs pour nous acquitter de diverses commissions que nous avaient données à Versailles des gens moins pressés ou moins hardis que nous. Presque toutes les maisons étaient encore fermées, les persiennes même et les volets étaient baissés pour arrêter le passage des balles : les rares habitants qui mettaient la tête à la fenêtre paraissaient frappés de stupeur. La ville avait peine à croire à la délivrance : les insurgés avaient répandu tant de calomnies sur les intentions féroces des Versaillais que les gens paisibles, coupables seulement d'avoir subi, peut-être servi et flatté leurs ignobles tyrans, ne savaient évidemment pas si, par représailles, on ne les passerait pas tous au fil de l'épée. Je traversai la place de la Concorde pour aller chercher, dans une des maisons des Champs-Élysées, notre vieil et fidèle ami, M. Doudan, qui n'avait pas voulu quitter Paris pendant le siège et qui était réfugié chez un autre de nos amis communs. Je n'oublierai jamais l'aspect étrange que présentait, par un magnifique soleil de printemps, cette belle promenade, où la verdure brillait de tout son éclat, mais où l'oreille ne saisissait pas le moindre bruit, et où, à perte de vue, on n'apercevait pas un être humain.

Dans le fond du tableau, le palais des Tuileries enflammé formait une sinistre, mais splendide décoration. Cinq ans ont suffi pour effacer de telles horreurs de la mémoire des habitants de Paris, qui nomment avec entrain, à l'heure où j'écris, des membres de la Commune pour leurs députés. Mais j'en vivrais cent, que l'impression ne disparaîtrait pas de mon imagination.

BROGLIE.

(A suivre.)



## NOS GRANDES ÉCOLES

---

XVIII <sup>(1)</sup>

## L'ÉCOLE DU GÉNIE

---

Ad victoriam, per scientiam (2).

Le 5 mars 1927, en remettant dans la cour de marbre du Château, en même temps qu'à l'École sœur d'aéronautique, un drapeau à l'École du Génie de Versailles, le Président de la République décorait ce dernier et prononçait les paroles suivantes :

*Par leur participation au combat, par leurs travaux militaires, par leurs inventions si heureuses, les officiers du génie ont grandement contribué à la victoire. Pour reconnaître leurs services, le gouvernement de la République a décidé de décorer leur drapeau.*

*Drapeau de l'École du Génie, nous vous faisons chevalier de la Légion d'honneur.*

Cette récompense suprême constituait un éclatant témoignage de reconnaissance pour la formation d'une pléiade d'officiers, dont un trop grand nombre étaient tombés aux colonies et dont 700 avaient donné leur vie pour la France de 1914 à 1918. Elle marquait bien le double caractère de ces ingénieurs militaires : soldats et hommes de science. L'armée exalte le sentiment du devoir, la science développe le caractère. Rien d'étonnant à ce que cette double formation nous ait

(1) Voyez la *Revue*, 1<sup>er</sup> février 1926-15 septembre 1928.

(2) Devise de l'École, proposée par l'officier-élève Schott.

fourni pendant cette grande guerre, comme pendant celles de la Révolution et les campagnes coloniales, un magnifique lot d'officiers du Génie hors de pair.

Parmi les plus grands noms de la guerre, ne voit-on pas au premier plan briller celui d'un « sapeur », qui eut une longue et belle carrière coloniale, le maréchal Joffre, de même que deux des plus grandes figures de la guerre de 1870 étaient celles de deux autres sapeurs, le général Faidherbe, encore un colonial, et le colonel Denfert-Rochereau ? Plus haut dans le passé et sans remonter très loin, Lamoricière et Cavaignac, deux héros de la conquête de l'Algérie, étaient également sortis de l'École polytechnique dans le Génie. Lazare Carnot et Meusnier, sous la Révolution, provenaient de l'École du Génie de Mézières, qui date de 1748, et à laquelle on doit encore le célèbre électricien Coulomb, le mathématicien Poncelet et l'inventeur de la première voiture automobile à vapeur, Cugnot (1).

#### LA « PÉPINIÈRE » DU GÉNIE

L'École de Versailles est de création récente. C'est en 1884 qu'on installa dans cette vieille ville de garnison une jeune École militaire de l'artillerie, du génie et du train, en vue de donner à certains sous-officiers l'instruction complémentaire nécessaire pour devenir officiers. Au contraire, les officiers promus automatiquement sous-lieutenants à leur sortie de Polytechnique continuaient à faire leurs deux années d'études à l'École d'application de l'artillerie et du génie de Fontainebleau, héritière de l'École de Metz après 1871. Ces Écoles mixtes avaient des inconvénients à côté d'avantages évidents, tels que la camaraderie entre « artilleurs » et « sapeurs ». En outre, si l'École de Fontainebleau était fort bien outillée pour les exer-

(1) En 1770. Elle est actuellement au Conservatoire des Arts et Métiers de Paris. L'École de Mézières a produit aussi Rouget de l'Isle, l'auteur de *la Marseillaise*, sous-lieutenant à l'École en 1782 et nommé aspirant lieutenant en second au corps royal du Génie le 1<sup>er</sup> avril 1784, après avoir été gratifié des notes suivantes : « N'a que trop confirmé l'opinion qu'il avait donnée l'année dernière du peu de goût qu'il a pour son état et n'a travaillé qu'autant qu'il était contraint; il a mis dans l'exécution toute la négligence et toute la maladresse qu'il faut pour prouver qu'il n'a aucune émulation. Son caractère est doux et honnête, mais très porté à la dissipation et aux choses futiles. »

cices pratiques d'artillerie, elle l'était fort mal pour ceux du Génie et l'on n'y voyait point de remède. On décida donc en 1912 de créer à Versailles l'École militaire du Génie pour instruire dans la même maison, — mais à des cours distincts, — les officiers-élèves et les élèves-officiers du Génie.

Pendant la guerre, cette École fonctionna comme une usine à plein rendement pour former des « aspirants » du Génie, destinés à alimenter les armées en futurs officiers, une fois ceux-ci éprouvés au feu. Car, outre le développement considérable du Génie, nécessité par les besoins les plus variés, il y avait aussi nécessité de reconstituer le front en cadres officiers, à la suite des pertes qui atteignirent en quatre ans la valeur d'environ vingt promotions annuelles d'active.

Après la guerre, l'École a tendu de plus en plus à devenir et elle est finalement devenue aujourd'hui la maison-mère du Génie; elle a pris en octobre 1925 le nom d'*École militaire et d'application du Génie* et comprend en réalité deux parties :

L'*École militaire*, école de formation, comportant une année d'études pour les élèves-officiers de l'active et les élèves-officiers d'administration (ces derniers étaient à l'École de Vincennes jusqu'en 1926), un semestre pour les élèves-officiers de réserve ;

L'*École d'application*, école de perfectionnement, comportant : deux années d'études pour les officiers les plus aptes (anciens polytechniciens ou autres officiers ayant de solides connaissances techniques et ayant choisi l'armée active); — une année d'études pour les anciens élèves-officiers ou ceux ayant des connaissances techniques moindres, notamment la plupart des officiers admis dans le Génie en vue d'utiliser les excédents d'autres armes résultant des nominations de guerre ; — six mois d'études pour les anciens polytechniciens classés comme officiers de réserve du Génie, et qui, comme les élèves-officiers de réserve, doivent terminer leur année de service légale dans un régiment comme officiers de réserve.

Il en résulte que, à part quelques adjudants promus officiers sans examens, mais rachetant cette faveur par de la pratique, de l'âge et de longs et loyaux services, ou d'anciens sous-officiers rengagés promus officiers de réserve une fois munis du brevet de chef de section, personne ne peut plus devenir officier d'active, de réserve ou d'administration sans être passé par cette École.

Comme d'autre part les chefs de bataillon nouvellement promus sont appelés à y faire un stage d'un mois et que les généraux et colonels viennent se retremper au Centre d'études tactiques du Génie, on peut en conclure que cette école est véritablement la « pépinière » de l'arme.

#### UNE ARME AUX RÔLES MULTIPLES

« Le Génie est une arme combattante », déclare la première phrase de notre règlement.

Pendant la guerre, il a été chargé des missions les plus diverses et parfois les plus inattendues, — telles les compagnies de lance-flammes, l'exploitation des bois, même à un moment donné le service des lance-bombes et la fabrication des grenades à main. Ses régiments se sont de plus en plus transformés en troupes de communication et de transmission : pour les premières, routes, pistes, ponts fixes ou de bateaux, construction et exploitation des chemins de fer à voie normale (1); pour les secondes, installation et exploitation des réseaux téléphoniques, télégraphiques et radiotélégraphiques, captation des transmissions ennemies, colombophilie, étude et fabrication d'appareils répondant aux besoins de la guerre, tels que ceux de la télégraphie par le sol.

En outre, les sapeurs-mineurs, normalement chargés des fortifications, bétonnage, camouflage, destructions, mines, ont participé, à côté de leurs camarades de l'infanterie, à tous les assauts, tant pour détruire les obstacles ou les abris de l'ennemi que pour relier les positions conquises aux positions de départ. A ce titre, on trouve à leur actif d'innombrables actes d'héroïsme, grâce à l'admirable esprit de corps qui les anime (2). Les nécessités les ont fréquemment entraînés à prendre part aux combats comme fantassins, quoique ce ne soit pas là leur

(1) Le Génie a exécuté 7000 kilomètres de voie normale, 4000 mètres de ponts militaires et 4100 mètres d'estacades pour voies normales. Depuis la guerre, on lui a également confié les voies étroites précédemment affectées à l'artillerie.

(2) Rappelons en passant que le premier soldat français qui pénétra dans le fort de Douaumont, le 24 octobre 1916, fut un sapeur, le maître ouvrier Dumont, qui reçut la croix de la Légion d'honneur sur le champ de bataille avec la citation suivante : « A pris de sa propre initiative le commandement de quatre soldats coloniaux : à leur tête, a pénétré le premier dans le fort de Douaumont et y a capturé 4 officiers et 24 hommes. »

rôle. Car « le Génie est l'arme du travail », dit le règlement. Et c'est vraiment là une idée-force.

Le sapeur a toutefois dans la lutte un monopole que personne ne lui dispute : c'est la guerre de mines, avec ses surprises, ses ruses, ses trahisons. Certains cimetières de guerre étaient peuplés exclusivement de mineurs écrasés par des explosions à des profondeurs insoupçonnées. Parfois les installations mécaniques nécessitées par ces travaux, avec groupes compresseurs, voies étroites, éclairage, treuils et pompes électriques, constituaient de véritables usines souterraines, et l'œuvre se traduisait, après plusieurs années de labeur, par exemple dans les Vosges, à la Chapelotte, par onze étages de galeries s'enfonçant à cent dix mètres sous le sol naturel et d'un développement de plusieurs kilomètres. Les fourneaux atteignaient parfois quarante tonnes d'explosifs, et produisaient des entonnoirs de quarante mètres de diamètre, vingt mètres de profondeur.

Le service du Génie était de son côté chargé des camps et cantonnements, de l'ensemble des réseaux routiers de la zone des armées, de l'alimentation en eau, de l'installation et de l'exploitation de l'éclairage électrique, de la fourniture et souvent de la fabrication des matériels de cantonnement et de fortification (1).

Le rôle technique du Génie ne peut que s'accroître dans l'avenir : la fortification permet l'économie des forces, les transmissions facilitent l'exercice du commandement, les chemins de fer accélèrent les transports de troupes et les ravitaillements. L'officier de troupe doit posséder les talents de l'ingénieur : celui des services ou des commandements du Génie réunir les qualités de l'officier d'état-major à celles d'un chef d'industrie.

C'est en effet une des caractéristiques du Génie, et, surtout du Génie d'après-guerre, que la diversité des fonctions. Outre les trois grandes branches de la troupe, mineurs, cheminots, télégraphistes, il en existe encore de nombreuses supplémentaires, électro-mécaniciens, pontonniers, sapeurs de remorquage, de ponts lourds, colombophiles, et de plus nombreuses encore dans le service du Génie : construction, électricité, camps, administration du domaine militaire, bureaux d'études, commissions

(1) Il a fourni ainsi 7 500 000 pelles, 5 500 000 pioches, 960 000 tonnes de fils de fer, 325 millions de sacs à terre, etc.

d'expériences, fortifications, routes et pistes, chemins de fer et travaux publics coloniaux, etc... Le Génie est en effet une arme à la fois métropolitaine et coloniale.

Cette variété de fonctions auxquelles l'officier du Génie peut être appelé selon les hasards de sa carrière, ses goûts ou ses aptitudes, constitue le charme et la force de l'arme. Il est impossible qu'un homme digne de ce nom n'y trouve une ou plusieurs branches à son goût, à sa taille; c'est un charme. Il est impossible aussi qu'il n'y ait moyen d'employer au mieux la capacité et le tempérament de chacun; c'est une force.

#### DES ÉLÈVES D'ORIGINES DIVERSES

Voyons maintenant comment l'enseignement arrive à préparer à ces multiples tâches.

La variété des origines influe naturellement sur le niveau des études de chaque catégorie.

La division de choix, c'est-à-dire celle qui reçoit la plus forte instruction pratique, parce qu'elle est préparée par la plus forte instruction scientifique, est la division d'application qui fait deux années d'études. Elle est constituée en majeure partie par les anciens élèves de l'École polytechnique. Le recrutement avait, pendant les années qui ont suivi la guerre, baissé d'une manière inquiétante pour l'armée, par suite du fort appel de l'industrie, obligée, elle aussi, de reconstituer ses cadres; inquiétante également pour l'École polytechnique, qui manquait à sa mission essentielle de fournir des techniciens à l'État. La crise est maintenant à peu près surmontée et les engagements dans le Génie ont heureusement repris depuis trois années. Il est sorti de l'École polytechnique dans le Génie: 32 officiers en 1925, 46 en 1926, 20 en 1927, ils sont presque tous restés dans l'armée. Ces chiffres sont supérieurs à ceux de 1910 à 1913: ils sont presque suffisants pour les besoins. Le très faible déficit est facilement comblé par les sources nouvelles apparues depuis la guerre et provenant soit, — en trop petite quantité, — des autres grandes écoles, Centrale, Ponts et Chaussées, soit surtout de certains officiers de réserve ayant pris goût pour l'armée; enfin de quelques officiers, venus d'autres armes ou du rang, possédant des notions techniques suffisantes pour suivre ces cours d'un niveau scientifique élevé.



Cependant, une École d'application ne saurait être une maison où les cours théoriques constitueraient l'enseignement capital. C'est, en effet, surtout vers la pratique qu'est orienté l'enseignement, de manière à former des officiers immédiatement aptes à rendre service dans la carrière infiniment variée de l'officier du Génie.

A cet effet, un après-midi par semaine en moyenne en hiver, les officiers-élèves profitent des ressources innombrables qu'offrent Paris et ses environs pour visiter tous les genres d'installations et d'usines concernant leurs études, depuis les fabriques de chaux, de ciment, de briques, jusqu'aux usines de dynamos, de pompes, aux scieries, installations de chauffage central, laboratoires divers, service géographique avec son annexe si curieuse des plans en relief de fortification aux Invalides; en été, ils sont même presque constamment absents pour les visites de frontières, de fortifications (Nord-Est en première année, Sud-Est et Toulon en deuxième année), de la région hydro-électrique des Alpes, des mines et usines de Lorraine, avec étude de l'organisation industrielle du travail et du rendement chaque fois qu'on le peut. Si on y ajoute les nombreux levés topographiques et exercices d'organisation défensive du terrain, dont les premiers rudiments leur sont donnés aux environs de Versailles, et dont le complément se fait dans des régions favorables ou lors d'un séjour au camp, si l'on tient compte enfin du stage de quinze jours que les officiers font chaque année depuis 1927 dans un régiment (Metz la première année, Grenoble et Avignon la deuxième), on voit que l'enseignement est non seulement pratique et extérieur, mais que, tout en stimulant l'esprit d'observation et leur faisant découvrir l'admirable pays qu'ils auront à défendre, il est aussi essentiellement varié.

Les autres divisions d'officiers-élèves comportent, l'une, les anciens élèves-officiers qui font comme sous-lieutenants leur deuxième année d'études; l'autre, les anciens polytechniciens ayant choisi une des carrières de l'État qui sont connexes au Génie (ingénieurs des Ponts et Chaussées et forestiers métropolitains ou coloniaux, ingénieurs des Postes et Télégraphes) ou ceux qui, prenant une situation privée, choisissent cette arme

comme officiers de réserve (1). Tous font six mois de préparation avant un séjour de six mois au régiment, où ils prennent un commandement. Division homogène entre toutes, composée de jeunes gens curieux d'esprit, ayant besoin de comprendre et qui naissent à la vie active après une claustration prolongée.

Chacune de ces divisions a une mentalité différente, due autant au passé d'études qu'à la carrière choisie pour l'avenir. Le travail est considérable partout, car si l'on arrive difficilement à former en deux ans un officier du Génie, nous ne dirons pas complet, mais prêt à se perfectionner dans n'importe quelle spécialité, à plus forte raison est-ce un rude problème d'y parvenir en un an, avec une instruction préalable moindre, voire en six mois pour les officiers de réserve, même en se limitant à l'instruction en vue du service de troupe. On comprend l'intérêt primordial, pour une armée qui doit être avant tout une armée des réserves, de faire vivre côte à côte toute cette jeunesse d'origine, de tempérament, d'instruction et d'espoirs différents. C'est un des plus précieux privilèges de la France de pouvoir ainsi puiser à toutes les sources, d'éviter l'École unique, c'est-à-dire le nivellement inférieur.

« L'École unique serait impuissante à atteindre tous les milieux sociaux et à attirer les intellectualités différentes, écrit le général Debeney... Le recrutement plonge dans toutes les couches sociales et fait appel à toutes les tournures d'esprit : l'instruction professionnelle s'attache à développer méthodiquement la souplesse intellectuelle de la race ; l'idéal est puisé aux sources le plus purement nationales. Ce corps d'officiers n'est pas une caste... Voilà bien le secret de sa force (2). »

Il faut toutefois, — c'est la contre-partie, — réussir à tout fondre dans le même creuset. Or, si les exercices et les cours sont presque tous séparés, il y en a pourtant aussi quelques-uns qui sont communs, et c'est encore le cas pour la vie courante, mess, cercle, prises d'armes, fêtes, etc., excellentes occasions pour créer la camaraderie et l'esprit de corps, qui sont les meilleures garanties de cohésion.

Au moment où le Génie, fortement déficitaire par suite de

(1) La nouvelle loi de recrutement mettra sur le même pied les anciens élèves des Écoles Centrale, des Ponts et Chaussées, des Mines de Paris et des Mines de Saint-Etienne.

(2) Voyez, dans la *Revue* du 1<sup>er</sup> mai 1920, l'*Officier*, par M. le Général Debeney.

sa croissance d'une part, de son insuffisance de recrutement de l'autre, a accueilli dans son sein des officiers d'autres armes ayant des excédents, infanterie, chars, cavalerie, — mais surtout infanterie, — il fallait donner une instruction technique à tous ceux qui étaient susceptibles d'en profiter. Selon leurs aptitudes, ceux-ci ont été versés dans la division des anciens polytechniciens, ou bien dans une division spéciale préparant surtout au régiment, mais peu ou prou au service du Génie, plus technique. Ceux qui ont été jugés moins aptes ont été classés comme comptables, libérant ainsi des officiers du Génie plus complets.

Faute de place, les officiers-élèves doivent se loger en ville, à leurs frais et sans indemnités, même sans ordonnance depuis quelques années. Ce détail paraît infime et pourtant il a une grande importance, car les difficultés de la vie et les frais que comporte la main-d'œuvre civile pour l'entretien personnel obligent aujourd'hui le commandement à se montrer moins exigeant sur la tenue, l'astiquage, la propreté, en raison de l'heure matinale des premiers exercices ; et cela exerce une fâcheuse influence sur la formation des jeunes officiers. Si on leur met de l'or sur les manches, c'est évidemment pour qu'ils apparaissent des chefs. Tout doit y contribuer.

L'École militaire vit dans la même maison. La seule différence de régime est que tous les élèves-officiers y sont casernés au-dessus de leurs salles d'études.

Les élèves-officiers de l'active et les élèves-officiers d'administration (1) sont peu nombreux, choisis après examen parmi des candidats en nombre de jour en jour plus restreint, fournis par un corps de sous-officiers qui, de jour en jour aussi, diminuait d'effectif et de qualité. Les nouvelles mesures prises en faveur des rengagements amélioreront sans doute ces deux facteurs de relèvement. Mais, grâce à un sévère dressage, ces futurs officiers ne sont, à la sortie, littéralement plus les mêmes qu'à l'entrée. Les chefs de corps se déclarent satisfaits de ceux qu'ils reçoivent ; c'est la juste récompense de la peine prise par les professeurs de l'École.

(1) Ces élèves-officiers d'administration doivent disparaître en 1929 en vertu de la fusion prévue dans la nouvelle loi des cadres.

Les élèves-officiers de réserve, — épithète bien trop longue pour les jeunes générations, actives et pressées, qui l'écrivent et la prononcent E. O. R., — constituent un sujet de légitime fierté pour l'École du Génie, comme d'ailleurs pour les écoles similaires. Recrutés dans les principales écoles techniques, Centrale, Mines de Saint-Étienne, Arts-et-Métiers, Beaux-Arts, Ponts-et-Chaussées, Travaux publics, différentes écoles d'électricité, etc., après examen de préparation militaire supérieure, ou provenant du contingent après un séjour dans un peloton spécial également suivi d'un concours, ils constituent une élite sévèrement sélectionnée après une préparation sérieuse. En outre, c'est une coutume, en raison de déchets divers, de nommer toujours plus d'E. O. R. à l'entrée de l'École qu'il n'y aura de places d'officiers offertes à la sortie. D'où un excellent stimulant, qui, joint au parfait esprit qui règne dans cette jeunesse, produit un milieu éminemment propice à l'émulation et d'un rendement merveilleux. C'est une transformation complète qui s'opère entre l'arrivée et le départ; le double bagage technique et militaire acquis en six mois est considérable. Toute l'instruction est d'ailleurs orientée vers la pratique; on peut dire qu'il n'y a presque pas de cours, mais des exercices, la plupart à l'extérieur, quelques-uns en salle. Le tout ponctué par des interrogations sur les règlements ou les quelques notions d'ensemble que tout officier doit posséder.

Ces officiers de réserve constituent un des plus intéressants éléments de nos régiments pendant les six mois de service qu'ils y font à leur sortie de l'École. Un seul point d'interrogation se pose. Que deviennent ce savoir et ce commencement d'expérience quelques années plus tard, alors que la vie a entraîné chacun bien loin des études passées? Ceux qui reviennent en effet avec les réservistes ne possèdent plus du tout la même assurance, faute d'accoutumance et d'entretien. Or, les premières batailles, capitales pour l'avenir du pays, auront lieu vraisemblablement vers le quinzième jour. A ce moment notre armée des réserves, où d'ailleurs il n'y aura plus ni active, ni réserve, tout le monde étant confondu dans le rang, où les officiers de l'active seront noyés dans le flot des officiers de réserve, devra déjà avoir acquis toute sa force.

Il est donc indispensable que ces derniers s'entretiennent, non pas en meublant d'auditeurs des salles de conférences en

vue d'obtenir, grâce à un brevet d'assiduité, une carte de surclassement en chemin de fer, mais en se préparant à la guerre par l'effort de décision et l'habitude du commandement. Ne gâchons pas la foi d'officiers de réserve qui sacrifient une partie de leur temps, aux dépens de leur profession, de leurs gains ou de leur repos, en leur faisant suivre des exercices oratoires. A la guerre, on ne parle pas, on agit.

Le goût des officiers de réserve pour le métier militaire est mis en lumière par le nombre d'entre eux qui demandent à entrer dans l'active. Comme il serait choquant qu'on pût arriver par cette voie plus vite que par l'autre, il a fallu mettre une limite d'âge. Malgré ce frein, les vingt à vingt-cinq places annuelles qu'on offre ainsi sont prises régulièrement et certains candidats doivent même être écartés. L'essai a été concluant et le résultat réconfortant. Ceux qui choisissent la carrière militaire, déjà plus mûris et après l'essai d'une autre vie, ne peuvent manquer d'avoir la vocation. C'est là une source de recrutement très intéressante; un séjour d'un ou deux ans à l'École comme officiers de l'active complète leur formation.

Au total, il sort de l'École annuellement environ 500 officiers du Génie, tant d'active que de réserve.

Ces jeunes générations semblent moins gaies, mais plus mûries que leurs aînées, par conséquent armées d'un plus grand sens pratique, plus courageuses aussi au point de vue du devoir matrimonial, dont elles acceptent hardiment les charges, pensant que la nation comprendra qu'elle doit leur en assurer les moyens.

Qui n'avance pas recule. L'École progresse en pleine prospérité. On a ajouté en 1926 un nouveau fleuron à sa couronne en y créant le Centre d'études tactiques du Génie, destiné à préciser la doctrine d'emploi du Génie en guerre, à la répandre dans l'armée et en particulier dans le corps même du Génie, où les obligations courantes du métier éloignent parfois trop les officiers de leur fonction de mobilisation. Il reçoit des chefs de bataillon du Génie, des colonels, des généraux de toutes armes, qu'on met dans des situations de guerre, en présence des problèmes d'organisation du terrain, de destructions, de réparations, de transmissions, de franchissements de cours d'eau, etc.,

tels qu'ils se présentent pour le Génie ou pour le commandement appelé à l'employer.

Le sapeur doit exposer ses possibilités et ses impossibilités devant les chefs des autres armes au service de qui toujours il est placé; c'est pourquoi il est baptisé dans nos règlements du nom trop pompeux de « conseiller technique ». L'esprit de discussion, fruit du travail et de la logique, la défense de l'idée personnelle, fondement du caractère, ne vont pas toujours sans heurts. C'est une force et une faiblesse : une force, près de ceux qui demandent à être éclairés; une faiblesse, près de ceux qui ne veulent qu'être obéis.

A force de vivre modestement retiré à l'écart, le Génie finissait par être la seule arme inconnue de l'armée, inconnue même de ses propres officiers, en raison de sa variété et de sa complexité. Aussi, dès sa naissance, le Centre d'études tactiques a-t-il été immédiatement recherché; il contribuera ainsi à la chute des préventions et à l'union des armes. Il reçoit également des généraux et colonels étrangers.

Enfin un cours de perfectionnement des officiers de réserve du Génie de la garnison de Paris vient d'être créé à l'École de Versailles en mettant à profit ses cadres et ses moyens. Les cours et exercices pourront en être répandus dans toute la France, prolongeant ainsi l'enseignement au dehors.

#### LE CADRE

Nous manquerions à notre devoir si nous ne disions pas quelques mots du cadre qui assure ces multiples besognes. Conformément aux constantes traditions du Génie, inculquées par Vauban et toujours entretenues par ses successeurs, le sapeur ne sait pas compter sa peine. La mission dont chacun est chargé doit être remplie; elle l'est ici au prix d'innombrables répétitions motivées par le nombre des divisions, avec les nuances que comporte pour chacune le niveau scientifique ou la durée des cours.

Huit divisions en 1928, ayant des cours distincts, cela représente pour le cadre une rude sujétion. Une cinquantaine de professeurs et d'instructeurs suffisent à cette tâche. A vrai dire, leur charge est extraordinairement lourde, et l'on doit saluer avec respect tel d'entre eux qui assure annuellement



cinq cent quatre-vingt-seize heures de cours, visites ou interrogations, — en dix mois ouvrables, — sans compter les corrections de travaux.

Ces professeurs ne restent que quelques années à l'École, avant de retourner dans la troupe ou dans tout autre service. Aussi chacun d'eux se contente-t-il de perfectionner les cours de son prédécesseur, en y ajoutant le fruit de son expérience propre. Le travail militaire jouit du grand honneur d'être impersonnel et collectif. Des cours ainsi constamment polis et repolis arrivent à être au courant de tous les progrès et pratiques, sans exiger des officiers un labeur pour lequel ils ne sont pas toujours préparés.

Outre les six cours principaux, construction, fortification, emploi des armes au combat, sciences appliquées, topographie et géologie, administration et droit public, il y a naturellement aussi des cours ou leçons qui, pour avoir des coefficients moindres, n'en ont pas moins une grande importance : langues vivantes (allemand, anglais, arabe), exercices physiques, équitation. Surtout aux T. O. E. (théâtres d'opérations extérieurs), — où tous les officiers de l'arme passent ou à peu près, — l'officier du Génie doit monter à cheval, faire des reconnaissances, parcourir des chantiers, etc. La fête annuelle de l'École est surtout une fête sportive et la séance équestre des sapeurs ne le cède en rien au fameux carrousel de leurs camarades artilleurs de Fontainebleau, sauf le décor incomparable de la forêt qui manque.

Il y a enfin toute la partie à proprement parler militaire, c'est-à-dire la préparation au régiment, comportant l'étude des règlements dont le nombre et la variété croissent chaque jour, plus encore dans le Génie qu'ailleurs, en raison des besoins complexes des armées modernes, auxquels le Génie doit satisfaire : le sapeur est obligé en outre d'apprendre les règlements militaires des autres armes en plus de ses règlements techniques.

Presque toute cette partie doit être absorbée dans les six premiers mois, les jeunes officiers devant être mobilisables dans ce délai. Certains trouvent parfois cette ration massive quelque peu indigeste. Elle le serait à moins, surtout pour des cerveaux orientés vers les spéculations mathématiques et qui sont mal préparés, au début, à un pareil effort de pure mémoire.

Heureusement, les exercices pratiques, — navigation, pontage, destructions, mines, fortifications, télégraphie, manipulations diverses, électricité, — facilitent cette assimilation, tout en musclant et aérant des corps qui ont souvent été trop confinés dans un air raréfié. Ces travaux sont du sport et du meilleur. Il faut arriver à réaliser un bel équilibre de la tête, du corps et de l'âme : la tête, par l'esprit de précision, la méthode, par la clarté ; le corps, par le goût de l'effort et l'activité physique ; l'âme, par la foi, la gaieté, le culte de la volonté, le respect de la tenue. Peu de paroles, des ordres, des actes. Inspirer, non pas le fétichisme du règlement, mais le goût de la réalisation, de la tâche bien remplie.

C'est essentiellement la mission des instructeurs militaires, qui en principe ne doivent pas quitter leur « brigade » pendant tout le séjour de celle-ci à l'École. La règle est d'être très exigeant pour la jeunesse ; permettre, ne jamais tolérer ; endurcir le corps et fortifier l'esprit : l'armée doit être une école de discipline et d'énergie. L'augmentation de discipline se traduit toujours par un accroissement de bien-être, et le développement de l'énergie par un supplément de force.

#### LES MOYENS D'INSTRUCTION

Comme moyens d'instruction, l'École dispose, en plus de ses laboratoires, collections, polygones, etc., des ressources illimitées du centre industriel de Paris dont les chefs de maisons ouvrent leurs installations ou usines très libéralement aux officiers-élèves.

Elle dispose en outre, au point de vue militaire, des matériels des deux régiments du Génie de Versailles. Le 1<sup>er</sup> Génie a, d'une part, toutes les ressources d'un vieux régiment de sapeurs-mineurs, et, d'autre part, des ateliers tout neufs et largement compris d'un récent bataillon d'électro-mécaniciens. Le 5<sup>e</sup> Génie, régiment de chemins de fer, possède des chantiers et docks considérables et très complets au polygone des Matelots ; c'est tout le service des chemins de fer qui peut ainsi être étudié sur place et en action.

En dernier lieu, le bataillon de télégraphistes du Mont-Valérien, la Tour Eiffel, l'Établissement central de télégraphie militaire offrent à ce point de vue spécial tous les éléments

d'instruction, et montrent en exemple aux jeunes les progrès les plus récents dans cette branche où la France a toujours tenu la tête, grâce au général Ferrié et à ses collaborateurs.

Au point de vue pontage seulement, l'absence de cours d'eau à Versailles, la limitation des ressources à un tout petit bras du Grand Canal du parc pourraient être préjudiciables, s'il n'avait pas été prévu deux stages de quinze jours sur la Moselle à Metz et sur l'Isère à Grenoble, pour les divisions principales tout au moins.

Enfin Versailles est une véritable Université militaire, où existent une École d'aéronautique, une École des chars, un Centre d'études de l'infanterie, une École de liaison et transmissions, etc.

Dans une École de ce genre, les travaux personnels se limitent naturellement à l'application des leçons; en fin de deuxième année toutefois, les officiers-élèves sont appelés à produire, dans un délai moyen de deux mois, des études plus proprement personnelles, par exemple, un mémoire sur un sujet de fortification distinct pour chacun, ou une étude de fortification permanente, où la variété des solutions prouve qu'il existe encore de l'imagination dans notre jeunesse et le fini de la forme témoigne de l'intérêt qu'y prennent les élèves.

Les examens de fin de cours se passent le plus possible à l'extérieur, sur le terrain, pour tout ce qui est particulièrement militaire, et ne portent sur les leçons mêmes que pour les sujets exclusivement techniques.

Les officiers-élèves sortent de là aptes un peu à tout, — un peu seulement. Le bagage intellectuel donné à l'officier doit lui permettre de se lancer dans la vie et de continuer à progresser dans les voies qui s'offriront à lui; il ne doit pas constituer une fin en soi, sur laquelle on aurait le droit de se reposer en n'ayant qu'à l'utiliser sans le perfectionner. L'armée et le Génie, en perpétuelle évolution, sont depuis longtemps pénétrés de ces principes.

#### DEMEURES HISTORIQUES

Quant aux bâtiments, l'École, qui s'est accrue chaque année d'une division nouvelle depuis 1923, n'a pas vu ses murs s'élargir à mesure. Il en résulte une certaine dissémina-

tion : les divisions sont réparties en cinq points différents de Versailles, sans tenir compte des terrains de travail ou d'exercices. La maison mère, où se trouvait l'École militaire primitive de l'artillerie et du génie, n'est autre que l'ancien Hôtel des bureaux de la guerre, construit en 1759, sous le ministère de Belle-Isle, sur l'ancien emplacement du potager du Roi, par l'ingénieur Berthier, père du maréchal : c'est là que naquit le futur major général de Napoléon I<sup>er</sup>, officier du Génie lui-même. Lors de la visite de Louis XV, pour l'inauguration, l'ingénieur Berthier, afin de montrer au Roi l'incombustibilité du bâtiment, tint à faire allumer un grand feu de bois à l'intérieur d'une pièce; il n'y pas eut d'incendie; le Roi lui adressa ses félicitations. La porte monumentale, classée monument historique, est décorée de bas-reliefs où l'on peut voir des plans de forteresses, des gabions, des cornes d'abondance déversant pittoresquement des croix, des brevets d'officiers, etc... L'École perpétue la tradition. La couronne qui domine le beau portail en bois sculpté, entre les deux pilastres surmontés de trophées, n'a heureusement pas été martelée par la Révolution. En revanche, un cadre décoratif dans la cour, où s'encastre aujourd'hui le buste de Lazare Carnot, — officier du Génie avant de devenir l'organisateur de la victoire, — a été détroussé de ses charmants panneaux en bronze qui représentaient des victoires du règne de Louis XV, comme on peut le constater sur des gravures du temps; la Victoire, toute moderne, qui vient en se penchant couronner le buste du grand Carnot ne les remplace certes pas.

Cette maison voisine, — dans les meilleurs termes, — avec l'ancien ministère des Affaires étrangères, aujourd'hui bibliothèque de la Ville de Versailles et musée des plus intéressants, en raison de la valeur des volumes, reliures et collections qui y sont rassemblés. Le bâtiment est orné d'un portail splendide et d'une charmante décoration intérieure.

L'École s'est agrandie en 1922 d'une annexe dans la même rue, ancien Hôtel de la surintendance des bâtiments du Roi, qui fut habité par le grand Mansart, et qui servit aussi de dépôt pour les tableaux du Roi, avant d'être transformé en petit séminaire.

Les annexes dans les autres bâtiments militaires sont sans intérêt architectural, mais il n'en est pas de même des petites

Écuries, où sont la section de cavalerie de l'École, ses manèges, son stade d'exercices physiques, son musée d'Artillerie et son musée du Génie. C'est là un ensemble splendide, constituant le digne encadrement de la Place d'Armes et de la Cour du Château. Il n'existe sans doute pas au monde écuries ayant une pareille allure, quoique sans décoration, par le seul caractère des lignes et l'art des proportions, ce qui est à proprement parler l'essence de l'architecture. Est-il jamais advenu hasard plus providentiel que celui qui a mis ainsi sous les yeux des futurs constructeurs militaires semblable modèle pour leur inspirer l'art de faire beau sans placage superflu ? Il est bon que les jeunes se pénètrent de cette vérité exprimée par Diderot : « Il n'est pas de sottises qui durent plus longtemps et se remarquent davantage que celles qui se font en pierres. »

Sans doute l'officier du Génie serait-il heureux de se voir déchargé de cette tâche souverainement ingrate du casernement, où il se voit pris entre les nécessités contradictoires de ressources limitées et de besoins très grands, et où il est tenu éloigné du commandement des troupes, toujours plus agréable. Le ministère de la Guerre est évidemment le seul à posséder ainsi son propre corps d'architectes. C'est que la conception des projets et la direction des chantiers sont indispensables pour la préparation des officiers à leur rôle de guerre et à leur service de paix aux colonies ou dans la fortification. La distinction entre travaux civils ou militaires est souvent subtile et c'est ainsi que chaque année nos régiments du Génie exécutent des travaux publics pour les communes, routes, ponts, etc., ou pour l'État, voies ferrées, lignes télégraphiques, fortifications permanentes, qui contribuent à leur instruction tout en profitant à la collectivité. L'immense réseau de voies de soixante centimètres du Maroc fut établi, puis exploité, par le Génie (1). Le sapeur est avant tout un constructeur et un producteur.

De quelle manière il y a réussi, les forts de Verdun sont là pour en témoigner. Alors que tous les ouvrages étrangers ont

(1) Le Génie compte même des unités indigènes en Afrique du Nord, au Soudan, en Extrême-Orient. Loin de la mère-patrie, le sapeur, comme tout bon Français, fait de la politique : mais c'est la politique du rail. Le résultat est la colonisation à la vapeur. Dans notre empire colonial plus grand que l'Europe, dans cette grande France de près de cent millions d'habitants, le sapeur, après avoir vécu la période héroïque de guerre et de conquête, dépose aussitôt ses armes pour prendre son outil. Le travail est sa raison d'être, sa vie.

été percés par les obus allemands, notre béton de Douaumont et de Vaux a défié triomphalement les plus gros calibres des deux adversaires, affirmant ainsi la victoire, incontestée dans la circonstance, de la cuirasse sur le canon.

#### L'AVENIR DE L'ÉCOLE ET SON RAYONNEMENT

*L'École militaire du Génie, en développant chez les officiers du Génie qu'elle a formés l'esprit de recherches scientifiques, l'initiative, le culte du devoir militaire poussé jusqu'au sacrifice, a bien mérité du pays.* Cette citation à l'ordre de l'armée, venait consacrer, le 22 mai 1922, les services rendus par l'École de Versailles pendant la guerre.

Le Génie offre sur la plupart des autres armes un avantage unique, c'est que ses études et ses travaux, touchant à peu près à toutes les branches des sciences appliquées, de la construction, de l'électricité, des chemins de fer, doivent obligatoirement en suivre les progrès. Avantage, certes, mais inconvénient aussi, car les officiers de valeur sont naturellement attirés vers l'industrie, qui leur offre des emplois sans doute moins libres, — en dépit de la légende, — mais mieux rétribués. Aussi doit-on s'incliner devant ceux qui, possédant de fortes connaissances techniques, résistent à ces sollicitations, — il y en a, et non des moindres, — suivent la hiérarchie militaire et contribuent à maintenir des hommes de science dans l'armée, selon une noble tradition.

Combien aussi serait-il coupable de vouloir, comme d'aucuns l'ont tenté, opposer la science au moral; la science élève le moral, les deux se complètent et ne se combattent pas. Quelque importance capitale qu'aient la foi et le patriotisme, ils ne suffisent pas à niveler les montagnes, ni même à repousser l'envahisseur, il y faut aussi la science et l'art militaire. La science, ce sont principalement nos armes techniques; l'art, c'est le commandement avec ses états-majors; la tâche reste encore suffisamment grandiose aux autres exécutants pour qu'on se refuse à comparer leurs mérites. La thèse contraire tombe d'autant plus à faux que toutes les armes aujourd'hui sont plus ou moins esclaves de la technique. La technique crée la tactique; les besoins tactiques et moraux imposent en retour les solutions techniques et matérielles. Les deux termes du problème



sont intimement liés : l'erreur serait grave de prétendre les opposer.

L'École du Génie remplit sa mission de préparer dans le silence des officiers modestes portant très haut le sentiment de leurs devoirs et développant chaque jour de leur vie leurs connaissances techniques. Le dévouement s'impose particulièrement dans une arme appelée à toujours travailler pour les autres. « Rendre service », telle pourrait être la devise du Génie, si d'autres armes n'étaient tentées de la lui ravir ensuite.

Quoique le Génie soit la branche la moins connue de l'armée, il semble au contraire que l'étranger s'intéresse vivement à nos études. L'École est douée d'un véritable rayonnement à l'extérieur : ses cours imprimés sont demandés partout et constituent la plus efficace des propagandes, tout en rendant service à nos amis ; les relations sont particulièrement suivies avec la Belgique, la République Argentine, la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Roumanie, la Hollande, même avec l'Italie.

Chaque année, quelques officiers polonais, roumains, esthoniens, finlandais, lithuaniens, grecs, turcs, péruviens, chiliens, mexicains, persans, — ces derniers comme élèves-officiers portent même l'uniforme français, — viennent y recevoir une instruction supplémentaire et y apprendre à aimer la France. Quoique généralement plus âgés et plus élevés en grade, ils vivent toujours en bons camarades avec les jeunes officiers français, et ce n'est pas un des moindres bénéfices réciproques que l'échange d'idées qui en résulte. Quand ils reviennent dans leur pays, ils sont tous de chauds représentants de l'amitié et de la culture françaises.

GÉNÉRAL ROBERT NORMAND.

---

# GEORGES DE SCUDÉRY

## GOUVERNEUR DE N.-D. DE LA GARDE

---

**O**n monte aujourd'hui en ascenseur à Notre-Dame de la Garde qui domine la ville et le port de Marseille. Mais on peut aussi en faire à pied l'escalade. En grimpant vers la moderne basilique byzantine qui attire encore les pèlerins au sommet de la colline pierreuse, on passe devant une vieille porte à demi ruinée, que seules les armes de François I<sup>er</sup> désignent à l'attention. C'est tout ce qui reste de l'ancien fort, élevé en 1523 pour achever la défense de la cité. Assiégée par les Impériaux l'année précédente, Marseille avait beaucoup souffert de sa protection insuffisante, qui faisait dire au connétable de Bourbon, passé à l'ennemi, que trois coups de canon suffiraient pour en avoir raison. Il se trompait, puisqu'il dut lever le siège. Mais il était vrai qu'un fort sur la colline eût facilité la résistance. On le construisit l'année même de la bataille de Pavie.

C'était, avec sa tour de vigie face à la mer, une bâtisse peu imposante, aux créneaux et aux mâchicoulis irréguliers, et dont la façade était surmontée d'un clocheton triangulaire. On découvrait, du haut de son chemin de ronde, un admirable panorama sur les escarpements de l'Estaque, les îlots d'If et de Pomègue. Notre-Dame de la Garde, au témoignage d'un auteur qui le vit au xvi<sup>e</sup> siècle, est le plus beau lieu de la nature par sa situation. « De la façon dont la place est disposée, il y a quatre aspects différents qui sont admirables. D'un côté, on a le port et la ville de Marseille sous ses pieds, et si près que l'on

entend les hautbois de vingt-deux galères qui y sont; de l'autre, l'on découvre plus de douze mille bastides, pour parler en termes du pays; du troisième, on voit les îles et la mer à perte de vue, et, du quatrième, on n'aperçoit qu'un grand désert, tout hérissé de pointes de rochers et où la stérilité et la solitude sont aussi affreuses que l'abondance est agréable de tous les autres endroits. » Beau site, mais farouche comme un nid d'aigles. L'auteur de ce tableau, qui n'est autre que M<sup>lle</sup> de Scudéry, omet d'ajouter qu'elle et son frère s'y ennuyèrent à périr. Ce fut leur thébaïde, leur désert, leur exil.

Scudéry accueillit pourtant comme une aubaine, à la fin de juin 1642, sa nomination de gouverneur de Notre-Dame de la Garde. Il la dut à Richelieu, qui la signa à Montfrin, en Languedoc, pendant le voyage où il traina à sa suite Cinq-Mars prisonnier, de Tarascon à Lyon. Ce n'est qu'après la mort du cardinal que fut enregistrée, le 29 juin 1643, cette nomination qui comblait les vœux de Scudéry. Il n'était pas riche et le poste, si médiocrement qu'il fût rétribué, venait à point pour l'aider à remettre un peu d'ordre en ses affaires.

La malchance semblait jusque-là le poursuivre. Peu auparavant, comme il revenait de Rouen avec sa sœur, tous deux avaient appris une nouvelle qui les avait consternés. Un de leurs amis, qui était sur le point de leur faire toucher 10000 écus d'une certaine affaire, sans avoir jamais voulu dire par quels biais ni par quelles personnes, avait été, nous conte Tallemant, tué d'un coup de tonnerre, « parmi un millier de gens qui se promenaient à la Tournelle ». Le meilleur espoir des Scudéry était foudroyé avec lui.

La marquise de Rambouillet s'empessa à leur secours. L'évêque de Lisieux, Philippe de Cospeaux, d'une noble famille du Hainaut, était très lié avec le tout-puissant Loménie de Brienne. Par l'entremise de l'évêque, M<sup>me</sup> de Rambouillet fit recommander Scudéry au ministre, lorsqu'elle apprit que le gouvernement de Notre-Dame de la Garde était vacant. Mais l'affaire n'alla pas toute seule. Le comte de Brienne écrivit à la marquise « qu'il était de dangereuse conséquence de donner ce gouvernement à un poète qui avait fait des poésies pour l'hôtel de Bourgogne et qui y avait mis son nom ». Sans doute appréhendait-il que Scudéry, repris par le démon du théâtre, ne considérât un peu trop ce poste comme une sinécure.

M<sup>me</sup> de Rambouillet objecta que Scipion l'Africain avait écrit des comédies, et qu'il n'en avait pas moins défait Annibal. Elle gagna la partie et Scudéry obtint sa nomination. Quand il alla, au début de la régence d'Anne d'Autriche, prendre possession de son poste, — dont le nom n'était pas nouveau pour lui, puisque sa bonne ville d'Apt avait aussi une Notre-Dame de la Garde, — sa sœur résolut de le suivre. Elle craignait un coup de tête, s'il était livré à lui-même, si loin de Paris qu'il regretterait à coup sûr. Et puis, elle ne nous cache pas qu'elle croyait que son frère serait bien payé. Sans doute, avec sa hablerie coutumière, lui avait-il fait miroiter une solde brillante. Si l'on songe qu'un des successeurs de Scudéry à Notre-Dame de la Garde, de Croze de Montlaux, ne touchait que 1944 livres, quarante ans plus tard, on se représente combien elle dut être désabusée. La charge n'est pas grasse et les vingt soldats qui forment la garnison de Scudéry ne tarderont pas à crier famine.

Mais ce fortin inaccessible, dont le sauvage dénuement eût fait pendant au délabrement du Château de la Misère, du minable manoir landais que nous dépeint Théophile Gautier dans *le Capitaine Fracasse*, est bien le poste qui convenait à ce capitaine des Lettres. « Cet homme-là, disait plaisamment M<sup>me</sup> de Rambouillet, il n'aurait pas voulu un gouvernement dans une vallée; je m'imaginais le voir sur le donjon de Notre-Dame de la Garde, la tête dans les nues, regarder avec mépris tout ce qui est au-dessous de lui. »

Ce n'est pas là simple plaisanterie. Scudéry s'est presque servi des mêmes termes dans une requête rimée qu'il adressait au cardinal de Richelieu, protecteur de sa candidature à ce gouvernement provençal :

De Notre-Dame de la Garde,  
Où je m'en vais servir sous toi,  
On commande ce qu'on regarde  
Et tout est au-dessous de moi.

Les amis de Scudéry le connaissaient trop pour ne pas prévoir qu'il se ferait gloire de ce poste « élevé ».

Il y tenait d'ailleurs pour de moins vaines raisons. Il avait toujours en tête quelque sujet de pièce, et il est certain qu'en partant pour Marseille, il devait se promettre monts et merveilles de cette retraite forcée, qui allait lui permettre de

travailler tout à loisir. Sa « fertile plume » ne chômaît pas et il détestait l'oisiveté. « Ceux qui n'usent pas du temps comme ils doivent, écrit-il, et qui l'emploient en des occupations frivoles, font une perte qu'ils ne sauraient jamais réparer. Le temps est une chose sans retour : le passé n'est plus, l'avenir ne sera peut-être point pour nous : et, de cette sorte, ne demeurant en notre disposition que le présent, il est très juste, ce me semble, de ne le prodiguer pas mal à propos. »

De là à désirer la solitude, ou à croire qu'on la désire, il n'y a qu'un pas. A un importun qui était venu le déranger dans ses travaux, Scudéry décochait un jour ce quatrain :

Interrompant mon étude,  
Tu me demandes un point :  
Quel bien a la solitude ?  
Celui de ne te voir point.

A Notre-Dame de la Garde, il était assuré de ne pas recevoir de visites indiscrettes. Il n'y voulait, pour compagnons, que les portraits de ses poètes préférés. Et il eut soin de les mettre dans ses bagages, depuis Marot jusqu'à Guillaume Colletet, à côté de force livres et manuscrits. Ce fut une charge de plus pour le coche, et qui dut valoir au poète un supplément de frais : car le transport gratuit des bagages était limité à quinze livres par voyageur.

SA sœur et lui se mirent en route à la fin de l'année 1644. C'était alors un long voyage que celui de Paris à Marseille. Le coche de terre, en bois chevillé de fer, à quatre roues, contenait de huit à dix places assises. Ses portières n'avaient d'autres fermetures que des rideaux de cuir. Il était trainé par huit chevaux, « de couleurs aussi différentes que celles qu'on voit en l'arc-en-ciel », maigres haridelles au pas si lent et si réglé, nous dit Madeleine de Scudéry à propos d'un autre voyage, « qu'il n'y a pas de cardinaux à Rome qui puissent aller plus gravement au Consistoire ».

La vérité est qu'on abattait une dizaine de lieues par jour, — parfois un peu plus quand la route était bonne, comme celle de Paris à Lyon, l'une des mieux entretenues qui fût à cette époque, l'une des rares où l'on ne courût pas trop le risque de verser dans quelque fondrière :

Imaginez deux voyageurs  
 Qu'une voiture délabrée,  
 Par de maigres chevaux tirée,  
 Pendant des jours a fracassés,  
 Disloqués, meurtris et versés  
 Jusqu'à certain lieu plein d'ornières (1).

Sur les banquettes du coche la compagnie était mêlée, bien entendu, et l'on a peine à croire que la Précieuse de la rue de Beauce ait pu s'accommoder, en voyage, aussi gaiement qu'en témoigne une de ses lettres à M<sup>lle</sup> Robineau, de voisinages tels que celui « d'une épicière de la rue Saint-Antoine qui, ayant plus de douze bagues à ses doigts, s'en allait voir la mer et le pays, pour parler en ses termes », et d'une chandelière de la rue Michel-le-Comte. Les exclamations d'un bourgeois poltron « qui croyait que tout ce qu'il voyait était des voleurs, et qui n'apercevait pas plus tôt de loin un troupeau de moutons et des bergers qu'il se préparait déjà à leur tendre sa bourse », les chansons d'un pauvre musicien au chapeau tombant sur le nez, au pourpoint à grandes basques, aux chausses démesurées, les citations pédantes d'un jeune licencié invoquant Cujas à tout propos, et peut-être aussi les oraisons du curé dont nous parle La Fontaine, et qui prenait si mal son temps pour lire son bréviaire, voilà, avec les cris du cocher, les claquements de fouet et le fracas des roues, un aperçu de ce qu'on entendait et voyait quand on prenait « la commodité du carrosse », c'est-à-dire le coche. Imaginons la mine de Scudéry au milieu d'une telle assemblée et, comme l'a dit sa sœur, « les chagrins et les impatiences que lui donnait une si étrange voiture ».

Ce fut bien pis quand il fallut s'embarquer sur le coche d'eau, « bateau plat où l'on entassait au petit bonheur les marchandises, les chevaux, les voyageurs, et où l'on était exposé à toutes les intempéries » (2).

Là aussi, pendant la descente du Rhône, on faisait parfois d'étranges rencontres. Une dame de qualité, intriguée par le vaste panier que portait sa voisine, insista, nous conte M. de Maricourt, pour en connaître le contenu. La bonne femme, après s'être défendue de son mieux, ouvrit le panier. Il était

(1) Chapelle et Bachaumont : *Voyages*.

(2) Humbert de Gallier : *Usages et mœurs d'autrefois*.



plein de cordes de pendus. C'était la femme du bourreau de Toulouse.

En revanche, cette descente du fleuve offrait d'admirables paysages. Voiture qui fit, deux ans avant les Scudéry, le même voyage qu'eux, nous en a laissé la description dans une de ses lettres à M<sup>me</sup> de Rambouillet : « Le jour ne commençait qu'à poindre, et le soleil à rayonner sur le sommet des montagnes, quand nous nous mîmes sur le Rhône. Il faisait une de ces belles journées qu'Apollon prend quelquefois pour lui servir de panache, et que l'on ne voit jamais à Paris que dans le plus beau temps de l'été. Ceux avec qui j'étais considéraient tantôt les montagnes de Dauphiné, qui paraissaient à la main gauche, à dix ou douze lieues de nous, toutes chargées de neiges; tantôt les collines du Rhône que l'on voyait couvertes de vignes, et des vallons à perte de vue, tous pleins d'arbres fleuris. »

Représentons-nous Scudéry, isolé avec sa sœur dans la cabane du bateau, — où, moyennant un supplément, on a le droit de s'abriter, assis sur des sacs de laine ou des ballots de coton filé, — pendant cette lente descente du fleuve. Ils voient le Rhône tel que le dépeindra Jean-Louis Vaudoyer, « couleur de fiel, intarissable », évoquant « ce cortège sans fin de fantômes que l'on imagine passer, dans les Enfers, devant le trône de Pluton ». Ils peuvent compter au passage les ponts du Rhône, au-dessus des eaux glauques et limoneuses, toujours bouillonnantes.

Ils y eussent sans doute pris plus de plaisir s'ils n'avaient manqué deux fois de faire naufrage avant que d'arriver à Avignon. C'était alors un incident de voyage trop fréquent. M<sup>me</sup> de Sévigné, qui n'a pas assez de civilités pour l'aimable Loire, n'aime guère « ce furieux Rhône qui fait peur à tout le monde, ce pont d'Avignon où l'on a tort de passer même après avoir pris toutes ses mesures : un tourbillon de vent vous jette violemment sous une arche ».

Les ruines du vieux pont Saint-Bénézet, miné par les assauts du fleuve, nous prouvent qu'elle n'exagère guère. Et il y avait aussi les bancs de sable. « Plusieurs fois par jour, nous conte M. G. Lenotre, qui a si joliment fait revivre les routes de terre et d'eau de la vieille France, le bateau s'échoue : en voilà pour des heures. Il faut que les bateliers gagnent le rivage, aillent requérir, dans des villages souvent éloignés du

fleuve, toute une cavalerie. Trente chevaux sont nécessaires pour désensabler la pesante machine qui, à peine à la dérive, va heurter quelque autre îlot. Au total, malgré la force et la rapidité du courant, cinq jours pleins de Lyon à Avignon. » Cinq jours pendant lesquels, pour peu que l'orage gronde, c'est miracle qu'on ne soit point brisé ou noyé. Aussi M<sup>lle</sup> de Scudéry est-elle « bien résolue à ne repasser jamais sur une si fâcheuse rivière ».

Son frère et elle eurent heureusement, pour les préparer à tant d'émotions, le repos de nombreux arrêts et le hasard de plaisantes rencontres. Entre Lyon et Avignon, arrivés de bonne heure à la couchée, ils logent au Pouzin, près du confluent de la Drôme et du Rhône, dans une hostellerie qui n'est qu'« une vieille ruine de maisons où, depuis quelque temps, on a remis quelques portes à demi rompues ». En y arrivant, « la première chose que je vis en mettant la tête à la fenêtre, écrit Madeleine de Scudéry à Angélique Paulet, fut M. de Berville (1), qui était logé de l'autre côté de la rue et qui était près de partir pour Aix. A l'instant même, mon frère le fut voir. Mais, comme la bienséance ne me permettait pas de faire la même chose et qu'il ne me fit pas l'honneur de me demander, quoiqu'il n'y eût que quatre pas de lui à moi, ce ne sera qu'à Marseille que je le verrai. » Sapho, et elle avait bien raison, n'oubliait pas, même en voyage, les égards qui lui étaient dus.

Elle ne voulut pas quitter Avignon sans une visite au tombeau de Laure, à l'église des Cordeliers. Un religieux fit quérir son frère et elle pour « une boîte de plomb que l'on trouva dans un cercueil où il y a une médaille où est la figure de cette belle et où sont des vers écrits de la main de Pétrarque. Ces bons pères tiennent cette boîte dans le même lieu où l'on tient les reliques et tout ce qui sert à l'autel » (2).

Les plaines de Vaucluse et les rives de la Sorgue ne manquent pas d'inspirer Scudéry. Il évoque en douze sonnets les hauts rochers en demi-cercle, le gouffre d'où jaillit la Sorgue, la fontaine célèbre où l'on accède par « un sentier si étroit et pierreux que les pieds délicats de Laure devaient souffrir de cette promenade » (3).

(1) Un compatriote de Scudéry, ami de Chapelain.

(2) M<sup>lle</sup> de Scudéry : *Lettres*.

(3) Chapelle et Bachaumont : *Ouv. cit.*

Les vents, même les vents qu'on entend respirer  
Et parmi ces rochers, et parmi ces ombrages,  
Eux qui me font aimer ces aimables rivages,  
Ont appris de Pétrarque à si bien soupirer.

Les flots, même les flots qu'on entend murmurer  
Avec tant de douceur dans des lieux si sauvages,  
Imitent une voix qui charmaient les courages  
Et parlent d'un objet qu'on lui vit admirer.

Aux lieux même où je suis, mille innocents oiseaux  
Nous redisent encor, près de ces claires eaux,  
Ce que Laure disait à son amant fidèle.

Ici tout n'est que flamme, ici tout n'est qu'amour,  
Tout nous parle de lui, tout nous entretient d'elle,  
Et leur ombre erre encore en ce charmant séjour.

Beaux fantômes d'amour que Marseille va reléguer aux  
oubliettes. La vieille cité, porte de l'Orient, est déjà, à l'époque  
où les Scudéry y débarquent, une Babel de toutes les races,  
« reine du commerce de l'univers » :

Vous y voyez, soir et matin,  
Le Hollandais, le Levantin,  
Le Lapon qui naît dans la neige,  
Le Moscovite, le Suédois  
Et l'habitant de la Norvège  
Qui souffle toujours dans ses doigts.  
Là, tout esprit qui veut s'instruire  
Prend de nouvelles notions.  
D'un coup d'œil, on voit, on admire,  
Sous ce millier de pavillons,  
Royaume, république, empire,  
Et l'on dirait qu'on y respire  
L'air de toutes les nations (1).

De cet air-là, exceptionnel à une époque où le cosmopolitisme ne régnait pas encore, les beaux esprits de Marseille

(1) Chapelle et Bachaumont.

sont saturés. Ils diraient volontiers, en corrigeant un peu le refrain que prônera plus tard Alceste :

J'aime mieux Paris, ô gué...

SCUDÉRY et sa sœur leur apportent une bouffée d'air parisien. Aussi, dès leur arrivée, dans les premiers jours de décembre 1644, sont-ils de ceux qu'on s'arrache. Il y a à Marseille toute une société de Précieuses que la renommée du couple met en émoi. Pour nous les représenter, arrêtons-nous chez celles que Chapelle et Bachaumont, à peu près vers la même époque, rencontrèrent à Montpellier. « Nous trouvâmes un grand nombre de dames qu'on nous dit être les plus jolies, les plus qualifiées et les plus spirituelles de la ville, quoique pourtant elles ne fussent ni trop belles ni trop bien mises. A leurs petites mignardises, leur parler gras et leurs discours extraordinaires, nous crûmes bientôt que c'était une assemblée des Précieuses de Montpellier; mais, bien qu'elles fissent de nouveaux efforts à cause de nous, elles ne paraissaient que des Précieuses de campagne et n'imitaient que bien faiblement les nôtres de Paris. Elles se mirent exprès sur le chapitre des beaux-arts, afin de nous faire voir ce qu'elles valaient. Il se commença donc une conversation assez plaisante :

Les unes disaient que Ménage  
 Avait l'air et l'esprit galant.  
 Que Chapelain n'était pas sage.  
 Que Costar n'était pas pédant :  
 Et les autres croyaient monsieur de Scudéry  
 Un homme de fort bonne mine.  
 Vaillant, riche et toujours bien mis,  
 Sa sœur une beauté divine  
 Et Pellisson un Adonis (1).

Ne faisons pas aux Précieuses de Marseille l'injure de les comparer trop rigoureusement à ces peccques provinciales. Mais elles leur ressemblent tout au moins par l'opinion avantageuse qu'elles ont de Scudéry et de sa sœur. Elles manquent de distractions et se font une fête d'avoir enfin, pour égayer

(1) Chapelle et Bachaumont.

leur petit cercle, deux de ces beaux esprits qui donnent le branle à la réputation dans Paris. Madeleine de Scudéry n'a encore écrit ni le *Grand Cyrus*, ni la *Clélie*, mais elle est déjà célèbre. Elle et son frère apportent un peu de l'atmosphère de la Chambre bleue. Aussi les accueille-t-on en hôtes de qualité, qu'on va s'ingénier à distraire. Cet encens de bienvenue ravit notre poète. Les contraintes même que lui impose une telle faveur lui semblent à coup sûr de bon augure. M<sup>me</sup> de Mirabeau et sa sœur, M<sup>me</sup> de Morges, qui ont tout de suite offert aux deux Parisiens une hospitalité galamment déclinée, ne leur dissimulent pas que la coutume de la ville est de rester trois ou quatre jours sans sortir pour attendre les visites de ceux qui veulent en rendre. Ils ne manquent pas d'observer cet usage. Sans doute ils sont un peu las. Mais il est bien question de se reposer d'un long voyage quand on a chez soi l'incessant défilé de tout ce que Marseille compte de plus marquant : du clergé à la magistrature, des gentilshommes les plus en vue jusqu'aux consuls et à l'intendant des galères.

Madeleine a tant de visites à recevoir et à rendre qu'elle ne sait où donner de la tête. Elle entend heureusement le provençal, par grand chance : car c'est tout juste si quelques-unes de ses visiteuses parlent français. « Le plus fâcheux est qu'il les faut reconduire jusqu'au milieu de la rue et qu'à chaque porte il faut une heure de compliment (1). » Molière s'en fût donné à cœur joie d'observer ces allées et venues et le caquetage sonore dont elles s'accompagnaient.

Chez le lieutenant de Georges de Scudéry, André de Guignonis, qui ne laisse pas d'être beaucoup plus riche que son capitaine, comme chez M<sup>me</sup> Vento des Pennes, d'une vieille maison provençale, et qui passe pour la première dame de Marseille, le poète et sa sœur sont traités magnifiquement. M<sup>me</sup> Vento des Pennes a, comme Madeleine, le teint un peu brun, mais « si uni et si lustré que c'est un des plus beaux teints du monde ». Et Sapho n'est pas moins indulgente pour « son embonpoint où la jeunesse est peinte ». Cette grande dame offre à ses nouveaux amis des dîners à six services « admirablement beaux et bons ; les perdrix, les bisques, les ortolans, les entremets, les gelées, les conserves, les muscats, les hypocras, les limonades, les

(1) M<sup>lle</sup> de Scudéry : *Lettres*.

fruits et les confitures sèches et liquides y étaient avec une abondance inconcevable ».

Si bien que s'annonce leur séjour, ils ne s'oublient pas à festoyer. Il s'attardent à l'Arsenal dont la salle d'armes est fort belle, avec ses galeries en croix, aux murailles toutes revêtues de fusils et de mousquetons. Les pyramides de sabres et d'épées, les trophées de tambours, de drapeaux et d'étendards font l'admiration du capitaine de Scudéry. Ils visitent le port, peuplé de forçats dont certains ont obtenu, par faveur, de vendre des bagatelles dans des baraques de bois. En sa qualité de capitaine entretenu sur les galères du Levant, — à bord desquelles il ne commanda pas plus que Richelieu, lui-même capitaine de plusieurs galères, — Scudéry a droit de choisir dans la chiourme des domestiques pour son service particulier, à condition de répondre d'eux et de se charger de leur surveillance (1). Usa-t-il de ce privilège ? C'est probable. Sa sœur et lui semblent d'ailleurs n'avoir vu les galères que d'assez loin. Dans une lettre à Angélique Paulet, Madeleine les décrit comme « la plus belle chose que l'on puisse voir, le jour de Noël, qu'elles ont toutes leurs tentes, leurs pavillons et les banderoles de couleurs différentes ».

Un des premiers soins de Scudéry, à son arrivée, a été d'aller, avec sa sœur, entendre la messe dans la vieille chapelle de Notre-Dame de la Garde, édifiée en 1214 et reconstruite en 1477. Le prieur, Antoine Tessier, a officié. Il a eu beau vanter à ses nouveaux fidèles le calme et la majesté de cette retraite : Scudéry ne se soucie guère d'élire à jamais domicile dans ce fortin battu des vents : Peu après son arrivée, il trouve une demeure moins farouche, aux environs de la place de Lenche. M<sup>me</sup> de Mirabeau habite tout auprès et les relations s'en trouveront facilitées. C'est l'un des avantages du poste de Scudéry que les gouverneurs ne soient pas astreints à la résidence : ils ont tout loisir de se faire remplacer par leurs lieutenants.

Ils en abusaient quelquefois, s'il faut en croire deux voyageurs qui trouvèrent au fort porte close :

Tout le monde sait que Marseille  
Est riche, illustre, et sans pareille

(1) A. Laforêt : *Études sur la marine des galères*, citées par M. Emile Perrier.



Pour son terroir et pour son port;  
Mais il faut vous parler du fort  
Qui sans doute est une merveille.

C'est Notre-Dame de la Garde,  
Gouvernement commode et beau,  
A qui suffit, pour toute garde,  
Un Suisse avec sa hallebarde  
Peint sur la porte du château (1).

« Ce fort, ajoutent-ils, est sur le sommet d'un rocher presque inaccessible et si haut élevé que, s'il commandait à tout ce qu'il voit en dessous de lui, la plupart du genre humain ne vivrait que sous son plaisir.

Aussi voyons-nous que nos rois,  
En connaissant bien l'importance,  
Pour le confier ont fait choix  
Toujours de gens de conséquence :  
De gens pour qui, dans les alarmes,  
Le danger aurait eu des charmes,  
De gens prêts à tout hasarder,  
Qu'on eût vus longtemps commander,

Et dont le poil poudreux eût blanchi sous les armes (1). »

Portrait charge pour lequel Scudéry a peut-être posé à son insu. Quand il monte au fort, il prend pourtant, — nous en avons la preuve dans le soin qu'il met à se recommander de son titre, — son commandement au sérieux. Mais il n'y monte pas souvent. Son service ne l'occupe guère que lorsqu'il attend la visite de quelque haut personnage, en l'honneur duquel il faut faire tirer des feux de salve. En 1643, Alphonse-Louis du Plessis de Richelieu, frère du défunt cardinal, vient à Notre-Dame de la Garde. Grand événement, qui, pendant des jours, met le gouverneur sur le qui-vive.

« Il nous semble voir, écrit M. Émile Perrier, dans sa très substantielle étude, *Scudéry et sa sœur à Marseille*, il nous semble voir sur le chemin de ronde du fort, Scudéry allant, venant, affairé, frappant les dalles de ses lourdes bottes, criant des ordres d'une voix de stentor, la taille cambrée comme les

(1) Chapelle et Bachaumont.

grotesques de Callot, une main sur la hanche, l'autre au pommeau d'une incommensurable rapière. La figure, assombrie par un ample chapeau de feutre orné d'un panache prodigieux sur lequel s'acharne le mistral, est longue, maigre et brune. Par dessus un hausse-col d'acier, notre matamore porte un grand rabat en point de Venise. Voilà, somme toute, un équipage qui ne peut manquer d'impressionner favorablement les dames de la ville, à l'heure de la promenade sur le port, rendez-vous alors de tous les gens du bel-air. »

Il va sans dire que, quand un Richelieu fait au gouverneur l'honneur de sa visite, toutes ces dames délaissent le port pour monter à Notre-Dame, accompagnées par Madeleine de Scudéry.

Il y a naturellement, dans la petite troupe, la meilleure amie marseillaise de celle-ci, Françoise de Diodé, fille d'un M. Diodati, de famille noble. C'était une très belle personne, blanche de teint, un peu forte, et dont les trente-cinq ans ne manquaient pas de soupirants. Fort courtisée, elle n'avait jusqu'alors montré aucun penchant pour le mariage. Ce n'est que plus tard qu'elle se décida à faire une fin en épousant clandestinement Scarron de Vaure. Elle avait de l'esprit, mais de l'esprit pédant. Elle n'entretenait le monde que de sa science, citait à tout bout de champ Aristote, Platon, Zoroastre. Elle devait être insupportable.

Madeleine de Scudéry se mit en tête de la corriger, de la guider dans ses lectures, qui s'orientaient à tort et à travers. Françoise se prit pour elle d'une telle amitié qu'elle ne pouvait passer un seul jour sans la voir. Mais il ne fallut pas deux ans de cette étroite intimité pour qu'une brouille les séparât. Au cours d'un bal masqué, Françoise de Diodé, déguisée en sultane, avait retrouvé un de ses anciens « mourants », le baron de la Baume, qui se montra assez indifférent. Madeleine de Scudéry se fit un jeu de mystifier son amie en lui laissant croire que le baron n'avait d'yeux que pour elle. La belle Françoise prit mal la plaisanterie. C'est à dater de cette fâcherie que Madeleine de Scudéry sentit plus lourdement le poids de son exil.

On la gâtait pourtant. En plein décembre, elle recevait des bouquets d'anémones, d'œillets, de narcisses, de jasmins. Elle s'émerveillait de ce climat qui prolongeait l'été jusqu'aux mois

noirs de l'hiver parisien. Elle s'étonnait qu'on pût faire des visites à la fin de décembre sans avoir besoin de feu. Mais au coin de l'âtre sans flammes, ses vrais amis lui manquaient : le tendre Pellisson, Conrart, Angélique Paulet.

Un jour elle eut une fausse joie : on lui annonça que Godeau venait d'arriver à Marseille. Elle et son frère coururent le voir, bien décidés à ne pas lui laisser accepter d'autre hospitalité que la leur. Mais ils se trouvèrent en présence d'un gentilhomme provençal qui ne ressemblait en rien à l'évêque de Grasse, — si ce n'est par l'homonymie.

Madeleine de Scudéry s'ennuie : elle en est à regretter son ruisseau de la rue de Beauce devant la Méditerranée des dieux.

Elle le regrette d'autant plus que cet exil ne leur vaut, à son frère et à elle, qu'une misère dorée. Scudéry a vainement sollicité une augmentation de solde, laissant prévoir que, faute de ce secours, il risquerait de devenir sur son rocher un nouveau Prométhée :

La Faim, ce vautour effroyable

Et que l'on doit tant redouter,

Avec un bec impitoyable

Y viendrait me persécuter.

Sur ce mont, si près de la nue,

Nulle herbe n'apparaît aux yeux.

L'eau même y serait inconnue

S'il n'en tombait jamais des cieux.

C'est sur cette roche infertile

(Quoiqu'assez féconde en honneur)

Que toute bouche est inutile,

Jusqu'à celle du gouverneur.

Il écrit pour bercer sa détresse. Il écrit notamment *Axiane*, un essai de tragédie en prose, et les *Discours politiques des Rois* qu'il publie en 1647 et qui sont le dernier ouvrage daté de son gouvernement. C'est une étude où il s'efforce de montrer que ses idées politiques valent mieux que le poste dérisoire où il végète :

« Ceux qui gouvernent cette monarchie, écrit-il dans sa préface, savent tenir les ennemis de la France si loin de notre

royaume que les gouverneurs des places frontières ont loisir de faire des livres. J'ai cru, lecteur, que puisque la Fortune n'a pas voulu que j'eusse part aux affaires, il m'était du moins permis de faire voir... que celui qui a fait parler Louis IV et tant d'autres rois, aurait été capable de servir Louis XIV, si au lieu de le reléguer aux dernières extrémités de cet État, il avait plu à cette Fortune de le retenir à la Cour et de lui donner quelque emploi. »

Dans ces vingt *Discours politiques* composés en vue de l'éducation de Louis XIV, Scudéry donne, en effet, la parole aux rois eux-mêmes, « afin, précise-t-il, que les rois qui refuseraient peut-être l'instruction si elle venait de leurs inférieurs, ne la refusent pas quand elle viendra de leurs égaux ». C'est Charles-Quint qui s'adresse à ses sœurs, Mathias Corvin aux ambassadeurs de la République de Venise, Mahomet II aux Janissaires. « Pas un de ces noms, écrit M. Lacour-Gayet, qui ne soit une étiquette trompeuse; ces princes débitent tous, du même ton ampoulé, des banalités sur la monarchie, sur l'obéissance, sur la bonne foi ou sur toute autre vertu royale, qui ne diffèrent des lieux communs de tradition que parce qu'elles sont exprimées sous la forme du discours direct, de sorte que cette forme, prétendue personnelle, fait encore mieux ressortir la pauvreté et la monotonie du fond. »

Scudéry n'obtient aucun succès comme professeur de politique. Et cette déconvenue ajoute aux rancœurs de son exil. Un jour vient où il n'y tient plus, où il attribue à son éloignement toutes ses déceptions. S'il était à Paris, peut-être pourrait-il intriguer, user de ses relations pour obtenir enfin des succès et un poste dignes de lui. C'est dit : il laissera le fort de Notre-Dame de la Garde aux soins de son lieutenant. Il partira avec sa sœur. Ils iront à Paris tous les deux.

CETTE résolution prise, Scudéry en est ravi au point qu'il veut la célébrer en vers :

Eslance-toi de ce donjon.  
Quitte ta stérile montagne  
Et, laissant à gauche l'Espagne,  
Vole à Paris, mon cher Soucy,  
Où l'on mange bien mieux qu'ici.

Ils se mettent en route à l'automne de 1647, et leur voyage de retour ressemble à celui de l'aller. Cette fois encore, le Rhône fait des siennes, et si bien que la *Gazette de France* annonce, le 26 octobre, la mort du poète, « arrivée à une lieue et demie au-dessus de Valence, au passage de la rivière de l'Isère, par l'ouverture d'un bateau qui se fendit ». Mais la *Gazette* est si mal informée qu'elle conte tout à rebours : à l'entendre, c'est en se rendant, avec une sienne sœur, à son gouvernement de Notre-Dame de la Garde que le poète aurait péri.

Il y eut à Paris un moment d'émotion. Mais la fausse nouvelle fut démentie le 23 novembre, et les amis de Scudéry se rassurèrent.

C'est à l'une des étapes de ce retour que se place une comique mésaventure, souvent contée. A Valence, dans une chambre d'auberge, les deux voyageurs s'oublièrent à discuter trop bruyamment du sort d'un prince dont la vie ou la mort semblait être entre leurs mains. « Il faut le tuer ! Il faut qu'il meure ! » répétait farouchement Madeleine. L'hôtelier et quelques marchands, aux écoutes dans la salle voisine, s'alarmèrent de ces propos. Ils coururent avertir la maréchaussée et les deux suspects furent arrêtés, malgré leurs protestations. Au premier mot de leur interrogatoire, tout s'expliqua, — dans un éclat de rire. Le prince dont ils avaient conspiré le trépas n'était rien qu'un héros de roman : il s'agissait du prince Mazare, l'un des personnages du *Grand Cyrus*, auquel travaillaient alors le frère et la sœur.

Une tribulation de plus, et dont ils eussent gardé un méchant souvenir, sans leur joie impatiente de revoir leur cher Paris, leur salon et ses hôtes du samedi. Ils se sont d'ailleurs mis en route à temps, car, peu après leur départ, le 12 novembre, le lieutenant de Scudéry a dû parer à une rude alerte. Une escadre suspecte de vaisseaux étrangers est passée en vue de Marseille et l'on a craint une attaque. Elle ne s'est pas produite et la flotte a disparu dans le brouillard, sans que le fort ait eu à tirer un seul coup de canon.

Scudéry et sa sœur n'apprendront que plus tard cet incident. Rien n'assombrit pour eux le plaisir du retour. Ils ressentent une joie d'écoliers qui ont mis la clef sous la porte.

Et c'est bien aussi l'impression de ceux qui, plus tard,

visiteront le fort sans gouverneur. Une amusante page de Chappelle et Bachaumont nous en dit l'abandon :

« Une description magnifique qu'on a faite autrefois de cette place nous donna la curiosité de l'aller voir. Nous grimpâmes plus d'une heure avant d'arriver à l'extrémité de cette montagne, où l'on est bien surpris de ne trouver qu'une méchante masure tremblante, prête à tomber au premier vent. Nous frappâmes à la porte, mais doucement, de peur de la jeter par terre; et, après avoir heurté longtemps sans entendre même un chien aboyer sur la tour,

Des gens qui travaillaient là proche  
Nous dirent : « Messieurs, là-dedans  
On n'entre plus depuis longtemps.

Le gouverneur de cette roche,  
Retournant en Cour par le coche,  
A, depuis environ quinze ans,  
Emporté la clef dans sa poche.

« La naïveté de ces bonnes gens nous fit bien rire; surtout quand il nous firent remarquer un écriteau que nous lûmes avec assez de peine, car le temps l'avait presque effacé :

Portion du gouvernement  
A louer tout présentement.

« Plus bas, en petits caractères :

Il faut s'adresser à Paris  
Ou chez Conrart, le secrétaire,  
Ou chez Courbé, l'homme d'affaire  
De tous messieurs les beaux esprits. »

Conrart, l'ami de Madeleine, Courbé, son éditeur, ont été des premiers à faire fête aux deux revenants. Désormais Paris les tient et les gardera.

CHARLES CLERC.



---

# QUESTIONS SCIENTIFIQUES

---

## LA DIFFUSION DE LA LUMIÈRE

---

La lumière se propage en ligne droite ; elle se réfléchit, et se réfracte, c'est-à-dire change de direction suivant des lois connues en passant d'un milieu dans un autre. C'est à peu près tout ce que l'on savait de la lumière au temps de Descartes, et tout ce que l'on enseigne dans les cours élémentaires d'optique ; cette base étroite suffit à soutenir une ébauche de théorie des instruments d'optique, avec laquelle on a pu pousser assez loin le perfectionnement de ces instruments et comprendre le fonctionnement optique de l'œil.

Mais il est évident que les phénomènes les plus simples de l'optique, ceux qui nous sont le plus familiers et le plus utiles dans la vie quotidienne, n'en sont nullement expliqués. Je vois les objets qui m'entourent : c'est que chaque point de chacun de ces objets envoie des rayons lumineux qui pénètrent dans mon œil et viennent impressionner ma rétine. Mais ces rayons, quelle est leur histoire ? Les objets que je vois ne sont pas lumineux par eux-mêmes, ils ne peuvent que me renvoyer la lumière de quelque source de rayonnement. Or, en ce moment, il fait jour, aucune lampe ne brille autour de moi ; le soleil seul produit de la lumière, c'est sa lumière que me renvoie le papier qui est devant mes yeux. Et cependant aucun rayon venu directement du soleil ne pénètre en ce moment dans mon cabinet de travail, aucun miroir ne me réfléchit cette lumière, mon papier lui-même n'est pas un corps poli ayant les propriétés d'un miroir ; ce n'est ni par réflexion ni par réfraction que s'accomplit cette merveille de la *vision*, qui nous rend sen-

sibles les objets, comme si chacun d'eux était un corps lumineux, aussi longtemps que le soleil, même invisible, est au-dessus de l'horizon. C'est donc qu'en plus des phénomènes simples, géométriquement réglés de l'optique classique, existe un autre phénomène, à la fois plus complexe et plus général, qui fait que tout corps frappé par un rayon lumineux renvoie une partie de cette lumière dans toutes les directions et devient à son tour une « source secondaire » de lumière.

Il est inutile de chercher à mettre un nom sur la découverte de cette *diffusion* de la lumière; elle est connue depuis qu'il y a des hommes et qui voient. Mais, comme il arrive souvent pour les phénomènes naturels, cette diffusion s'est présentée sous une forme si générale et si complexe qu'elle ne put être prise comme sujet de méditation ou d'expérience des physiciens; on jouissait de ses bienfaits, on signalait son existence, et on croyait avoir tout dit. Des découvertes récentes ont ramené l'attention sur ce phénomène si général de la lumière engendrée par la lumière; la question mérite d'être exposée ici.



En dépit de la complexité habituelle des phénomènes naturels, les premiers résultats simples, dans la question qui nous occupe, sont venus du désir d'expliquer l'un des plus beaux aspects de la nature, le firmament, la voûte lumineuse bleue qui nous entoure chaque jour lorsque le soleil brille et que l'atmosphère est pure. Pendant longtemps, les physiciens n'ajoutèrent rien à ce que montre la simple contemplation du ciel; les ouvrages scientifiques, très sagement, ne disaient rien du ciel bleu parce qu'ils n'avaient rien à en dire. Cependant, au début du *xix<sup>e</sup>* siècle, lorsque s'introduisit en optique l'usage des cristaux taillés pour l'étude de la polarisation de la lumière, les physiciens découvrirent un fait nouveau que la simple contemplation visuelle ne pouvait révéler : la lumière bleue du firmament est, en grande partie, *polarisée*, c'est-à-dire qu'elle est douée de ces très curieuses propriétés que possède la lumière après qu'elle a subi une réflexion oblique ou qu'elle a traversé certains cristaux. Ce rayon polarisé n'est plus symétrique par rapport à lui-même; certains plans passant par le rayon se distinguent des autres.

A partir de ce moment, les physiciens, fiers de voir dans le ciel bleu des choses cachées au vulgaire, commencèrent à regarder le firmament comme leur appartenant, et à imaginer des hypothèses pour l'expliquer. Il est curieux de suivre, pendant près d'un siècle, les hypothèses bizarres, absurdes même, imaginées pour expliquer une des choses les plus banales de la nature.

Tout d'abord, il est évident que la lumière du ciel est de la lumière solaire diffusée; elle s'évanouit quand le soleil se couche ou s'éclipse; mais par quoi nous est-elle renvoyée? La diffusion qui nous montre les objets est produite par la surface des corps; mais quel corps, dans l'air pur, peut nous renvoyer de la lumière? Et puis, pourquoi cette lumière est-elle bleue? On ne peut pourtant pas prendre comme une réalité matérielle la « voûte céleste », simple métaphore ou apparence. Pour les besoins de la cause, chaque physicien peuple l'atmosphère d'êtres imaginaires, qu'il dote des propriétés qu'il juge nécessaires pour l'explication cherchée. C'est ainsi qu'un très éminent théoricien du siècle dernier imagine dans l'air une infinité de vésicules d'eau, creuses comme des bulles de savon, donnant comme celles-ci des couleurs par réflexion, mais ayant justement l'épaisseur qu'il faut pour produire du bleu. Tel autre invente dans l'air un corps *fluorescent*, que la lumière solaire ferait briller d'une fluorescence bleue; il ne prend pas garde à ce fait bien simple que les radiations absentes dans le spectre solaire sont absentes aussi dans la lumière du ciel, tandis que la fluorescence, qui transforme les radiations, les ferait apparaître. Un autre, enfin, invente dans l'atmosphère un gaz bleu, comme si un corps coloré, simple filtre à radiations, pouvait créer de la lumière, et sans remarquer qu'un tel filtre produirait un soleil bleu et un ciel noir.

Cependant, le rapprochement avec des faits connus depuis longtemps et observables sur une petite échelle devait conduire à la véritable théorie, beaucoup plus simple et plus belle que toutes les hypothèses. Ces faits sont ceux qui se produisent lorsque la lumière se propage dans un milieu trouble.

De petits corps étrangers tenus en suspension dans un milieu transparent, de la fumée ou du brouillard dans l'air, des grains de poussière dans l'eau, donnent à ces milieux un aspect trouble que tout le monde connaît si bien que, presque d'ins-

tinct, nous jugeons de la pureté d'une eau par l'absence de ce trouble. Cet aspect particulier tient évidemment à la diffusion que chaque particule produit sur la lumière qui traverse le milieu, si bien qu'après un parcours de quelque longueur le rayon rectiligne est anéanti et remplacé par de la lumière qui se propage en tous sens. Le phénomène, d'ailleurs, n'obéit pas à des lois simples; chaque milieu se comporte d'une manière particulière, agit différemment sur les diverses radiations : la fumée d'une cigarette, le brouillard « purée de pois » de Londres, le flot laiteux du torrent, l'eau bourbeuse de la rivière agissent si différemment sur la lumière que l'œil le moins exercé les distingue. Dans tout cela, il ne semble pas y avoir possibilité de dégager quelque fait simple, ayant un véritable intérêt scientifique.

La question du « milieu trouble » a pris un autre aspect le jour où, en partie par hasard, on a étudié le trouble produit par des particules *très petites*. Que faut-il entendre par ce superlatif? En soi, d'une manière absolue, rien n'est ni très petit ni très grand; tout dépend des termes de comparaison que l'on prend, et ce qui est petit pour nous peut être grand pour une fourmi. En optique, il faut considérer comme très petits les objets sensiblement plus petits que la longueur d'onde de la lumière, qui est en moyenne, pour les radiations qui impressionnent notre rétine, si petite qu'il en faut environ deux mille pour couvrir un millimètre. Un grain de poussière dont le diamètre atteint un dixième de millimètre est énorme à l'échelle des opticiens; au contraire, une particule dont les dimensions ne dépassent pas le dix-millième de millimètre est vraiment très petite à cette échelle, bien qu'elle contienne des milliards de molécules et puisse passer pour énorme à l'échelle atomique. Imaginons donc un milieu peuplé de telles particules très petites; c'est bien un milieu trouble, qui diffuse la lumière. Dès qu'on a su l'observer, on a remarqué l'analogie complète de la lumière ainsi diffusée avec celle du firmament; elle est polarisée comme celle-ci, elle est bleue comme elle lorsque la lumière incidente est blanche, les courtes ondes étant plus fortement diffusées que les plus longues.

C'est au physicien anglais Tyndall que revient l'honneur d'avoir signalé, vers 1868, l'analogie entre le bleu du ciel et celui du brouillard formé de particules ultra-microscopiques.

Cet habile expérimentateur envoyait un intense faisceau lumineux à travers de l'air chargé de vapeurs décomposables par la lumière. Au premier moment, le tube paraît vide ; mais bientôt le précipité ultra-microscopique se forme, et le vase apparaît comme rempli d'un brouillard bleu. Excellent vulgarisateur, Tyndall répétait cette belle expérience dans ses cours de la *Royal Institution*, et ne manquait pas de dire à ses auditeurs : « Vous avez devant vous, dans ce vase de verre, un petit morceau de firmament. »

La théorie de cette diffusion corpusculaire fut faite, presque immédiatement, par lord Rayleigh, qui la rattacha à la théorie de la diffraction due au génie de Fresnel. Si la lumière ainsi diffusée est bleue, c'est parce que les très petites particules ont plus de prise sur les ondes les plus courtes, plus voisines d'elles par leur dimension ; développant cet aperçu, la théorie conduit à une explication satisfaisante de la couleur bleue du ciel.

Dès lors, il fut admis par tout le monde que le bleu du ciel est produit par de très fines particules répandues dans l'air, et que le ciel est bleu à peu près comme est bleue la fumée légère d'une cigarette.

Il faut avouer que, dans cette théorie, il restait un point bien inquiétant : on ne disait pas d'où peuvent venir ces mystérieuses particules diffusantes, qui avaient bien l'air d'être inventées, elles aussi, pour les besoins de la cause. Que dans l'atmosphère puissent exister, en quantité très variable, des particules ultra-microscopiques flottantes, cela n'est pas douteux ; mais le ciel bleu n'est pas un phénomène exceptionnel, il existe toujours et partout, à peu près pareil à lui-même, quand il n'est pas caché par les nuages ou troublé par la brume. Si donc ce sont de fines particules qui nous envoient cette lumière bleue, il faut qu'elles constituent un élément permanent de notre atmosphère.

C'est encore lord Rayleigh qui a résolu définitivement la question dans un mémoire célèbre publié en 1897. Dans les vingt-cinq années qui avaient précédé, les idées générales des physiciens avaient singulièrement évolué. On commençait à croire à la réalité des molécules, et à avoir des données précises sur les propriétés individuelles de ces petits êtres. D'autre part, on ne prenait plus au sérieux les vibrations de l'éther pour expliquer la lumière ; on savait, depuis Maxwell, que la

lumière est une onde électromagnétique, capable d'agir sur toute particule électrisée suivant des lois connues. Ce sont ces idées nouvelles que Rayleigh introduit dans sa théorie; il montre que les petits corpuscules qu'il avait imaginés en 1871 ne sont autre chose que les molécules d'air; il calcule leur effet sur l'onde électromagnétique lumineuse et montre qu'elles doivent produire une diffusion identique à celle que l'on observe lorsque l'air est parfaitement pur. Si l'atmosphère contient des corps étrangers, poussières, fumées, gouttelettes de brouillard, leur effet se superpose à celui de l'air pur et vient troubler la belle pureté du firmament.

Voilà donc une question résolue : évanouis tous les êtres imaginaires inventés pour expliquer l'azur céleste ; de l'air pur et de la lumière, c'est tout ce qu'il faut pour le créer. Nous ne vivons pas *sous* le firmament, nous vivons *dans* le firmament ; l'air qui nous entoure contribue à le former aussi bien que celui des hautes régions, et nous le voyons s'interposer entre nous et les lointains du paysage. Le rouge du soir en est la conséquence ; lorsque les rayons du soleil à l'horizon traversent l'air sous une très grande épaisseur, presque tout le bleu est diffusé ; le rouge seul nous parvient directement et éclaire le paysage, en contraste avec le ciel bleu.

\* \* \*

En voulant expliquer un des plus beaux phénomènes de la nature, la théorie de lord Rayleigh conduisait à une grande découverte en physique pure, celle de la diffusion moléculaire de la lumière. Une telle rencontre s'est produite bien des fois dans l'histoire de la science : l'étude d'un phénomène naturel facile à observer, le désir de l'expliquer, a souvent conduit à la découverte de quelque grande loi naturelle, dépassant de beaucoup en importance le fait particulier qu'il s'agissait d'expliquer. Tôt ou tard, l'expérimentateur s'empare de la question ; il arrive, quelquefois avec beaucoup de peine, à reproduire au laboratoire ce que la nature offrait à tous les yeux. Beau résultat, dira-t-on, que de produire en petit ce que l'on trouvait spontanément réalisé sur une bien plus vaste échelle ! Et cependant, à partir de ce moment, les rôles sont inversés ; c'est l'expérimentateur qui prend le commandement du mouvement scientifique. Il peut varier à l'infini, et à son gré, les conditions de



l'expérience, il peut purifier ce qui était mélangé, un nouveau moyen d'information s'ouvre à lui.

On pourrait citer bien des exemples de cette marche de la science. Les astronomes de l'antiquité découvrent que, près de l'horizon, les astres paraissent relevés par rapport à leur position vraie ; c'est la découverte de la réfraction par l'air qui en découle, et l'on en déduit la valeur de cette réfraction ; beaucoup plus tard on réussit, non sans peine, à observer cette réfraction au laboratoire, et ce n'est plus sur l'air seul, mais sur tous les gaz, que l'on peut expérimenter, inaugurant un nouveau chapitre de l'optique moléculaire. L'observation célèbre de Pascal sur la décroissance de la pression atmosphérique en montagne conduit aux premières notions sur la densité de l'air ; plus tard on parvient à peser les gaz et l'on obtient les données nécessaires à l'éclosion de la théorie moléculaire. Newton, voulant expliquer les mouvements des planètes, découvre la loi de l'attraction universelle ; un siècle plus tard, Cavendish parvient à mesurer au laboratoire cette force infime qui régit tout l'univers, et par là parvient à peser la Terre.

Pour la diffusion moléculaire, il restait à faire passer la découverte de lord Rayleigh du domaine de la nature à celui du laboratoire. En principe, l'expérience est bien simple : il suffit d'enfermer un gaz pur dans un récipient clos, d'y envoyer un faisceau de lumière, et d'observer latéralement ; le gaz doit briller d'une lueur bleue, réalisant vraiment le firmament dans une bouteille dont Tyndall n'avait donné qu'une image imparfaite en introduisant à dessein dans le gaz de fines particules étrangères. En réalité, l'expérience était difficile à cause de l'extrême petitesse, sur les faibles volumes dont nous pouvons disposer, du phénomène étudié, et, comme toujours, de la nécessité de se défendre contre les phénomènes parasites.

L'expérience a été, cependant, réalisée en 1914 par M. Cabannes, et a donné lieu, depuis, à de nombreux travaux ; elle ouvre un chapitre nouveau et déjà étendu de cette vaste question des rapports entre la matière et la lumière. L'étude du ciel bleu nous donnait seulement des indications sur la diffusion par l'air, trop souvent impur, de notre atmosphère ; c'est maintenant sur tous les gaz, amenés à un degré de pureté parfaite, que nous pouvons expérimenter, et cela nous donne

un moyen nouveau pour pénétrer un peu plus profondément dans le mystère de la constitution moléculaire.

Car nous ne voyons pas séparément les molécules ; nous ne les connaissons que par des effets collectifs produits par un nombre immense de molécules. Le physicien est, vis-à-vis d'elles, à peu près dans la même situation qu'un naturaliste qui verrait de loin, sous forme d'un léger nuage, un vol d'insectes minuscules inconnus de lui et qui chercherait à décrire leur forme sans voir autre chose que les mouvements de l'essaim tout entier. Dans ces conditions, tout nouveau moyen d'information est le bienvenu, et donne un espoir d'apprendre quelque chose. Il s'est trouvé que la diffusion moléculaire offrait un moyen d'information intéressant, en particulier sur la symétrie des molécules ; certaines inductions des chimistes se sont trouvées confirmées, d'autres doivent être retouchées.

Tout ceci exige d'ailleurs un travail expérimental, long et délicat. Plusieurs laboratoires se sont spécialisés dans cette étude de la lumière diffusée par les gaz, en particulier celui du physicien hindou Raman à Calcutta, et celui de M. Cabannes à Montpellier ; le travail, qui est loin d'être terminé, a déjà conduit à de beaux résultats.



Ce ne sont pas seulement les gaz qui sont formés de molécules distinctes ; la même constitution granulaire existe pour tous les corps. Dès lors, tout corps transparent, aussi bien solide ou liquide que gazeux, doit être pour la lumière un milieu trouble, même s'il est chimiquement pur. Tous les milieux doivent, plus ou moins, diffuser en tous sens la lumière qui les traverse.

A vrai dire, la diffusion de la lumière par les liquides était connue depuis longtemps ; elle est beaucoup plus intense et par suite plus facile à observer que pour les gaz ; mais il restait à bien séparer ce qui est diffusion vraie par le liquide pur de ce qui peut être dû à des particules étrangères. Or la purification d'un liquide, du point de vue qui nous intéresse, l'élimination de toute trace de poussière en suspension, est beaucoup plus difficile que pour les gaz. Elle est encore relativement facile pour certains liquides qui laissent volontiers déposer les petits corps étrangers ; dans d'autres cas, elle est extraordinairement

rement difficile. Il en est ainsi pour l'eau, ce liquide si banal, mais si exceptionnel dans ses propriétés, qui retient avec une remarquable énergie les corps étrangers, surtout s'ils sont à cet état de division extrême qui constitue l'état colloïdal. Les hygiénistes, chargés de nous procurer de l'eau pure, connaissent bien cette difficulté, et chacun sait que de l'eau trouble ne devient pas facilement claire. Mais enfin, on arrive à avoir des liquides purs, qui ne contiennent aucun corps en suspension. Un faisceau de lumière blanche qui traverse ce milieu est visible latéralement sous forme d'une pâle trainée bleue, formée de lumière partiellement polarisée.

La théorie de lord Rayleigh et l'expérience de M. Cabannes ont rappelé l'attention sur ce phénomène presque oublié. De nombreuses données expérimentales ont été obtenues; mais ici, c'est la théorie qui est en retard. Il ne faut pas, pour cela, accuser les théoriciens de paresse ou d'incapacité; toutes les théories où interviennent les liquides sont difficiles et encore imparfaites. C'est que l'état liquide est un état étrange, presque paradoxal. Un gaz est un milieu facile à concevoir; les molécules y sont libres et leurs mouvements ne sont gênés que par leurs chocs mutuels. Dans les solides, elles sont liées entre elles, chacune d'elles restant indéfiniment à la même place, ne pouvant effectuer que d'infimes oscillations. Dans un liquide, il y a à la fois contrainte et liberté; les molécules se touchent presque, mais cependant peuvent se mouvoir, sans pouvoir s'échapper d'un certain volume. L'étude de la diffusion de la lumière par les liquides apparaît comme un des moyens propres à nous apprendre quelque chose sur cet étrange état de la matière.

Si la diffusion de la lumière par l'air explique le ciel bleu, la diffusion par l'eau intervient au premier chef dans l'explication du bleu de la mer et des lacs. Pourquoi les grandes masses d'eau, éclairées par le soleil, brillent-elles d'une belle lumière bleue? La première idée qui vienne à l'esprit est que cette lumière n'est que le reflet du ciel; un instant de réflexion montre que, si ce reflet intervient pour une part dans la couleur de la mer, il n'en est pas la cause principale, car il arrive souvent qu'un rayon de soleil, à travers une déchirure d'un ciel sombre, donne sur la mer une belle tache bleue. De même que de l'air et du soleil font le firmament, de l'eau pure et de la

lumière font un lac bleu; c'est de toute la masse d'eau, non de la surface, que nous vient la lumière, et c'est par diffusion qu'elle nous est envoyée. La diffusion moléculaire joue ici un rôle important, mais non unique; l'absorption sélective que l'eau pure exerce sur les radiations, le plus souvent aussi les corps étrangers que l'eau tient en suspension, parfois la nature et la couleur du fond, peuvent intervenir dans le phénomène et donner à chaque mer, à chaque lac, leur aspect particulier.

Enfin, la diffusion de la lumière par les molécules doit exister aussi dans les corps solides transparents, en particulier dans les cristaux, et l'observation de ce phénomène serait d'un haut intérêt pour la connaissance des corps cristallisés; malheureusement, on a été, jusqu'ici, arrêté par l'éternelle difficulté d'éliminer les impuretés. Les cristaux naturels sont les plus beaux, et quelques-uns sont l'objet d'une légitime admiration; ils contiennent cependant de petits corps étrangers, des inclusions, qui contribuent peut-être à leur beauté, mais qui compliquent trop les effets de diffusion. Il faudrait faire des cristaux purs; on a bien tenté, dans ce sens, quelques essais intéressants, assez réussis pour faire le désespoir des joailliers: mais qui ne contentent pas encore les physiciens.

\* \* \*

Voilà donc tout un chapitre de la physique qui est loin d'être achevé (en science rien n'est jamais achevé) mais qui, du moins, paraissait nettement délimité; il semblait que l'on pouvait, sans omission, en écrire la table des matières.

Mais voici qu'une découverte toute récente, due au physicien hindou Raman, vient de faire rebondir la question et de lui rendre une nouvelle actualité. Le choc de la lumière sur les molécules ne donne pas seulement une diffusion de la même espèce de lumière; elle engendre aussi de nouvelles radiations que ne contenait pas la lumière incidente. Il n'y a pas seulement diffusion, il y a aussi transformation de la lumière, et cela de la manière la plus générale, dans tous les cas où se produit la diffusion moléculaire.

A vrai dire, on connaissait déjà des exemples de telles transformations; ce sont les cas de fluorescence. Telle substance éclairée par de la lumière violette brille d'une lumière verte, et l'on a déjà utilisé ces luminescences pour des usages décoratifs.

Bien qu'assez nombreuses, les substances fluorescentes sont tout de même exceptionnelles; leurs propriétés sont, très probablement, liées à une transformation chimique, au moins momentanée, de la molécule frappée par la lumière, et n'obéissent à aucune loi simple en ce qui concerne la radiation émise sous l'action d'un rayonnement donné. Le phénomène de Raman est bien, lui aussi, une transformation de radiation, mais il est d'un tout autre caractère. Il existe pour tous les corps, dans tous les états. Chaque radiation incidente provoque l'émission d'un certain nombre de radiations nouvelles, liées à la première par un lien étroit; si l'on modifie la radiation excitatrice en lui faisant parcourir tout le spectre, ses satellites la suivent fidèlement. Il est difficile d'invoquer une transformation chimique pour expliquer un phénomène aussi général.

Il est vrai que ces radiations secondaires n'ont qu'une intensité très faible, et c'est pour cela qu'on ne les a découvertes que tout récemment; mais cela n'enlève rien à leur importance théorique, ne diminue pas leur importance comme moyen d'information sur les rapports entre la lumière et la matière. Quant au mécanisme de cette transformation si générale, il est probable qu'il résulte d'une combinaison entre le phénomène périodique exciteur et la période propre de la molécule excitée; le phénomène découvert par Raman se présente ainsi comme un moyen direct pour déceler les vibrations des diverses espèces de molécules.

\* \* \*

Nous voilà bien loin du point de départ, l'explication du ciel bleu, et plus loin encore de la diffusion de la lumière qui nous rend visibles les objets qui nous entourent. Revenons à ce phénomène banal, mais infiniment complexe.

Très rarement nous avons sur notre rétine l'image directe d'une vraie source de lumière; en plein jour, nous ne pouvons supporter l'image directe du soleil et, dans l'éclairage artificiel, les techniciens s'efforcent d'écarter de notre champ visuel les lampes dont l'image, trop brillante, blesserait notre rétine sans nous procurer aucun avantage. C'est donc uniquement de la lumière diffusée que nous recevons. Selon les cas, cette diffusion peut être d'espèces très diverses.

Tout d'abord, les transformations de radiations, fluorescence

ou phénomène de Raman, n'y jouent à peu près aucun rôle; si l'on éclaire un intérieur par de la lumière monochromatique (ce qui est relativement facile en se servant d'une lampe à vapeur de mercure), tous les objets nous renvoient de la lumière de même espèce, et nous voyons disparaître toutes les colorations diverses qui font le charme de nos sensations visuelles. Éclairés par de la lumière blanche, ces mêmes objets paraissent diversement colorés, non parce qu'ils créent des radiations différentes, mais parce que chacun absorbe et diffuse inégalement les diverses radiations, en nombre infini, qui composent la lumière blanche. C'est par sélection, non par création ou transformation, que les corps sont colorés. Mais par quel mécanisme se fait cette sélection? On peut dire que, pour tout expliquer, toute la science de l'optique interviendrait.

Parfois, c'est un phénomène de surface, sans diffusion appréciable dans la profondeur. Le cuivre est rouge, l'or est jaune, l'argent est blanc; cela tient au pouvoir réflecteur inégal de leurs surfaces pour les diverses radiations. La couleur subsiste pour des surfaces polies formant des miroirs parfaits; seule la pellicule superficielle intervient, car la profondeur à laquelle la lumière peut pénétrer dans le métal n'atteint pas un dix-millième de millimètre. Comme conséquence, une couche presque infiniment mince de métal a les mêmes propriétés que le métal massif, et c'est pour cela que les pièces d'un métal vulgaire, dorées ou argentées, peuvent donner l'illusion du métal précieux, du moins tant que la couche superficielle n'est pas altérée.

D'autre part, le rubis est rouge; mais cette coloration est produite par un tout autre mécanisme. Elle n'est pas due à un effet de surface, mais à un effet de volume. Un rubis bien taillé présente des faces planes sur lesquelles la lumière se réfléchit; cette réflexion ne suit pas d'autres lois que sur une surface de verre, et ne donne lieu à aucune coloration. La lumière rouge que nous envoie le rubis provient de la masse même de la pierre; c'est de la lumière diffusée en volume, comme celle qui produit l'azur céleste; elle est rouge par un phénomène d'absorption, parce qu'elle a traversé une épaisseur notable de matière, et cela est si vrai qu'une lame extrêmement mince de la pierre précieuse n'a plus aucune coloration. La véritable diffusion moléculaire entre sans doute pour une part dans cette



lumière qui nous est envoyée par la pierre, mais il y entre surtout de la lumière diffusée par les petites impuretés, que contient le cristal, par les petites irrégularités de sa cristallisation, de sorte que ces imperfections, qui gênent tant les physiciens dans leurs expériences, contribuent à la beauté et à la valeur d'un bijou. On prétend que les rubis artificiels se distinguent en ce qu'ils sont en partie exempts des imperfections des pierres naturelles; en d'autres termes, les pierres fausses seraient *trop parfaites* pour être belles. Je n'ose pas trop m'aventurer sur ce terrain où se rencontrent la physique, l'esthétique et la mode; il me paraît cependant fort possible que cette explication soit exacte, la cristallisation trop parfaite ayant pour effet de diminuer la diffusion par la masse et par suite l'éclat de la pierre.

C'est par un mécanisme analogue qu'une cerise est rouge, qu'une feuille est verte; elles le sont comme la mer bleue, non par la surface, mais par la masse, avec cette seule différence que pour la mer, c'est une profondeur d'une centaine de mètres qui intervient, et dans le cas d'un fruit, une épaisseur d'une fraction de millimètre. Même les pigments utilisés en peinture agissent, le plus souvent, d'une manière analogue.

Mais d'autres cas, et des plus beaux, font intervenir d'autres phénomènes de l'optique, et des plus délicats.

Les belles irisations de la nacre sont dues, pour une part, à de fines stries existant à la surface, si serrées qu'il y en a une centaine dans une largeur d'un millimètre; elles produisent par réflexion les mêmes effets que ces *réseaux* obtenus à grand peine, dont les physiciens se servent pour analyser la lumière. On peut obtenir d'une lame de nacre, sur une substance plastique, un moulage qui prenne l'aspect irisé, et cette simple expérience montre bien que cet aspect est dû à une propriété de surface.

Les couleurs de lames minces, dont l'étude au laboratoire a joué un si grand rôle dans l'histoire de l'optique, se rencontrent dans les bulles de savon et dans les belles colorations de certaines taches d'huile sur un sol humide; mais la nature offre parfois ces lames minces sous une forme plus complexe, composée d'un empilement régulier de lames minces réalisant un microscopique feuilletage. Les ailes de certains scarabées doivent leurs reflets métalliques richement colorés à une telle

structure, qui est aussi celle des photographies en couleurs obtenues par la belle méthode interférentielle de Lippmann.

Parfois, tous ces phénomènes se superposent, donnant les effets les plus recherchés. Dans les perles, on a probablement à la fois effet de réseau par les stries superficielles, effet de feuillage par les couches successives dont se compose l'enveloppe, et diffusion dans tout le volume produite par les petits défauts d'homogénéité ; on conçoit que cet ensemble soit difficile à imiter, et même à débrouiller complètement.

C'est ainsi que la nature nous offre, sous un petit volume, toutes les complications. Si l'on veut expliquer les propriétés d'un grain de sable, toute la physique y intervient, et toute la science des physiciens n'y suffit pas toujours. L'ordre des découvertes, il faut bien l'avouer, est en grande partie réglé par le hasard ; tantôt une découverte faite au laboratoire donne la clef de l'explication d'un phénomène naturel ; mais inversement, la contemplation d'un phénomène naturel, le désir de le comprendre, conduit à la découverte d'un fait inattendu et général, d'une portée beaucoup plus grande que celle du fait particulier que l'on voulait expliquer.

La physique, dit-on souvent, est avant tout une science d'expérimentation. Cela n'est vrai qu'en partie. Le laboratoire et la nature se complètent ; le vrai physicien les connaît également.

CH. FABRY.

---

# LES ACADÉMIES DE PROVINCE

## AU TRAVAIL

---

Il faut prêter une attention particulière aux voix qui viennent de nos frontières, et spécialement de nos frontières de l'Est, parce que les populations de ces provinces s'y sentent engagées, en paix comme en guerre, dans un long conflit où leurs vies et leurs biens sont toujours en jeu. Par là, au-dessus des querelles intérieures, elles ont un sens plus aigu des intérêts vitaux du pays, qui se confondent en quelque sorte avec ceux de leur province et de leurs maisons.

« Depuis des siècles, pour remplir son devoir de soldat, le Français des marches de l'est et du nord-est doit faire, — en un acte d'offrande sans cesse renouvelé, — outre le sacrifice de sa vie, celui de ses biens et celui des êtres qu'il aime. » C'est ainsi que M. Charles Bertet présente à l'Académie de Stanislas, la célèbre académie lorraine, une forte étude historique sur les *Provinces de France et la protection du sol national*.

Sans doute les hommes de toutes nos provinces luttent avec un courage égal sur la « ligne de feu ». Mais les hommes des marches ont le privilège héroïque du sac de leurs villes, de l'incendie de leurs maisons natales, du massacre des femmes et des enfants.

Et puisque la ligne de feu et de mort n'a pas été, hélas ! reportée à la frontière naturelle de la France, au Rhin, but séculaire, défensif, et comme instinctif de tous les régimes français, puisque nos marches de l'est sont toujours menacées, c'est avec justesse que l'auteur conclut : « Plus profondément que tout autre, le Lorrain a le sens des réalités françaises, plus clairement que tout autre il a le sentiment de ce que la France doit exiger pour son salut. C'est pourquoi, à travers les siècles, chaque fois que la France fut en dan-

ger, c'est en acceptant des directions lorraines qu'elle fut sauvée. La mission séculaire de la Lorraine n'est pas terminée, car la sécurité de la France n'est pas assurée.

Cette Académie de Stanislas, fondée en 1750 par le célèbre duc lorrain, ancien roi de Pologne, est restée l'une des plus actives de notre pays. Pendant la guerre, elle continua de siéger sous les obus allemands. Une compagnie qui compte parmi les siens le maréchal Lyautey et le maréchal Foch ne peut craindre les obus.

Ses Mémoires, en plus de l'étude que nous venons de citer et des discours de réception des nouveaux membres, contiennent de nombreux travaux et notamment les rapports de MM. Hottenger et Michon sur le « prix du Souvenir », fondé par M. Mirman, préfet de guerre, et qui a pour but « d'entretenir le souvenir des responsabilités encourues et des crimes commis par l'Allemagne, au cours de la grande guerre ». Là-bas, en effet, on ne peut oublier, car les crimes sont inscrits dans les mémoires de toutes les familles, dans les villages qu'on n'a pu relever, dans la figure du sol bouleversé. Et c'est aux *Documents pour servir à l'histoire de l'invasion dans les provinces de Namur et de Luxembourg*, par le chanoine Schmitz et dom Norbert Nieuwland, et à *l'Occupation de Saint-Mihiel par les Allemands* de l'abbé Chollet, que cette haute récompense est successivement attribuée. Les deux ouvrages établissent d'une manière indiscutable, à la charge des Allemands, la plus sinistre série de crimes, les plus honteuses violations de toutes les lois humaines et divines. Tous les mensonges germaniques n'effaceront pas ce déluge de sang et de bestialité.

Les mêmes Mémoires contiennent encore une attachante description du palais ducal de Nancy, par M. Hippolyte Roy, une savante étude du professeur Parisot, *Erreurs judiciaires et médecins experts*, la *Vie universitaire aux États-Unis*, par M. Edmond Estève, les *Armoiries de la maison de Lorraine*, par M. Edmond des Roberts, une très actuelle étude du comte Antoine de Mahuet sur les *Sociétés coopératives de reconstruction de Meurthe-et-Moselle*, même de charmants poèmes de l'abbé Edmond Renard et de M. Édouard Imbeaux, savant ingénieur qui a gardé le culte des belles-lettres. Enfin un *Lexique* du patois vosgien de Fiménil (Vosges), ouvrage considérable de M. Lemasson, termine le deuxième volume.

Au centre de la France, la Société archéologique et historique du Limousin nous rappelle à la vie délicate des arts, autre aspect du

visage multiple de notre pays. M. André Demartial, président de cette Compagnie, s'est consacré avec une belle persévérance et une riche compétence à l'orfèvrerie ancienne, aux émaux champlevés et émaux peints de cette province, qui sont célèbres dans le monde entier.

Dans ses *Chroniques de l'Orfèvrerie et de l'Émaillerie ancienne de Limoges*, M. Demartial n'a pas seulement fait mieux connaître les maîtres de ces arts, les Pénicaud, les Limosin, Jean Veyrier, Raymond, Court, Kij, Courtois et beaucoup d'autres moins illustres, il a reconstitué leur histoire, identifié leurs productions, dont il a donné de belles images; il a enfin suivi ces chefs-d'œuvre à travers les siècles.

La Société compte d'ailleurs plusieurs spécialistes de grande notoriété. M. Albert de Laborderie, archéologue plein de patience, connaît admirablement les vieilles églises et autres monuments de la province, et prépare parfaitement les excursions annuelles très étendues et très complètes de la Société. Il est d'ailleurs secondé dans cette tâche par un remarquable spécialiste de la préhistoire et des périodes gauloise et gallo-romaine, M. Franck-Delage, qui nous donne notamment, dans les derniers Bulletins, une étude très complète du camp prégallois de Villejoubert. Citons encore, parmi les spécialistes de cette Compagnie, M. Hugon, excellent numismate, M. Petit, chartiste plein d'expérience, M. Louis Lacrocq, spécialiste des tapisseries d'Aubusson.

Enfin, dans les deux derniers Bulletins de cette Société, pleins de détails sur les originales églises romano-byzantines du Limousin, nous ne pouvons oublier une patiente étude du regretté chanoine Leclerc sur les *Cloches anciennes du diocèse de Limoges*, des vues fort ingénieuses de M. de Fontaine de Resbecq, et un érudit *Recueil des textes du Chapitre Saint-Pierre du Dorat*, publié par M. J. de Font-Réaulx.

La Société archéologique et historique de la Charente est particulièrement active. Elle se tient au courant par ses séances mensuelles des principaux mouvements de l'érudition en France et même au dehors. Ses Bulletins et Mémoires contiennent d'excellentes études ou de précieux documents originaux.

Nous y trouvons d'abord un mémoire très important du docteur Henri Martin, réputé parmi les préhistoriens français, sur les *Troglodytes quaternaires de la vallée du Roc*, en la commune de Sers. Depuis la découverte de cette station, en 1907, c'est-à-dire depuis plus de vingt ans, le docteur Henri Martin a exploré avec une

conscience et une ténacité remarquables, les grottes de cette vallée, qui semblent avoir été habitées depuis la très ancienne époque aurignacienne. Le docteur Henri Martin et ses collaborateurs ont ainsi recueilli de nombreux « monuments », œuvres de nos premiers ancêtres ou témoins de leur vie difficile.

Dans le même volume, le docteur Henri Martin examine avec la double compétence du préhistorien et de l'anatomiste, le fameux crâne d'enfant de la Quina, qu'on peut considérer comme appartenant à la race de Néanderthal, race très primitive, l'un des échelons qui vont des grands anthropoïdes à l'*homo sapiens*.

Le Bulletin de cette Société contient encore, en préhistoire, de belles études de M. R. Delamin, notamment sur le dolmen de Saint-Même. Il y est question d'une curieuse initiative de M. Béquet; celle qui consiste à faire rechercher par les écoliers des gisements préhistoriques. En histoire, nous remarquons un mémoire de M. Lefrancq sur l'abbaye de Saint-Cybard, un autre de M. Brignon, sur le prieuré de Saint-Front d'Yviers, et une remarquable note de l'abbé Lescuras sur les deux frères de La Rochefoucauld, évêques de Beauvais et de Saintes, et Mgr du Lau, archevêque d'Arles, victimes des massacres de septembre, qui viennent d'être béatifiés.

Citons enfin une note de M. de Morel sur deux lettres inédites d'Alfred de Vigny, qui, en l'une, donne des nouvelles de sa mère gravement malade, et en l'autre s'enquiert du prix de l'eau-de-vie en Charente; un mémoire sur une fille dans un four à 112°, où elle se comporta fort bien, et une note de l'abbé Lescuras sur une prodigieuse vision de 12 000 fantômes, en 1608, attestée par 300 témoins.

Le Bulletin de la Société scientifique, historique et littéraire du Bugey nous présente la première partie d'une importante étude du chanoine E. Garcin, sur la célèbre abbaye d'Ambronay, fondée en l'an 800 par saint Bernard, maintes fois reconstruite et restaurée, et qui reste l'un des plus gracieux modèles de l'architecture monastique du xv<sup>e</sup> siècle.

Nous devons au chanoine Garcin le classement de ce joyau, dont la restauration est continuée depuis plus de trente ans, grâce à la vigilance si éclairée de M. A. Bérard, vice-président du Sénat. On a un plaisir profond à constater que, dans leurs circonscriptions, nos parlementaires ont un sens plus aigu de la beauté de nos monuments et de l'impérieuse nécessité de les conserver, parce qu'ils constituent, au-dessus des éphémères divisions politiques, l'un des



symboles les plus visibles, les plus puissants de l'unité nationale.

Dans le même bulletin, le baron Dallemagne, maire de Belley, commence d'une plume alerte une consciencieuse *Histoire de Belley* où le lecteur pourra se faire une idée de ce qu'était la vie de ceux qui nous ont précédés et auxquels nous sommes redevables, pour une bonne part, de nos qualités physiques et morales.

Nous y relevons encore la suite d'une remarquable étude du très érudit chanoine Alloing, sur la vie du cardinal Sévin au collège de Belley; un mémoire précis de M. J. Tournier sur les monuments de l'âge du bronze, — quelques siècles avant notre ère, — dans la région de Belley, monuments qui peuvent grandement servir à l'établissement de notre protohistoire; le commentaire par M. Vingtrinier de curieux voyages dans la région aux *xvii<sup>e</sup>* et *xviii<sup>e</sup>* siècles; et enfin le compte rendu détaillé, par M. Bonhomme, des grandes fêtes données récemment à Belley en l'honneur d'un de ses plus célèbres enfants, Brillat-Savarin, écrivain et gastronome.

Les documents originaux et les belles pages à citer dans les travaux des Sociétés de province seraient si nombreux que bien des pages de la *Revue* n'y suffiraient pas. Aussi devons-nous nous astreindre à ne citer que les plus importants.

De l'Académie de Savoie, un fort volume, le deuxième, du riche *Catalogue raisonné des plantes vasculaires de la Savoie*, contribution capitale à l'établissement de la flore de France.

Les Bulletins de la vieille Société de Borda continuent à publier de nombreux documents inédits : *Lettre de Charles IX à François de Noailles, au sujet de son ambassade près le Sultan de Constantinople*, par le chanoine Degert, qui publie encore les plus anciennes infiltrations du droit romain, dans le ressort de la Cour de Dax.

Le docteur Aparisi-Serres nous donne une étude sur les origines lointaines du « Taureau de feu », très curieuse coutume pyrénéenne conservée dans le pays basque et qui paraît remonter aux guerres carthaginoises. M. Milliès-Lacroix publie d'intéressants extraits des *Mémoires sur la Généralité de Bordeaux*. M. Xavier de Cardaillac, préhistorien renommé, étudie l'outillage de la Station acheuléenne de Duhort-Bachen. M. L. Dufourcet continue sa magistrale étude sur l'*Aquitaine historique et monumentale*. Parmi les études locales : le mariage et la famille en Gascogne par M. C. Daugé; l'application de la constitution civile du clergé dans les Landes par l'abbé Lacouture; les poids étalon du Béarn par M. Burguburu, etc.

Les Archives de Trans, sous le patronage de l'Institut historique de Provence, publient de fort intéressants documents locaux anciens, et notamment les revendications des paysans à la veille de la Révolution. Les droits de dîme du Prieuré de Trans, que commente M. Jean Barler, nous montrent que la plupart des impôts actuels étaient déjà en application, sous une forme plus modérée, au XVIII<sup>e</sup> siècle.

La Société du Musée basque, qui envoya tout récemment à Paris les curieux chanteurs et danseurs de sa montagne, publie une étude de M. Gallop sur la chanson populaire basque, et une notice de M. Lacombe sur la carte linguistique du pays basque de Martin Guilbeau.

Dans le Vaucluse, M. Maurice Mignon, l'érudit chargé de cours de l'Université d'Aix-Marseille, s'efforce de situer définitivement, par l'examen des textes, la maison de Pétrarque à Vaucluse.

La *Diana* continue ses beaux travaux dans le Forez, sous le gouvernement spirituel de M. de Boissieu, guide plein de tact, d'art et d'érudition, et de M. Thiollier, savant chartiste, son président actuel. MM. Roger Palluat de Besset, le comte de Neufbourg, Edouard Perroy et Brassart complètent cet état-major intellectuel.

Parmi leurs derniers travaux, nous relevons une forte étude de M. de Neufbourg sur *le Régime féodal et la propriété paysanne* et du même auteur des essais sur les rôles paroissiens des tailles, en Lyonnais, Forez, Beaujolais au XVII<sup>e</sup> siècle, sur un procès de tailles dans la même région, ainsi qu'une curieuse lettre d'un sieur Courtin à Colbert sur le régime des tailles.

A la Société historique du Cher, le colonel Chenu examine des monnaies romaines, M. Turpin décrit les fêtes données à Bourges à l'occasion de la naissance du Dauphin (1729), MM. Gandilhon, Chenu et Gauchery signalent quelques découvertes intéressant la région.

Dans le Bulletin de la Société des Antiquaires du Centre, M. de Laugardière montre que le chœur de l'église de Saint-Oustrillet de Bourges a été reconstruit avec la contribution du célèbre argentier Jacques Cœur. Le capitaine Jean Goy donne une étude sur le chanoine Romelot, insermenté, déporté à Cayenne.

Enfin, les Mémoires de l'Académie de Nîmes, l'une des plus anciennes Académies de province, puisqu'elle fut fondée en 1682, contiennent d'excellents travaux sur lesquels nous reviendrons dans notre prochaine chronique.

C.-M. SAVARIT.

---

# REVUE MUSICALE

---

THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES : Une saison d'opéra russe. — THÉÂTRE DE L'OPÉRA : M<sup>me</sup> Lotte Lehmann. — CONCERTS COLONNE : MM. Georges Enesco et Robert Casadesus.

Sous la direction et avec le mélodieux concours de M<sup>me</sup> Kousnetzoff-Massenet, quatre opéras russes : *le Prince Igor*, de Borodine, *le Tzar Saltan*, *Snegourotchka* et *Kitège*, de Rimsky-Korsakoff, ont été joués en russe, par une troupe russe, au Théâtre des Champs-Élysées, décidément le plus favorable à la musique et de toute façon le plus agréable de Paris. Les œuvres, les interprètes chantants et dansants, le spectacle, tout fut de qualité supérieure et, — mérite peu commun, — d'une parfaite unité. Les chœurs en particulier, qui dans l'opéra russe ont un rôle éminent, se montrèrent admirables d'éclat et de douceur, de sonorité, de vie musicale et dramatique. Messieurs et mesdames les choristes, détonnants et figés, de l'Opéra, auraient bien dû venir écouter leurs camarades étrangers

De la musique russe, celle d'autrefois, avant les Strawinsky, les Scriabine et les Prokofieff, on ne peut que dire toujours la même chose, parce que c'est toujours la même chose. Mais c'est quelque chose de beau. Alors, ne nous lassons pas.

Premièrement, c'est une musique indigène. Borodine appelait son *Prince Igor* un « opéra national, qui ne peut avoir d'intérêt que pour nous autres Russes, qui aimons à retremper notre patriotisme aux sources mêmes de notre histoire, et à voir revivre sur la scène les origines de notre nationalité. » En ce temps-là l'illusion de

l'internationalisme, dangereuse et funeste entre toutes, n'avait pas encore égaré les peuples et les conducteurs des peuples. Alors, en musique même, on aimait son pays. De *la Vie pour le Tzar* au *Prince Igor*, à *Boris Godounow*, au *Tzar Saltan*, à *Snegourotchka*, à *Kitége*, sous des formes diverses et renouvelées, la musique russe est demeurée fidèle à la patrie. Non seulement à la patrie, mais au peuple, et c'est le second de ses caractères. L'une de ses hautes beautés lui vient d'en bas, des humbles et des inconnus. Melchior de Vogüé rapporte dans son *Roman russe* un trait du poète romantique Alexis Tolstoï. « Un jour il avait promis des vers à la femme qu'il aimait. Il ne trouvait dans son âme rien d'assez triste, rien d'assez beau. Il se souvint alors d'un Kirghiz rencontré durant un voyage par delà l'Oural, dans les steppes d'Orenbourg : un de ces chameliers qui tirent d'un long roseau leur vieille mélodie d'Asie. Tolstoï écrivit qu'on lui fit venir cet homme de l'autre bout de la Russie ; il l'envoya jouer chez celle qui lui demandait un poème : il savait que tout son art n'égalerait pas ce chant fait par tant d'âmes et tant de siècles. »

En Russie plus que partout ailleurs, les siècles et les âmes ont fait les chants. Les seigneurs d'autrefois avaient raison de compter leurs richesses non par milliers de roubles, mais par milliers d'âmes. Quand les paysans chantaient pour leurs maîtres, n'était-ce pas un peu de leur âme qu'ils donnaient avec leurs chants ? Et par degrés leur âme entraînait comme un humble mais précieux élément dans l'ordre de la beauté. Ils créaient un art qui devait les créer à son tour et leur communiquer sa vie à lui, supérieure à leur pauvre et triste vie. On les retrouve tous maintenant, glorieux à jamais en des œuvres glorieuses. Pour le peuple dont elle est issue, la musique russe ne se montra pas ingrate. Peuple des villes ou des campagnes, elle mit en lui toutes ses complaisances. Elle se fit peuple elle-même, et par la force ou par la grâce, par la joie ou la mélancolie, rien n'est plus beau que les chansons populaires et que les chœurs dans *le Prince Igor*, *le Tzar Saltan* ou *Snegourotchka*.

Tout en demeurant nationale, la musique de Russie n'avait pas à craindre de se réduire ou de se répéter. Son empire embrasse des pays et des races sans nombre. Quelle patrie ne semblerait étroite, comparée à cette immense patrie ? De si loin que des chants arrivent à son oreille, un Russe peut toujours se dire : « Ils me sont inconnus, mais non pas étrangers. Mon âme a quelque chose de commun avec ces âmes lointaines, sauvages peut-être, dont le vent m'apporte la

voix, joyeuse ou plaintive, plaintive le plus souvent, à travers des milliers de lieues. » Et nous, en écoutant cette voix, nous recu-  
lons volontiers des frontières incertaines. Il nous plaît, et cela nous  
émerveille, de pouvoir appeler russe une chanson finlandaise aussi  
bien qu'une mélodie d'Asie, et que la beauté de cet art, tout en  
demeurant nationale, nous paraisse en quelque sorte s'étendre dans  
l'espace, à l'infini.

Le sentiment du pittoresque, et du pittoresque local, est encore un  
signe où se reconnaît dans la musique russe, au moins autant que  
le génie, la figure et pour ainsi dire le visage même de la patrie. Par  
là cette musique est plus que nationale : elle est en quelque sorte  
natale, comme la terre ou le ciel. *Snegourotchka* (la *Fille de neige*)  
forme une suite, une galerie de paysages du Nord. « Père, disait à  
Grétry sa fille mourante, en écoutant une de ses compositions cham-  
pêtres, cela sent le serpolet. » En plus d'un passage de *Snegouro-  
tchka*, cela sent le bouleau, le sapin, les arbres de là-bas, ou de là-  
haut. *Solvitur acris hiems*. La détente et comme l'attendrissement des  
choses, le dégel, voilà sous le ciel russe le grand événement, le  
grand bienfait d'avril et la musique est encore ici profondément  
nationale parce qu'elle exprime avec une vérité pénétrante un carac-  
tère, national aussi, de la nature et de la saison. Dans la dernière  
scène entre la fille de neige et le Printemps sa mère, — en russe le  
Printemps est femme, — ce n'est plus la neige, c'est un cœur qui  
se fond aux premiers rayons du soleil. Dans toute la musique on  
croit entendre s'accomplir une dissolution mystérieuse et lente. Une  
péripétie morale suit un phénomène de la nature et lui ressemble.  
On n'ose plus citer l'aphorisme usé du philosophe genevois. Mais  
c'est vraiment ici l'un des cas où le paysage ne fait qu'un avec l'état  
d'âme. La musique a rarement rendu plus sensible cette profonde et  
parfaite unité.

L'exécution collective des opéras russes ne doit pas en faire  
oublier les interprètes individuels. Dans le rôle de la fille de neige, la  
voix et le chant, le jeu, toute la personne enfin de M<sup>me</sup> Kousnetzoff  
eut beaucoup de jeunesse encore, de grâce câline et de naïveté.  
Parmi ses partenaires masculins, plus d'un se révéla, chanteur et  
comédien : dans *le Prince Igor*, un baryton ; un ténor, excellent dans  
*le Tzar Saltan*, fut le plus touchant du monde dans *Snegourotchka*  
sous la délicieuse figure du vieux tzar, indulgent et paternel, du  
peuple des Béréndès.



Trois artistes de premier ordre nous ont fait passer des heures qu'on aimerait de fixer, disait Alphonse Daudet, avec des épingles d'or. Nous devons les plus belles à la première cantatrice de l'Opéra de Vienne. M<sup>me</sup> Lotte Lehmann porte magnifiquement le nom, sinon le prénom, de son illustre devancière. Déjà l'an dernier, quand triompha la troupe autrichienne à l'Opéra, sous les traits de Léonore, de Sieglinde et de la maréchale (*le Chevalier à la Rose*), la grande artiste nous avait tour à tour ému et charmé. A ces trois figures elle vient d'ajouter Elsa. Un autre soir, pour être l'héroïne de Gluck et celle de Weber, il ne lui fallut qu'un air d'*Alceste*, puis le grand air du *Freischütz*. Enfin cinq ou six mélodies lui suffirent pour évoquer le double univers, celui de l'âme et celui de la nature, que le génie de Schubert embrasse tout entier.

Chez M<sup>me</sup> Lehmann on ne sait qu'admirer davantage. Est-ce la voix ? Est-ce le talent ? Je crois que tous les deux s'égalent. Mais on voudrait un autre mot que celui de talent pour exprimer, au moins autant qu'un art supérieur, le don, plus rare encore et plus précieux, de la vérité et de la vie. Elle a diverses façons d'être belle, cette voix égale et pure, aussi douce que puissante, et qui, ne criant jamais, chante toujours. Et comme elle sait chanter ! Elle n'est pas de ces voix agressives et vraiment ennemies, dont on dit volontiers, — on les en félicite même, — qu'elles « attaquent » la note. Elle la prend, elle la porte, l'élève, et sans trembler ni défaillir, sans trainer sur-tout, à la fin de la phrase la dernière note se pose et s'épanouit.

Émise ainsi, une note, une seule, obstinément répétée, peut être belle, d'une beauté purement vocale autant que dramatique (voir, ou plutôt entendre chanter par M<sup>me</sup> Lehmann, à la fin du bref et sublime dialogue entre la Jeune fille et la Mort, la réplique de la sombre visiteuse). En l'écoutant il nous souvenait d'autres morts juvéniles, enfantines même, *le Roi des Aulnes*, la *Berceuse de la mort* de Moussorgsky, et ces quelques mesures de Schubert, par leur concision, leur simplicité et celle de l'interprète, ne nous paraissaient pas les moins émouvantes. Enfin des chefs-d'œuvre encore, ceux-là de poésie seulement, nous revenaient à la mémoire : *la Jeune captive*, *la Mort* et *le Bûcheron*, et nous mesurions tout ce que la musique peut ajouter de sensible et de terrible, non seulement à l'idée, mais à la figure même de la mort.

« Il suffit, disait Gounod, il suffit d'un interprète pour calom-



nier un chef-d'œuvre. » Pour en accroître la vérité et la beauté, il ne faut pas non plus davantage. A mainte reprise M<sup>me</sup> Lehmann l'a prouvé. En deux mélodies de Schubert aussi connues que la *Sérénade* et *Pour chanter sur l'eau*, elle a surpris un nouveau secret de tendre mélancolie. « *Leise, leise, doucement* », ou « tout bas », c'est le premier mot de la *Sérénade*, et c'est ainsi qu'il fut posé. Et sur la grave, quasi religieuse *Invocation à la musique*, de Schubert également, se répandit la même douceur, mais plus profonde, et cette paix auguste, solennelle, qui, suivant le mot de Goëthe, habite sur tous les sommets.

Dans l'air du *Freischütz*, comme l'an passé dans le rôle de Léonore, l'héroïne lyrique et dramatique parut tout entière. Avec éclat à la fin, mais d'abord avec retenue, avec une poésie faite de tout ce que la musique exprime ici : tendresse, mélancolie, attente, inquiétude, tout le mystère enfin que Musset appelle « celui du vent, de la nuit et des bois ». « Le grand air du *Freischütz* », dit le programme. Le programme a bien raison, plus d'une fois raison. Sentiment, paysage, ici tout est grand, et d'une grandeur à laquelle peu de musique, peu de notes et parfois des silences même suffisent. M<sup>me</sup> Lehmann observa ces derniers avec art et, par exemple, quand vient de s'achever telle phrase rêveuse, elle sut nous donner l'illusion d'écouter encore et nous laisser un moment prolonger nous aussi notre rêverie. Ainsi dans un air seulement, un personnage, que dis-je, un chef-d'œuvre, a tenu, vécu tout entier.

De *Lohengrin* on ne vit, on n'entendit qu'Elsa. Dès les premiers mots, — en allemand comme en français ils ne sont que trois : « *Mein armer Bruder*, mon pauvre frère », — le charme commença d'agir, et la suite de l'action, loin de le rompre, ne fit que le fortifier. Dans le fatal duo, la voix de l'artiste et son âme s'élevèrent par un progrès magnifique du soupçon naissant au doute, à la peur, à l'angoisse, enfin au paroxysme de l'épouvante et du désespoir.

La salle et la scène de notre « Académie nationale » ont très différemment accueilli M<sup>me</sup> Lehmann. Le public, en l'acclamant, s'est montré digne d'elle. Mais ses partenaires, surtout le premier d'entre eux, ou le dernier, Lohengrin, lui firent ainsi qu'à nous, ses hôtes, moins d'honneur. Les chœurs, il est vrai, n'ont pas chanté beaucoup plus d'un demi-ton trop bas. Ils baissent quelquefois encore davantage. Décorateurs même et tapissiers ne s'étaient pas non plus mis en frais. Le soir du concert on se contenta de descendre derrière la cantatrice, en guise de fond, un horrible rideau colorié, de fer

sans doute, vu sa rigidité, et dont la malpropreté seule égalait la laideur.

M<sup>me</sup> Lehmann fut accompagnée au piano par M. Eugène Wagner. Chanteurs et cantatrices trouvent toujours une véritable et précieuse collaboration dans l'accompagnement de ce parfait musicien.

\* \* \*

Un dimanche de janvier, au Concert du Châtelet, M. Georges Enesco fut tour à tour, sous la direction de M. Pierné, l'interprète de Beethoven et, comme chef d'orchestre, son propre interprète. La suite symphonique par lui composée et conduite a de l'éclat et de la force. L'invention mélodique en est souvent heureuse, le fond solide et les sonorités brillantes. Mais le talent du violoniste est supérieur encore. Nul autre peut-être n'a joué, depuis Joachim, le concerto de Beethoven avec plus de noblesse et de dignité, dans un sentiment plus intense et dans un style plus pur.

Au Châtelet aussi nous avons eu le très vif plaisir, — une fois de plus, — d'entendre M. Robert Casadesus. Le concerto de Liszt (en *la*) est une œuvre du genre flamboyant, inégale, où par moments le pianiste l'emporte sur le musicien. Nous ne parlons que du compositeur, car cela n'arrive jamais à l'interprète. M. Robert Casadesus a beau se défendre, comme d'un reproche, d'être un grand virtuose. Il est cela cependant. Mais il est, et de plus en plus, par l'intelligence et le sentiment, un grand artiste, « le puissant et doux maître du piano », comme Goethe un jour appela Mendelssohn. Il a joué Liszt avec un lyrisme éclatant. Et d'abord il avait joué Mozart, autrement difficile que Liszt, peut-être davantage, avec le goût le plus délicat. Dans un concerto pour deux pianos, M<sup>me</sup> Robert Casadesus donnait la réplique à son mari. Ce fut un duo conjugal et charmant. Le moraliste s'est trompé : il y a, même en musique, des mariages délicieux.

CAMILLE BELLAIGUE.

---

## CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

---

Le traité qui apporte une solution à « l'insoluble question romaine » a été signé le 11 février, — ainsi que nous l'annoncions il y a quinze jours, — au palais du Latran, par le cardinal Gasparri, secrétaire d'État, et M. Mussolini. Ni le texte authentique du traité, ni celui du Concordat dont il est accompagné, n'ont été intégralement publiés; mais des analyses détaillées ont été données à la presse et Pie XI lui-même a commenté en deux discours la portée et le sens des accords intervenus avec le gouvernement italien. L'ensemble nous est donc, à quelques détails près, bien connu et la publication qui se fera sans doute après l'échange des ratifications, ne nous réservera pas de grosses surprises.

Le traité du Latran, c'est d'abord et avant tout la fin d'un ordre de choses, ou plutôt d'un désordre de choses, issu de la violence et essentiellement provisoire comme tout ce qui est né dans l'iniquité. L'Église, qui a les promesses de l'éternité, peut s'accommoder, pendant un temps qui semble long à nos brèves existences, d'un état contraire à ce qu'elle considère comme son droit, c'est-à-dire à ce qu'elle estime indispensable à l'accomplissement de sa mission parmi les hommes; mais comment, lorsque réparation lui est offerte, lorsque l'auteur de l'attentat apporte lui-même les satisfactions qu'elle estime indispensables, se montrerait-elle inexorable et mettrait-elle son pardon à un prix inaccessible? Il n'est pas dans sa tradition d'être sévère à l'enfant prodigue à l'heure de son retour. La réconciliation de la Papauté et de la nation italienne représentée par son gouvernement est une réparation de justice. Le Pape était naturellement seul juge des satisfactions qu'il estimait nécessaires et suffisantes; en fait, aucune de celles qu'il a réclamées ne lui a été marchandée; mais aussi, sa charité chrétienne ne demandait-elle que le strict minimum de satisfactions matérielles nécessaires pour

rendre visible à tous les yeux la satisfaction morale qui lui était offerte. Le traité du Latran est donc une restauration de la paix qui accorde aux deux parties, chacune dans son domaine propre, l'essentiel de ce qu'elle demandait; il prend sa place naturelle dans la série des actes du Saint-Siège pour la consolidation de la paix dans le monde. C'est ce qu'a souligné en termes heureux M. Briand, au nom de la France, quand il a, le premier, adressé aux signataires ses félicitations chaleureuses. C'est sur le plan de ces hautes conceptions qu'il convient de situer l'acte que le Souverain Pontife s'est résolu à la demande du gouvernement royal, à accomplir.

Le partage s'opère selon le précepte évangélique : à César ce qui est à César, c'est-à-dire la terre et les hommes en tant qu'ils sont membres laborieux de l'État, mais à Dieu ce qui est à Dieu, c'est-à-dire la cure des âmes. De l'ancien domaine temporel, que tant de siècles avaient jugé indispensable à l'exercice du pouvoir spirituel, le Pape ne garde que l'espace strictement indispensable à son habitat matériel et à l'exercice de son gouvernement; il n'augmente même pas l'étendue de son parc; la « Cité du Vatican », — c'est le nom officiel de l'État qui sert de support matériel à la souveraineté du Pape, — n'ajoute à l'ancien Vatican que la place Saint-Pierre, quelques bâtiments, quelques morceaux de terrain derrière Saint-Pierre, avec l'emplacement nécessaire pour faire aboutir un tronçon de chemin de fer. Le pouvoir spirituel apparaît ainsi plus que jamais dégagé de tout lien matériel et presque de tout contact avec le sol; l'indépendance souveraine du Pape a une assise territoriale, mais elle est pas liée à la possession d'un vaste territoire, tel que les anciens États de l'Église. Cette indépendance souveraine est à elle-même sa propre garantie; elle se passe de toute garantie internationale, même d'un simple enregistrement du traité intervenu entre le Saint-Siège et le royaume d'Italie, soit par la Société des nations, soit par les puissances agissant individuellement. Les anciens États de l'Église sont légitimement reconnus comme partie intégrante de l'Italie et Rome comme sa capitale, ainsi que l'avait proclamé, pour la première fois, le Parlement de Turin, le 27 mars 1861. Le territoire n'est plus ici que le lieu de la souveraineté. Ainsi la conception de Pie XI : une Église supranationale et une Papauté souveraine dégagées de tout lien territorial autre que la « Cité du Vatican », paraît au premier abord rejoindre la formule de Cavour et des « libéraux » : l'Église libre dans l'État libre; elle en diffère cependant par deux traits essentiels. Elle devrait, d'abord, s'énoncer :

l'Église libre dans l'État religieux. Ensuite et surtout, dans la conception suprationale de Pie XI, l'Église n'est pas dans l'État, ou elle n'y est qu'en apparence, par un territoire si mince qu'il n'est plus qu'un symbole; en réalité l'Église n'est pas plus dans l'État italien qu'elle n'est dans les autres États. L'Église est libre et le Pape est souverain. Telle apparaît la conception qui a inspiré le grand acte qui vient de s'accomplir et dont la première indication avait été donnée, dès le temps de Pie X, par un curieux discours de Mgr Anastasio Rossi, alors archevêque d'Udine. Elle est l'un des côtés d'un tableau d'ensemble dont la création d'épiscopats nationaux, dans des pays tels que la Chine et le Japon, et le développement général des missions, sont un autre aspect : égalité des nations devant le pouvoir spirituel, primauté du spirituel, limitation des nationalismes par les règles suprêmes de la morale et de la loi pour aboutir à la paix.

Très sagement, le Pape a renoncé à chercher dans l'étendue de son territoire une garantie de sécurité et d'indépendance. Il a voulu, comme il l'a dit lui-même, « désarmer toutes les alarmes et rendre injustifiables toutes récriminations relatives à l'intégrité territoriale... Ainsi, espère-t-il, apparaîtra clairement que le vicaire du Christ a limité ses requêtes dans l'ordre matériel aux nécessités du spirituel. » La formule est aussi nette qu'elle est noble. C'est là, cependant, une conception tout à fait nouvelle dont bénéficie l'Italie unifiée. L'ancienne « politique des Cabinets » considérait que, outre l'existence des États de l'Église, l'indépendance du Saint-Siège résultait d'un équilibre d'influence entre les diverses grandes puissances en Italie et dans le gouvernement du Saint-Siège, et que la prédominance d'une seule couronne, Empire, Espagne ou France, dans la péninsule qui sert d'écrin au tombeau des apôtres et au Siège apostolique, constituerait un danger pour l'indépendance morale de la Papauté. La politique de la France, en Italië, a toujours eu pour objet premier l'équilibre et, par l'équilibre, l'indépendance de la Papauté : toute l'histoire se lève pour en témoigner. La rivalité de la France et de l'Autriche assurait cette indépendance du Saint-Siège qui fut toujours l'une des maximes fondamentales de la diplomatie française. Après les traités de 1815, la prépondérance de l'Autriche était si étouffante que la seconde République fit l'expédition de Rome, et que le second Empire ne cessa d'entretenir, dans la Ville éternelle, une force militaire dont la présence suffisait à garantir le pouvoir temporel.

La présence des troupes françaises à Rome fut l'embarras con-

stant de la politique de Napoléon III qui chercha vainement une solution au problème. Envoyé, en janvier 1862, à Rome comme ambassadeur, La Valette demanda au Pape s'il ne pourrait pas, sans renoncer formellement à ses droits, « consentir à des transactions de fait, qui amèneraient le calme dans le sein de l'Église catholique et associeraient la Papauté au triomphe du patriotisme italien ». Le cardinal secrétaire d'État répondit qu'à cet égard, « aucune concession ne pourrait être faite par Pie IX et par aucun de ses successeurs de siècle en siècle ». La convention du 15 septembre 1864, par laquelle le cabinet des Tuileries se flattait de résoudre la difficulté, se révéla inexécutable, et c'est seulement en 1870, après la déclaration de guerre de la Prusse, que la garnison française de Civita Vecchia fut rappelée. La fin du pouvoir temporel est étroitement associée à la mutilation du territoire français ; c'est la même violence qui fut faite à l'un et à l'autre.

Il n'entre nullement dans notre esprit d'opposer Pie IX à Pie XI, dans des circonstances absolument différentes et dans ce domaine de la politique qui est celui des contingences ; mais, au moment où disparaissent officiellement de l'histoire les États de l'Église, il est juste de rappeler, non seulement l'héroïque souvenir des soldats de Lamoricière et de Pimodan, mais encore l'attitude de Napoléon III et du gouvernement impérial qui, littéralement, se firent tuer, et la France avec eux, pour ne pas abandonner à ses ennemis la Papauté en détresse. En 1866, Napoléon III a proposé une garantie collective des puissances pour le domaine de Saint-Pierre ; mais ni Vienne, ni Madrid ne s'en souciaient ; Bismarck encourageait Garibaldi et menaçait même de soutenir Mazzini et les républicains qui accusaient Victor-Emmanuel de lenteur dans l'achèvement de l'unité. C'est l'époque où fut prononcée la fameuse déclaration tant reprochée à Rouher : « Jamais, jamais la France ne supportera cette violence faite à son honneur et à la catholicité ». François-Joseph accepterait une alliance, mais à la condition que Victor-Emmanuel entrât dans la combinaison ; or l'Italie exige un prix que Sa Majesté apostolique consentirait volontiers à payer, mais que Napoléon III refuse : Rome.

Ainsi, à l'origine, non seulement de nos désastres de 1870, mais aussi des malentendus qui animent encore l'esprit des Italiens contre la France, on trouve l'intransigeance de Pie IX, la ferme loyauté des catholiques français et l'efficace désir de Napoléon III de sauvegarder le pouvoir temporel. Dans son discours du 11 septembre, Pie XI a dit : « Quelles garanties on peut d'ailleurs espérer, même



pour un pouvoir temporel assez vaste, tel que celui qui figurait jadis sur la géographie politique de l'Europe, on l'a vu par ce que firent ou plutôt ne firent pas, ou ne voulurent ou peut-être ne purent pas faire, les puissances pour en empêcher la chute. » Il s'agit ici, sans doute, des Puissances collectivement entendues, qui, en effet, ne firent rien pour empêcher l'occupation de Rome ; mais il en est une qui chercha à provoquer leur intervention, et qui, se heurtant à leur indifférence, agit seule, dans sa loyauté traditionnelle, aux dépens de ses intérêts immédiats, c'est la France ; elle l'a payé assez cher pour qu'elle ait le droit de le rappeler.

L'indépendance du pouvoir spirituel, dans l'avenir, ne résultera pas d'une garantie internationale. Lorsque le cardinal secrétaire d'État a fait part de l'accord aux représentants diplomatiques accrédités auprès du Saint-Siège, ce n'était pour leur demander « ni assentiment, ni consentement, ni garanties ». « Le Pape sait fort bien que les garanties vraies, il ne peut les trouver que dans le sens de la justice du peuple italien et surtout dans cette assistance indéfectible promise à l'Eglise et au vicaire du Christ. » On a dit que le Pape avait une si haute idée du caractère supranational de sa souveraineté qu'il n'acceptait aucune « protection ». Mais qui dit garantie ne dit pas protection. Que toutes les puissances prennent acte de l'accord intervenu entre le Saint-Siège et le royaume d'Italie et en deviennent garantes, il en résulterait une garantie qui, à elle seule, conférerait à la Papauté une indépendance juridique, inégale sans doute à l'indépendance morale qu'elle tient de son propre magistère, mais dont les effets pratiques auraient pu être très efficaces. Il ne pouvait en résulter pour l'Italie aucune humiliation, si légère soit-elle. D'ailleurs, l'Italie ayant les avantages et les bénéfices que la présence de la Papauté à Rome comporte pour elle, il ne serait que juste qu'elle en supportât, s'il en était, les inconvénients. Quoi qu'il en soit, Pie XI, dans sa pleine indépendance, a renoncé à toute garantie de cette nature. On affirme que M. Mussolini en faisait une condition préalable à tout accord. L'historien qu'était naguère Mgr Ratti sait que la barque de Pierre, au cours des âges, a été ballottée par bien des tempêtes et que, dans l'avenir, de nouveaux orages l'assièleront ; mais l'alpiniste qui survit dans le pape, — c'est à lui-même que nous empruntons l'image, — s'est élevé sur les plus hauts sommets, d'où l'on domine les contingences humaines, et d'où rayonne la confiance appuyée sur la foi.

A un groupe de professeurs et d'élèves de l'Université catholique

de Milan, le Pape a donné, le 13 février, un nouveau commentaire du grand acte qui venait de s'accomplir au Latran. Sa pensée apparaît ici dans toute sa simplicité pratique : « Le traité conclu entre le Saint-Siège et l'Italie n'a pas besoin de beaucoup de justification, soit intérieure, soit extérieure, parce que, en réalité, il en a une qui est la plus importante et qui est définitive. Cette justification, c'est le concordat. C'est le concordat qui non seulement explique, qui non seulement justifie, mais qui recommande le traité. C'est précisément parce que le concordat devait avoir cet effet que, dès le commencement, le Pape a voulu que le concordat fût une condition *sine qua non* du traité, désir auquel on a noblement et abondamment accédé de l'autre côté. » Depuis 1870, l'Eglise catholique, en Italie, vivait, par une série de « combinaisons » et de compromis de fait, sans posséder un statut légal ; elle ne pouvait en trouver un que si prenait fin le *dissidio* entre l'Eglise et l'Etat. La question romaine, d'autre part, ne pouvait recevoir une solution que dans un Etat dont les bonnes relations avec l'Eglise seraient établies sur une solide assise contractuelle. Le concordat est donc la clef de voûte de l'édifice. Pie XI, esprit ordonné et méthodique, se plait aux concordats ; il en a déjà signé plusieurs (avec la Lettonie, la Pologne, la Lithuanie, la Tchécoslovaquie, la Roumanie) et d'autres sont en négociation. Lorsque deux pouvoirs, cohabitant sur une même terre, exerçant leur juridiction sur les mêmes personnes, ont entre eux de constantes relations de fait, il est imprudent de laisser le hasard régler ces rapports selon l'humeur des personnes et de ne pas leur donner par contrat une forme définie qui prévienne, de part et d'autre, les abus ou les manquements possibles. Le traité du Latran marque donc un retour à la pratique des concordats.

Le concordat du 11 février n'est pas encore publié ; mais les principales stipulations en sont connues ; le Pape d'ailleurs l'a commenté lui-même en se plaisant à reconnaître qu'il est « parmi les meilleurs qui peuvent exister » et il en a expliqué la genèse : « On a pu reviser, remanier et, jusqu'aux limites du possible, réordonner et régler tout un immense ensemble de lois contraires directement ou indirectement aux droits et aux prérogatives de l'Eglise, des personnes et des choses de l'Eglise. » Il fallait faire du neuf et tailler dans le vif ; cela n'était possible qu'avec un chef de gouvernement disposant de pouvoirs pratiquement sans limites et décidé à aboutir. Le Pape rend hommage à la partie adverse : « Nous devons dire que

nous avons été noblement secondé de l'autre côté et peut-être fallait-il aussi un homme comme celui que la Providence nous a fait rencontrer, un homme qui n'avait pas les préoccupations des hommes de l'école libérale pour lesquels toutes ces lois et tous ces règlements étaient autant de fétiches et, comme tous les fétiches, d'autant plus intangibles et vénérables qu'ils étaient plus laids et plus difformes. » Voilà donc le terrain sur lequel l'accord s'est réalisé entre les deux pouvoirs. On sait le mépris que M. Mussolini a voué à « l'État libéral » tel que l'avaient créé et pratiqué les parlementaires de l'école de M. Giolitti. Cette haine n'est pas négative et aveugle; elle se fonde sur la conviction que l'État ainsi conçu n'est en mesure, ni au point de vue social, ni au point de vue économique, ni au point de vue politique, de pourvoir aux besoins de l'Italie actuelle et de réaliser ses espérances. Le Duce ne marchandait guère pour jeter par-dessus bord les vieilles entraves et aboutir au résultat qu'il souhaitait ardemment : l'entente avec le Saint-Siège. Pie XI a pris soin, dans le discours du 13 février, d'indiquer les points sur lesquels l'Église obtient des satisfactions; tenons-nous en à son résumé : « Lorsqu'on reconnaît à l'Église la personnalité avec tous ses droits, lorsque le sacrement du mariage prend sa place dans la législation et est reconnu aux familles religieuses; lorsqu'on rend à l'enseignement catholique la place et les honneurs qui lui sont dus; lorsque l'action catholique elle-même se voit faire sa part légitime, il est facile de comprendre que l'on puisse et que l'on doive remercier Dieu profondément. » Ainsi le concordat postule et entraîne le traité: ils répondent l'un et l'autre à des conceptions hardies et neuves, sur l'avenir de l'Église et sur celui de l'État, qui peuvent avoir, comme d'autres, leurs inconvénients et dont il n'est pas exclu que le Saint-Siège puisse avoir un jour à souffrir, mais dont on n'a rien prouvé, sinon qu'on n'y comprend rien, quand on les a qualifiées de « réactionnaires ».

Si maintenant, nous plaçant au point de vue italien, nous regardons sous un autre angle ce même événement du 11 février, que voyons-nous? C'est d'abord que le peuple italien a reconquis « son pape ». Le *dissidio* existait entre le Saint-Siège et le gouvernement royal de l'Italie, non entre le Pape et le peuple italien. Le Pape, en Italie, surtout dans la Péninsule, est et a toujours été plus populaire que le Roi, il l'est plus que M. Mussolini lui-même; pour le *popolino* de Rome, la papauté appartient à l'Italie : ainsi sainte Catherine de Sienne allait chercher le Pape en Avignon pour le ramener à Rome.

Le mouvement du *Risorgimento*, les aspirations à l'unité sont l'œuvre de la bourgeoisie intellectuelle; les violences d'un Mazzini contre le clergé, les théâtrales déclarations de guerre d'un Garibaldi à « la race noire », n'ont jamais été le fait du peuple italien. Le suffrage universel date de 1912 en Italie et le régime libéral, contre lequel M. Mussolini n'a pas assez de sarcasmes, était censitaire et bourgeois. En dehors de quelques groupements ouvriers catéchisés par des socialistes d'origine étrangère, la masse du peuple, en partie illettrée, dans le désarroi de tant de souverains abattus et de l'unité réalisée avant d'avoir été désirée, est restée attachée à sa religion, très étroitement associée à tous les actes de la vie familiale et sociale. Quand, pour la première fois, eurent lieu les élections au suffrage universel, les Giolitti et les Sonnino virent, avec étonnement, sortir des urnes deux partis de masse, l'un socialiste réformiste et l'autre catholique populaire. Et lorsque M. Mussolini, à la tête de ses « chemises noires », se fut emparé du pouvoir avec l'investiture royale, il chercha d'abord dans le parti « populaire » des collaborations et des appuis; l'influence de don Sturzo fit échouer cette tentative d'alliance et M. Mussolini dut trouver sa voie et ses amis parmi les nationalistes. Il réalise aujourd'hui, par le traité du Latran et par le concordat, ce qu'il n'avait pu réussir en 1922; il fait tomber les défiances du Vatican et d'une partie de l'épiscopat; en résolvant la « question romaine », il rallie à sa fortune les masses catholiques; il associe à la popularité de la papauté le sentiment de gratitude des Italiens pour le Duce; peut-être achève-t-il ainsi le fascisme vers une transformation progressive qui en ferait un gouvernement accepté et librement soutenu par toute la masse du peuple.

L'organisation syndicaliste de l'État, l'institution du grand Conseil fasciste, ont créé des cadres qu'il restait à remplir; le traité du Latran est un moyen d'y pourvoir; ainsi, avec une détente des rigueurs policières du fascisme à ses débuts, achèverait de se constituer un régime qui répondrait assez exactement aux vieilles aspirations de l'Italie guelfe et aux vœux actuels de l'Italie laborieuse. Depuis longtemps, deux traditions se développent parallèlement dans la classe moyenne; elles se caractérisent assez bien dans les deux frères d'Azeglio : l'un Massimo, mêlé à tout le mouvement libéral et politique, l'autre, le Père Taparelli, propagateur d'une doctrine sociale de construction et de paix. Quant aux masses populaires et catholiques qui n'ont jamais pris part activement à la vie publique

et à qui l'absence de ce que nous appelons « la liberté politique » ne paraîtra pas une privation, elles portent en elles des réserves d'énergie et de générosité que M. Mussolini, avec son merveilleux instinct, a découverte et qu'il entend mettre en œuvre. Pour les catholiques d'Italie, tels que ces hommes d'initiative et de dévouement qui propagent « l'œuvre du cardinal Ferrari », la réconciliation des deux pouvoirs est une juste et profonde satisfaction. Comme toujours, la Papauté est avec les forces de vie et, de son côté, M. Mussolini cherche à les enrôler sous ses bannières. C'est l'Italie de toujours qui a fini par imposer à ses dirigeants l'accord des deux pouvoirs : M. Mussolini a eu la clairvoyance de discerner le courant et l'énergie d'y confier sa barque.

Mais si la tradition révolutionnaire de Garibaldi est unitaire, la tradition du *Risorgimento* est impériale. Le livre de Gioberti qui en est l'évangile ne s'appelle-t-il pas *la Primauté morale et politique de l'Italie* ? Et Gioberti n'était-il pas un prêtre ? Il proposait une sorte de confédération italienne, dont le Pape aurait eu la présidence, et il enseignait que l'Italie n'a jamais été aussi grande qu'à l'époque guelfe de la primatie pontificale. Le fascisme n'est pas seulement une méthode de valorisation nationale, il est encore et surtout une doctrine d'impérialisme, non pas au sens moderne et économique du mot qui remonte à Disraeli et à l'empire britannique, mais dans l'acception antique et césarienne. On croirait, chaque matin, à lire la presse nationaliste, — et il n'y en a pas d'autre, — que les puissances étrangères et particulièrement la France ont volé à l'Italie l'héritage des Augustes. La presse italienne est actuellement la seule au monde qui ose employer, en parlant de son pays, l'expression : « notre impérialisme » ; l'ère des grandes réalisations approche, et le traité du Latran peut devenir, à l'heure de l'action, une arme puissante. Que le Pape et ses hauts collaborateurs fassent planer les intérêts moraux et religieux dont ils ont la garde très au-dessus des contingences de la politique de M. Mussolini, c'est ce dont personne ne doute un instant ; mais que, dans le monde, la presse et les organisations fascistes, disons plus exactement la presse et les organisations italiennes, cherchent à se prévaloir de la paix du Latran pour créer, un peu partout, une ambiance favorable à leurs revendications envahissantes, c'est ce dont personne, ayant quelque expérience des rivalités nationales dans la Méditerranée et ailleurs, ne saurait non plus douter. Les paroles sont déjà là : il n'est que de lire la presse fasciste ; les actes vont venir.

L'un des plus ardents parmi les journaux nationalistes-fascistes de Rome, *le Tevere*, écrit : « Il convient de dire ouvertement et clairement aux commentateurs d'au delà des Alpes que, dès aujourd'hui, l'Italie a conscience de la mission religieuse qui lui est conférée par sa nature d'unique grande puissance catholique dans le monde. Ce n'est pas la France, pays catholique, mais république laïque, athée, maçonnique; ce n'est pas l'Allemagne luthérienne, ce n'est pas l'Angleterre anglicane; ce ne sont pas non plus les petites nations catholiques privées du prestige nécessaire pour l'œuvre d'irradiation de la foi dans le monde, mais l'Italie des saints et des docteurs qui peut et doit être la fille aînée de l'Église. » Avec un peu plus de tact et de retenue, le ton du reste de la presse est à l'avenant. Avant même qu'on ait célébré le festin du veau gras pour le retour de l'enfant prodigue, celui-ci rêve déjà de s'emparer de la première place, comme s'il y en avait une, au foyer paternel. Que dans ce zèle indiscret, l'opinion catholique, dans tous les pays non italiens, présente un danger pour la Papauté romaine, c'est un fait aussi certain qu'il est évident que le Saint-Siège, qui a si énergiquement résisté jusqu'ici aux empiètements du fascisme, saura prendre les précautions nécessaires. Chaque fois, l'histoire le prouve, que l'Italie a été unie sous un même souverain ou une même domination, l'indépendance réelle ou apparente du Saint-Siège a été en péril. Pie XI, en refusant de plus vastes territoires ou de plus grandes richesses, a senti que l'exiguité même de son État souverain et sa faiblesse matérielle restaient les meilleures garanties de son indépendance et de son rayonnement : *Quum infirmor, tum potens sum*.

Que le gouvernement pontifical ne fasse rien qui soit de nature à restreindre la part des missions et des œuvres françaises, à peine est-il besoin de le dire. Plusieurs journaux ont exprimé des craintes pour ce que l'on appelait, naguère encore, le protectorat catholique de la France. Il consistait, particulièrement dans l'Empire ottoman et en Chine, en ceci : en Turquie, les Capitulations, dont la première remonte à 1536, accordaient au roi de France, ami du Sultan, la faculté de protéger les marchands et les pèlerins chrétiens dans les mers et les territoires dépendant de la Porte. Ce droit s'était étendu aux populations catholiques sujettes de l'Empire ottoman. Le traité de Berlin, par son article 62, réserve expressément « les droits acquis à la France ». En Chine, les traités reconnaissent des droits analogues à la France. Combien cette protection fut efficace, les innombrables témoignages de la gratitude de la Propagande l'attestent.



tent, et la reconnaissance des Instituts missionnaires. Le Saint-Siège, dans ces divers pays, n'avait aucun représentant diplomatique, mais seulement un délégué apostolique sans attributions politiques; les intérêts du Saint-Siège étaient soutenus par les agents diplomatiques et consulaires de la France. Mais, peu à peu, avec les progrès du nationalisme, chaque puissance avait revendiqué le droit de protéger ses propres missionnaires. Le gouvernement royal d'Italie, M. Crispi étant ministre, réclamait cette charge pour lui-même en ce qui concernait les Italiens. Léon XIII, après avoir essayé d'établir en Chine une nonciature, en avait reconnu l'impossibilité et, par la circulaire *Aspera rerum conditio* du 22 mai 1888, la Propagande prescrivait aux missionnaires qui ne pouvaient être protégés par leur propre gouvernement, de s'adresser aux représentants de la France et de reconnaître tous ses droits; elle reconnaissait de même les droits de l'Autriche là où ils étaient établis. Au moment du voyage tapageur de Guillaume II en Palestine, succédant au coup de théâtre de Kiao-tcheou, le cardinal Langénieux, archevêque de Reims, ayant adressé au Pape un écho des inquiétudes de la catholicité française, reçut de Léon XIII une lettre, datée du 20 août 1898, où étaient publiquement affirmés les droits privilégiés de la France.

Mais le temps a transformé les conditions dans lesquelles s'exerçait notre protectorat. Ce furent d'abord la rupture des relations diplomatiques, au temps du combisme, entre la France et le Saint-Siège, puis les lois, si néfastes pour le rayonnement français, contre les congrégations. Plus récemment, ce fut aussi et surtout les profondes transformations survenues en Turquie, en Chine et en d'autres pays. Le christianisme a été à peu près extirpé, pendant et après la guerre, de l'Anatolie; d'autres régions, comme la Syrie et la Palestine, vivent sous mandat européen. En Chine et au Japon, Pie XI a commencé d'établir un épiscopat national; il a créé une représentation diplomatique en Turquie et en Chine. Depuis longtemps, en fait, les missionnaires italiens, qui sont en général de fervents nationalistes, ont pris l'habitude de faire appel aux représentants diplomatiques de leur pays, et le Saint-Siège ne les en a pas empêchés. Ainsi est allé s'effritant un privilège que la France n'a jamais cessé de justifier par ses services, mais qui, peu à peu, a disparu par la force des circonstances, sans qu'à aucun moment, un acte quelconque y ait mis fin; il en subsiste, çà et là, des lambeaux, et nous sommes assurés que le Saint-Siège laissera intacts les traces ultimes d'un passé qui fut pour tous, protec-

leurs et protégés, si désintéressé et si noble. On ne crée pas au commandement une « nation apôtre » ; il y faut le goût de l'universel, il y faut cette vocation pour laquelle « l'égoïsme sacré » n'apparaît pas comme la meilleure des préparations.

Des événements à haute et longue portée, tels que le traité qui résoud la question romaine, devraient être pour nous l'occasion d'un regard en arrière. La troisième République a fait, dans l'ensemble, une grande et heureuse politique extérieure : la guerre évitée jusqu'à ce que l'Allemagne nous l'imposât, des alliances contractées, un empire colonial fondé, l'Alsace et la Lorraine recouvrées, un utile travail d'organisation de la paix : voilà un bilan dont tout gouvernement pourrait se montrer fier. L'ombre au tableau, c'est, nous ne disons même pas sa politique « anticléricale », justifiable, dans une certaine mesure, après le 16 mai, c'est cette sourde guerre au catholicisme en quoi consiste à peu près toute la philosophie politique du parti radical. En présence d'événements tels que le traité du Latran, il ne se peut rien lire de plus pauvre et de plus incompréhensif que les articles de la presse radicale-socialiste. M. Herriot y voit que « jamais jusqu'à ce jour l'offensive cléricale ne s'était montrée aussi violente et qu'un vent de dictature souffle à travers le monde avec lequel la religion essaye maintenant de faire cause commune ». Tout se ramène à des passions de parti, à des intérêts de clan ; l'esprit de parti déforme et rapetisse tout. Pour de mesquins intérêts électoraux, peu s'en est fallu, le 20 février, que le cabinet ne fût renversé à propos d'une réforme réalisée en 1926 et qu'il s'agit de détruire en 1929. Quand donc M. Herriot comprendra-t-il que de pareils errements sont, pour ce qu'il appelle « le fascisme », la meilleure des propagandes ? Après avoir regardé se mouvoir les forces majestueuses de l'histoire, les hauts intérêts, voire de nobles passions et des réalisations augustes, faut-il donc nous arrêter à de telles petitesse ? Quelle misère ! La France ne mérite pas cela.

RENÉ PINON.

as au  
niver-  
appa-  
é qui  
n d'un  
mble,  
usqu'à  
es, un  
utile  
verne-  
ous ne  
as une  
catho-  
que du  
atran,  
if que  
it que  
e aussi  
e avec  
une ».  
clan;  
ntérêts  
ne fût  
agit de  
que de  
e », la  
oir les  
nobles  
er à de